
3 1761 07064421 6

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecomprematthie00dula

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES
ET PAGES INCONNUES

LE COMPÈRE MATHIEU

PAR L'ABBÉ DULAURENS

" Roman Impie et Licencieux "

attribué à

VOLTAIRE



BIBLIOPOLIS

83, rue Denfert-Rochereau, 83 — PARIS.

LE COMPÈRE
MATHIEU

LE COMPÈRE
MATHIEU
OU
LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN

265185
32
3
7

BIBLIOPOLIS
ÉDITION ET LIBRAIRIE
83, RUE DENFERT-ROCHEREAU
PARIS

PQ
1981
D75H56
1811

L'ABBÉ DULAURENS

ET LE

« COMPÈRE MATHIEU »

Henri-Joseph Dulaurens[1] naquit à Douai le 27 mars 1719. Son père était chirurgien major au régiment de la Roche-Guyon. Sa mère était fort pieuse.[2] On le mit, pour ses études au collège d'Auchin que dirigeaient les Jésuites. Puis vers seize ans, obéissant aux désirs de sa mère, il entra chez les trinitaires. Le 12 novembre 1737, il était reçu chanoine régulier. Il se consacra avec fureur à la théologie et aux belles lettres. Sa supériorité d'intelligence, un vif esprit, une imagination ardente et un orgueil turbulent le poussaient à vouloir se distinguer et à humilier ses confrères. Il s'en fit des ennemis.

Mais le plus grave fut qu'il s'attaqua plusieurs fois à ses anciens maîtres qu'il aimait à confondre dans les thèses publiques. Ses supérieurs furent obligés de lui infliger souvent la pénitence. On cite ce trait : Dulaurens ayant été condamné à rester plusieurs mois dans une cage de bois suspendue en l'air, et privé de tous moyens d'écrire, trouve cependant moyen de couvrir les ais de sa cage, en se servant d'une pointe de fer qu'il avait trouvée, de toutes espèces de quolibets et d'épigrammes.

[1] Nous avons vu ce nom écrit tantôt Laurent, tantôt Du Laurent, Du Laurens ou Dulaurens.

[2] Dulaurens eut un frère plus jeune, né comme lui à Douai, et qui suivit la carrière paternelle. Il devint médecin de la marine royale, fut maire de la ville de Rochefort où il était venu s'établir. Il rendit là de grands services et fit paraître plusieurs bons ouvrages sur l'administration des hôpitaux. Il est mort à Paris le 3 mai 1785.

Déjà il commençait à écrire et composait des opuscules qu'on ne retrouve que fort difficilement : *La Vraie Origine du géant de Douai en vers français, suivie d'un discours sur la beauté, où l'on fait mention des belles de cette ville* ; puis *l'Eloge historique de messire Jérôme Pantiniano, grand aumônier et membre honoraire de la Fontange*, satire en vers qui s'en prenait à l'un de ces cénacles littéraires qui pullulaient à ce moment-là ; enfin *La Thérésinade ou le Charivari de Saint-Thomas*, poème héroï-comique en cinq chants.

Les désagréments que lui suscita son humeur combative et arrogante, surtout sa haine active des Jésuites, le poussèrent à essayer de changer d'ordre. Il s'adressa à la pacifique et érudite congrégation de Cluny qui s'effraya de recevoir un pareil homme dans son sein et refusa. Dulaurens protesta juridiquement contre ce refus, et, pour soutenir son droit, il vint à Paris. Mais il est probable que le désir de vivre dans la capitale des lettres et d'y commencer une carrière pouvant le conduire à la richesse et à la gloire, fut la considération véritable qui le détermina.

Tout ce qu'il pouvait attendre lui manqua et lui manqua toute sa vie ; il ne cessa jamais d'être malheureux et persécuté. On sait qu'au mois d'août 1761, le parlement de Paris lança son fameux arrêt contre les Jésuites. Une bonne revanche semblait s'offrir à Dulaurens. Il conçut l'idée d'un ouvrage dans le genre des Philippiques de Démosthène, et réalisa de suite son projet en collaboration avec un nommé Groubentall de Linière [1]. L'ouvrage composé et imprimé en huit jours de temps parut avec le titre de *Jésuitiques*. Dulaurens, s'avisant tout à coup que les conséquences de cette publication allaient être pour lui beaucoup plus graves qu'il ne s'y était attendu, s'enfuit précipitamment, à pied, en Hollande, sans pouvoir prévenir à temps son ami Groubentall qui fut, lui, arrêté et conduit à la Bastille où il reste pendant un mois.

[1] Certains biographes l'ont confondu avec Grouber de Groubental, qui était avocat, et fut, comme Groubentall de Linière, conduit plusieurs fois à la Bastille pour avoir publié des *Projets de Finances* qui ne furent jamais accueillis.

Le même Groubentall fut encore une fois embastillé à la suite d'une nouvelle publication, *le Balai*, à laquelle cette fois, cependant, il n'avait pas collaboré. J. Delort, dans son *Histoire de la Détention des philosophes et des gens de lettres à la Bastille et à Vincennes* (Paris 1829), nous relate ces diverses circonstances en illustrant son récit de documents qui ne sont pas sans saveur :

" En 1761, Du Laurens publia *Le Balai*, poème en 18 chants, qui ne lui coûta que 22 jours de travail. Plusieurs exemplaires furent envoyés secrètement d'Amsterdam à Groubentall de Linière, pour qu'il contribuât sans doute au débit de cet ouvrage licencieux. On crut d'abord à Paris que Groubentall en était l'auteur et l'ordre suivant fut aussitôt donné :

" De Par Le Roi

" Il est ordonné au sieur de Rochebrune, commissaire au " Châtelet de Paris, de se transporter, accompagné du sieur " d'Hémery, chez le nommé Groubentall, à l'effet de faire " une exacte perquisition, tant dans la chambre occupée par " le dit Groubentall que dans l'appartement occupé à l'hôtel " de Turin, rue des Grands Augustins par M. Hévin. [1]

" Fait à Versailles, le 28 may 1762

" Louis
" Philypeaux "

Perquisition fut faite. On trouva " à l'Hôtel Saint-Pierre, tenu garni par Nicolas Loreilles... dans le bas d'une armoire dont le dit sieur de Groubentall a fait ouverture, six exemplaires d'un imprimé broché ayant pour titre : *Le Balai*, poème-héroï-comique en XVIII chants, à Constantinople,

[1] Hévin de Thébaudais, maire, lieutenant de police, colonel des milices et agent de la députation de la ville de Rennes, dont Groubentall de Linière était premier secrétaire.

de l'imprimerie de Mouphti, M. DCC. LXI. Groubentall déclara " qu'il n'avait point participé à l'édition du poème intitulé *Le Balai*, qu'il en avait seulement reçu vingt-cinq exemplaires en paiement d'argent avancé au père Laurent, auteur de l'ouvrage ". [1]

Groubentall fut conduit à la Bastille le premier juin.

Il en sortit le 28 août 1762 après y être resté " trois mois moins deux jours. "

" On savait — continue Delort — à Paris que le peu d'argent que père Laurens retirait des libraires d'Amsterdam lui avait fait abandonner cette ville pour se rendre à Liège, où il espérait vendre plus avantageusement ses productions. L'écriture de Groubentall était connue de la police, et, quoi que celui-ci eût l'adresse d'écrire à l'abbé Du Laurens sous le nom d'*Abbé de Saint-Albin*, la police ne fut pas dupe de ce stratagème, ainsi que le prouvera la lettre que voici et qui fut saisie à la porte de Paris :

" A Monsieur l'abbé de Saint-Albin, chez Monsieur Delbecq, à l'hôtel du Saint-Esprit, rue Strabon, à Liège.

" Paris, 12 novembre 1763.

" Le Roi revoïant un de ses anciens favoris, qu'il avoit perdu de vue depuis longtemps, lui dit : *Quoi, vous voilà encore ? Ma foi, je vous croiois mort.* Ne pourrois-je pas à juste droit, mon bon ami, vous faire le même compliment ? Vous voilà donc sous la domination du prince le plus léger ! Je ne vous croiois pas mon voisin si proche, car monsieur Tarvouliet me dit, il y a six mois environ, qu'il croioit qu'à votre départ d'Amsterdam vous aviez passé à Berlin, et j'en étois flatté pour vous, attendu que le souverain de ce païs respecte les sciences et honore ceux qui les cultivent. Vous êtes un vrai cosmopolite, habitant de la terre, et vous apprenez la géographie pratique. Mais, s'il vous plaît, pourquoi avoir gardé un si profond silence envers moi. Que

[1] Procès-verbal de la perquisition.

vous avois-je fait ? Vous m'apprenez une nouvelle agréable, en me parlant de votre futur retour en France. Si cela étoit, je compterais bien jouir du plaisir de vous posséder ce printemps à Paris. Mais vous ne me parlez point de votre situation actuelle. Je sais que vous n'étiez pas à l'aise en Hollande ; l'êtes-vous à Liège ? Vous travaillez toujours, mais le ne vois rien. J'ai fait et je fais encore des notes et des corrections au *Balai*, dont j'espère vous faire part un jour. Je ne donne aucun ouvrage, et de longtems n'en donnerai, tant j'ai en horreur les prisons de l'inquisition française. D'un autre côté, depuis l'exil de notre Chancellier, la littérature est devenue la proie de notre petit lieutenant de police musqué, et de son cher favori, le sieur d'Hémery, de scélérate mémoire. Monsieur le président de Malesherbes n'a plus de librairie, depuis que monsieur de Maupon est vice-chancellier. J'ai vu à Paris votre *Arètin*, ouvrage plein d'esprit et de méchanceté ; j'ai reconnu l'auteur au style ; je dirai avec vous, à cet égard, que

L'on pardonne aisément les sottises d'un livre,
Lorsque l'auteur travaille uniquement pour vivre ;

car, au milieu de mille choses pleines d'esprit, il y a des fautes et des négligences sans nombre. Toutefois, je voudrois bien que vous puissiez rencontrer quelqu'occasion de me faire parvenir tous vos ouvrages, et vous me flatteriez beaucoup. Revenons à moi. Mon aventure de la Bastille m'a porté un préjudice dont je ressens encore les effets. Ma situation n'est point heureuse, quoique brillante. Je joue à Paris le rôle d'un homme qui a huit ou dix mille livres de rente, et je n'en ai pas, en vérité, le centième denier. J'ai trouvé des ressources dans la plus aimable et la plus spirituelle personne du monde, dont je vous ferois voir, si vous étiez ici, des vers adorables qu'elle fait *elle-même*. Je suis répandu dans le plus grand monde, et vous dire que j'ai l'honneur de manger aux tables des princes et des princesses, c'est vous en dire assez. Si j'étais à mon aise avec cela, je serais au comble du bonheur ; j'en attends le moment. Mille protecteurs ardens,

mille protectrices charmantes s'empressent à l'envi de m'être utiles ; je n'attend que la décision de mon sort.

. . . .

“ Adieu, mon bon ami, portez-vous bien et prospérez en tout, c'est le vœu du meilleur et du plus sincère de vos amis,

“ De Groubentall. ”

Aussitôt que le lieutenant général de police eut connnaissance de cette lettre, il fit prendre de nouvelles informations sur la conduite de Groubentall. L'inspecteur d'Hémery, qui résidait alors au Luxembourg, fit ce rapport :

“ Monsieur,

“ J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'en conséquence de vos ordres, je me suis informé de la retraite du sieur Groubentall. Il demeure en chambre garnie, rue d'Anjou, près celle Dauphine, à l'hôtel Saint-Pierre. Ce n'est qu'un polisson et un mauvais écrivain qui a la plume dangereuse, faufilé avec de fort mauvaise compagnie. Je doute très fort qu'il soit initié aux tables de princes et princesses, comme il s'en vante dans la lettre qu'il écrit à son ami.

“ Je ferai, monsieur, tout ce que vous m'ordonnez là-dessus. ”

Groubentall fut sans doute informé qu'on le surveillait, du moins est-on autorisé à le croire, car ni sa conduite ni ses écrits ne donnèrent plus lieu à de nouvelles arrestations.

Groubentall se fit, plus tard, le biographe de Dulaurens, sur lequel il fit une notice qui fut imprimée en tête d'une réédition de *la Chandelle d'Arras*, à Paris, 1807. Il nous a tracé ce portrait, sans atténuation, de son ami :

“ Dulaurens est gros, court, replet ; il a l'air plus pesant que l'esprit ; il n'a rien de piquant à l'extérieur ; tout est caché. Méchant, caustique et vindicatif, il est officieux sans être obligeant ; vif, turbulent, inquiet et hypocondre, souvent même visionnaire ; inconstant plus qu'un Français, il forme

mille projets en un jour, et n'a pas la force d'en exécuter un seul ; sa vivacité le rend brouillon, mais son génie est une de ces sources qui jaillissent sans cesse ; son abondance extrême rend son travail inégal et ses idées peu suivies. Il a fait beaucoup de vers dans lesquels on remarque des pensées profondes et une poésie sonore. Dans ses nombreuses productions, il se trouve toujours des pensées neuves et hardies, à côté des trivialités les plus basses et au milieu du cynisme le plus révoltant. "

Jugement un peu dur sur l'œuvre, de la part du collaborateur d'un moment ! Mais la lettre suivante [1] que Dulaurens envoyait d'Amsterdam au fils de Groubentall nous montre encore mieux cette nature singulière :

" Mon cher bon ami,

" M. Prudent est bien un grand imprudent. Je suis furieux contre luy, de quoi diable s'est-il avisé de bavarder à l'homme chargé de ses billets ? Quelle nécessité de lui dire que j'avais amené Mlle D. d'Etampe, ou a-t-il pris cela sous son bonnet de nuit chargé de grosses vapeurs d'un sot rêve qu'il avait fait ? Le démon le possédoit-il encore, lorsqu'il assura qu'elle étoit partie de Paris et rendue tel jour en Hollande ? Cette indiscrétion vient de me brouiller avec ma mère pour toujours, j'ai reçu deux pages d'horreurs avec ordre de ne lui écrire de la vie, me voilà sans secours de chez moi, je vous charge, mon bon ami, de lui dire qu'il ait à me paier le plutôt possible, s'il a été en prison, ce n'est point ma faute, il prit l'ouvrage avec ses risques. Cet homme est bien diable, je travaille à l'obliger, il me détruit. Il n'avait aucun détail à faire au sieur Baillet, et, sans bavarder, il n'avoit qu'à dire qu'il étoit arrangé avec moi : tout étoit dit.

[1] Cette lettre est citée par les Goncourt dans leurs *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, avec quelques coupures que nous ne croyons pas devoir maintenir. Nous en respectons aussi l'orthographe et la ponctuation.

"Vous êtes, me dites-vous, comme un prince : j'étois comme un Roi, mais aujourd'hui je suis comme un roi dépouillé par l'imprudence de l'homme que vous avés été chercher dans un cabaret. Le Bon St. Denis cherchoit, comme vous savés, la vertu dans les bouchons, vous trouvâtes le Prudent mal nommé dans le même lieu. Vous voiés, mon bon ami, que les mortels font des équivoques comme les Saints. Le Bon Dieu leur passe quelqu'unes de ces misères, je suis plus généreux, je les pardonne toutes à mes amis.

. . . .

"Ne suivés point nos mauvais exemples, vous avés une jolie maîtresse, elle élève sérieusement le cœur à l'Eternel, profités du saint tems des œufs rouges... pour doubler, tripler vos stations, une belle fille est une échelle moins mistérieuse, mais plus jolie que celle de Jacob ; élevons nos cœurs à l'éternel.

"Je fais mille complimens à Mme la baronne de la Vieville, la baronne de Villeneuve est chés une marchande respectable, elle s'instruira du commerce. J'ai cru après l'imprudence de Roncour qu'il valoit mieux sacrifier à l'inutile, et l'avantage de la demoiselle a été mon unique objet...

. . . .

"J'ai été obligé de garder le lit pendant trois semaines pour une espèce de fluxion de poitrine. Je suis convalescent depuis deux jours, et le chiendent de tout, c'est que je suis sans le métal si dangereux et si nécessaire.

"J'ai reçu le produit des Ballades. Votre pièce a remporté le troisième prix. Vous avés par droit de conquête 9 livres à recevoir. Vous savés qu'aussitôt que le pacquet fut mis à la poste, je vous proposois de partager à tout hazard les trois prix, vous branlâtes au manche dans l'idée que votre pièce eut remporté le prix, vous éludâtes les conventions. J'ai bonne mémoire, quinze ou 16 liv. de plus ne m'arrêteroit point si j'étois en argent, mais Prudent vient de serrer les cordons de la bourse de ma mère.

"Je ne sais ce que vous entendés par vous mettre de quelque chose dans la pièce, je ne sache point vous avoir

rien proposé de pareil. Cet ouvrage étoit fait avant de vous connaître et ce que j'ai augmenté a été fait ici. Les *jèsuitiques* étoit bien entre nous parce que nous les fîmes ensemble. La sœur du Pot que vous avés fait ne m'appartient à rien, je n'y réclame rien. Votre idée m'a paru neuve. Je suis las des Hollandois, que c'est une bénédiction, mandés-moi s'il y aurait de la sûreté pour moi de retourner à Paris. Le premier président m'a fait dire que je le pourois. Mais *timeo Danaos et dona ferentes.*

" L'histoire de votre détention et de ma fuite en Egypte n'intéressent point assés le public pour l'amuser, nous sommes comme vous savés, en comptant les Mrs Prudent, d'infiniment petites choses sur ce globe où tout est aussi petit que nous.

" Je pourrai vous envoier le nombre d'exemplaires ou je pourrai vous le porter, aussitôt que je serai instruit qu'ils sont arrivé. Le marchand n'en veut donner aucun (prix) avant qu'il sache leur arrivée aux païs des jolies tabatières.

" Je vous prie de me faire paier de M. Prudent, l'engager aussi à m'envoier par le prochain ordinaire une dizaine d'écus par l'occasion des libraires de Paris qui font des affaires ici, cela réparera au moins la sottise qu'il a fait ; ma maladie m'a coûté furieusement. Un médecin ici est un boureau fort cher. A-t-on lâché une lettre de cachet contre moi, est-il possible que personne ne m'ait encor instruit de toute l'avanture ? Je vous écris fort à la hâte. Mandés-moi la sensation que ces choses feront à Paris ; veillés, je vous prie, à me l'instruire. Je pourrai reconnaître vos politesses aussitôt que mes affaires seront rangées. Voiés s'il y a de la sûreté pour mon retour en France. Je trouverai l'instant de vous paier les 9 livres, ou j'en chargerai M. Prudent. Je vous souhaite une meilleure santé que la mienne. L'air de la Hollande ne vas point à mon tempérament, il faut fumer et boire de l'eau de vie pour se bien porter. Je déteste l'un et l'autre. Un de mes amis qui est ici et que je vois tous les jours a fait un livre intitulé *La Nature*, on m'assure qu'il a fait une grande sensation à Paris. On vient d'imprimer un

livre de Rousseau, l'objet roule sur une matière que le gouvernement ne trouvera point de son goût ; on imprime un poème intitulé la Petriade ou Pierre le Grand, c'est le fripon de Schneidre qui a l'ouvrage. Le poème ne vaut point le diable ; l'auteur pèche contre le méchanisme du vers et tout est dans le genre détestable. Le marchand se tirera toujours d'affaires à cause des sots acheteurs. Faisons mieux. Si j'avais eu plus de tems et d'argent, j'aurai plus travaillé ma besoigne : quand vous aurez lu Lambert et la façon dont on relève ses impolitesses, vous dirés que l'on a raison de se plaindre des faquins d'imprimeurs.

" Je suis de tout mon cœur mon
" cher bon ami

" d'Henriville.[1]

" Amsterdam, 24 avril 1762."

Dulaurens, faisant de mauvaises affaires avec les libraires d'Amsterdam, crut être plus heureux avec ceux de Liége, puis de Francfort. Mais, en dépit de son imagination intarissable et de sa prodigieuse facilité de travail, il ne parvint pas à sortir de la misère. La plupart de ses ouvrages eurent cependant plusieurs éditions. Enfin, il fut régulièrement dénoncé à la Chambre ecclésiastique de Mayence pour avoir publié des livres anti-religieux. Le 30 août 1767 une sentence le vouait à la prison perpétuelle. Et c'est ainsi qu'il vécut le reste de ses jours — vingt années ! — à Marienbaum, dans la forteresse disent les uns, dans une maison de pauvres prêtres, disent les autres, sorte de lieu de refuge et de correction près de Mayence. C'est là qu'il mourut vers le milieu de l'année 1797.

L'homme étrange qui fut comme un franc-tireur du grand mouvement littéraire et philosophique, avant-coureur de la Révolution, assista donc — si tant est que les prison-

[1] Dulaurens signait d'Henriville, sans doute de l'un de ses prénoms, Henri.

niers de Marienbaum gardaient aucune communication avec le monde — impuissant et déchu, du fond de sa captivité, à l'explosion et au déroulement de l'orage social qu'il avait désiré de toute son âme révoltée. Ce sont les pensées de Dulaurens de cette époque qu'il faudrait connaître.

Quoi qu'il en soit, la liste des œuvres publiées par Dulaurens avant sa longue captivité témoigne d'une fécondité remarquable. Outre les ouvrages composés avant son départ à Paris, citons : *les Jésuitiques*, qui furent augmentées de plusieurs pièces nouvelles dans l'édition d'Amsterdam 1762; *le Balai*, poème héroï-comique en dix-huit chants, en 1761; la *Chandelle d'Arras*, poème héroïque en dix-huit chants ; ce poème, commencé le 2 décembre 1765 était sous presse le 17 de ce même mois ; l'*Arétin moderne*, une série d'essais et d'épisodes en deux volumes, 1776 ; l'*Observateur des Spectacles*, 1780, journal rempli de méchancetés, d'anecdotes sérieuses et piquantes ; *Imirce ou la fille de la Nature*, 1765, roman ; l'*Evangile de la Raison*, 1764 ; *Je suis pucelle*, histoire véritable, 1767 ; *le Compère Mathieu ou les Bigarrures de l'Esprit humain*, 1766-73. On lui a également attribué : les *Abus dans les cérémonies religieuses*, 1767 ; l'*Antipapisme révélé*, 1767 ; *Portefeuille d'un philosophe* (6 vol.) 1770. Plusieurs productions sont restées en manuscrits parmi lesquelles un *Dictionnaire de l'Esprit humain.*

Le *Compère Mathieu* fut pendant assez longtemps attribué à Voltaire, et il en fut de même pour l'*Evangile de la Raison.* Par contre Voltaire se servit du nom de Dulaurens pour publier sa *Relation du bannissement des Jésuites de la Chine* (1768).

***

Quel jugement d'ensemble convient-il de porter sur l'écrivain dont nous venons tant bien que mal de raconter la vie vagabonde et tourmentée. Les Goncourt avant nous se sont posé la question. Et ils ont défini Dulaurens :

“ Un poète qui a mené La Fontaine à Parny, un roman-

cier qui a mené *Gil Blas* à *Jacques le Fataliste*, un philosophe qui a mené Rabelais à Babeuf.

" Ce Dulaurens qui n'est pour notre siècle, continuent-ils, que l'auteur du *Compère Mathieu*, a été, dans son siècle, un esprit rare et redoutable. Au bout de ces imaginations ordurières, de ces portraits caricaturaux, derrière cette parade licencieuse, ce rire et cette polissonnerie, il y a une idée armée. Dans ce carnaval de la Bible et de l'Evangile, de l'enfer et du paradis, il y a un pamphlet, un réquisitoire, un manifeste. Dans ce farceur, il y a un parti : la raison du XVIIIe siècle.

" Et, par un don singulier, cet homme porte en lui, confondus et mariés, les deux caractères de la philosophie de son temps : l'ironie, l'utopie. Il nie et il croit. Il voit un paradis humain par delà la société qu'il bafoue. Il a le rire de Voltaire, il a les soupirs de Rousseau : c'est *Candide* contant l'*Emile*.

" Lui aussi, ce fils de la *Pucelle*, il a été l'apôtre d'une illusion. Il a affirmé la bonté de la créature. Il a confessé avec Diderot que ce sont " les misérables conventions qui pervertissent l'homme."

" Il a fait de la nature sa sagesse, sa conscience, son catéchisme. Il a opposé la nature aux lois, à la religion, aux préjugés, à la violence, la nature à la propriété, la nature à l'inégalité, le droit de la nature au droit des gens, la liberté de la nature aux droits des pères et des princes...

" Malheureux ! dont la vie ne fut que tourments, dont l'âme ne fut que tumulte, dont l'esprit ne fut qu'inquiétude et qui jusqu'à la prison erra de systèmes en systèmes " comme " en des forts où il se mettait à l'abri des reproches de cons- " cience " ! Enfant perdu de l'*Encyclopédie* ! Prisonnier de Mariabaum, que le scandale a oublié de recommander à la gloire !..."

Il n'est rien à ajouter aux lignes éloquentes qu'on vient de lire et l'on comprendra, après les avoir lues, que nous ayions tenu à rééditer l'œuvre maîtresse de l'abbé Dulaurens. Quelques délicats dussent-ils en éprouver un peu de répu-

gnance, il n'était pas possible de laisser tomber dans l'oubli le chef-d'œuvre d'un écrivain qui s'apparente, en somme, aux meilleurs esprits de chez nous.

Ce chef-d'œuvre, néanmoins, nous n'avons pas cru devoir le réimprimer intégralement. Nous l'avons, sans hésiter, déchargé d'une énorme quantité de notes érudites et de références, telles qu'il en entrait souvent dans les polémiques rationalistes du XVIIIe siècle, notes dont l'intérêt est presque entièrement disparu pour nous et qui eussent constitué vraiment, pour l'homme pressé de nos jours, une entrave irritante à la lecture. Un ou deux épisodes sans intérêt et quelques controverses oiseuses ont également disparu de notre édition.

LE COMPÈRE MATHIEU

CHAPITRE I

INTRODUCTION. — GÉNÉALOGIE. — ARRIVÉE A LA FLÈCHE ET CE QUI S'Y PASSA.

Lecteur, tu vas lire l'histoire de mon compère Mathieu, la mienne et celle de quelques autres personnages fameux par les différentes aventures de leur vie. Si tu ne t'intéressais qu'au sort de ceux qui, grâce aux vertus de quelques ancêtres illustres, portent un nom respectable dans le monde, je te dirais que nous comptons parmi nos aïeux des Tancrède et des Bayard ; mais si tu regardes tous les hommes pétris du même morceau de boue, et tous également dignes de ton attention, je ne t'en imposerai pas ; je t'avouerai franchement qui nous sommes ; je ne te déguiserai aucun de cette multitude d'événements singuliers qui nous touchent, et dont cette histoire est remplie.

Tu me reprocheras peut-être qu'il n'y a ni plan ni méthode dans cet ouvrage ; que ce n'est qu'une rapsodie d'aventures sans rapports, sans liaisons, sans suite ; que mon style est tantôt trop verbeux, tantôt trop laconique, tantôt égal, tantôt raboteux, tantôt noble et élevé, tantôt plat et trivial. — Quant aux deux premiers articles, je te répondrai que je n'ai pu décrire les événements dont il est question, que dans leur ordre naturel, ni avec d'autres circonstances que celles qui les ont accompagnés. Quant à mon style, je l'abandonne à tout ce que tu pourras en penser. J'ai toujours été un ignorant, et je le serai vraisemblablement toute ma vie.

Mon compère Mathieu et moi naquîmes à Domfront, petite ville de Normandie, le premier dimanche d'août 1709. Son père et le mien étaient cordonniers, mais de ces cordon-

niers aisés qui, sans se reposer uniquement sur le revenu du métier, trouvent, par quelque industrie secrète et particulière, le moyen de fournir amplement à la dépense du ménage, et de donner une éducation honnête à leurs enfants.

Lorsque nous eûmes atteint l'âge de dix ans, nos parents nous envoyèrent chez les jésuites de la Flèche, pour faire nos études. Le Compère y fit plus de progrès les six premiers mois, que je n'en pus faire en six années. Cependant mon père me laissa continuer, estimant que, puisque je n'avais aucune disposition aux études, j'en aurais encore moins aux emplois, aux arts, au travail, et que j'en saurais toujours assez pour être moine.

Pendant les neuf années que nous demeurâmes à la Flèche, le compère Mathieu fit des progrès étonnants dans le grec, le latin, les mathématiques, l'histoire, la philosophie, la théologie, en un mot, dans toutes les sciences qui peuvent orner l'esprit et former le cœur : il donnait encore une partie du temps de la récréation, ou à la musique, ou au dessin, ou à la lecture des livres excellents et rares qu'il se procurait avec de l'argent que son père lui envoyait pour ses menus plaisirs.

Il y avait un Irlandais du cours du Compère, qui ne contribuait pas peu à piquer ce dernier de la plus vive émulation. Cet Irlandais, qu'on nommait Whiston, aimait l'étude, s'appliquait avec toute l'ardeur possible, et y faisait de très grands progrès ; mais le compère Mathieu l'emportait sur son émule par la vivacité de l'esprit, par la force de l'imagination, par sa profonde pénétration dans les sciences, ainsi que par la grâce et l'adresse du corps dans les exercices auxquels ils s'adonnaient l'un et l'autre. En revanche, l'Irlandais passait chez les jésuites et ses condisciples pour avoir le cœur bon, l'esprit solide, le caractère sociable et docile ; et il s'en fallait beaucoup que l'on pensât de même sur le compte du Compère: sa vivacité, sa naïveté, ses saillies, ses opinions, sa fermeté lui avait attiré beaucoup d'ennemis : les régents, qu'il contredisait à tout propos, n'en étaient pas les moindres, et surtout le préfet, qu'il

avait convaincu d'avoir cité à faux dans un sermon. Enfin, trois choses achevèrent de le perdre dans l'esprit de ses maîtres : 1° il se moqua ouvertement de certaines pratiques pieuses auxquelles Whiston s'accommodait, ou par faiblesse ou par bienséance ; 2° il ne voulut plus répondre aux litanies ; 3° il fit un enfant[1] dont je fus le parrain. En conséquence de ses crimes, on le chassa. Comme j'aimais mon Compère, je partis avec lui.

CHAPITRE II

DÉPART DE LA FLÈCHE. — MALADIE DU COMPÈRE MATHIEU. — SON ARRIVÉE A DOMFRONT.

Nous ne fûmes pas si tôt hors de la Flèche, que le compère Mathieu enfila la route de Bordeaux, au lieu de prendre celle de Domfront. Il avait une espèce de honte de reparaître dans le lieu de sa naissance, après l'aventure qui venait de lui arriver. D'ailleurs, comme nous avions fait argent de la plus grande partie de nos effets, et que nous empruntâmes encore quelques louis, nous nous trouvions une somme suffisante pour nous conduire au bout du royaume et pour payer même notre transport en Amérique, si l'idée nous eût pris d'y aller trouver un oncle que j'y avais, et qui était fort à son aise. Nous nous arrêtâmes à Bordeaux. Le Compère y fit quelques connaissances, qui lui firent trouver une terrible différence entre le séjour d'une ville où règne la liberté, les plaisirs, et celui d'un endroit où l'on est sous les yeux de maîtres hargneux, bourrus, prêchant, piaillant sans cesse, et interprétant à mal les plus innocentes démarches. Au bout de quelques mois, notre bourse se trouva presque vide. Comme nous n'avions donné aucunes nouvelles à nos parents, le Compère résolut de retourner à Domfront, et de partir ensuite pour Paris.

Lorsque nous fûmes hors de Bordeaux, le Compère me

[1] Le lecteur saura que c'est l'origine de notre compérage.

dit: “ Mon cher Jérôme, je viens de faire une démarche ridicule et lâche, qui est bien une suite des préjugés ordinaires dont le monde est rempli. Quelle raison avais-je de ne point retourner droit à Domfront ? Au lieu de rougir de ce qui venait de se passer à la Flèche, je devais me glorifier de la persécution que j'y ai essuyée, pour avoir frondé ouvertement les usages que la superstition a introduits dans l'exercice de la religion, et pour avoir rentré dans le droit que nous donne la nature de perpétuer notre espèce, où, quand, comment et avec qui nous jugeons à propos, et toutes les fois que l'envie nous en prend. O mon cher Jérôme ! mon cher Jérôme ! Il y a bien du chemin à faire avant que les opinions et les abus que les mœurs, la religion, les lois entraînent après elles soient bannis de la terre, et que la philosophie dissipe les épaisses ténèbres dont elle est couverte ! ” Comme je n'entendais rien à cette espèce de déclamation, le Compère déclama tout seul, et déclamait encore lorsque nous arrivâmes à un petit bourg où nous résolûmes de dîner et de laisser passer la chaleur, qui était excessive ce jour-là et qui fut certainement la cause de l'accident que je vais rapporter.

Au moment que nous allions entrer dans l'auberge, le compère Mathieu se trouva subitement saisi d'étourdissements, de nausées, de vomissements, puis d'un grand mal de tête, auquel succéda une fièvre violente, accompagnée de transports si considérables, qu'en moins de trois heures l'on craignit pour sa vie. L'hôte chez qui nous étions fit son possible pour déterrer le curé et le médecin ; mais en vain : il était près de minuit lorsqu'on trouva le pasteur chez une jeune veuve, sa pénitente, avec laquelle il avait passé la journée, et le médecin, chez un vieillard qui venait de mourir d'une indigestion, parce que ce mal, qu'on prenait pour une apoplexie, n'avait point voulu céder à quatre saignées, autant de lavements, ni à six onces d'eau de Luce qu'on introduisit dans le nez, la bouche et les oreilles.

Lorsque ces messieurs furent arrivés, le médecin ordonna la saignée (qui heureusement était plus nécessaire dans ce cas-ci que dans celui du vieillard), des boissons abondantes,

des fomentations froides sur la tête avec la mauve, la mercuriale, la pariétaire, et recommanda surtout d'assurer [1] le malade, parce que si les redoublements continuaient il pouvait mourir dans la nuit.

En conséquence de cet avis, le curé profita d'un moment où le Compère paraissait assez tranquille, et lui dit: "Mon cher frère, croyez-vous en Dieu ? — Non, répondit le malade, d'une voix languissante. — Ne l'écoutez pas, dis-je aussitôt au prêtre, je réponds de lui sur cet article. — Bagatelle que cela, répliqua le curé, ce n'est point là l'essentiel... Mon ami, continua-t-il, acceptez-vous la Constitution ?" Le Compère, au lieu de répondre, commença à grincer les dents, ses yeux devinrent furieux et étincelants ; toutes les veines de son corps se gonflèrent ; l'écume lui sortit de la bouche en abondance, ce qui effraya le pasteur pour un moment ; puis, le zèle de ce prêtre se ranimant, il réitéra la même question ; mais le Compère, dont le transport était parvenu à son période, sauta de son lit, empoigna le constitutionnaire par la gorge, et allait l'étrangler, sans mon secours et celui du médecin, qui de sa vie n'avait vu un pareil délire. Au bruit de cette scène, l'hôte et trois vigoureux compagnons montèrent, saisirent le malade et l'attachèrent sur son lit. Pendant ce temps-là, le curé se sauva, le médecin le suivit, et moi je demeurai pour avoir la consolation de voir, dès ce moment, le mal de mon pauvre Compère diminuer ; de façon qu'en quatre jours il fut en état de continuer sa route.

En sept jours et demi nous nous rendîmes à Domfront. Nous étions prêts d'y entrer, lorsque nous rencontrâmes le barbier de la ville, qui allait saigner les bœufs d'un fermier des environs. Cet homme, qui nous connaissait, nous apprit que le père du compère Mathieu et le mien étaient morts la veille. A cette triste nouvelle, je ne pus m'empêcher de verser un torrent de larmes. "Mon pauvre père ! m'écriai-je, qui m'avez donné la vie, qui m'avez aimé, nourri, élevé, faut-il que je vous perde pour jamais ?... Quoi ! dis-je au

[1] C'est-à-dire le confesser, lui administrer le viatique et l'extrême-onction.

Compère, tu ne pleures pas ? et la nature... — La nature est une sotte, interrompit-il brusquement : je laisse la faiblesse de pleurer aux femmes et à ceux qui, comme toi, sont infatués du préjugé de la reconnaissance envers leurs parents. Ecoute : pense-tu que quand l'envie prit à Guillot, ton père, d'accoler Perrine, ta mère, il eût grande envie de procurer la vie à son fils Jérôme, dont il n'avait pas la moindre idée ? Crois-moi, si nos pères nous ont faits, ils en ont eu le plaisir : s'ils nous ont élevés, nourris, ils nous ont rendu ce que leurs parents leur avaient prêté. Au reste, as-tu jamais vu un mouton pleurer la perte de son père le bélier, ou de sa mère la brebis ? Pauvre Jérôme ! tu ne seras jamais qu'un benêt." Comme pendant les neuf années que j'avais étudié je n'avais pu monter qu'en troisième, que le compère Mathieu avait appris tout ce qui se peut apprendre dans un collège, et bien des choses en sus, je dis en moi-même : je ne suis qu'un ignorant ; la nature a tort, et le Compère a raison.

" A propos, l'ami, dit le Compère au barbier, de quelle mort moururent donc nos pères ? — Hélas ! répondit cet homme, hier vers les onze heures du matin, étant sur la place, il leur prit un resserrement de gosier, accompagné d'empêchement à la déglutition, d'engorgement dans les vaisseaux capillaires, de sifflements aux oreilles, de battements dans les artères temporales, à quoi succéda une suffocation qui leur ôta la vie, malgré la précaution qu'on avait prise de les élever à plus de douze pieds de haut, afin qu'ils fussent moins gênés par la presse. — Ah ! j'entends, dit le Compère : *mortui sunt patres nostri morte philosophorum.* Hé bien, continua-t-il, ne voilà-t-il pas encore un effet de la tyrannie des lois ? O divine philosophie ! quand est-ce que ton flambeau éclairera les mortels ? Quand viendras-tu dissoudre les entraves où l'univers est plongé ? — O mon père ! mon cher père ! m'écriai-je, vous êtes mort ; votre mort me prive de mon unique consolation, et me déshonore à jamais aux yeux de tout le monde. O lois ! ô mœurs ! ô raison ! ô philosophie ! quand vous accorderez-vous ? "

Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, nous trouvâmes

que la justice s'était accommodée du peu de bien des défunts. Etant naturel, selon moi, que ces biens nous revinssent, je réclamai celui de mon père ; mais le procureur du roi, auquel je m'adressai à cet effet, me dit pour toute réponse : *damnatione bona publicantur, cum vita adimitur.* — N'entendant rien à ce latin-là, je le rapportai au compère pour en avoir l'explication. " Ce latin, me dit-il, signifie que quand Hercule vola les bœufs de Géryon, il ne fit qu'user du droit que la nature donne au plus fort sur le plus faible. Puis donc que nous n'avons plus rien ici, le plus court est que nous partions au plutôt pour chercher fortune ailleurs."

CHAPITRE III

DÉPART DE DOMFRONT. — RENCONTRE D'UN ESPAGNOL. — HISTOIRE DE CET ESPAGNOL.

Quoique, selon la saine philosophie, ce soit une chose ridicule, méprisable et un effet des préjugés du vulgaire, d'être sensible au malheur de ses parents, j'avais lu un passage au *chap.* 7, *v.* 27 *de l'ecclésiastique* [1], qui me brouillait la cervelle, et qui faisait que je ne pouvais me résoudre à quitter Domfront et laisser ma mère dans les pleurs de l'affliction. Le Compère Mathieu rit de mon embarras ; puis, ayant pitié de ma faiblesse, il m'accorda huit jours pour me délivrer de ce scrupule et consoler ma mère. Au bout de ce temps-là, nous nous procurâmes les papiers dont il est d'usage dans notre pays de se munir lorsqu'on veut voyager. Ces papiers consistaient en un certificat de vie et de mœurs, que le syndic de l'endroit délivre gratis, après qu'on lui a payé bouteille, et un extrait baptistaire que le curé délivre de même, après s'être fait donner trente sous.

Nous partîmes de Domfront, le compère Mathieu et moi, le 30e jour de juin de 1728, et nous enfilâmes la route de

[1] Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie pas les afflictions de ta mère.

Paris. Ayant marché jusqu'à deux heures après midi, nous trouvâmes une fontaine à quatre pas de la route, qui nous invita à nous rafraîchir. Il y avait près de cette fontaine un grand homme maigre, basané, assez mal vêtu, qui mangeait un morceau de pain d'orge. Le Compère demanda à cet homme s'il n'allait point du côté de Paris. " Tant s'en faut, répondit-il, car j'en viens. — Oserais-je demander, reprit le Compère, à qui j'ai l'honneur de parler ? — Oui-dà, dit l'étranger, je vais vous satisfaire dans le moment. — Il acheva son croûton, et dit :

" Je m'appelle dom Diego-Arias-Fernando de la Plata, Rioles, y Bajalos ; je suis Espagnol de nation, et gentilhomme de naissance. — Monsieur est apparemment quelque aîné de famille, dit le Compère ! — Je n'en sais rien, reprit dom Diego, personne n'a jamais connu mon père ni ma mère. J'avais tout au plus deux jours, lorsqu'un matin l'on me trouva dans un panier à la porte des RR. PP. cordeliers de Bilbao en Biscaye. Je fus nourri et élevé aux dépens de ces chastes et charitables religieux jusqu'à l'âge de huit ans. Alors, comme j'étais très durement mené par le maître chez qui l'on m'avait mis pour apprendre à écrire, je m'enfuis à Burgos, où je mendiai pour vivre. Il y avait dans cette ville une troupe de comi-tragi-sauteurs. Le maître de cette troupe me voyant leste, bien fait, et propre à remplacer un sien fils qui s'était crevé le métacarpe en voulant imiter le saut du Niagara, me prit à son service, et en peu de temps je fus en état de gagner mon pain.

" La profession de comi-tragi-sauteur me plut tellement, que par mon application et des exercices continuels, je parvins, en moins de trois ans, à être le plus excellent scaramouche, le plus facétieux pierrot, et le plus hardi voltigeur que l'on eût vu depuis longtemps.

" J'avais déjà fait le tour du Portugal et d'une partie de l'Espagne, et je n'avais que douze ans lorsque la troupe arriva à Saragosse. Le recteur des jésuites de cette ville m'ayant vu, eut pitié de l'état où j'étais réduit à gagner ma vie, en la risquant vingt fois dans un jour, et me fit dire qu'il

me destinait un sort plus doux et plus heureux, si je voulais m'attacher à lui. Piqué de quelques propos durs que mon maître don Scabrillas m'avait tenus dans la journée, j'acceptai le parti proposé.

" Je ne fus pas sitôt entre les mains du recteur, que le saint homme commença par me faire détester ma vie passée, et par m'affermir dans les principaux points de la religion : ensuite, pour m'ôter certains scrupules qui lui déplaisaient, il m'initia dans la théorie et la pratique de cette science, par laquelle, en s'anéantissant soi-même, l'on peut s'unir à Dieu dans une simple contemplation d'esprit, sans se troubler de tout ce qui se passe dans le corps. Il m'apprit en outre la différence qu'il y a entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ; entre les deux prédestinations ; entre la grâce prévenante et la grâce coopérante, et quels sont les effets du concomitant, de la science moyenne et du congruisme. — Mon ami, dis-je à Diego, vous me feriez plaisir de parler français : je crois fort que mon Compère vous entend, car il est fort savant ; pour moi je ne sais que ma langue naturelle. " L'Espagnol me regarda en haussant les épaules, et continua ainsi : " Au bout de dix-huit mois je perdis mon cher maître; la mort l'enleva en deux jours de maladie. Il me laissa d'autant plus embarrassé de ma personne, que l'on me chassa du couvent, sans que je pusse en deviner la raison.

" Je partis donc de Saragosse, et je ne savais où aller, lorsque le hasard me fit rencontrer un vieux négociant allant à Barcelone pour des affaires de la dernière importance, qui regardaient son commerce. Après avoir conté mes peines et mon embarras à ce vieillard, il me dit, avec une douceur qui m'arracha des larmes : mon enfant, j'ai pitié de votre jeunesse, et de votre destinée ; vous êtes abandonné de tout le monde, vous n'avez personne pour vous gouverner ni pour vous conduire dans un âge où les passions, les mauvais exemples et les mauvaises compagnies peuvent vous plonger dans un précipice affreux. Venez avec moi à Barcelone, j'y ai des amis auxquels je vous recommanderai, qui vous donneront de l'emploi si vous voulez vous appliquer, et qui vous

mettront en état de ne dépendre un jour que de vous seul. — Je remerciai très affectueusement le généreux vieillard ; je lui promis tout ce qu'il voulut, et je le suivis.

" Cet honnête homme avait un soin particulier de moi : lorsqu'il s'apercevait que j'étais fatigué, il descendait de sa mule, m'y faisait monter, et me suivait à pied des lieues entières. Tout ce qui me faisait de la peine était qu'il témoignait ne pas aimer les jésuites : aussi me donné-je bien de garde de lui parler de l'anéantissement de soi-même, du concours concomitant, de la science moyenne et du congruisme, que défunt le recteur m'avait enseignés.

" Nous avancions à grandes journées, lorsqu'un soir, à l'entrée d'un petit bois, cinq ou six bandits fondirent sur nous : l'un deux appliqua un si furieux coup de crosse de fusil sur la poitrine du négociant, qu'il le renversa de sa mule : les autres s'étant jetés dessus, enlevèrent son argent, ses papiers, sa monture, le dépouillèrent d'une partie de ses habits, et ne nous laissèrent qu'après nous avoir cruellement maltraités l'un et l'autre.

" Comme cette aventure nous arriva dans un pays où il n'avait aucune connaissance, tout ce que je pus faire fut de le conduire à une abbaye de bénédictins, près de laquelle nous avions passé une heure auparavant. Arrivés dans cette abbaye, le vieillard dit qui il était, conta son désastre, et exposa la nécessité où il se trouvait de se rendre au plutôt à Barcelone. Je ne sais si ce négociant avait été autrefois un grand pécheur, ou s'il appartenait à quelque secte hérétique, mais le ciel endurcit tellement le cœur des moines à son égard, qu'il ne reçut, pour tout secours, qu'un peu de pain bis, quelques chataignes, et cinq ou six maravédis [1] ; après quoi l'on nous envoya coucher sur un peu de litière qui se trouvait dans l'une des remises des carrosses de M. l'abbé.

Le lendemain matin, le vieillard voulut partir, à quelque prix que ce fut. Il espérait trouver quelque personne généreuse qui voulût bien lui procurer les secours nécessaires

[1] Petite monnaie d'Espagne, qui vaut un peu plus qu'un denier de France.

pour continuer son voyage, quoique ses blessures ne le permissent guère : mais un bailli et deux curés de village, auxquels nous nous adressâmes, furent aussi durs que les bénédictins ; et le vieillard, exténué de fatigue et de douleur, fut obligé de se réfugier chez une pauvre femme qui n'avait qu'une chèvre pour tout bien, et qui se prêta, de la meilleure grâce du monde, à lui procurer tous les secours qui lui seraient possibles, tandis que j'irais annoncer à ses amis de Barcelone le triste état où il était réduit. Je n'eus pas la peine de faire le voyage, car un instant après que nous fûmes dans la chaumière de cette pauvre femme, le malheureux vieillard tomba sans connaissance : le sang lui sortit par la bouche à gros bouillons, et l'étouffa en moins de six minutes, sans que nous eussions pu y apporter aucun remède, et sans avoir pu apprendre le nom de ses amis de Barcelone.

“ Ce déplorable événement me jeta dans une consternation inexprimable. Pour comble de disgrâces, le curé de l'endroit ne voulut point enterrer ce pauvre homme, attendu que l'argent qu'on fit du reste des dépouilles que les voleurs lui avaient enlevé ne suffisaient pas pour son salaire : enfin, la bonne femme, qui avait eu la charité de nous recevoir, vendit sa chèvre, suppléa du peu qu'elle en tira à la somme que le pasteur exigeait, et le vieillard fut enterré. Cependant, pour faire voir que les ecclésiastiques, en soutenant intrépidement le droit de leurs émoluments, ont le cœur aussi généreux, l'âme aussi bienfaisante que les séculiers, le curé voulut bien se charger d'envoyer gratis un extrait mortuaire, et le détail de cette aventure aux parents du défunt, si on pouvait lui en dire le nom et la demeure.

“ Réduit au même état où ce généreux vieillard m'avait trouvé, j'enfilai assez tristement le premier chemin qui se présenta à la sortie du village. J'avais à peine fait une lieue, que je rencontrai deux pères capucins, qui se rendaient à Rome sur la convocation d'un chapitre général de leur ordre. L'idée me prit de faire le même voyage, et les bons pères me permirent de les accompagner. Je vis alors qu'il

y avait de vrais élus sur la terre, et qu'il y avait des occasions où la Providence se manifestait d'une façon à ne pas laisser douter aux plus incrédules, que l'effet des promesses que Dieu fit autrefois à Abraham, *et semini ejus*, aura lieu jusqu'à la consommation des siècles. Ces bons pères, ainsi que moi, n'avaient pas le sou, et nous fûmes accueillis, régalés, fêtés, honorés et presque adorés partout où nous passâmes.

" Trois jours après notre arrivée dans la capitale du monde chrétien, je me trouvai placé, par le crédit de ces bons religieux, chez monsignor Tongarini, évêque de Mansoura en Mansourie. Mon occupation était à peu près la même que celle de la Sunamite du prophète royal David ; je tenais les pieds chauds à sa monsignorerie, dont la chaleur naturelle s'était évaporée l'année précédente, dans une querelle qu'elle avait eue avec le cardinal Fabroni.

" Pour le coup je crus ma fortune faite à toujours. Monsignor m'avait donné la tonsure ; il m'avait fait faire un petit habit de soie noire, des chemises à dentelle, et un petit collet des plus à la mode ; il m'avait promis le premier bénéfice qui serait à sa disposition, et mille autres choses ; mais le ciel, qui me persécutait sans doute pour quelques moments d'indocilité que j'avais eus envers le recteur des jésuites de Saragosse, m'ôta mon nouveau maître au bout d'un an que je fus à son service. Il y avait quelque temps que l'illustre prélat se plaignait que la partie située entre le périnée et le croupion avait perdu son élasticité ; une fièvre survint, qui l'emporta.

J'avais amassé quelque argent au service de monsignor Tongarini, j'en employai une partie à faire dire des messes pour les âmes du purgatoire, afin qu'elles daignassent inspirer à quelque monsignor refroidi de me prendre aux mêmes conditions que défunt son confrère. En attendant l'efficacité de l'œuvre méritoire, je dépensai le reste à faire des pélerinages, à réprimer mes appétits charnels et à acheter des indulgences.

" Au bout de six mois je me trouvai à sec, et les bonnes âmes ne m'avaient point encore procuré de condition ; ce qui ne laissait pas de m'inquiéter. Enfin, elles inspirèrent un

juif Vénitien, nommé Eléazar, de me prendre pour son secrétaire. Il ne doutait pas que je ne susse au moins les premiers éléments du commerce, puisque j'avais été dans le cas d'en entendre parler journellement pendant mon séjour chez les jésuites de Saragosse.

" Le même jour que j'entrai au service de ce juif, nous partîmes pour Ancône, où nous trouvâmes un bâtiment qui devait nous transporter à Venise. Au premier vent favorable ce bâtiment partit ; mais la nuit suivante un vent maestro occasionna une si terrible tempête, qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes à l'embouchure du golfe. Cependant la tempête était apaisée, le vent était devenu siroco, et nous nous disposions à en profiter, lorsque nous aperçûmes un chebec Algérien qui faisait force de voiles sur nous. En trois heures il nous joignit, nous lâcha quelques bordées, et se disposa à nous aborder ; mais, par un bonheur inespéré, ce chebec s'ouvrit en deux, et la mer l'engloutit.

" Ce ne furent certainement pas les coups de canon que nous envoyâmes au corsaire qui le mirent dans le cas de périr, car nous n'avions pour toutes armes que des fusils et des sabres. L'équipage attribuait cet événement à la caducité du chebec : deux femmes disaient avoir vu Notre-Dame de Lorette entre le corsaire et nous : Eléazar soutenait que Moïse avait fendu ce bâtiment d'un coup de baguette : pour moi je ne fis aucune difficulté d'attribuer notre délivrance à un morceau de la tunique de saint François, que je porte par dévotion, et que j'avais attaché au mât de notre vaisseau, au moment que j'aperçus le corsaire.

" Le vent continuant à être favorable, nous arrivâmes à Venise en deux jours et demi. Le juif Eléazar m'installa aussitôt dans l'emploi qu'il m'avait destiné, et dont je me suis acquitté avec applaudissement pendant quatre ans que j'ai été à son service. La première année il me fit faire avec lui deux voyages à Constantinople ; la seconde, il me mena à Lisbonne : quant aux deux autres, il trouva à propos de me laisser chez lui pour veiller de plus près à ses affaires, pendant les longues absences qu'il était obligé de faire.

« Je fus d'autant plus charmé de la résolution de mon maître, que j'aimais sa fille Rachel ; elle n'avait que douze ans, et ne m'était point cruelle. D'ailleurs j'étais parvenu à être le favori d'une jeune citadine, supérieure d'un couvent de filles dans le voisinage ; de sorte qu'uniquement occupé de mon emploi, de mon salut et des plaisirs inexprimables que je goûtais entre les bras de Rachel et de la citadine, je pouvais comparer mon état à celui du plus heureux de tous les hommes ; mais cet état ne fut point éternel. Sur la fin de la quatrième année, je m'aperçus que la supérieure m'avait communiqué ce qu'on appelle entre honnêtes gens, une galanterie. Je fis part de ce présent à Rachel, qui le rendit à un noble, le noble à sa belle-sœur, la belle-sœur à son mari, le mari à une corteggiana, la corteggiana à un dominicain, le dominicain à son prieur, et celui-ci à la mère de mon aimable Israélite : tellement que le bonhomme Eléazar en eut sa part. Pour comble de malheur, mon maître s'avisa de vendre sa fille à un Turc (car les juifs font argent de tout) ; ma chère Rachel fut livrée à mon insu, et je n'appris cette funeste nouvelle que trois heures après son départ.

« Dès ce moment je résolus d'abandonner des lieux qui me rappelaient trop le souvenir de mon bonheur passé, pour y vivre désormais tranquille. Je partis pour Paris ; je pris ma route par l'Autriche, la Bavière, la Franconie, la Westphalie et par la Hollande, que j'avais envie de voir avant que de me rendre en France ; mais je fis peu de séjour dans cette république, qui n'est presque habitée que par de maudits hérétiques, ne croyant ni aux indulgences, ni aux reliques, et n'ayant aucun respect pour la sainte inquisition. Aussi Dieu les punit bien, car il ne se fait point de miracle chez eux ; et d'ici à plus de trois cents ans, notre saint père le pape n'en canonisera aucun, payassent-ils le triple de ce que les catholiques paient pour faire canoniser les saints.

« Lorsque je fus arrivé à Paris, je me mis au large avec les ducats que j'avais apportés de Venise. Je commençais même à oublier Rachel, mais je n'en étais pas à ce point à l'égard

de la citadine. Le présent qu'elle m'avait fait me devenait de plus en plus à charge. Pour comble d'infortune, un médecin, nommé Mercurobol-asinos, entreprit de me guérir, et ne réussit qu'à irriter mon mal, en m'escroquant le reste de mon argent. Cependant, comme il fallait vivre, je fus alternativement laquais, écrivain, cocher, poète, suisse et colporteur. J'étais résolu de m'en tenir au colportage, lorsque mon mal redoubla de façon que je me trouvai hors d'état de colporter. J'avais de rechef amassé quelque argent ; je fus encore assez dupe pour le donner à un maudit charlatan, qui ne réussit pas mieux que son prédécesseur. Enfin, je ne savais que faire, que devenir, lorsque le ciel, prenant pitié de moi, me fit connaître le tort que j'avais de mendier les secours des hommes, tandis qu'il y en a de divins sur la terre. Je me souvins alors du bienheureux S. Jacques de Compostelle en Galice ; je fis vœu à l'instant d'aller le visiter pieds nus, et de ne vivre que de pain et d'eau, jusqu'à ce qu'il lui plût de me rendre ma première santé. Vous me voyez dans ce voyage ; vous en connaissez la cause : en voici l'effet." En finissant ces paroles, l'Espagnol nous montra son pitoyable pénis, au bout duquel pendait une crête semblable à celle d'un coq d'Inde.

"Oh ! oh ! dit le compère Mathieu, ceci devient sérieux; c'est un condylome ! — Saint Ignace ! un condylome ! s'écria Diégo en se signant ; un condylome ! L'on m'avait dit que ce n'était qu'une excroissance formée par la fixation de la lymphe, et occasionnée par l'habitation charnelle que j'avais eue avec la citadine. Ah ! monseigneur, faites-moi l'amitié de me dire si ce condylome n'est point un sort que la citadine a jeté sur cette partie, en vengeance de l'amour qu'elle me soupçonnait avoir pour Rachel ! Hélas ! c'en est un assurément ; car la dernière fois que je l'ai vue, je la trouvai occupée à lire le petit Albert et les clavicules de Salomon. — Désabusez-vous, seigneur Diégo, dit le Compère, votre mal, quoique sérieux, n'est point un sort. La citadine n'est rien moins que sorcière : la galanterie dont elle vous a honoré, est ce que messieurs de la faculté nom-

ment virus vérolique : ce virus vous a occasionné quelque épaississement dans la lymphe, d'où un relâchement dans la partie inférieure de l'extrémité du pénis, d'où le condylome, ou, si vous le voulez, le sarcome, le marisca, le fungus, le ficus, le thymus, qui signifient tous à peu près la même chose ; d'où, enfin, tous les maux dont vous vous plaignez. — Et ce virus, ne serait-ce point le diable, interrompit Diégo, ou plutôt ce fléau dont Satan a frappé tant de saints personnages, nommément le prophète David, le vieux Lazare, le saint homme Job, et François I[er] ? — Pour le diable non, reprit le Compère : pour le fléau dont vous parlez, cela se peut. Quoi qu'il en soit, c'est une espèce de levain acide, subtil et coagulant, dont je vous déferai sans qu'il vous en coûte une obole, si vous voulez retourner à Paris avec moi. — Ah ! si ce n'est que cela, s'écria Diégo, vous me rendez la vie : je vous avoue que ces mots infernaux de virus, de condylome, de sarcome, de marisca, de fungus, de ficus, de thymus m'avaient effrayé ; que j'ai une peur extrême des revenants, des sorciers, des magiciens, des loups-garous et surtout des diables. Mais mon voyage de Compostelle ! — Quant à votre voyage de Compostelle, répondit le Compère, vous le ferez toujours assez. Que sait-on si ce n'est point par une faveur particulière du bienheureux saint Jacques, que vous m'avez trouvé ici ? — Cela se peut, répliqua Diégo ; car je n'ai jamais douté de sa toute-puissance envers ceux qui l'invoquent dans leurs tribulations : je le croirais, car je me sens déjà à moitié guéri. — Holà, seigneur, holà, dit le Compère, n'allez pas si vite : si j'étais encore un charlatan, que deviendriez-vous ? — Eh ! que me peut-il arriver davantage, répondit Diégo ! J'ai de temps en temps des douleurs insupportables à la tête, dans les lombes, les cuisses, les jambes et les épaules ; j'ai un condylome au bout du pénis, et je n'ai pas le sou. — Il pourrait arriver, dit le Compère, que le virus, qui est la cause de vos douleurs, de votre condylome et de votre misère, vous passât entièrement dans le sang et y causât des ravages affreux. Alors, au lieu des maux dont vous vous plaignez, vous sentiriez aux

génitales une chaleur et une ardeur extraordinaires ; vos testicules gonfleraient ; il vous viendrait à l'anus des verrues, des rhagades et des ulcères à la verge ; votre peau se couvrirait de taches rouges, pourprées, jaunes ou livides ; il vous surviendrait une infinité de tubercules durs, calleux, surtout aux environs du nez, du front et des tempes ; vos ongles deviendraient inégaux, se détacheraient de leur racine et tomberaient ; vous auriez le dedans de la bouche enflammé, et il s'y formerait des ulcères ; la carie vous attaquerait les os ; la membrane intérieure de votre nez deviendrait fongueuse, ulcérée, calleuse ; votre voix deviendrait rauque et s'éteindrait ; votre haleine serait d'une puanteur insupportable ; vous ressentiriez par tout le corps des douleurs cent fois plus vives que celles que vous avez souffertes jusqu'à ce jour ; vos os se tuméfieraient et s'amolliraient ; les glandes lympathiques s'obstrueraient ; vos yeux deviendraient rouges, enflammés, les paupières calleuses et ulcérées ; vous sentiriez aux oreilles des tintements, des sifflements continuels ; il en sortirait du pus et une matière ischoreuse ; vous éprouveriez des céphalalogies, des affections convulsives, des vertiges, des tremblements et des paralysies ; il vous surviendrait des oppressions, des difficultés de respirer, des crachements de sang, une toux sèche et humide, des nausées fréquentes, un dégoût universel, un dévoiement séreux et bilieux ; en un mot, des maux si terribles qu'il faudrait que monsieur saint Jacques fût bien fin pour vous empêcher de crever comme un misérable, devenu en horreur à vous-même et à tous ceux qui approcheraient de vous. — Bienheureuse Vierge Marie ! s'écria l'Espagnol, quelle abominable litanie venez-vous de débiter ! Saint Polycarpe, secourez-moi, ou je deviens manichéen. Je défie la guerre, la peste et la famine de réunir tant de maux à la fois.

“ Ah ! monsieur, pour peu que ce poison infernal étende ses ravages sur la terre, c'est fait de nous, c'est fait de l'espèce, humaine, l'antechrist va paraître ; Élie et Enoch vont revenir ; les sept trompettes vont sonner ; les visions de saint Jean vont s'accomplir, et le monde va finir. Est-il possible

que la supérieure d'un couvent de filles, qu'une personne consacrée au service du Seigneur, m'ait fait un présent si exécrable ! O créature maudite ! que n'es-tu...? Non, vivez, adorable citadine : hélas ! si vous n'eussiez reçu ce poison de personne, vous ne me l'auriez pas communiqué. Ah monsieur, mon cher monsieur, je vous conjure, par les entrailles de votre ange gardien, de me délivrer au plutôt de ce condylome infernal, ou je me désespère comme Juda ; je me pends au premier arbre, et les boyaux me sortiront du corps de frayeur et d'angoisse. — Apaissez-vous, seigneur Diégo, dit le Compère ; je vous jure, sur mon honneur, que je vous guérirai entièrement ; mais parlons d'autre chose.

" Vous me paraissez un homme qui avez vu le monde, et qui, par les diverses aventures de votre vie, devez avoir acquis beaucoup d'expérience en toutes choses. Je cherche à former certaine petite société... attachez-vous à moi, vous ne vous en repentirez pas. — Ah ! très volontiers, répondit l'Espagnol : que saint Arnould me préserve de refuser une telle offre, dans un moment où je ne sais que devenir ! Au reste, je vais vous devoir de si grandes obligations, par l'extirpation de mon condylome et par l'expulsion du virus qui me mine et me tourmente, que je croirais être le plus ingrat de tous les hommes si je ne m'abandonnais sans réserve à tout ce que vous exigez de moi. — Fort bien, dit le Compère, j'aime les personnes naïves et reconnaissantes. Dès ce moment je vous reçois dans l'illustre et respectable corps des *philosophes*, ainsi que mon compère Jérôme que voici, lequel sera désormais votre intime et votre ami de cœur. — Vous savez, dis-je au Compère, que je ne suis qu'un sot et que vous ne ferez de moi qu'un très mince sujet. — Je sais fort bien, dit le Compère, que tu n'as pas inventé la poudre ; mais tu as toujours assez d'esprit pour devenir un jour un philosophe du cinquième ou sixième ordre ; car il y en a de tous les étages. Suivez l'un et l'autre mon exemple : mes actions seront vos leçons. — Pour moi, dit Diégo, je me sens très disposé à philosopher, moyennant qu'il n'y ait point d'hérésie, que j'aie le loisir de réciter mon rosaire, qu'on ne coure aucun

risque d'être pris par le diable, ni de mourir sans confession. — Pour de l'hérésie, reprit le Compère, je proteste qu'il n'y en a point : il est vrai que les philosophes ne vont pas toujours à la messe ; mais la bonne volonté est réputée pour le fait, et il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait été pris par le diable : quant à votre rosaire, il vous sera libre de le réciter aussi souvent que l'envie vous en prendra. Au reste, continua-t-il, comme la philosophie est une science dont les principes ne sont point encore bien développés, qu'il n'y a que le temps et l'usage qui puissent en procurer une parfaite connaissance, ne vous étonnez pas de me voir souvent parler et agir inconséquemment : c'est le propre des philosophes. Ce qui vous paraîtra une contradiction en moi, sera une marque infaillible d'un nouveau degré de connaissance que j'aurai acquis."

En finissant ces mots, le Compère se leva ; nous reprîmes notre route, et trois jours après nous arrivâmes à Paris.

CHAPITRE IV

ARRIVÉE DU COMPÈRE MATHIEU A PARIS, ET SON ÉTABLISSEMENT EN CETTE VILLE.

Étant arrivés à Paris, le Compère loua un cabinet au cinquième, chez un vinaigrier de la rue de la Harpe. Comme il n'y avait qu'un lit, deux d'entre nous couchaient dedans, et l'autre dessous.

Les premiers jours de notre arrivée, le Compère (je ne sais par quel secret) décondylomisa l'Espagnol, ainsi qu'il le lui avait promis. Étonné du succès, je m'écriai : "Tenons-nous en là, Compère ; nous sommes dans une ville où le talent admirable que vous venez de faire paraître ne peut manquer de nous combler de richesses et de gloire. — Tu te trompes, mon cher Jérôme, dit le Compère ; quand même j'aurais décondylomisé et dévérolisé tous les moines, les nymphes, les laquais et les petits-maîtres de Paris, les Mercurobol-Asinos l'emporteraient encore sur moi : il suffit que ma

méthode ne soit point la méthode reçue pour que je sois contredit, démenti, hué, berné, sifflé, persécuté et peut-être lapidé. Au reste, ajouta-t-il, ce n'est point à cette sorte de gloire que j'aspire ; c'est à celle de la philosophie sublime et transcendante que je veux atteindre ; c'est là que je veux borner mon ambition et mes travaux."

Il y avait déjà trois mois que nous étions à Paris ; et Diégo avait employé ce temps-là à nous faire connaître les rues, les carrefours, les quartiers ainsi que les temples sacrés et profanes de cette ville, lorsque nous nous aperçûmes que les eaux baissaient extraordinairement chez nous : il ne nous restait plus que dix écus : ce qui m'ayant alarmé, je demandai au Compère quelles ressources il avait à opposer à la misère qui allait nous accabler. " Je ne le sais point trop, me répondit-il. — Hé bien, repris-je, que chacun de nous emploie quelques moments à réfléchir sur quelque moyen propre à nous tirer d'affaire : le premier qui en aura trouvé un convenable le proposera, et après l'examen l'on agira en conséquence." A ces mots succéda un profond silence.

Il y avait quelques minutes que la méditation durait, lorsque Diégo se leva tout-à-coup et s'écria : " Mes amis, consolons-nous ; le ciel m'inspire un expédient. Il nous reste dix écus, portons les chez les jacobins, pour qu'ils prient saint Dominique de nous tirer d'embarras. — C'est fort bien pensé, dis-je à Diégo ; mais si saint Dominique s'avisait d'être six mois sans nous secourir, comme ont fait les bonnes âmes de Rome à ton égard, que deviendrions-nous pendant ce temps-là ? — Ma foi, je n'y songeais pas répondit-il...... Méditons donc, ajouta-t-il."

La seconde méditation avait déjà duré quelque temps, et aucune idée ne venait, lorsqu'un Savoyard vint dire au compère Mathieu de le suivre à l'instant pour affaire importante.

L'allobroge conduisit le Compère chez le marquis de Barjorac. Après avoir attendu quelque temps, dans une antichambre, où trois grands laquais s'occupaient à disputer sur le mérite de la Sémiramis de Voltaire et du Catilina de

Crébillon, il fut introduit. Il trouve le marquis occupé à se noircir les sourcils, à mettre son rouge et à se parfumer les aisselles et les génitoires ; cette besogne étant finie, son valet de chambre lui chaussa une paire de souliers à talons rouges, dont l'entrée était bordée de calepin blanc, il acheva de l'habiller, il lui ceignit une épée, dont la lame était de buis pour que son poids fatiguât moins, et puis s'en alla. Lorsque le Compère et le Marquis furent seuls, ce dernier se jeta dans un fauteuil, se mit à mâcher quelques pastilles, prit de trois sortes de tabac dans la même tabatière, toussa d'un petit ton enfantin, se moucha dans un mouchoir de soie blanche, s'essuya avec un autre de couleur rose, se leva, se mira, se rengorgea, fit une pirouette sur le talon et dit au Compère : " L'ami, je sais que tu fais de très-jolis vers ; je te prie de me faire, en payant, une satire des plus sanglantes contre le duc de Bracastron. C'est un fat qui a osé me contredire chez la marquise de Grand-Chien, qui m'a desservi chez le ministre, qui ne cesse d'affecter publiquement à mon égard un air de mépris qui m'outrage, et duquel il faut que je tire une vengeance complète. — Monseigneur, dit le Compère, le procédé du duc de Bracastron est injuste; mais il me semble avoir lu dans Hérodote d'Halicarnasse, liv. 8, chapitre des querelles entre les ducs et les marquis, que de son temps les gens de votre sorte opposaient leur épée à l'insulte, et non pas un libelle : nos preux et vaillants chevaliers en ont fait de même ; cet usage se pratique encore aujourd'hui en semblable occasion. Pourquoi ne vous y conformez-vous pas ? — Que le ciel m'en préserve ! s'écria le marquis de Barjolac, cela peut convenir à quelque gentillâtre de Basse-Bretagne ou du Bas-Poitou ; mais à un homme de ma condition, fi ! il n'y a rien de plus roturier que de se battre. D'ailleurs, le duc est un spadassin à culbuter son ennemi du premier coup de lame, et à ne se faire aucun scrupule d'ôter la vie au dernier rejeton de l'illustre race des Barjolac, dont les ancêtres, tant mâles que femelles, ont rendu de si importants services à nos souverains : au reste, il est l'offenseur, je suis l'offensé ; qui de nous deux doit être

puni ? — Ces raisons-là sont admirables, reprit le Compère ; mais comment voulez-vous que je fasse une satire contre le duc de Bracastron ? je ne lui connais d'autre défaut que celui d'être votre ennemi. — Ma vengeance et mon courroux t'inspireront, repartit le courageux marquis ; j'irai te voir. En attendant, pense, rêve, imagine, use du privilège de la poésie, aie recours à la fiction. Tiens, voilà dix louis à compte de la somme que je te destine, si tu réussis à mon gré : juge de ma générosité par mon ressentiment. Adieu."

Le compère Mathieu étant revenu au logis, se mit à écrire, écrivit le reste de la journée, écrivit toute la nuit, écrivit une partie de la matinée du lendemain, et venait enfin d'écrire la satire, lorsque le marquis de Barjolac arriva.

"Quoi ! s'écria-t-il en entrant, le libelle déjà fini ! donne vite, mon cher, que je le lise.... Tout part de source : je n'aurais pu mieux t'inspirer. Sans doute que le duc t'a fait aussi quelque outrage ; car il n'y a que la rage et la vengeance qui puissent t'avoir dicté cet abominable libelle. — Point du tout, monseigneur, répondit le Compère ; le désir de vous servir, certaine inclination que la nature m'a donnée à cette sorte d'ouvrage, et les dix louis que j'ai reçus hier de votre main généreuse, furent mon Apollon, et le seront toutes les fois qu'il plaira à votre grandeur de se servir de moi pour tirer une vengeance glorieuse et complète de ses ennemis." Le marquis enchanté donna trente autres louis au poète, et emporta le libelle, qui se multiplia tellement, qu'en moins de vingt-quatre heures, tous les cercles de Paris en furent inondés ; en moins de trente-six heures, il fut imprimé avec des notes et des augmentations ; et en moins de trois jours, le duc de Bracastron était devenu d'un ridicule si étrange aux yeux des trois quarts de ce qu'on appelle le grand monde, qu'il se serait caché pour dix ans, s'il eût eu le cœur aussi bien placé que son illustre ennemi.

"Hé bien, seigneur Diégo, dis-je à l'Espagnol après cette aventure, vous semble-t-il que saint Dominique eût rempli si abondamment notre attente, et en si peu de temps que le marquis de Barjolac ! — Qui vous a dit, répondit-il, que le

bon saint n'y a point contribué en faveur de la pieuse intention que j'avais eue de nous adresser à lui? J'en suis tellement convaincu, qu'en reconnaissance d'un tel bienfait je vais de ce pas faire allumer un cierge de deux livres devant son image." En finissant cet mots il partit et ne revint qu'après avoir exécuté sa promesse.

CHAPITRE V

CONTINUATION DE NOTRE SÉJOUR A PARIS. — LE COMPÈRE MATHIEU SE RÉPAND DANS LE MONDE. — PERSÉCUTION QU'IL ESSUIE. — AUTRE PERSÉCUTION. — DÉSESPOIR DE DIÉGO. — SON TRIOMPHE.

J'ai dit que nous étions logés au cinquième étage; mais les quarante louis du marquis de Barjolac nous firent descendre au second, et, au lieu d'un cabinet où il n'y avait qu'un lit, nous louâmes deux chambres où il y en avait trois.

Depuis la composition du libelle, l'occupation journalière du compère Mathieu était de travailler pour un libraire, aux gages duquel il était. Quant à l'Espagnol et moi, notre besogne consistait à copier divers passages dans les auteurs que le Compère nous indiquait, à faire les commissions, la cuisine et le tracas du ménage. Mais comme ces gages suffisaient à peine et que les ducs et le marquis vivaient en bonne intelligence, le Compère, qui commençait à être connu dans la république des lettres, travailla pour son compte, et débuta par un chef-d'œuvre: ce fut son *Traité de cracologie.*

Comme il connaissait l'ignorance des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des libraires, qui ne savent point apprécier les choses, et l'injustice et l'avidité du reste, qui, sachant connaître le mérite d'un ouvrage, ne le paient point sa valeur, il fit vendre son livre à un autre, auquel il l'escroqua ensuite pour le revendre à un troisième. Il arriva de là que les trois libraires crièrent haro sur le compère Mathieu; que celui-ci,

comme philosophe, en rit, et que le Traité de cracologie fut vendu ce qu'il valait.

Un si heureux début ne tenta point le Compère de se remettre auteur à gages, il continua de travailler pour son compte ; et malgré la prudence de messieurs de la librairie, il trouva toujours le moyen de se faire bien payer de ses ouvrages, ce qui le mit en état de prendre un quartier dans le voisinage de nôtre hôte le vinaigrier, et de créer deux nouvelles charges en faveur de Diégo et moi ; celle de laquais fut le lot de l'Espagnol, celle de valet-de-chambre-secrétaire fut le mien.

Il s'en fallait beaucoup que la philosophie eût rendu le Compère misanthrope, sournois, bourru, fantasque, et tel que certains philosophes le sont ; au contraire, il était enjoué, poli, ouvert et gracieux. Ces belles qualités, jointes à une figure très avantageuse, le faisaient désirer et rechercher dans les cercles les plus distingués de Paris ; mais cela ne dura qu'un temps ; il éprouva bientôt que l'inconstance et l'ingratitude sont le propre des grands.

Il avait composé, chanté, publié quelques couplets un peu caustiques (et cela le plus innocemment du monde) contre quelques personnes de condition desquelles il éprouvait journellement les bontés. Ces personnes, piquées de cette bagatelle, s'avisèrent de décrier le pauvre Compère, comme un esprit méchant et dangereux, en un mot, comme un monstre et comme une peste dans la société.

Le compère Mathieu avait l'esprit trop bien fait pour se formaliser de l'injustice et de la lâcheté de ce procédé : il savait que le vrai mérite et la philosophie furent de tout temps en butte à la malignité ; il se contenta de renoncer à tout commerce avec les hommes, et de ne s'occuper désormais qu'à écrire.

En conséquence de cette résolution, il ne sortait plus, il travaillait sans relâche. Pour toute récréation, il s'amusait de temps en temps à faire quelques légères observations sur le gouvernement ; lorsqu'il y en avait un cahier, Diégo allait le vendre à un libraire honnête et discret : cela servait aux menues dépenses du ménage.

Nous jouissions d'une tranquillité digne d'être enviée, lorsqu'un soir l'enfer suscita un exempt, deux sergents, trois records et six pousse-culs, qui vinrent enlever mon pauvre Compère, ses papiers, ses effets et l'heureuse cassette qui contenait toute notre ressource et notre espoir.

Lorsque ces scélérats furent partis, je dis à l'Espagnol que cet événement avait pétrifié : "Hé bien, seigneur Diégo, voici bien une autre affaire que la rencontre du chebec Algérien. — Ah! les malheureux, s'écria-t-il, de venir ainsi enlever mon maître, le plus grand, le plus profond, le plus sublime et le plus honnête des philosophes de la terre ! Ah ! les barbares, de nous laisser sans un sou !... Le révérend père Jean de Siguença le disait bien un jour, dans son sermon sur l'enlèvement du prophète Elie, que l'on avait substitué la charité. Ah ! père Jean de Siguença, où êtes-vous ? que n'étiez-vous ici pour confondre, ou plutôt excommunier ce maudit exempt, avec ses deux sergents, ses trois records et ses six pousse-culs ?"

Heureusement que nous n'étions point tout-à-fait si pauvres que Diégo le croyait : il me restait encore dix écus ; mais qu'était-ce que ces dix écus pour deux hommes qui n'avaient que cela pour toute ressource ? L'Espagnol avait été autrefois comédien, sauteur, laquais, écrivain, cocher, colporteur, suisse, poète, et pouvait l'être encore ; mais moi, qui ne suis qu'un sot, qu'un malotru, à quoi pouvais-je servir ?

Ayant passé la nuit dans les plus affreuses réflexions, le lendemain matin nous louâmes un galetas chez le fossoyeur de saint Médard ; et nous employâmes le reste du jour et les quatre suivants, à tâcher de découvrir les traces du malheureux compère Mathieu ; mais nos peines et nos recherches furent inutiles.

Le soir du cinquième jour nous nous trouvâmes plus désolés que jamais. Nous venions de faire, dans un morne silence, le plus léger des soupers, lorsque Diégo s'écria d'une voix lamentable : "Ah ! si je n'avais point oublié le métier de poète, je pourrais mettre en vers l'office de l'immaculée conception, ou paraphraser le *libera*, et tirer de l'un ou de l'autre de ces

deux ouvrages, de quoi subsister quelque temps ; mais, hélas ! j'ai oublié le métier de poète.... Ah ! si je n'avais point oublié le métier de comi-tragi-sauteur, je trouverais peut-être de l'emploi ; mais, hélas ! j'ai oublié le métier de comi-tragi-sauteur, ainsi que le métier de poète... O très chaste et très respectable recteur des jésuites de Saragosse ! très pieux et très humble prélat monsignor Tongarini ! très charitable et très loyal Israélite Eléazar ! et vous, ô chef-d'œuvre de la nature, incomparable Rachel ! votre serviteur et votre ami Diégo-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos, se trouve sans ressource, sans appui et sans consolation... Cher compagnon, continua-t-il en m'embrassant, allons de ce pas accomplir mon voyage de saint Jacques de Compostelle en Galice ; allons accomplir mon vœu. Ensuite, comme le recteur des jésuites de Saragosse m'a dit cent fois que les saints de son ordre ont le cœur bon, nous tâcherons de nous les rendre propices, en visitant leurs reliques, et les lieux où ils veulent être honorés.

“ Nous commencerons par le bonnet de S. Anchieta, à Orence ; puis nous visiterons le foie S. Forget, à Astorga ; la brayette de S. Mena, à Toro ; — le scrotum de S. Baltazare, à Ségovie ; — le toupet de S. Gonzalès, à Colmenar ; — l'anus de S. Gombar, à Tolède ; les boyaux de S. Pierre d'Avilès, à Truxille ; — le bout du nez de S. Mariana, à Badajox ; l'échine de S. Santarel, à Iorca ; — Les ongles de S. Suarès, à Pénaflour ; et le nombril de S. Lorrin, à Séville.

“ Là, nous entrerons à l'hôpital pour nous reposer pendant quelques jours, et nous réciterons tous les matins les quinze oraisons de sainte Brigitte, pour que nous continuions notre pélerinage en santé.

“ De Séville nous irons visiter le pancréas de S. Guerret, à Lebrixa ; — la rate de S. Gonthieri, à Monda ; — les fesses de S. Boitet, à Grenade ; — la barbe de S. Comolet, à Guadix ; — l'oreille de S. Aubigny, à Lorca ; — le fémur de S. Guignard, à Murcie ; — l'épiglotte de S. Varade, à Valence ; — la grosse dent de S. Alagon, à Tortose ; — le

sabre de S. Ignace, à Montferrat ; — et le prépuce de S. Girard, à Toulon.

“ De Toulon nous nous embarquerons pour Naples, où, après avoir vu la liquéfaction du sang de S. Janvier, nous irons visiter les sourcils de S. Marao, à Bénévent ; — les paupières de S. Guyot, à Capoue ; — et le gosier de S. Boddens, à Ostie. — Puis nous irons à Rome faire notre prière sur le tombeau du saint Prélat Tongarini, et baiser la pantoufle du S. Père. De Rome nous passerons en terre sainte ; nous irons à Nazareth, à Bethléem, à Jérusalem, à Capharnaum et à la Mecque. De là nous reviendrons à Constantinople, où nous demanderons au Kislar Agasi s'il n'aurait point entendu parler de Rachel. De Constantinople nous reviendrons à Venise, nous y saluerons le juif Eléazar, et nous y ferons une confession générale, pour nous mettre en état de finir dignement notre pélerinage. De Venise nous viendrons à Belluno, visiter la mâchoire inférieure du patriarche Busenbaum ; — la verrue de S. Criminal, à Inspruck ; — le tibia de S. Personni, à Landsberg ; — le gosier de S. Holte, à Ausbourg ; — la savate de S. Walpold, à Strasbourg ; la moustache de S. Briant, à Landau ; le crâne de S. Kervin, à Nancy ; — l'index de S. Campian, à Toul ; — le gigot de S. Tesmond, à Metz ; — la rotule de S. Gérard, à Verdun ; — la vessie de S. Oldecorne, à Sedan ; — et la fressure de S. Garnet, à Mézières ; — Puis, ayant fait à Reims une neuvaine à la sainte Ampoule, nous viendrons attendre ici que le ciel ait pitié de nous en faveur de notre dévotion.

— C'est fort bien dit, seigneur Diégo, dis-je à l'Espagnol; mais il me semble que vous pourriez bien nous tirer de la misère, sans avoir obligation à une kyrielle de saints du calendrier des jésuites. Vous êtes encore jeune, dispos, vigoureux ; essayez de vous remettre à faire quelques sauts de carpe ; quelques tours de force, quelques équilibres, etc. Vous savez que le paillasse de la grande troupe de la foire va quitter, pour entrer chez les pères de l'oratoire ; pour peu que vous approchiez de ce que vous dites avoir su autrefois,

je vous garantis sa place. — Par sainte Armelle ! tu dis vrai, répondit Diégo. " En même temps il étendit la couverture de notre grabat au milieu du taudis, se mit à faire quelques cabrioles, quelques moulinets, quelques gambades, et me dit : " Comment trouves-tu cela, Jérôme ? — Tout au mieux, seigneur Diégo, répondis-je : si les convulsionnaires de saint Pâris en savaient faire autant, l'incrédulité serait plus rare. — O l'incomparable ! ô l'admirable ami Jérôme ! s'écria Diégo, tu viens de me faire penser à une chose. Je veux avoir aussi des convulsions moi : il n'y a point de mal à cela, c'est pour la gloire de Dieu, pour confondre l'incrédulité des impies, et chasser la misère qui va nous égorger. Le recteur des jésuites de Saragosse m'a toujours dit qu'on méritait doublement lorsqu'on savait concilier la religion avec ses intérêts : en voici l'occasion, mon cher Jérôme, ne la laissons pas échapper. "

Le lendemain Diégo prit deux béquilles, et se traîna sur le tombeau du bienheureux Pâris, dans le cimetière de saint Médard. Il n'y est pas un quart d'heure que d'horribles convulsions le saisissent ; il fait des grimaces et des contorsions effroyables; les assistants, remplis d'admiration, s'écrient: miracle ! miracle ! L'église et les environs se remplissent d'un peuple innombrable ; c'est à qui verra, à qui touchera le seigneur Diégo : " Serviteur de Dieu, lui crie-t-on, y a-t-il longtemps que vous êtes affligé ? — Il y a quinze ans, répond-il, en continuant ses cabrioles. — Que vous êtes heureux, ajoute-t-on, vous ne viendrez point ici huit jours sans être guéri. "

Lorsque la scène fut finie, et que la foule du monde fut dissipée, Diégo revint au logis, jeta ses deux béquilles, et me dit : mon cher Jérôme, je n'ai fait de ma vie de pareils sauts; je croyais avoir cinq légions de diables dans le corps, tant le zèle de notre sainte religion m'animait. Cependant cette affaire fait grand bruit ; et je ne sais...... Il prononçait ces mots lorsque le sieur Chaulin, prêtre et docteur en la faculté de théologie, arriva. Le saint homme sauta au cou de Diégo en versant un torrent de larmes, et lui dit : " Mon chèr frère

en Jésus-Christ, béni soit le moment qu'il a plu au ciel de vous inspirer de venger l'honneur de la religion par une très sainte, et très licite et très pieuse fraude. Continuez, je vous prie ; ne démentez point votre première démarche : attendez tout de la bénédiction de Dieu, de la protection de S. Augustin, et de la reconnaissance des hommes. " En même temps il lui donna une bourse de vingt louis. " Adieu, ajouta-t-il ; souvenez-vous de vous trouver guéri dans huit jours, et de faire place à d'autres. "

Lorsque le prêtre Chaulin fut parti, peu s'en fallut que les convulsions ne me prissent à mon tour ; mais c'eût été de ces convulsions occasionnées par la joie qu'un malheureux ressent, quand il passe inopinément du plus triste état à une situation heureuse et inespérée.

Diégo, plus persuadé que jamais de la sainteté et de l'utilité de l'action, continua la huitaine sur le même ton, se surpassa le huitième jour, jeta ses deux béquilles, et marcha aussi droit qu'il eût jamais fait.

A la vue du prodige, les exclamations recommencent ; Diégo publie que sa confiance aux bienheureux Pâris l'a amené de Bilbao en Biscaye : le vinaigrier, le fossoyeur et vingt autres personnes attestent l'avoir connu impotent depuis qu'il est à Paris : deux cents autres témoins certifient de la réalité de ses convulsions et de sa guérison : procès-verbaux et autres actes juridiques sont dressés sur le tout ; l'admiration, le zèle et la dévotion du peuple redoublent : la foule des paralytiques et des culs-de-jatte devient innombrable sur le sépulcre du diacre : le prêtre Chaulin apporte vingt autres louis, et y joint les remercîments de tous les appelants et réappelants de France : Diégo et moi allons loger dans le quartier du Palais Royal, et nous retrouvons le compère Mathieu dans un bordel de la rue du Chantre.

CHAPITRE VI

LE COMPÈRE RÉSOUT DE QUITTER PARIS, ET DE PARTIR POUR LA HOLLANDE. — AVENTURE QUI LUI ARRIVE AU MOMENT DE SON DÉPART. — SON ARRIVÉE A SENLIS.

Lorsque le compère Mathieu nous eut fait le récit [1] de son aventure, il nous dit que puisqu'il n'y avait plus de sûreté pour lui à Paris, il était résolu d'aller en Hollande. Nous partîmes donc le lendemain matin : mais à peine avions-nous fait trente pas, qu'un homme vint regarder effrontément le Compère sous le nez, le saisit au collet, et lui dit d'un ton effrayant : *Je t'arrête, de par le Roi.* C'était un de ces maudits joueurs d'échecs, c'est-à-dire, un des sergents qui cherchaient le pauvre Compère. Le philosophe fut déconcerté du compliment ; mais s'étant remis dans la minute, il dit à cet homme : " A quoi vous servira-t-il de m'arrêter ? Acceptez plutôt vingt-cinq louis que je vais vous donner, et faites semblant de ne m'avoir point vu. " Les vingt-cinq louis ayant fait ouvrir deux grands yeux au sergent, il nous dit de le suivre dans un cabaret voisin, où, s'étant fait donner une chambre particulière, il dit au Compère : " Mon ami, j'ai le cœur si bon, je suis naturellement si compatissant, que du premier instant que je vous vis, j'ai senti la plus vive inclination à vous servir ; mais je ne pus le faire, attendu que j'étais en trop forte compagnie. Grâce à Dieu, aujourd'hui que je suis seul, je puis satisfaire un si louable désir, moyennant la petite reconnaissance dont vous venez de parler. "

Il n'était point temps de marchander, il l'était encore moins de faire les mutins ; une escouade du guet, qui était à quatre pas de là, aurait pu prendre part à la querelle : le plus court était de ne pas laisser refroidir le zèle du sergent,

[1] Ce récit faisait un chapitre que nous avons retranché. (N.D.E.)

et de lui donner les vingt-cinq louis : ce que le Compère fit à l'instant.

Le sergent ayant ramassé et empoché cet argent, nous dit, en se frottant les mains : “ Vous voyez, messieurs, que je ne suis point de ces gens qui n'aiment que plaies et bosses, et qui ne font consister leur bonheur que dans le malheur d'autrui : vous venez d'éprouver combien je suis compatissant, vous allez voir que je ne suis pas moins désintéressé Holà, notre hôte, à déjeûner pour ces messieurs. ”

Lorsque le déjeûner fut servi, le sergent dit au Compère : “ Pour vous, monsieur, je ne vous conseille pas de sortir d'ici avant que je vous en avertisse. Mes confrères vous espionnent assidûment dans ce quartier, où l'on sait que vous êtes encore, malgré le risque que vous avez couru avant-hier à côté de mon camarade et de moi. Oh ! si nous vous eussions vu alors, vous étiez perdu sans ressource. Celui avec qui j'étais, est un nouveau venu, en présence duquel je me serais bien donné de garde de vous témoigner la moindre compassion. Tudieu ! dans notre métier, il faut connaître son monde : mais j'espère qu'avec le temps il prendra l'esprit du corps, et qu'il ne sera plus de trop, lorsque quelqu'un de nous voudra avoir pitié d'autrui. ” Le Compère remercia très affectueusement cet homme, et le régala de la bourde suivante:

“ Monsieur, par tout ce que vous venez de faire pour moi, je ne doute point que vous ne soyez l'homme du monde le plus propre et le plus digne d'apprendre un secret, duquel dépend mon bonheur et ma vie. — Parlez, dit le sergent, vous vous confiez au silence même. — Sachez donc, reprit le Compère, qu'après avoir été délivré des griffes de défunt votre exempt, par la méprise des amis du marquis de Barjolac, je pouvais m'enfuir de Paris, m'exempter du risque que j'ai couru, et des frayeurs continuelles que j'ai eues, mais j'y suis retenu par des liens invincibles ; l'amour m'attache à la jeune comtesse de Lassy, le seul objet de ma tendresse et de mes vœux. — Cela se peut, dit le sergent ; mais quoique vous me paraissiez avoir beaucoup

de mérite, je trouve une terrible différence entre votre condition et celle de la comtesse de Lassy. — La différence n'est point si terrible que vous le croyez, reprit le Compère ; tel que vous me voyez, je suis le fils et l'unique héritier du marquis de Gourgnac, un des meilleurs gentilshommes du Bas-Poitou, jouissant de plus de vingt mille livres de rente.

“ L'été dernier, je vis, pour la première fois, mon aimable comtesse chez une de ses tantes, qui demeure dans notre voisinage ; et dès ce moment je ne cessai de l'aimer. Pendant quatre mois qu'elle fut chez cette tante, j'eus le temps de lui faire connaître mon amour, et le bonheur de le voir payé du plus tendre retour. Enfin, après nous être juré une fidélité inviolable, elle partit ; et pour comble d'infortune, mon père me déclara, le même jour, que j'eusse à épouser la fille du baron de Hochepot, notre voisin. La proximité des biens, certains intérêts de famille, la liaison étroite qu'il y avait entre mon père et le baron, furent les raisons suffisantes pour conclure ce mariage à l'insu des parties les plus intéressées, c'est-à-dire, de la baronne et de moi. Comme mon père n'est point de ces gens à contredire, qu'il est vif, emporté, hargneux, bourru, ivrogne, orgueilleux, tracassier, absolu, tel, en un mot, que la plupart de ces gentilshommes sans éducation, qui n'ont d'autre qualité que celle de jurer, chasser, se saouler, plaider, estropier leurs valets, battre leurs gardes, ruiner leurs fermiers, faire enrager madame, engrosser ses femmes et tyranniser leurs familles ; je ne m'avisai pas de faire le revêche. Je suppose que dans cette occasion, la baronne ne la fit pas non plus : outre qu'on la disait amoureuse comme une chatte, je ne lui étais point indifférent. Mais qui aurait pu abandonner l'adorable Lassy ? et quelle différence, grand Dieu ! entre l'objet dont mon cœur avait ait choix, et celle qu'on me destinait ! Ma chère Lassy est le chef-d'œuvre le plus parfait de la nature, et la baronne était borgne, chassieuse, bossue, tortue, boiteuse, lunatique, puante, maussade, et pour surcroit, elle avait le clitoris fait comme un cornichon, c'est-à-dire, que ma future était her-

maphrodite. Quand même je n'eusse point aimé la comtesse, et que la baronne eût été une personne accomplie, l'article du clitoris m'aurait entièrement révolté. Cependant mon père ne m'eût point sitôt signifié sa volonté suprême, que je m'écriai, en me jetant à ses pieds : ô mon très honoré père ! béni soit l'heureux moment qui me procure l'occasion de vous prouver mon respect et mon obéissance ! Quoique j'aie senti de tout temps une secrète aversion pour le mariage, je vous fais un sacrifice de mon inclination, et j'épouse la baronne tout-à-l'heure, s'il le faut. — Mon père, pénétré de joie, m'embrassa pour la première fois de sa vie, et courut sur le champ chez le baron, pour convenir du jour de la cérémonie.

" Le bonhomme ne fut pas à une portée de fusil de la maison, que j'enfonçai la porte de son cabinet, et lui enlevai un sac de mille écus qui était sur son bureau, après quoi je montai sur un cheval que je laissai à la première poste ; et j'arrivai à Paris où je me cachai si bien que, quelques recherches que l'on fît, on ne put me découvrir.

" Mon premier soin, après mon arrivée en cette ville, fut de donner de mes nouvelles à la comtesse, et de concerter les moyens de nous voir ; ce qu'une de ses femmes et un laquais nous facilitèrent. Trois mois après, j'appris que mon père était tombé dans une paralysie incurable, que le baron était devenu fou, et que sa fille était morte de mal de rate.

" Malgré un changement si favorable, je n'osai retourner en Poitou, ni faire tenter d'obtenir mon pardon. Le marquis de Gourgnac est un homme terrible et inexorable ; ce n'est que par sa mort que je puis trouver un remède à ma situation, et me voir en état de donner la main à la comtesse de Lassy.

" Je vous ai dit, continua le Compère, que j'avais apporté un sac de mille écus à Paris ; mais cette somme n'étant point assez considérable pour me faire subsister longtemps, ignorant d'ailleurs le moment où il plaira à mon père de partir de ce monde, je pris le parti de subvenir à ma dépense en me faisant auteur. Comme je n'ai ni assez de

talent, ni assez d'érudition pour entreprendre un ouvrage savant, utile et sensé, qu'au reste cette sorte de besogne est très longue, que, grâce à l'esprit du siècle, les libelles et la satire sont aujourd'hui les livres à la mode, les mieux payés, et qu'enfin j'ai l'esprit naturellement caustique, je me mis à faire quelques petites pièces qui me rapportèrent beaucoup d'argent, mais qui m'attirèrent aussi la disgrâce que vous savez. Voilà mon état, et ma résolution de m'y tenir, surtout, ô mon bienfaiteur ! s'il vous plaisait m'indiquer les moyens de pouvoir demeurer en cette ville, et d'écrire en dépit de la police et de ses recherches ; si cela se peut faire, je vous promets vingt pistoles par mois, dont voici le premier d'avance."

Le sergent, non moins surpris et enchanté de la générosité du Compère, que de sa franchise et de sa confiance, s'écria : " Ah ! mon cher marquis, je n'y puis tenir. Oui, je ne me borne pas au petit service que je viens de vous rendre ; je réponds sur ma tête du moindre trouble qui pourra vous arriver dorénavant. Je parlerai à qui il appartient, et dès demain vous pourrez courir impunément toutes les rues de Paris, moyennant que vous endossiez une soutane, et que vous preniez le petit collet pour vous déguiser. Non content de cela, pour peu que votre père tarde à partir de ce monde, je me fais fort de vous faire épouser la comtesse de Lassy, en attendant qu'il meure. Je connais ici quelques prêtres de mes amis, qui vous marieront à fort bon compte. Ce sont de ces ecclésiastiques honnêtes et désintéressés, qui donnent les messes à huit sous, et qui ne se tirent d'affaire que sur la grande quantité qu'ils en disent, ou dont ils se chargent. Si vous avez besoin de notaire, de témoins, etc. c'est la même chose, j'ai tout sous la main, et à un prix raisonnable. Enfin, pour gage de ma parole, ainsi que pour sceller les nœuds de l'amitié sincère qui m'attache à votre personne, je vous prie de me faire l'honneur d'être le parrain d'un fils dont ma femme est accouchée la nuit dernière. "
Mon Compère le marquis accepta la proposition : l'on but quelques rasades à l'heureuse issue du compérage et de l'affi-

nité future ; et le sergent ayant promis qu'il viendrait chercher le Compère lorsqu'il serait temps, partit pour aller à ses affaires.

Lorsque nous nous vîmes seuls, je demandai au compère Mathieu ce qu'il attendait de la fable ridicule qu'il venait de débiter à cet homme, et auquel il avait donné presque le reste de notre argent. " Je ne sais pas trop, me répondit-il. Comme la vanité, l'avarice et la gourmandise sont trois passions qui ont beaucoup d'empire sur les hommes, j'ai voulu prendre celui-ci par ce faible, en l'honorant d'une fausse confidence, en lui faisant une largesse à laquelle il ne s'attendait pas, et l'amener insensiblement à un certain point de débauche, où profitant du moment que le vin fît son effet, j'eusse pu lui escamoter l'argent que je lui ai donné, et lui dire adieu sans parler ; mais je vois que cette affaire prend un tout autre train, et Dieu sait quelle en sera l'issue ; cependant je suis résolu de pousser la fortune jusqu'au bout. — Mon cher maître, dit Diégo, j'espère qu'avec le secours du ciel, nous sortirons glorieusement de ce pas : votre bon ange ne vous a point inspiré sans sujet l'histoire que vous avez conté si naturellement au sergent. Eh ! comment n'en sortirions-nous pas, puisque les sacrements s'en mêlent ? " Malgré la crise cruelle où nous nous trouvions, je ne pus m'empêcher de rire de l'expression de Diégo ; et tout ignorant que je suis, je dis en moi-même qu'il fallait être bien idiot, bien superstitieux et bien Espagnol, pour parler ainsi.

Il était près de huit heures du soir, lorsque le sergent rentra. Il pria le Compère de monter dans un carrosse qu'il avait amené, et nous invita, Diégo et moi, d'en faire autant.

En arrivant au logis du sergent, nous entendîmes un carillon qui nous fit croire qu'il y avait quelque dispute dans la maison ; mais étant entrés dans la chambre de l'accouchée, nous trouvâmes une demi-douzaine de femmes autour de son lit, dont plupart étaient ivres, et qui parlaient toutes à la fois.

Le sergent dit à son épouse : " Ma mie, certaines affaires

que j'ai eues dans la journée m'ont empêché d'aller prier ton frère le charcutier, de venir nommer notre enfant; en revanche, voici M. le marquis de Gourgnac qui veut bien nous faire l'honneur d'être notre compère. Je suis au désespoir de ne pouvoir lui donner une commère de son sang ; mais j'espère que M. le marquis ne désapprouvera pas le choix que j'ai fait de la fille de mon ami Thibaut le guichetier ; c'est une demoiselle qui, par sa jeunesse, sa beauté, son esprit, ne le cède en rien aux plus huppées de Paris."

La sergente fut très sensible à la grâce que M. le marquis de Gourgnac daignait lui faire : ils se firent l'un à l'autre beaucoup de compliments ; après quoi, et selon l'usage reçu, le Compère fut obligé d'embrasser, non seulement l'accouchée, mais encore toutes les voisines ivres ou non ivres, le nouveau-né, la nourrice, la sage-femme, la garde-enfant, un carme, une laitière, un garçon boulanger, tous parents de la maison, ainsi que trois ou quatre petits sergentereaux qui couraient par la chambre.

L'accolade était à peine finie, que la commère arriva. Je puis dire que le sergent n'avait point flatté le portrait ; aussi le Compère la lorgna-t-il d'un œil si philosophique, que je jugeai qu'il eût mieux aimé contracter avec elle une affinité plus proche que le compérage.

Environ une demi heure après l'arrivée de notre demoiselle, le sergent pria le Compère de prendre le devant avec elle et l'enfant, et ajouta qu'il allait suivre ; après quoi il nous dit, à Diégo et à moi : "Mes amis, toutes les personnes que vous voyez ici sont de la famille, et ne vous connaissent pas ; mais comme il se pourrait faire que, pendant mon absence, il vînt ici quelqu'un de qui il est inutile que vous soyez vus, je vous prie d'entrer dans le salon voisin, et d'y vider une bouteille que je vais vous envoyer, en attendant notre retour." La bouteille étant venue, il but un coup à notre santé, puis il entra dans un cabinet joignant, où, après avoir mis les louis que le Compère lui avait donnés, dans une boîte qui était sur la cheminée, il sortit, et oublia la clef sur la porte, et courut rejoindre son monde à l'église.

Lorsque nous fûmes seuls, Diégo s'écria : ô vous ! qui avez inspiré à Judith le courage d'égorger Holoferne, accordez-moi l'adresse et la fermeté de voler ce maudit sergent.

Ayant fini ces paroles, il fit trois signes de croix, dit son *in manus*, ouvrit la porte du cabinet, mit la boîte dans sa poche, referma la porte, et fut jeter la clef dans le privé de la maison.

Lorsqu'il fut de retour, il me dit : " Mon cher Jérôme, voici la moitié de ma besogne finie ; prions maintenant S. Agatocle qu'il la conduise à une heureuse fin." En même temps il tira son chapelet, se mit à prier, et pria jusqu'à ce que le sergent et son monde fussent de retour.

Quoique l'on ne tardât guère à servir le souper, j'eus le temps de conter l'aventure au Compère, et les frayeurs qu'elle me causait ; mais lorsqu'il eut appris que la clef était perdue, il me rassura, et parut d'une humeur charmante pendant tout le temps que l'on fut à table, c'est-à-dire, toute la nuit.

Sur le minuit, l'Espagnol sortit pour quelques nécessités naturelles, et un moment après, il poussa un cri épouvantable : l'on courut voir avec de la lumière, s'il ne lui était point arrivé quelque malheur, et on le trouva tombé sur le carme, qui exploitait la nourrice au pied d'un escalier, ce qui pensa troubler la fête ; mais le sergent ayant dit que cela arrivait assez fréquemment à son parent, et Diégo n'ayant reçu d'autre mal qu'une égratignure au bout du nez, chacun reprit son train ordinaire ; et le sergent, qui n'avait cessé de chanter depuis plus d'une heure, se mit à chanter de plus belle, et chanta tant, but tant, parla tant, que vers les trois heures, il fallut l'emporter ivre sur son lit.

Comme il était dans un état à ne s'éveiller de plus de six heures, nous demeurâmes jusqu'à ce qu'il fit jour. Alors, ayant pris congé de la compagnie, ainsi que de l'accouchée, nous sortîmes de Paris par la porte S. Antoine, puis prenant à gauche, nous tirâmes à vue de clocher, droit à Senlis.

CHAPITRE VII

ARRIVÉE DU COMPÈRE MATHIEU A SENLIS. — RENCONTRE D'UN HOMME EXTRAORDINAIRE. — HISTOIRE DE CET HOMME. — RÉFLEXIONS DU COMPÈRE SUR CETTE HISTOIRE. — ÉVÉNEMENT TERRIBLE.

A peine fûmes-nous dans les champs, que nous ouvrîmes la boîte : mais quelle fut notre surprise et notre joie, lorsque nous y trouvâmes, outre les louis du Compère, pour plus de quatre mille écus de bijoux, tous fruits assurément de la pitié du sergent. Cette découverte faillit nous faire tourner la tête. Diégo fit plus de trente cabrioles et plus de soixante moulinets ; mais lorsque nous réfléchîmes que nous n'étions point hors de dangers, nous modérâmes nos transports, et nous fîmes tant de diligence, que le soir nous arrivâmes à Senlis.

Etant entrés dans la première auberge, nous demandâmes à l'hôtesse ce qu'elle avait à nous donner à souper. Elle répondit qu'elle n'avait qu'un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes dont elle ne pouvait même disposer, parce qu'il était arrivé un étranger, quelques moments avant nous, qui avait retenu le tout pour lui seul. Le compère Mathieu dit que cet étranger était fou, qu'il y avait de quoi manger pour six personnes, et qu'il prétendait en avoir sa part.

L'hôtesse nous ayant conduits dans une chambre au bout de la cour, où était cet étranger, nous trouvâmes un gros et puissant homme, ayant le visage plein et vermeil, la barbe noire, les yeux à fleur de tête, qui s'amusait à vider quelques bouteilles en attendant le souper. L'aspect de cet homme déconcerta un peu la philosophie du Compère, qui était déterminé à lui demander hautement la moitié de la portion qu'il s'était destinée ; c'est pourquoi il se contenta de lui exposer très poliment le sujet de sa visite. L'étranger fit d'abord quelques difficultés ; mais ayant appris que le Compère était philosophe, il nous accorda, le plus galamment du

monde, de souper avec lui, à condition que l'hôtesse chercherait de quoi augmenter le service de quelques plats.

Enfin l'heure du souper arriva ; et chacun mangea de très bon appétit. Au dessert, l'étranger demanda au Compère qui il était. Celui-ci dit qu'il était de Domfront, et le fils de Mathieu, le cordonnier. "Par la ventrebleu ! s'écria l'étranger, tu es mon neveu ; ta mère est ma propre sœur ; je suis cet oncle capucin, que tes parents croient aux Indes à prêcher l'évangile aux infidèles. Ça, dis-moi, d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ?" Le compère Mathieu sauta au cou de son oncle, l'embrassa plus de dix fois, et lui conta nos aventures jusqu'à ce jour, ainsi que celles de Diégo. Alors l'oncle du Compère nous dit : "Mes enfants, puisque j'ai appris votre histoire, il est juste que je vous conte aussi la mienne.

"Mon cher neveu sait que mon père était tonnelier. Comme ce métier avait mis le bonhomme à son aise, il m'envoya au collège d'Alençon pour y faire mes études. Quoique j'apprisse passablement le latin, il ne se passait point de semaine que mon régent ne me donnât le fouet. Il prenait pour méchanceté certains petits tours de gentillesse qui m'amusaient, et qui faisaient rire mes camarades. Comme je grandissais, que je devenais de plus en plus gentil, et que mon régent me battait toujours, je lui dis que s'il s'avisait de me battre encore, il s'en repentirait. Trois jours après, il voulut me fouetter à son ordinaire ; mais je lui donnai un coup de canif dans le cul, pour lui apprendre à connaître son monde, après quoi je m'enfuis à Domfront, où mon père me paya avec usure ce que le régent m'avait promis, et voulut me mettre à son métier ; mais ma mère ayant obtenu que je continuerais mes études, l'on m'envoya à Caen, où je parvins jusqu'en philosophie. Alors, ayant eu encore quelque querelle avec mes maîtres, je m'engageai dans le régiment de Navarre, qui était en garnison en cette ville.

"Comme j'étais grand et bien fait, je ne tardai guère à monter aux grenadiers. Je puis me flatter d'avoir réuni dans ce poste toutes les qualités d'un véritable homme de guerre.

Je me grisais régulièrement tous les jours ; je tenais le tripot de tous les jeux de hasard ; je tirais l'estaffe de toutes les donzelles du quartier ; je cassais les vitres de quelque cabaret tous les trois jours ; je raccolais le plus de jeunes gens qu'il m'était possible, et je mangeais leur argent après les avoir enrôlés ; je jurais moi seul autant que tous les grenadiers du régiment ; bref, j'avais déjà été quinze jours en prison ; j'avais estropié cinq de mes camarades, j'en avais tué trois, et j'étais bien résolu de continuer sur le même ton, lorsque mon capitaine s'avisa de m'ôter mon habit, et de me renvoyer.

“ Je retournai chez mon père. Le bon vieillard me mit au travail, et prétendit me moriginer ; mais je le priai très instamment de n'en rien faire, jusqu'à ce qu'il m'eut montré les fondemens de l'autorité qu'il prétendait avoir sur moi. Ma mère, qui savait que son mari était vif, et que son fils ne l'était pas moins, résolut de nous séparer, de crainte qu'un jour ou l'autre je ne rossasse le bonhomme. Elle me proposa d'être fourbisseur ou capucin ; je choisis le capuchon.

“ En conséquence de cet heureux choix, je fus en Bretagne trouver un oncle qui était provincial de l'ordre, et j'endossai le harnois séraphique, sous le nom de père Jean de Domfront. Lorsque je fus ordonné prêtre, l'on m'envoya prêcher dans les villages ; et après avoir rempli cet emploi pendant trois ans, je devins le directeur de la supérieure d'un couvent d'ursulines.

“ Cette supérieure était une maman d'une quarantaine d'années, qui avait été belle dans sa jeunesse, et qui avait encore le teint d'une femme de trente ans. Elle me confiait souvent les assauts qu'elle avait à soutenir contre le démon de la concupiscence ; elle me disait qu'elle lui opposait constamment le jeûne, la prière et la discipline, mais que ces armes avaient quelquefois si peu d'efficacité, qu'elle se trouvait presque réduite à céder à la violence de son tourment, et à s'abandonner au seul soulagement que la nature lui suggérait dans son état. — Eh ! que ne s'y abandonnait-elle, interrompit Diégo, en dirigeant son esprit vers Dieu, pour

que l'âme ne participe point aux souillures du corps ? — Que dis-tu, dit père Jean à l'Espagnol ? — Je dis, répondit ce dernier, que si mon ancien maître, le recteur des jésuites de Saragosse, eût dirigé la supérieure dès sa tendre jeunesse, elle n'aurait point eu à combattre le démon de la concupiscence jusqu'à l'âge de quarante ans.

— Je fus touché du sort de cette religieuse, poursuivit père Jean, et de celui de tant de victimes infortunées que la cagoterie, l'avarice, la politique, l'ambition des parents, et quelquefois le délire de l'imagination d'une jeunesse aveugle et sans expérience, réduisent à lutter éternellement contre la nature et le tempérament.

" Un jour que la supérieure m'avait fait la description d'une des plus vigoureuses attaques qu'elle eût encore essuyées, je lui dis que les moyens dont elle se servait pour éteindre la concupiscence, ne contribuaient qu'à l'enflammer, que les jeûnes, les veilles et la discipline échauffaient le sang au lieu de le tempérer ; que le moyen de s'affranchir de l'importunité des désirs, était de les suivre, et que je mettrais fin à son tourment, si elle me voulait jurer le secret. Elle le jura. Je lui proposai mon moyen, elle l'approuva. En conséquence de l'accord, elle me donna deux clefs avec lesquelles je pouvais entrer en son quartier : la nuit suivante, nous commençames à livrer le premier assaut à son ancien ennemi, et nous ne donnâmes de relâche qu'autant que la prudence l'exigeait, pour ne point faire soupçonner mes évasions nocturnes.

" Au bout de dix mois, mon gardien, qui avait été autrefois mousquetaire, voulut me débusquer de ma direction. Un soir que tout le couvent était au chœur, et que nous nous chauffions l'un et l'autre à la cuisine en attendant le souper, il entama la conversation sur la supérieure, et il finit par me défendre de la diriger. Je lui dis que je la dirigerais. Il me repartit que je ne la dirigerais pas, et s'emporta tellement, qu'il saisit une écumoire pour me frapper. Je parai le coup avec une cuiller à pot que je trouvai sous ma main, et je lui en portai un si terrible coup au-dessus de l'oreille gauche,

qu'il tomba le cul dans une chauderonnée de tripes que le cuisinier venait d'ôter du feu. Voyant que la chaleur ne lui faisait faire aucun mouvement, je l'examinai de près, je vis qu'il était mort.

— Quoi ! s'écria Diégo, vous avez tué un capucin ! — Oui, pardieu, répondit père Jean. — Vous ne croyez donc pas qu'il y ait un enfer ? — Est-ce qu'un homme d'esprit croit aux fables, repartit père Jean ? — Vous devriez croire au moins qu'il y a un purgatoire, reprit Diégo : comment ! avoir tué un capucin ? quel crime ! juste ciel ! quel crime ! j'aimerais mieux avoir tué tous les rois de la terre.

— A ce spectacle, poursuivit père Jean, le cuisinier poussa un cri horrible et s'évanouit. Pour moi, je pris le gardien sur mes épaules, je sortis par une petite porte dont j'avais la clef ; j'emplis son capuchon de pierres, et je le jetai dans la rivière ; de là je me rendis à l'autre bout de la ville, chez une de mes pénitentes qui était dangereusement malade, et que j'avais confessée l'après-midi : lorsque minuit fut sonné, je fus chez la supérieure, à qui je contai mon aventure.

" Mon récit la fit presque mourir de frayeur. — On va vous chercher, me dit-elle : et on vous découvrira. Ne craignez rien, lui dis-je, permettez-moi seulement de rester ici, je réponds du reste. Chez nous comme dans tous les autres ordres, l'on a soin de tenir de telles fredaines cachées. Si l'on nous attrape, on nous punit sans que le monde en soit instruit ; si nous nous évadons, l'on n'en dit mot ; enfin, de quelque manière que nous disparaissions, l'on trouve toujours le moyen d'en céler la cause : vous entendrez bientôt dire que le gardien et moi sommes passés dans les îles pour la conversion des infidèles. — Voilà donc pourquoi, dit le Compère, tout Domfront est persuadé que vous prêchez la foi dans le nouveau-monde. — La supérieure me cacha et me nourrit pendant un mois, continua le père Jean ; mais comme pendant le jour il fallait que je me tapisse tantôt dans une armoire, tantôt sous un lit, ce genre de vie m'ennuya. Je proposai à la bonne mère de passer en Angleterre ; la crainte des représailles de Satan la détermina à me suivre.

“ Ayant fait en sorte de me procurer un habit, elle s’accommoda de ceux d’une pensionnaire ; et par précaution contre la misère, elle se munit d’une somme de huit cents louis d’or, qui appartenait à la communauté. Comme la ville était une place ouverte, nous partîmes un soir pour nous rendre au bord de la mer, qui n’était point éloignée, et nous eûmes le bonheur de rencontrer un pêcheur qui nous conduisit à Jersey, où nous nous mariâmes pour éviter tout scrupule ; ensuite nous partîmes pour Londres ; nous louâmes une maison ; nous nous mîmes en ménage, et nous avions déjà vécu quinze jours en bonne intelligence, lorsqu’une fluxion de poitrine enleva ma chère moitié.

“ Je pris le parti de me consoler avec une petite Ecossaise qui me servait, et dont je ne pouvais me faire entendre que par signes.

“ Un soir que je m’étais amusé dans un café, je revins un peu tard au logis ; je frappai à la porte, et personne ne l’ouvrit : l’ayant fait enfoncer, je trouvai mon cabinet ouvert, la dote de la défunte enlevée, et l’Ecossaise éclipsée. Tout autre que moi se serait désespéré ; mais comme j’avais appris chez les grenadiers à me ficher de tout, à ne m’étonner de rien, je pris le parti de chercher fortune ailleurs, et d’oublier cette disgrâce.

“ En attendant, je vendis mes meubles, et je me mis en pension chez un marchand de vin, Français d’origine. Cet homme était veuf, n’avait qu’une fille d’environ dix-sept ans, nommée Lucile. Au bout d’un certain temps, je devins amoureux d’elle ; je lui déclarai ma passion, je lui plus, et lui proposai de passer à Paris avec moi, pour jouir à loisir de notre tendresse. Elle m’opposa d’abord l’amour qu’elle avait pour son père, mais je lui fis comprendre que cet amour était très susceptible de dispense, et elle se détermina à me suivre.

“ Ayant choisi un temps où le bonhomme était absent pour quelques jours, Lucile se saisit d’unl acompte de mille livres sterling sur sa dot à venir ; je m’appropriai quelques effets qui me convenaient, et nous partîmes de Londres sous les auspices de l’amour.

" Quelques jours après notre arrivée à Paris, le chien de Lucile s'avisa de pisser sur le jupon de l'entretenue d'un jeune seigneur, logée dans la même maison que nous. On battit le chien, on piailla, on chanta pouille à Lucile. Je répondis pour ma femme, je m'emportai, je souffletai l'entretenue, et je cassai un bras à l'entreteneur. Dans toute autre occasion, cette affaire n'aurait point eu de suite ; mais, comme les seigneurs qui entretiennent des filles ont le bras long, celui-ci forma plainte, obtint information, trouva des témoins ; et pour finir l'histoire, je fus décrété, emprisonné, condamné, ruiné, et par surcroît, cocufié par mon procureur, mon avocat, mon rapporteur, ainsi que les trois quarts de mes juges que la pauvre Lucile sollicita en vain pour moi.

" Lorsque je fus élargi, la misère nous contraignit de nous séparer. Lucile se remaria à un vieux commandeur, et moi je demeurai veuf jusqu'à nouvel ordre.

. . . .

[*Le Père Jean se lie ensuite avec un Marseillais, fait plusieurs longs voyages par mer ; puis finit par se trouver à Rome.*]

. . . .

" Après avoir demeuré encore quelque temps à Rome, je fus à Florence, à Gênes, à Milan, à Turin ; puis je rentrai en France, et je m'arrêtai à Lyon, sous le nom d'un médecin étranger. La petite vérole faisait alors des ravages affreux dans cette ville. Un riche négociant, auquel cette funeste maladie venait d'enlever cinq enfants, de six qu'il avait, me rencontra un jour dans un café, et me demanda quel remède l'on opposait à un mal si cruel dans les autres pays. Je lui répondis que les Turcs y opposaient l'inoculation. Comme il ne comprenait point comment l'on pratiquait cette inoculation, je lui expliquai ; et il m'invita à passer chez lui le lendemain, pour l'entretenir encore là-dessus.

" Étant allé chez ce marchand, ainsi qu'il m'en avait requis, j'y trouvai un prêtre et trois médecins, qu'il avait apparemment invités pour m'entendre parler. L'un de ces

médecins, curieux de savoir si je pourrais donner la définition d'un mal dont je prônais le remède, me demanda ce que c'était que la petite vérole. — Monsieur le médecin, lui répondis-je, si j'étais ici sur les bancs, je vous dirais qu'en considérant la petite vérole du côté de la nature, elle provient d'une matière pestilentielle, qui se mêle avec le sang dès le moment que l'homme est conçu, et qui se manifeste plus tôt ou plus tard, selon les sujets ; que dans sa manifestation, elle se divise en discrète, discrète simple et discrète maligne ; en confluente, confluente simple et confluente maligne : j'ajouterais que l'on connaît ces différences par leurs symptômes particuliers, et je décrirais ces symptômes ; mais comme je ne regarde ici la petite vérole que du côté de ses effets, je dis que c'est un germe destructeur, que presque tous les hommes portent dans le sang, qui est toujours prêt à se développer, et qui, semblable à un morceau de poudre, n'a besoin que de la plus petite étincelle pour produire un embrasement terrible : je dis que plus on diffère de payer ce tribut à la nature, plus on court de danger lorsqu'elle l'exige ; que cette maladie a ses moments d'inaction et de fureur ; que, dans ce dernier cas, presque tous ceux qui en sont atteints, le sont mortellement ; les autres sont tristement défigurés, et portent, toute leur vie, des marques cruelles de sa malignité. En conséquence de ce que je viens d'avancer, j'ajoute que, si, dans quelque saison favorable, l'on pouvait procurer la petite vérole à un enfant, chez qui le venin est encore en petite quantité, il y aurait cent à parier contre un qu'il en réchapperait, et qu'il ne courrait aucun risque d'être défiguré, ni de perdre la vue ou l'usage de quelque membre. C'est ce moyen que les Turcs ont trouvé, et qu'ils mettent en pratique, non sur des raisons frivoles, mais sur mille expériences réitérées, sur les faits les plus constatés, sur les calculs les plus exacts de la bénignité de la petite vérole inoculée, et des ravages affreux de la petite vérole naturelle.

— Mon ami, dit le médecin, ce que vous venez de dire paraît plausible : j'ai déjà entendu parler de cette inoculation,

et de la manière dont les Turcs la font ; mais comme ces Turcs ne sont que des bêtes, en comparaison de nous autres Français, ils n'ont point considéré qu'il est très possible de donner la petite vérole à quelqu'un qui ne l'aurait jamais eue ; que, ne sachant point dans quel état est la personne que l'on veut inoculer, ni si le sujet dont on a tiré le virus est sain, il se pourrait faire qu'on insinuerait en même temps quelqu'autre virus caché, ou du scorbut, ou de la grosse vérole, qui venant à se développer avec celui de la petite vérole, produirait infailliblement un contraste funeste et dangereux, ferait mourir le malade, ou le rendrait infirme pour le reste de ses jours ; qu'il y a des temps où notre corps paraît en santé, et où cependant il est le plus près de la maladie; et que si, par hasard, on inoculait dans ce temps, il est certain qu'on développerait, d'un côté, le germe de la petite vérole, et de l'autre, celui de la maladie dont on est menacé. Il s'ensuit de là que l'inoculation est une méthode plus nuisible que salutaire ; que le plus court est de laisser agir la nature ; et que, lorsque cette maladie arrive, un médecin sage et prudent, doit suivre en tout l'usage adopté par la faculté.

— Monsieur le médecin, répondis-je, les Turcs ne sont point si bêtes que vous le croyez : ils pratiquent l'inoculation avec toutes les précautions possibles pour la réussite : ils ont une attention particulière dans le choix des deux sujets, de celui dont on prend le virus, et de celui auquel on le communique. Le premier doit être réputé très sain, et sa petite vérole doit être de l'espèce la plus bénigne : pour ce qui est du second, s'il est d'un tempérament cacochime, scorbutique ; s'il est sujet à quelques maladies particulières ; s'il est atteint de quelque vice vénérien, cancéreux, écrouelleux, ils ne l'inoculent point qu'il ne soit parfaitement guéri.

Ils inoculent ordinairement les enfants depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de puberté ; ils savent que, passé cet âge, les passions, le travail, l'intempérance et les débauches de diverses espèces commencent à communiquer au sang une âcreté peu propre à cette opération, et comme, contre

le préjugé de presque tous les médecins de ce pays-ci, ils sont persuadés que la grande chaleur est contraire à la petite vérole, ils ont choisi l'hiver et le printemps pour faire l'inoculation.

"Ils ont encore un égard particulier à la constitution du sujet. Comme les personnes fort robustes, les gens bilieux, sanguins et flegmatiques sont peu propres à être inoculés, ils ne les y admettent qu'après des préparations convenables.

"Enfin, l'argument le plus fort, ou plutôt l'argument invincible qu'on peut opposer à toutes les objections contre l'inoculation, est le calcul fait d'après une longue suite d'années, que, de quatre-vingt-onze personnes inoculées, il en peut mourir une, et que dans la petite vérole naturelle, il en meurt un septième ; ce qui fait treize contre un.

— Oh! si cela est, dit le marchand, dès demain je fais inoculer le seul fils qui me reste. J'avais six enfants, il en est mort cinq après avoir été traîté à la française ; si le sixième doit partir, j'aime autant que ce soit à la turque. — Holà, monsieur, dit le théologien, n'allez pas si vite en besogne. N'avez-vous point entendu ce que cet inoculateur vient de dire, que, de quatre-vingt-onze personnes inoculées, il en meurt une ? Si le fils qui vous reste venait à être le malheureux sur qui le sort tombât, vous auriez commis un homicide affreux. — Monsieur de la théologie, dis-je au prêtre, il est bien étonnant que, dans un pays comme la France, les gens de votre sorte aient constamment quelque chose à dire contre tout ce qui peut contribuer au bien-être et à l'avantage des sujets de l'état. Croyez-vous que lorsqu'un général, qui se trouve à la tête de quatre-vingt-onze mille hommes, enveloppé d'un ennemi beaucoup plus fort, et par lequel un treizième de son armée va certainement être détruit, croyez-vous, dis-je, que ce général, trouvant l'occasion certaine de battre cet ennemi et de rompre ses desseins pour jamais, lui livre bataille en ne risquant que mille hommes, devienne l'homicide de ces mille homme ? — Non, répondit le théologien. — Et bien, repris-je, un père qui aurait quatre-vingt-onze enfants qui devraient tous avoir la petite vérole

naturelle, et dont la treizième partie serait la victime de ce terrible fléau, un tel père, qui les ferait inoculer tous, serait un général qui sacrifierait la quatre-vingt-onzième partie de son armée, pour en conserver la septième. — L'ami dit le théologien, votre raisonnement n'est qu'un sophisme absurde. Il y a une grande différence entre un général, qui a reçu du souverain le droit d'ordonner tout ce qu'il juge à propos pour le salut de son armée, à des soldats qui se sont soumis volontairement à lui obéir, et un père qui n'a aucun pouvoir de cette nature sur des enfants qui n'ont, de leur côté, aucun usage de raison, et par conséquent, point la faculté de se soumettre, ou de ne point se soumettre à ses ordres avec connaissance de cause. — Monsieur le théologien, repris-je, vous raisonnez comme un théologien. Il est faux qu'un général commande toujours à des gens qui se sont soumis volontairement à ses ordres, et avec connaissance de cause, puisque très souvent le souverain les y a soumis de force, en vertu de son autorité suprême, et pour raison suffisante, mais à eux inconnue. Je m'arrête à ce dernier point, et je dis que si le souverain a le droit de contraindre ses sujets de prendre les armes, de prévenir, de livrer bataille à l'ennemi, en ne risquant que le quatre-vingt-onzième d'entr'eux, au lieu que s'ils se laissaient surprendre de cet ennemi, il en périrait le septième, ce droit doit s'étendre sur les enfants, ainsi que sur les adultes, et il peut ordonner que tous les enfants de ses sujets soient inoculés. Ceux qui viendront à mourir des suites de cette opération, seront les victimes sur lesquelles le sort sera tombé de périr pour la conservation des autres. J'ajoute enfin, que si la nature n'a point donné aux pères un tel pouvoir sur leurs enfants, le souverain peut le leur conférer ; car c'est le bien de l'état : ainsi voilà les pères qui ont le même droit que le général, et les enfants la même obligation que les soldats. — Monsieur l'inoculateur, interrompit le théologien avec une sorte d'emportement, vous parlez là du droit que la nature donne, du droit que le souverain confère ; nous autres ecclésiastiques n'entendons rien à ces droits. Mais le cinquième commandement de Dieu se trouve au *chap.* XX. *v.*

14 de l'*exode ;* la Sorbonne est là pour l'expliquer, et moi je suis ici pour vous dire que toutes les propositions que vous venez d'alléguer en faveur de l'inoculation, sont scandaleuses, erronées, blasphématoires, fausses, hérétiques, impies, détestables, tendantes à la subversion du christianisme, à l'établissement du déisme, de l'athéisme, et de mille erreurs monstrueuses. — Abominable bavard ! m'écriai-je, si je n'étais dans une maison que je respecte, je te jetterais tout à l'heure par la fenêtre. — Holà, messieurs, dit le marchand, point de bruit chez moi, s'il vous plaît. Monsieur le théologien, j'avais jugé à votre mine pincée, sérieuse, à votre démarche grave, à votre air de suffisance et surtout par l'habit que vous portez, que vous deviez être un homme de quelque savoir, de quelque jugement ; c'est pourquoi je vous avais invité pour dire votre sentiment sur la méthode que cet étranger propose : maintenant je vois que vous n'êtes qu'un ignorant, un pitoyable raisonneur, un incivil, un emporté, un brutal, je vous prie de sortir de chez moi à l'instant, et de n'y jamais remettre le pied. Pour vous, monsieur me dit-il, vous n'êtes pas meilleur logicien que cet impertinent ecclésiastique ; mais j'ai entrevu, parmi les raisons que vous tâchiez de débrouiller, que vos vues sont louables, votre cause juste, et votre méthode praticable. Vous pouvez inoculer mon fils lorsqu'il vous plaira. Je vous promets cinquante pistoles, si vous réussissez à mon gré. — Je remerciai le marchand de la confiance qu'il voulait bien avoir en moi, et je lui promis de faire mon possible pour le satisfaire. Alors les trois médecins se levèrent, firent chacun une révérence bien sèche, et partirent. Pour moi je commençai, dès le lendemain, à préparer le fils du marchand à l'opération. Elle réussit si parfaitement, qu'en moins de trois mois j'avais inoculé plus de deux cent enfants, dont il n'était mort que trois. Il était péri au moins le quart de ceux que les médecins de la ville avaient traités.

" Cependant les chaires, les confessionnaux retentissaient des déclamations des prêtres contre la pratique infernale que je venais d'établir à Lyon. Toutes les presses de la ville

gémissaient sur les libelles que messieurs de la médecine lâchaient contre moi. J'étais un séducteur, un empoisonneur, un perturbateur d'états, en un mot, un homme à pendre ou à rouer. Mais toutes ces bagatelles ne m'empêchaient point d'aller mon train.

" Je continuais toujours à inoculer avec le plus grand succès, lorsque j'appris que mes ennemis étaient sur le point d'obtenir une lettre de cachet contre moi. Je résolus de partir *incognito* de Lyon pour Paris ; mais trois prêtres et deux médecins s'étant trouvés à mon départ, me dirent mille invectives, ameutèrent la populace, et je fus poursuivi à coups de pierres jusqu'à une demi lieue de la ville.

" Lorsque je fus arrivé à Paris, je confiai à un honnête homme l'envie que j'avais de tenter si les médecins de cette ville ne seraient pas plus raisonnables que ceux de Lyon. L'honnête homme me répondit que je n'étais point le premier qui eût fait cette tentative, que les médecins s'y étaient constamment opposés, et que le plus court pour moi était d'attendre la résolution du parlement sur cet article. Je trouvai étrange qu'il fallût que des jurisconsultes décidassent de quelle manière des médecins doivent administrer leurs remèdes, et je pris le parti d'attendre la décision de cette affaire.

" Quelques jours après mon arrivée dans cette capitale, un singulier genre de folie épidémique saisit tout à coup les trois quarts de la France. Ceux qui avaient de l'argent se battaient pour le troquer contre du papier. Je ris quelque temps de cette manie, mais la maladie m'ayant pris à mon tour, je me donnai mille peines pour me défaire de mes espèces, et je ne fus guéri de mon mal qu'après m'être aperçu que toute ma fortune ne consistait plus que dans la valeur intrinsèque de mes billets.

" Etant réduit à peu près dans le même état où les paysans de la Romanie m'avaient mis, et enrageant de ce qu'en France un honnête homme ne pouvait faire fortune, ni en faisant des choses raisonnables, ni en faisant des sottises, je m'associai avec un certain monsieur Gribaudier, qui faisait

profession de réparer, par l'industrie, le tort que la fortune lui avait fait. Je devins très habile dans cette profession ; mais la justice, jalouse de nos succès, fit arrêter M. Gribaudier, et, l'ayant convaincu d'avoir enfreint certaines lois, elle le fit pendre au beau milieu de la Grève.

" Ce procédé m'indigna, et, de dépit, je m'enfuis en Hollande, où je devins janséniste, luthérien, arminien, calviniste, brouniste, anabaptiste, boréliste, collégien, socinien, arien, préadamiste, juif, hernhutter, enthousiaste, quaker, déiste, manichéen, pyrrhonien et athée.

— En vérité, dit le Compère Mathieu, j'en aurais bien fait autant en pareille occasion.

— Me trouvant dans un pays où l'on avait la liberté de penser, continua père Jean, je crus qu'on devait y avoir celle d'agir ; mais mes actions ayant déplu aux Hollandais, ils me firent danser une sérénade vis-à-vis une de leurs maisons de ville, me firent marquer d'un fer chaud sur l'omoplate, ainsi que l'on fait au front des chiens pour les préserver de la rage, et puis ils m'envoyèrent scier du bois de Brésil dans un rapshuys.

" Ce genre de travail était trop uniforme pour m'amuser ; il m'ennuya ; et, comme l'on ne voulut point m'en donner d'autre, j'enfonçai un soir la porte du laboratoire, et je m'enfuis dans le pays de Clèves. Etant prêt à entrer dans la ville de Wesel, je rencontrai un habillé de bleu qui me demanda si je ne voulais point servir le roi de Prusse : je lui répondis que sa majesté Prussienne pouvait se servir elle-même, que je ne servais personne. L'habillé de bleu, piqué de ma réponse, tira son épée pour me frapper ; mais je la lui arrachai des mains, je lui en donnai cinquante coups sur les épaules, puis je la cassai en deux, et la lui jetai au visage : après quoi, au lieu, d'entrer dans la ville, je la laissai sur ma droite, je continuai ma route, et je m'arrêtai à Cologne, où je repris le métier de M. Gribaudier.

" Lorsque j'eus amassé trois ou quatre cents ducats, je partis de Cologne, et je retournai à Paris, où je trouvai que la police avait dispersé toutes mes anciennes connaissances.

En attendant que j'en fisse de nouvelles, le baron de Montenoi me prêta sa femme pour me désennuyer, et se contenta de l'intérêt de dix écus par mois. L'on ne pouvait pousser la générosité plus loin ; aussi personne n'a l'âme plus noble que le baron de Montenoi. Au bout de six semaines la baronne devint fourbue : son mari la reprit, la fit traiter, la prêta à un autre ; puis encore à un autre ; si bien qu'à la fin, la pièce étant devenue hors de cours, il ne la prêta plus à personne, et la mit au billon.

" Plusieurs personnes trouvaient étrange que le baron de Montenoi prêtât ainsi sa femme aux honnêtes gens ; mais le baron, qui avait autant d'esprit que de noblesse d'âme, disait qu'il n'y avait rien de si naturel que cela, et le leur prouvait. Il disait aux théologiens que puisque Abraham avait abandonné sa femme au roi d'Egypte, le baron de Montenoi pouvait bien en faire autant de la sienne à ses amis ; et que, comme Abraham avait reçu pour cela des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux, lui, baron de Montenoi, pouvait bien tirer quelques louis d'or de ce trafic pour avoir quelques livres de de viandes à mettre dans son pot. Il rapportait à ce sujet l'apologie que S. Augustin fait de l'action du patriarche, les louanges que S. Ambroise donne à Sara pour son obéissance dans cette occasion, et les éloges que S. Chrysostôme donne à l'un et à l'autre. Quant aux gens du commun, M. le baron leur citait l'exemple de plusieurs peuples, qui prêtent leurs femmes aux étrangers pour les régaler, de tant de particuliers en France qui prêtent les leurs pour leur profit, comme les plaideurs à leurs juges, les commis aux maltôtiers, les marchands aux usuriers, les officiers aux grands, les grands l'un à l'autre, jusqu'à y compris Aboulchica, qui vendit la sienne au roi de Congo pour avoir un emploi dans les fermes. Enfin, le baron disait aux politiques que l'usage de louer, prêter ou vendre sa femme, était une nouvelle branche de commerce entre les sujets d'une même monarchie, un nouveau moyen de faire circuler l'argent, de contenter les riches, d'enrichir les pauvres, et de donner des sujets à l'état.

Bref, il apportait tant de raisons pour appuyer la justice et l'utilité de son fait, que tout le monde eût du en être content ; mais l'esprit de l'homme n'est point fait pour se payer de raisons.

“ Je reviens à mon histoire.

“ J'ai dit que j'avais apporté de Cologne environ trois ou quatre cents ducats, que j'avais gagnés en continuant le métier que M. Gribaudier m'avait enseigné, mais, comme je n'épargnais rien pour me procurer tous les agréments de la vie, je me vis bientôt à sec.

“ Pour cette fois j'opposai ma plume à la misère : je fis un livre où je démontrai, clair comme le jour, que le fils d'Abraham et de Jocabed n'était point si grand sorcier qu'on veut nous le faire croire ; et que, sans un troupeau d'ânes sauvages, sa baguette toute puissante eût opéré un prodige de moins [1]. Cet ouvrage fit grand bruit : l'imprimeur qui l'avait imprimé, fut connu, enfermé et ruiné. Deux auteurs eurent l'audace de me réfuter ; mais je rossai l'un et j'éreintai l'autre, pour leur apprendre à respecter la vérité. Après cet exploit, je partis de Paris, et je prit la route d'Orléans.

“ J'étais avancé environ de deux lieues sur cette route, lorsque je vis arriver un postillon, criant de toutes ses forces, oh hé, oh hé, place à M. le marquis qui va à la guerre. Lorsque ce postillon fut près de moi, il me sangla un grand coup de fouet à travers le visage, parce que je ne m'étais point rangé dans la boue, pour laisser à son cheval le plus beau et le milieu du chemin. Je me mis à jurer de mon mieux, et je jurais encore, lorsque le marquis qui allait à la guerre, arriva. Celui qui conduisait la chaise de poste, m'en fit autant que le postillon, et je redoublai mes imprécations. Le marquis, ayant fait arrêter la voiture, me demanda, d'un ton fier, ce que je disais. — Je dis, lui répondis-je, que je voudrais que les postillons, les chaises de poste, et les marquis qui vont à la guerre, fussent à tous les diables. — Ah faquin, répartit-il, je vais t'apprendre à connaître ceux à qui tu parles. — En même temps il saute de sa voiture, met

[1] TACIT. *Hist. lib. 5.*

l'épée à la main, et avance pour me frapper ; je me mets en défense ; il jure, foi de gentilhomme, qu'il me fera pendre : à ces mots, je lui assène un coup de gourdin sur l'occiput, et je l'envoie rejoindre les héros du neuvième siècle.

" A ce spectacle, le conducteur effrayé s'enfuit à toute bride. Pour moi, voyant que personne ne me guettait, je me saisis de l'épée, de la montre et de la bourse du guerrier ; je quittai la route d'Orléans ; je pris celle de Dreux ; je traversai la Normandie, et je ne m'arrêtai que sur les côtes maritimes de cette province.

" Après avoir rôdé pendant quelque temps çà et là, je me fixai près du Havre-de-Grace, où, ayant épousé la veuve, les deux filles et la nièce d'un maître d'école de village, j'embrassai la profession du défunt.

" Mes élèves firent de tels progrès sous ma conduite, qu'en moins de six mois les plus grands battaient leurs pères, et les plus petits crachaient au visage de leurs mères. Les parents mécontents de cette nouvelle espèce d'éducation, me citèrent devant le curé du lieu, pour rendre compte de ma doctrine. Lorsque je fus arrivé chez le pasteur, il me dit : Monsieur le maître d'école, vous me feriez plaisir de m'instruire de vos sentiments, touchant la soumission, l'obéissance, l'amour, le respect et la reconnaissance que les enfans doivent à leurs pères et mères. — Monsieur le curé, lui répondis-je, je suis fortement persuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela ; ce n'est que par une suite de l'état de faiblesse et d'ignorance où ils naissent, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parens. Comme vous n'êtes qu'un sot, monsieur le curé, je me dispense de vous alléguer d'autres raisons philosophiques qui autorisent mon opinion. Adieu M. le curé. — Ayant fini ces mots, je retournai chez moi.

" Comme je savais que, selon la sainte et pieuse coutume des gens d'église, le curé chercherait à se venger de ma naïveté, je partis le lendemain pour le Cotentin ; là, je devins commis, maquignon, contrebandier, opérateur, faux-témoin, procureur et faussaire ; mais, ayant appris que la justice me faisait chercher pour ce dernier métier, je retour-

nai à Paris, où, après avoir exploité mon ancienne hôtesse et houspillé son mari, je suis parti ce matin, pour aller voir si les Moscovites ne seraient pas plus tolérants que les Français.

— Votre histoire, dit le compère Mathieu à père Jean, achève de me confirmer dans une opinion qu'il n'appartient qu'à un philosophe d'avoir. Vous avez commencé votre vie exemplaire par donner un coup de canif dans le cul de votre régent, parce qu'il vous fouettait sans sujet. Vous avez quitté vos études pour vous mettre grenadier, et vous avez réuni, dans ce métier, toutes les gentillesses d'un véritable homme de guerre. Vous avez escamoté une religieuse des griffes de Satan qui la tourmentait, et vous vous êtes marié avec elle, pour lui ôter ses scrupules. Vous avez enlevé la fille d'un marchand de vin de Londres, parce qu'il ne vous l'aurait point donnée. Vous avez été Turc, corsaire, chrétien, médecin, luthérien, calviniste, quaker, manichéen, athée, etc. Vous avez épousé quatre femmes à la fois, de crainte d'en manquer. Je ne trouve rien de plus naturel que tout cela.

"Mais quand je considère que vous avez été emprisonné, ruiné, cocufié, parce qu'un chien avait pissé sur le jupon d'une entretenue ; quand je considère qu'on vous a donné deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, parce que vous aviez trop bien servi sa Hautesse ; quand je considère que la justice vous a recherché, pour avoir été associé avec un homme qui tâchait de faire fortune comme il pouvait : et que cette même justice vous a persécuté, pour avoir composé un livre contre un juif qui est mort il y a plus de trois mille ans ; quand je considère que vous avez été battu par des faquins de valets, parce qu'étant à pied, vous ne vous dérangiez point pour la poste, et que vous avez été contraint d'ôter la vie à un marquis qui voulait vous ôter la vôtre, ou du moins vous faire pendre, parce que vous aviez l'audace de vous défendre contre un gentilhomme ; quand je considère qu'il vous fallut fuir la vengeance d'un cagot de curé, pour avoir enseigné les éléments de la loi naturelle aux enfants de ses paroissiens, et que la justice de Normandie vous cherche encore, pour avoir rendu service à autrui, aux dépens

d'une conscience qui n'appartient qu'à vous ; quand, dis-je, je considère que vous avez été errant, poursuivi, proscrit, persécuté, pour avoir éclairé les hommes par des exemples puisés dans la pure et la vraie philosophie, pour avoir tâché de jouir librement de la seule vie que nous avons à espérer, et fait en sorte de ne point mourir de faim au milieu des biens de ce monde, je ne doute plus que les lois n'aient été inventées pour détruire la liberté naturelle, en fixant pour jamais la loi de la propriété, et le droit barbare de l'inégalité.

" Oui, mon cher oncle, continua le Compère, les lois, la religion, les préjugés, la violence se réunissent constamment contre celui qui ose penser et agir. Dans cet état de contrainte, l'homme demeure esclave, tandis qu'il devrait être libre, et vit dans l'indigence au milieu du patrimoine de la nature.

" Si quelque génie transcendant, tel que l'admirable père Jean, vient à s'apercevoir qu'il naît libre et hors de toute sujétion naturelle à l'égard de son père ou de son prince ; que rien n'est capable de le soumettre à aucun pouvoir sur la terre, que son propre consentement ; en un mot, que le vice, la vertu, le bien et le mal moral, le juste et l'injuste, et tout ce qui en dépend, ne consistent que dans l'opinion de ceux qui les ont inventés, pour appuyer leurs intérêts : si, dis-je, cet homme rare auquel il a été réservé de déchirer le voile de l'illusion, tente de secouer le joug du travail, de la misère, de la servitude et de la superstition, en usant des droits que la nature lui a donnés, il a tout à craindre de la tyrannie du plus fort, à moins qu'une prudence consommée ne le mette à l'abri des recherches de la justice et de la persécution des prêtres.

— Corbleu, dit le père Jean, mon neveu a raison. Je me suis moqué, de tout temps, de ces billevesées dont on endort les sots. J'ai toujours regardé la religion et les lois comme des inventions humaines. Je n'ai consulté dans toutes les actions de ma vie, que la seule voix de la nature. Aussi ai-je rencontré partout des ennemis injustes et dange-

reux ; mais j'ai éludé leurs piéges par ma prévoyance, mon adresse et ma fermeté. C'est sur ces vertus qui ne m'ont jamais abandonné, que j'ai fondé la tranquillité d'esprit dont je jouis, et qui sied si bien à la liberté de penser que j'ai adoptée, ainsi qu'au sang froid inaltérable qui, malgré Cicéron et ses semblables, ne m'a jamais quitté, même en tuant des capucins et des marquis : joignez à cela que ma conscience n'a jamais senti l'aiguillon de ce que le vulgaire appelle remords, et que j'appelle le supplice des faibles et des idiots : ma philosophie se croirait déshonorée, si elle s'occupait de ces fâcheuses réminiscences, qui ne doivent leur origine qu'aux préjugés et à l'ignorance. Qu'en dis-tu l'homme aux reliques, ajouta père Jean, en s'adressant à Diégo ? — Très redoutable père Jean, répondit l'Espagnol, je dis que, dans certains cas, ma morale ressemble assez à la vôtre, à cette différence près, que la philosophie que je respecte, mais que je ne comprends pas tout-à-fait, vous fait agir, et que dans toutes mes actions je n'ai d'autre motif que mes intérêts particuliers, d'accord avec la religion, appliquée selon les principes que l'on m'a inculqués dans l'éducation honnête que j'ai reçue chez les jésuites de Saragosse. Au reste, mon révérend père, je vous regarde comme un saint homme, qui, par les traverses de votre vie, avez expié, depuis longtemps, le capucinicide que vous avez commis, et l'apostasie dont vous vous êtes rendu coupable soit à Alger, soit dans votre transmigration de Paris en Hollande."

Pendant le récit que père Jean avait fait de son histoire, il s'était formé à l'ouest un orage très considérable : l'on entendait, par le bruit du tonnerre, qui devenait fort de plus en plus, que la ville de Senlis en aurait sa part, et Diégo achevait de parler, lorsqu'un tourbillon furieux, qui précédait la pluie et la grêle qui allaient tomber en abondance, renversa une partie de la cheminée où nous étions. L'Espagnol effrayé de cet accident, s'écria : Mes amis, nous allons périr ! la chûte de cette cheminée est un avertissement de la colère divine qui va tomber sur nous. Je me souviens, dans

ce moment, que c'est demain le jour de l'Assomption de la Vierge, et que nous avons mangé à notre souper un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes. Prosternons-nous, mes chers compagnons ; intéressons le plus grand saint du paradis en notre faveur, et dites, de cœur et d'affection, ce que je vais réciter de bouche. En même temps il se jeta à genoux, et d'une voix triste et lamentable, il entonna la prière suivante :

" O vous, qui avez commencé par ne rien valoir, mais qui, ayant été blessé à la jambe au siège de Pampelune, êtes devenu honnête en dépit de Satan et de son tintamarre ! bienheureux S. Ignace ! intrépide champion de la Vierge, qui auriez tué un Maure, sans l'entêtement de votre mule, qui prit un chemin pour une autre ! O vous, qui, après avoir compris combien le mépris est conforme à l'évangile, avez porté le métier de gueux, de truand et d'argotier à un degré sublime ; avez couru les champs, équipé comme un fou ; avez fait peur aux uns, avez fait rire les autres, et n'êtes entré dans aucune ville, pendant vos caravanes, sans avoir une troupe de polissons à vos trousses ! O vous, qui avez toujours fait un si grand cas de la simplicité, que vous avez refusé des lumières du diable pour l'interprétation de l'écriture ! O vous, qu'un zèle ardent fit partir pour Jérusalem, et qui auriez vraisemblablement converti tous les Turcs, si le gardien des capucins de cette ville ne vous eût chassé comme un peteur, et contraint de repasser en Europe ! O vous, qui avez failli d'être pendu comme un espion par les Français, lorsqu'ils faisaient la guerre en Lombardie, et qui, à l'âge de trente-neuf ans, êtes venu à Paris tendre votre fessier aux régents du collège de Sainte-Barbe !

" O vous, qui, ayant été pris pour un illuminé par la sainte inquisition, avez évité le fagot par votre ignorance, et fûtes réservé à de plus grandes choses ! O vous, qui, sur le refus que le ciel vous fit d'un petit chien pour vous servir de directeur, avez rugi comme un lion, hurlé comme un loup, beuglé comme un bœuf, grincé les dents comme un damné,

et failli de vous jeter de désespoir par une fenêtre ! O vous, qui, après une terrible épreuve, êtes parvenu à un tel degré d'amour de Dieu, que les flammes vous sortaient de la tête ! O vous qui avez converti les pécheurs par mille tours tout-à-fait gentils, comme en vous jetant dans les étangs glacés, en jouant au billard, ou en enlevant les femmes à leurs maris, pour qu'elles vivent en chasteté ! O vous, qui avez été la terreur et le fléau des démons, des loups-garous, des esprits follets, et qui chassiez les premiers en récitant Virgile ! O vous, qui avez eu le bonheur de voir la sainte Trinité en corps et en âme, lorsque vous étiez encore sur la terre, et qui, indépendamment d'un bienfait si rare, avez encore eu autant de visions, d'apparitions, de révélations, que tous les anachorètes de la Thébaïde ! O vous, qui, par un prodige inouï, avez fait une visite, sans quitter Rome, à votre disciple Kessel à Cologne ! O vous, qui avez rendu Lisan, le pendu, à la vie, rendu un borgne aveugle, ressuscité une poule qui puait ! O vous, qui, par des marques si éclatantes d'une sainteté extraordinaire, avez mérité d'être le père, le fondateur, l'instituteur, le conservateur d'une société de saints personnages, qui, par leur vie archangélique, sont devenus ici-bas les seigneurs, les modérateurs de toutes choses, et les fléaux de ceux qui encourent votre indignation ! O vous, qui êtes autant au-dessus des neuf chœurs des anges que le Grand Turc est au-dessus de votre serviteur et compatriote Diégo Arias Fernando de la Plata y Rioles, y Bajalos ! O patriarche des patriarches, neuf mille six cents fois plus patriarche qu'Abraham ! daignez jeter un œil de pitié sur tous les humains, dans cette nuit désastreuse et effroyable où tous les élémens se confondent, où le ciel et la terre enflammés sont une esquisse du dernier des jours. Daignez, dis-je, jeter un regard compatissant sur tous vos serviteurs, nommément sur mon doux maître Mathieu le philosophe, sur le vertueux père Jean de Domfront, sur mon ami Jérôme et sur moi. Ne permettez pas que nous périssions pour avoir mangé un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes, la veille de l'Assomption : rognez les griffes

à Satan qui se prépare à nous agripper ; reverrouillez les portes de l'abîme qui est prêt à nous engloutir ; détournez la foudre..." A ces mots le tonnerre, éclatant d'une force épouvantable, perça le toit et le plancher de la chambre, et brisa en mille pièces la table autour de laquelle nous étions.

A ce spectacle effrayant, Diégo tomba par terre et foira dans ses chausses. Père Jean, plus irrité de l'incongruité du foireux, qu'épouvanté du coup de tonnerre, prit l'Espagnol par le collet, le jeta au milieu de la cour et ferma la porte. Ensuite, ayant rallumé la chandelle, il prit une bouteille qui était sur la cheminée, la vida d'un seul trait, et nous dit en se rasseyant : " Je voudrais bien savoir où vous avez pêché cet original ; il est par la corbleu fou. J'ai eu la patience d'écouter son impertinente prière à S. Ignace ; mais, vertu de froc ! foirer en présence de père Jean ! je ne le souffrirai jamais. — Tout le monde n'est point si intrépide que vous, lui dis-je ; l'épouvante fait certains effets sur l'un qu'elle ne fait pas sur l'autre. Il y a mille personnes à qui il en serait arrivé autant, en voyant le tonnerre tomber à leurs pieds. Au reste, il serait à propos d'avertir l'hôte de cet accident ; la foudre pourrait bien avoir mis le feu au grenier. — Ma foi, dit père Jean, tant pis pour le grenier, je ne me mêle point des affaires d'autrui ; faites-en de même, et songeons à vider les six flaçons qui sont là sur ce buffet. Mais je ne puis revenir de cet original.

— Mon cher oncle, dit le Compère, il faut en avoir pitié. Les jésuites et la superstition lui ont fêlé le timbre, ainsi qu'à bien d'autres : il est confit dans une piété si puérile, si ridicule ; il est plongé dans une ignorance si crasse qu'il cite à tort et à travers l'écriture, les légendes, son recteur des jésuites de Saragosse, et dans des circonstances si peu analogues à ces citations, qu'il me fait rire quelquefois, et met en colère mon compère Jérôme. Au reste, c'est un assez bon garçon, qui m'est fort attaché, et que je garde parce que je lui fais faire, par principe de religion et par bêtise, tout ce qu'un homme d'esprit pourrait faire par principe de philosophie. — Je lui pardonne donc, dit père Jean ; mais cela

n'empêche pas qu'il ne soit un original. A propos, mes enfants, vous allez en Hollande ? — Oui répondit, le Compère. — Hé bien, reprit père Jean, je vous accompagnerai jusque-là ; alors je continuerai ma route pour la Russie ; et, si vous voulez faire ce voyage avec moi, il ne tiendra qu'à vous. — Très volontiers, dit le Compère ; à Dieu ne plaise que je rejette une telle proposition : la fortune a voulu que je retrouve un oncle si chéri, si respectable ; je ne l'abandonnerai de ma vie. " Dès ce moment tous nos biens furent déclarés communs ; nous nous promîmes une fidélité à toute épreuve ; nous cimentâmes notre union en vidant le reste de nos flacons, et nous conclûmes de finir la soirée par chercher Diégo, qui n'avait point reparu depuis la fin de son oraison.

Après quelques perquisitions inutiles, nous fûmes contraints de mettre l'hôte et tous ses gens en œuvre pour retrouver le pauvre Espagnol ; l'on parcourut toutes les granges, toutes les écuries, toutes les caves, tous les greniers de la maison ; l'on s'égosillait à crier : Diégo. Enfin, l'on désespérait de le trouver, lorsqu'on le découvrit dans un poulailler, où il s'était tapi parmi une quarantaine de poules.

Ayant rassuré l'Espagnol du mieux qu'il nous fût possible, il sortit de son réduit : deux vigoureuses servantes lui écurèrent le fessier ; il changea de chausse ; il rentra dans la chambre, et père Jean lui dit : " L'ami Diégo, en considération du récit que ton maître m'a fait de ton mérite singulier, je te pardonne l'incongruité de ton derrière : je te déclare que tu es compris dans l'alliance qui vient d'être contractée entre mon neveu, Jérôme et moi ; que tu auras voix au chapitre, ainsi que chacun de nous ; que je te prends sous ma protection spéciale en tout, partout, contre tout, fût-il contre Lucifer. — Ah ! très vénérable père Jean, s'écria Diégo en se jetant à deux genoux, après mon maître que voilà, vous serez désormais celui que j'aimerai le plus sur la terre. Tous les jours de ma vie, à commencer dès ce moment, je réciterai cinq *pater* et cinq *ave Maria*, à l'honneur de Sainte Barbe, pour qu'elle daigne vous conserver dans le sentier de la

vertu, et qu'elle vous préserve de mort subite, ainsi qu'elle fit autrefois à Auduin le chartreux, lorsqu'il tomba dans la neige [1]. Je prierai, S. Gassien, dont l'église célèbre aujourd'hui la fête, qu'il veuille vous accorder joie, santé, richesse, et qu'il vous fasse élire pape un jour ; car le ciel m'a révélé, dans le poulailler, que vous étiez le seul qui méritiez de remplir un poste si important, et qu'il ne fallait pas moins que votre vigueur, votre fermeté, votre exemple, pour réformer certains petits abus qui commencent à se glisser parmi les pasteurs de la bergerie du Seigneur." Lorsque Diégo eut fini de parler, chacun fut se coucher ; le lendemain de grand matin, nous partîmes de Senlis.

CHAPITRE VIII

RENCONTRE D'UN ANCIEN AMI DE PÈRE JEAN. — REPAS CHEZ DEUX NÉGOCIANTS FRANÇAIS.

[*De Senlis, ils sont partis pour la Belgique qu'ils ont traversée.*]

En entrant dans la ville d'Amsterdam, un homme habillé de brun, portant une petite perruque ronde, accourut sauter au cou de père Jean, l'embrassa trois ou quatre fois, et lui dit : " Est-ce bien toi, mon cher père Jean ? Comment te portes-tu ? Et qu'as-tu fait de ma femme ? " A ce mot, père Jean s'écria: " Par la fressure de notre saint père le pape, c'est mon ami Vitulos ; [2] ma foi, je me porte comme le Pont-Neuf : pour ta femme, le diable sait où elle est. Le père prieur des grands carmes de Rome me l'a soufflée, comme je te l'avais escroquée. Que le ciel en soit béni ; j'ai éprouvé

[1] Un chartreux, nommé Auduin, étant un jour tombé dans un précipice rempli de neige, y fut conservé en vie l'espace de quatre mois, par l'intercession de sainte Barbe. Au bout de ce temps-là, il sortit du précipice, se confessa, communia et mourut aussitôt.

[2] Il avait rencontré ce personnage à Rome et lui avait enlevé sa femme. (N.D.E.)

dans cette occasion la vérité du proverbe, qui dit " que nous serons mesurés sur la même mesure dont nous mesurons les autres : " mais j'en suis tout consolé. — Et moi, je n'en ai jamais été attristé, dit Vitulos : tu m'as défait d'un fardeau qui me pesait terriblement sur les bras. Si tu ne m'avais point enlevé cette sorcière à tous les diables, je l'aurais noyée un jour ou l'autre. Vive la communauté en toute chose ! Morbleu, le droit de propriété est un droit inventé par Béelzebuth, pour faire enrager les hommes. La possession d'un bien tourmente, fatigue, ennuie le possesseur, ou tente, ou fait tort à celui qui ne le possède pas. — Oh ! oh ! dit le Compère, monsieur est philosophe, à ce que je vois. — Ouidà, répondit Vitulos, et de la plus fine espèce même. Ce n'est pas ce dont il est question pour le présent ; où allez-vous loger ? — A la ville de Lyon, dit père Jean. — Fort bien, dit Vitulos, j'y suis logé aussi : Allons, partons. Ce soir je vous mène tous souper dans la meilleure compagnie du monde, où la liberté, l'enjouement et le plaisir le disputent avec la bonne chère, car je suppose que ces messieurs, qui accompagnent mon ancien camarade, sont des amis. — Vertu de froc ! dit père Jean, crois-tu que je voyage avec mes ennemis ? Ce joli drôle, que tu vois, est mon neveu ; c'est l'arcboutant du bon sens, et le restaurateur de la philosophie : voilà son compatriote et compère Jérôme : ce long flandrin efflanqué, avec sa physionomie de brebis, est le seigneur Diégo Arias Fernando de la Plata y Mendoça, y Rioles, y Bajalos, gentilhomme Espagnol, qui prie plus Dieu dans un jour, que nous n'avons fait dans tout le temps que nous avons été capucins. En général, ce sont mes intimes, mes bons amis, mes associés, et qui seront aussi les tiens, lorsque tu le voudras." Vitulos enchanté poussa un cri de joie ; et sans regarder s'il était au milieu de la rue, il nous félicita, et nous embrassa tous l'un après l'autre. Ce qui fit bien rire les gens, et surtout un boulanger, vis-à-vis de la boutique duquel nous étions.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'auberge, Vitulos nous conta qu'il était à Amsterdam pour certaines affaires qui concer-

naient la philosophie ; qu'il avait des liaisons fort étroites avec un nommé M. Dominus, qui était l'agent des révérends pères jésuites dans ce pays-là ; que quant aux personnes chez lesquelles il voulait nous mener souper, c'étaient deux négociants français, demeurant ensemble, ayant chacun une très-jolie femme, chez lesquels il s'était introduit sous le manteau de la franc-maçonnerie, et chez qui il avait la liberté de mener deux, trois ou quatre amis, toutes les fois qu'il y était invité.

L'heure du souper étant venue, Vitulos nous mena chez ces messieurs, qui nous reçurent le plus affectueusement du monde, ainsi que mesdames leurs épouses. Trois autres conviés, qui se trouvaient là, nous firent aussi beaucoup de politesse. Bref, l'on servit ; et depuis longtemps je n'ai vu une table si délicatement fournie, ni un repas où régnât plus de gaieté, où il se dit plus de bons mots, plus de saillies, enfin, où l'esprit et l'enjouement se trouvassent si parfaitement réunis.

Lorsque le dessert fut servi, l'un de nos hôtes nous dit : " Messieurs, je vous prie de nous excuser, si vous n'avez pas fait meilleure chère. Cependant je remercie le ciel de ce qu'il ne nous a point fait naître trois mille ans plutôt ; car, si l'on en croit le bonhomme Homère, le meilleur cuisinier de ce temps-là n'était point capable de faire une sauce-robert. Tout ce que nous eussions pu vous donner alors, eût été un taureau bouilli, ainsi que fit Ajax à Agamemnon ; ou deux cochons rôtis, comme fit Eumée, lorsqu'il régala Ulysse. —
— Monsieur a bien des bontés, dit Diégo ; je prie S. Barth... Monsieur a bien des bontés, assurément, interrompit père Jean ; mais si nous en voulons croire le bonhomme Homère, il nous en contera bien d'autres. Où diable aurait-il appris ce qui se servait sur la table des grands, lui qui était un poète, et par conséquent si gueux, qu'il n'à peut-être jamais mangé que des oignons, des fèves et des pistaches ? — Tout beau, mon confrère, dit Vitulos, ayez meilleure opinion de messieurs les poètes ; s'ils peuvent ignorer par état ce qui se sert sur la table des grands, il ont le privilège de le savoir

par inspiration. L'enthousiasme dont ils sont possédés quelquefois, les élève au rang de ces intelligences célestes, qui connaissent mille choses sans le secours des sens, et dont les lumières étendues ont quelque chose de divin. Homère, par exemple, a parcouru toute la Méditerranée, et je ne sache point qu'il ait jamais vu de tempête."

Suit un long discours érudit de Vitulos sur l'étendue des connaissances d'Homère, sur la cuisine des anciens, et quelques autres sujets, discours qui se termine ainsi :

" Enfin, il est temps que je me taise, et il est juste que chacun ait son tour à parler.

— Ma foi, dit père Jean, voilà ce que tu as dit de plus raisonnable depuis une heure que tu brailles et que tu nous étourdis. J'avais cru, dans le commencement, que ce n'aurait été que pour quelques minutes ; mais lorsque tu entreprends une fois de prouver quelque chose, tu entasses fait sur fait, preuve sur preuve, sottise sur sottise ; tu parles grec, latin, italien, allemand, espagnol, hébreu, chinois, arabe, et tu ne songes point que tu assommes ceux qui t'écoutent. Çà buvons à la santé de nos hôtes, qui nous ont si bien régalés. "

Lorsque cette santé fut bue, père Jean dit au Compère : " Et toi, mon neveu, tu ne dis rien, tu est là comme un hébêté ; régale-nous donc d'un plat de ta philosophie." L'un des conviées, qui était un Hollandais, ayant entendu parler de philosophie, demanda au Compère s'il n'était rien autre que philosophe, et si par hasard, il n'était point aussi coccéien ou voétien.[1] " Je ne suis ni l'un ni l'autre, répondit le Compère. Je m'embarrasse fort peu de ces impertinentes opinions qui divisent vos savants, et qui répandent leur ridicule jusque dans vos écoles. Je suis un philosophe qui, par mes profondes réflexions sur la nature des choses, me suis élevé autant au-dessus des préjugés des autres hommes, que le soleil est au-dessus des étoiles par sa clarté. J'ai étendu mes

[1] Ces mots désignent les sectateurs de deux fameux théologiens protestants, dont l'un se nommait Coccéius, et l'autre Voétius.

regards sur tous les objets dont je suis environné ; j'ai pénétré dans les replis les plus cachés de l'esprit et du cœur de l'homme, et j'ai vu que l'univers entier était plongé dans l'illusion, l'erreur, la malice et le mensonge.

“ J'ai consulté l'histoire générale de toutes les nations policées, et je n'y ai vu qu'un mélange bizarre de grandeur et de misère, d'orgueil et de bassesse, de prospérité et d'infortune, de courage et de lâcheté ; je n'y ai vu qu'un assemblage monstrueux d'opinions qui se heurtent, d'intérêts qui se croisent, de préjugés, de haines, de trahisons, de vexations, de tyrannie, de cruautés, de guerres, de meurtres, en un mot, de tous les maux qu'on puisse imaginer.

“ L'histoire politique me montre jusqu'à quel point de fausseté, de souplesse, d'imposture, de méchanceté, d'ambition, un homme seul, ou plusieurs hommes réunis, peuvent parvenir pour commander aux autres, et à quel point d'ignorance, d'impuissance ou de lâcheté ces autres peuvent être réduits pour se laisser mettre sous le joug. Indépendamment de tous maux les qu'une telle autorité et une telle sujétion entraînent dans l'intérieur d'une société quelconque, cette histoire me montre encore ceux qui découlent des dissensions, des querelles, de guerres entr'elles et d'autres sociétés semblables, pour des intérêts, des prétentions de propriété, de possession, de commerce, ou par des motifs de point d'honneur, de jalousie, de caprice et d'ambition.

“ L'histoire de la jurisprudence me démontre l'inutilité, le ridicule, le nuisible du droit de propriété. Depuis l'établissement de ce droit, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre, ni la manière de l'appliquer. Chaque nation a eu ses lois particulières là-dessus, chaque pays ses coutumes, chaque législateur, chaque jurisconsulte ses opinions différentes, d'où sont résultés les fraudes, les injustices, les haines, les animosités, le dédale de la chicane, la fortune des uns sur la ruine des autres, en un mot, une grande partie des maux que l'on connaît, dans le détail desquels il est inutile d'entrer.

“ L'histoire de la philosophie, j'entends ici la philosophie

ordinaire, et non la mienne ; l'histoire, dis-je, de la philosophie m'apprend que l'esprit humain, infatué de ses préjugés, assujetti à se conformer aux opinions des autres, ou menacé des fureurs de la persécution, n'est capable que d'enfanter des absurdités et des chimères.

" L'histoire de la médecine me fait voir à combien d'accidents, d'infirmités, de maladies, l'homme civilisé est sujet, en comparaison de l'homme sauvage ; et à combien de plus grands maux il s'expose encore, lorsqu'il se met entre les mains de cette engeance d'ignorants que l'on appelle médecins, qui, depuis trois mille ans de dispute sur les causes des maladies et la nature de leurs remèdes, ne sont point encore d'accord sur la matière de traiter une simple fièvre.

" Enfin, l'histoire de la religion m'ouvre en entier le cœur et l'esprit humain, et je découvre, d'un coup-d'œil, à quel point d'erreur, de contradiction, d'ignorance et de barbarie même, l'homme peut atteindre, lorsqu'en sortant de son état naturel, il prétend pouvoir étendre sa curiosité téméraire sur l'auteur de la nature. Les uns, après des recherches vaines, impuissantes, ont dit qu'il n'y avait point de Dieu ; d'autres ont dit qu'il y en avait un, et ceux-ci devaient s'en tenir là ; d'autres ont dit aussi qu'il n'y en avait qu'un, mais en trois personnes distinctes ; d'autres ont soutenu qu'il y en avait deux, un bon et un mauvais ; d'autres ont prétendu qu'il y en avait quatre, six, dix, quinze, vingt, plus ou moins, mais de diverses espèces et de différents grades. Tous, enflés de leur découverte, ont prétendu définir la nature de la divinité. Les uns ont fait de Dieu un être indolent, et ne se mêlant de rien ; d'autres l'ont fait faible et ridicule ; d'autres, avide et jaloux ; d'autres, inconstant et capricieux ; d'autres, vain et cruel ; et tous, enfin, lui ont rendu un culte analogue à la nature et aux qualités qu'ils lui attribuaient.

" Mais, entre tous ces gens-là, ceux qui ont admis qu'ils étaient les seuls qui eussent la véritable connaissance de la divinité ; que le culte qu'ils lui rendaient, était le seul culte qui lui fût agréable ; que hors de leur croyance et de la pratique de ce culte, l'on était en abomination aux yeux de

Dieu ; ceux-là, dis-je, sont devenus fanatiques, intolérants, persécuteurs, cruels et féroces. L'histoire des juifs, et principalement ce qui s'est passé parmi les chrétiens depuis l'établissement du christianisme jusqu'à ce jour, sont une preuve de ce que j'avance.

" En conséquence de toutes ces considérations, j'ai dit en moi-même, que puisque les mœurs, les coutumes, les usages, les lois, les religions différentes, auxquelles la plus grande partie du genre humain est soumise, causent de tels désordres et de si grands maux, ces choses ne sont point dans l'ordre naturel ; et j'ai conclu que pour que l'homme soit aussi heureux qu'il est capable de l'être, il ne devait être soumis à rien de tout cela, ne devait suivre que l'instinct de la nature, et pouvait fronder ouvertement tout ce qu'il y trouvait de contraire.

" Voilà le sommaire des faits et des raisons, continua le Compère, sur lesquels j'ai fondé ma philosophie. Si monsieur a quelque envie de devenir philosophe aussi, je me ferai un plaisir d'entrer avec lui dans de plus grands détails. Il peut, pour cet effet, choisir tel jour qu'il lui plaira. " Très obligé, dit le Hollandais, j'aime encore mieux être coccéien.

Père Jean, qui s'était enivré pendant que Vitulos et le Compère discouraient, dit au Hollandais : " Corbleu, l'ami, tu as tort de ne point vouloir tâter de la philosophie : c'est un ruisseau d'eau claire et limpide, où tu débarbouillerais ton gros bon sens; c'est le sanctuaire de la raison, le tombeau des opinions humaines, le fléau des préjugés du vulgaire, l'éponge de la conscience, et le rocher inébranlable contre lequel les flots de la honte, de la crainte et des remords ne produiront jamais que de l'écume. — Monsieur, dit le Hollandais, je vous ai dit que j'aimais mieux être coccéien." En disant ces mots, il se leva et partit. Comme il était fort tard, nous remerciâmes nos hôtes des politesses qu'ils nous avaient faites, et nous retournâmes à notre auberge.

CHAPITRE IX

DESCRIPTION DE LA FRANC-MAÇONNERIE. — LE COMPÈRE MATHIEU FAIT SA TOURNÉE EN HOLLANDE. — L'ESPAGNOL VEUT ÉPOUSER DEUX FEMMES A LA FOIS. — PÈRE JEAN LE DISSUADE DE FAIRE UNE TELLE FOLIE. — EN CONSÉQUENCE, DIÉGO FAIT UNE EXHORTATION CHRÉTIENNE ET PATHÉTIQUE A SES DEUX PRÉTENDUES, ET LES ABANDONNE POUR NOUS SUIVRE.

Le lendemain matin, étant tous à prendre le chocolat dans la chambre de Vitulos, le compère Mathieu lui demanda ce que c'était que cette franc-maçonnerie, à l'ombre de laquelle il s'était introduit chez ces négociants français. " Mon cher ami, répondit Vitulos, il y a plus de vingt ans que j'ai secoué le joug de toute honte et de toute pudeur ; mais je t'avoue que je suis presque honteux de te dire que c'est le comble de la folie humaine. Cependant je suis franc-maçon, et je ne suis point fâché de l'être, parce que sous ce titre je m'introduis chez mes benêts de confrères, où je trouve souvent à me dédommager par le jeu, du sacrifice que je fais du bon sens, lorsque je suis obligé de maçonner avec eux. Voici donc ce que c'est que la franc-maçonnerie. Imagine-toi une société de fous, qui prétendent avoir fait naître entre eux l'égalité primitive de l'âge d'or, et rassembler en eux toutes les vertus morales possibles, tandis qu'un gentilhomme franc-maçon entend fort et ferme, dans le fond de son âme, qu'il est à cinq mille piques au-dessus d'un autre franc-maçon, mais marchand ou artisan, et que l'un et l'autre, ainsi que tout le reste de la société, sont réellement ce qu'ils pouvaient être avant d'avoir vu la lumière, [1] c'est-à-dire, sujets aux mêmes faiblesses, aux mêmes défauts, aux mêmes vices, et peut-être plus hypo-

[1] Avant d'être reçu franc-maçon.

crites. Imagine-toi que pour parvenir à cette singulière espèce de confraternité, il faut passer par cinquante épreuves plus ou moins sottes et ridicules ; faire des serments horribles que l'on ne divulguera jamais ce que l'on va voir et entendre ; que lorsqu'on y est une fois admis, il faut faire divorce avec le sens commun, si on ne l'a fait auparavant ; s'imaginer ou faire accroire aux autres qu'il y a quelque mystère caché sous certain nombre, sous certaines figures bizarres ou grotesques ; ne parler, ne se faire entendre que par signes, que par grimaces ou par hiéroglyphes ; ne boire, ne manger, ne marcher qu'en cadence, et faire ou témoigner faire de toutes ces impertinences une science mystérieuse, auguste et respectable. Imagine-toi encore que ces prétendus mystères, ce prétendu secret, qui règnent dans cette société d'insensés, piquant tous les jours la curiosité des ignorants, l'honneur d'y être admis est devenu à l'enchère ; que plus il se fait de réceptions, plus les frères renouvellent leurs grimaces, et plus ils boivent et mangent en cadence et en symétrie aux dépens des niais. Imagine-toi, enfin, un si étrange assemblage d'ignorance, de faiblesse et de folie, tu auras une esquisse de la franc-maçonnerie. — Je parie, dit le Compère, que s'il se formait une société de moines franc-maçons, ils produiraient, en peu de temps, un corps complet de mille spéculations les plus bizarres et les plus ridicules, et feraient de la franc-maçonnerie une espèce de société, qui l'emporterait, en extravagance, sur les visions de l'astrologie judiciaire, sur les chimères de la cabale, ainsi que sur les cérémonies mystérieuses et superstitieuses de toutes les religions de la terre. — C'est ce que je crois aussi, dit Vitulos. D'ailleurs je n'ai rien remarqué dans les assemblées des francs-maçons qui pût donner lieu, en aucune manière, à ces discours injurieux, à ces calomnies odieuses que le peuple débite sur leur compte. De tout temps ce fut le sort des assemblées secrètes d'être soupçonnées de mauvais motifs et de mauvaises intentions : tout le monde sait ce que les païens imputèrent aux premiers chrétiens ; ce que ceux-ci imputèrent aux juifs, et ce que bien des gens imputent

encore aujourd'hui aux pauvres Hernhutters. Tout ce qui a l'air de mystère, tout ce qui est hors de la portée de l'intelligence et de la conception du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane, ou abominable. — Il résulte de tout ce que mon confrère Vitulos vient de dire, dit père Jean, que les franc-maçons sont plus fous que méchants. Hélas ! tant mieux pour eux, s'écria Diégo : *Beati pauperes spiritu, quoniam regnum Dei possidebunt.*" [1]

Lorsque l'on eut fini de discourir sur la franc-maçonnerie, père Jean nous dit : "Savez-vous, mes amis, que j'ai eu autrefois un petit démêlé avec la justice de ce pays, et que si elle venait à savoir que je suis ici, l'envie lui prendrait peut-être de se venger du dernier tour que je lui ai joué ! Il me semble que nous ferions bien de continuer notre route pour Pétersbourg. Si mon confrère Vitulos veut être des nôtres, il en est fort le maître." M. Vitulos, sachant que l'on maçonnait en Russie aussi bien qu'en Hollande, accepta le parti avec tout le plaisir imaginable. Le compère Mathieu dit que ce que son oncle venait de proposer était juste et raisonnable ; mais qu'il ne partirait point volontiers de la Hollande sans y avoir fait quelque séjour, pour voir ce qu'il y avait de remarquable. Il ajouta que si son cher oncle craignait quelque nouveau démêlé avec la justice, il le priait de vouloir bien se tenir caché, pendant quelques jours, dans une chambre qu'il lui chercherait, et que lorsqu'il aurait satisfait sa curiosité, il serait entièrement à ses ordres. Père Jean, qui avait beaucoup de complaisance pour son neveu, acquiesça à sa demande. En conséquence de quoi l'on chercha un quartier : le révérend père s'y transporta ; Diégo fut destiné pour lui tenir compagnie : un juif leur fournit à chacun une poulette de quinze ans pour les désennuyer ; le Compère, Vitulos et moi commençâmes, dès le lendemain, notre tournée.

[*Ils parcourent différentes villes de la Hollande et reviennent finalement à Amsterdam.*]

[1] Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. Matt. V, v. 3.

A notre arrivée au logis, nous trouvâmes père Jean qui dormait à côté d'un broc de vin, et Diégo couché entre deux donzelles que le juif leur avait procurées. Aussitôt que l'Espagnol nous eût aperçus, il sauta tout nu en bas du lit, et dit, en se jetant au cou du Compère : " Ah ! mon cher maître, vous me trouvez occupé à faire un miracle. Le vénérable père Jean, que voilà qui dort, a retiré autrefois le corps d'une religieuse des griffes de Satan qui la tourmentait ; et moi je vais retirer des pattes de Béelzébuth ces pauvres petites filles que voici cachées sous cette couverture. Au moment que vous êtes arrivés, je leur peignais le concubinage où elles sont plongées, comme un état dans lequel il était très difficile de faire son salut. Je leur proposais les exemples de la Madeleine et de Sainte Marie Egyptienne, qui, après avoir passé la fleur de leur jeunesse dans ce métier, l'abandonnèrent enfin, et passèrent le reste de leur vie dans la pénitence. Je leur disais encore que si elles ne se sentaient point appelées à une vie si austère que celle que ces deux grandes saintes menèrent après leur conversion, elles pouvaient demeurer dans le monde, se marier, et vivre désormais d'une manière chaste et honnête : j'ajoutais enfin, que si elles craignaient que le scandale qu'elles avaient donné leur apportât quelque obstacle à trouver des maris, je les épouserais toutes les deux pour leur faire plaisir.

— Mon cher Diégo, dit le Compère, sais-tu que la religion défend la polygamie ? — Mon doux maître, répondit Diégo, j'ai toujours été très bon catholique, et j'espère que je le serai jusqu'à la consommation des siècles ; mais sur cet article-ci je suis plus hérétique que maître Jean Calvin ; car s'il a été permis au plus sage de tous les hommes [1] d'avoir sept cents femmes et trois cents concubines, il doit bien être permis à celui qui en est presque le plus sot d'en avoir deux. Au reste, ces pauvres petites mères ne sont ni Sydoniennes, ni Cananéennes, ni Ammonites, ni Moabites ; elles ne me feront point sacrifier à Astarte, à Moloc, à Thamos, et je.... — Tu raisonnes comme un animal, tel que tu es, interrompit

[1] Salomon.

le Compère : ne sais-tu pas que si Dieu toléra autrefois la pluralité des femmes, c'était parce que les juifs vivaient dans un temps où la concupiscence était beaucoup plus forte qu'aujourd'hui, et la grâce beaucoup moindre ? — Il fallait donc, reprit Diégo, que Salomon fût en butte à de terribles tentations, et que la grâce fut en lui presque anéantie ; car, sept cents femmes et trois cents concubines !... — Qu'est-ce que j'entends-là, s'écria père Jean, en s'éveillant en sursaut ?" A cette voix l'Espagnol ressauta sur son lit, et se fourra entre ses deux prosélytes.

Alors père Jean nous ayant reconnus, dit : " Ah ! voici mes amis de retour : çà, mes enfants, approchez, buvez un coup à ma santé, et contez-moi un peu ce que vous avez vu dans votre voyage." Le Compère m'ayant fait signe de parler, je dis : " Le révérend père Jean saura qu'en partant d'Amsterdam, nous fûmes à Maarsen et à Loenen, deux grands villages remplis de maisons de plaisance assez jolies, et de jardins que mon Compère et moi avons trouvés magnifiques, mais qui ne plurent point autant à monsieur Vitulos, parce qu'ayant été en Italie, il aura dit en lui-même : ce n'est point ici il Giardino del principe Boghese, ni il Belrespio del sign. Pamphilio, ni la villa Ludovisi posta nel monte Pincio.

" De Loenen et de Maarsen, nous allâmes à Utrecht, où il n'y a rien à voir qu'une université, objet très peu intéressant pour des philosophes.

" D'Utrecht nous fûmes à Rotterdam, ville très jolie et très bien située ; mais la grande quantité d'hommes que nous y vîmes avec des plumes à leurs perruques, nous fit juger que nous n'y trouverions guère à nous amuser.

" Etant arrivés à la Haye, nous fûmes chez un amateur de tableaux, qui manqua de nous avaler, parce que Vitulos lui avait dit que les peintres de son pays ne sont point les meilleurs peintres de l'univers.

" De chez ce brutal, nous fûmes chez un amateur de dessins et d'estampes, qui battit Vitulos pour lui avoir prouvé qu'il n'était qu'un ignorant.

“ De chez ce batteur de gens, nous fûmes chez un bibliophile qui était assez raisonnable. Aussi prié-je Dieu de le conserver tel, car il court grand risque de se gâter avec les autres.

“ De la Haye, nous partîmes pour Leyde, où nous trouvâmes un savant qui avait des chambres pleines de terres, de métaux, de minéraux, de fossiles, d’oiseaux, d’insectes, de reptiles, d’instruments et de machines. Ce savant appelait tout cela des tableaux et des livres. Il se vantait de voir des faits, des raisons, des rapports que personne n’avait jamais vus. Il disait qu’il voyait partout la main de l’Eternel ; que l’univers était un théâtre, et ce qui l’environnait, un poème. Lorsque le Compère demanda à ce savant ce qu’il pensait de la religion, des lois, de l’intolérance et des préjugés, il répondit que Dieu avait gravé au fond de son cœur : tends sans cesse à la perfection, et cherche ton bonheur.

“ Enfin, de Leyde nous sommes revenus ici, où nous avons trouvé votre révérence qui dormait, et Diégo qui faisait un miracle.

— Par ma foi, dit père Jean, pour faire une pareille tournée, ne rien voir d’extraordinaire, n’entendre que des impertinences, attraper des coups, et ne point trouver l’occasion de faire la moindre dissertation philosophique sur la nature de l’âme, sur le bien et le mal moral, sur l’intolérance et les préjugés, ce n’était point la peine d’aller si loin : pour le coup, je vois que les Hollandais n’ont point l’esprit tourné à la philosophie. Nous ferons donc bien de partir demain.

— Le respectable père Jean aurait-il la dureté de partir sans son serviteur, s’écria Diégo de son lit ? — Eh ! qui t’empêche de venir avec nous, dit père Jean ? — L’amour, répondit Diégo, ce doux tyran des cœurs, qui fit filer Hercule avec Omphale, qui mit Achille en fureur pour Briséis, qui fit descendre Orphée aux enfers pour Euridice, qui enchaîna Marc-Antoine à Cléopâtre, qui étend son empire jusque sur les dieux, et qui fait brûler le pauvre Diégo pour ces deux petites poulettes qu’il tient entre ses bras. — En voici bien d’un autre, dit père Jean : que veux-

tu donc faire de ces deux poulettes ? — Les épouser toutes deux, mon révérend père. — Fi ! n'es-tu pas honteux de vouloir épouser deux infâmes prostituées à tous les diables, qui te planteront autant de cornes sur la tête qu'il y a de sapins dans toutes les forêts de la Livonie, qui te pilleront, qui te voleront, qui te battront, qui te mangeront, qui te recondylomiseront... — Le vénérable père Jean ne sait peut-être pas que je viens d'opérer leur conversion, interrompit l'Espagnol, et qu'elles m'ont promis de vivre aussi saintement avec moi, que sainte Anne vécut avec son mari Joachim. D'ailleurs, s'il n'y avait que ceux qui épousent des prostituées qui fussent sujets aux malheurs dont vous me menacez, à la bonne heure ; mais je vois tous les jours les plus simples Agnès, que l'on tire d'un couvent pour être mariées, devenir, au bout d'un an, pires que ces pauvres petites malheureuses-ci ne furent et ne seront de leur vie. — Tu n'as peut-être pas songé aux autres inconvénients, où un galant homme s'expose lorsqu'il se marie, tels que le soin du ménage, le dégoût de sa femme, l'embarras des enfants, la perte de la liberté. — J'ai songé à tout cela, répondit Diégo. — Tu n'as pas peut-être songé que si tu te maries, nous partons sans toi, et nous t'abandonnons ici comme un malheureux ? — Serait-il possible, s'écria Diégo, en sautant de son lit ? Non, non, je veux que la postérité apprenne qu'un Espagnol a sacrifié, une fois en sa vie, l'amour à l'amitié. Je vous suivrai partout, ô très-bénin, très-sage, très-redoutable père Jean ! et vous, mon doux maître ! le prototype de tous les philosophes de la terre ! je ne vous abandonnerai jamais. Si quelque Hector vous insulte, je lui arrache la vie de ma propre main, et je traîne impitoyablement son cadavre d'un bout du monde à l'autre. Si je suis riche et que je vous survive, j'ouvre Pline et Aulu-Gelle, j'y prends le plan du tombeau qu'Arthémise fit bâtir à Mausole, et je vous en fais faire un pareil. Si je n'ai que cinquante pistoles, je fais frapper une médaille d'or, et je prie quelque académie de la proposer, pour récompense, au bel esprit qui fera le mieux votre éloge. Si je n'ai que trente sous, je les

porte au premier journaliste, pour qu'il daigne faire mention de vous dans son journal. Si je n'ai que cinq sous, je les envoie au gazetier, pour qu'il annonce votre mort dans sa gazette. Si je n'ai rien, mon cœur sera votre tombeau ; mes plaintes, mes regrets feront votre éloge ; et mes larmes annonceront à l'univers entier, que le révérend père *Jean* de Domfront, et son neveu *Mathieu* le philosophe, ne sont plus.

" Et vous, ô poulettes admirables ! qui avez des yeux comme des yeux de pigeons, des tétons qui ressemblent à de petits chevrelots, le ventre uni comme de l'ivoire, des lèvres vermeilles qui distillent la mirrhe, j'ai reposé comme un sachet de fleurs odoriférantes, entre vos mamelles ; mais je n'y reposerai plus ; ma gloire m'appelle ailleurs, et je pars.

" Souvenez-vous cependant que vous avez un pied hors de l'abîme dans lequel vous avez été plongées jusqu'à ce jour, de cet abîme effroyable, où, livrées en proie aux insatiables désirs d'un tas de libertins infâmes, vous êtes obligées de vous prêter aux dégoûtantes carresses d'un ivrogne ou d'un goujat ; vous soumettre aux caprices d'un brutal ; de supporter les mauvais traitements d'un emporté ; ou, pour prix de ces viles complaisances, de cette lâche soumission, de cette servitude odieuse, vous n'avez à attendre que des verrues, des fungus, des ficus, des thimus, des raghades, une vieillesse pauvre et misérable, la mort enfin, et la damnation éternelle qui s'ensuit.

" Si le tableau que je viens de vous faire de cet abîme épouvantable ne vous touche pas ; si votre malheureux penchant étouffe en vous tous motifs de crainte et d'honnêteté, si les tentations du diable l'emportent sur tous mes raisonnements, retournez à votre ancien métier, abandonnez le corps à Satan, mais sauvez votre âme.

" Cependant, comme la science d'abandonner son corps au diable, en conservant l'âme à Dieu, demande quelques leçons, quelque pratique, quelques expériences, avant qu'on la possède au point d'être utile et profitable, je vous conseille de vous adresser à quelque sage directeur de la compagnie de Jésus, lequel vous instruira dans cet art admirable, que je

croirais une chimère, si l'éducation que j'ai reçue chez les Jésuites de Saragosse me m'eût prouvé le contraire.

“ Adieu, mes petites mères ; adieu, mes petites femmes. Levez-vous, habillez-vous, partez, et n'oubliez jamais votre tendre ami, votre inconsolable ami, Diégo-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoça, y Bajalos, qui va prier saint Antoine de Padoue qu'il veuille vous faire ressouvenir sans cesse des conseils salutaires que vous venez de recevoir.” L'Espagnol ayant fini ces mots, se jeta à deux genoux au milieu de la chambre, et se mit à prier. Les poulettes se levèrent, s'habillèrent et partirent.

CHAPITRE X

NOTRE ARRIVÉE A PÉTERSBOURG. — PERSÉCUTION QUE NOUS Y ESSUYONS. — NOUS SOMMES EXILÉS EN SIBÉRIE. — MORT ET RÉSURRECTION DE DIÉGO.

Le lendemain de notre retour à Amsterdam, nous partîmes pour Pétersbourg, ainsi que le révérendissime père Jean de Domfront l'avait conclu. Nous prîmes notre route par Naarden, Osnabruch, Hanovre et Berlin où nous séjournâmes quatre jours. De Berlin, nous passâmes par Dantzick, Konisberg, Riga, Revel, et de là à Pétersbourg.

Lorsque nous fûmes arrivés dans cette seconde capitale de la Russie, il nous parut que les Russes étaient effectivement plus raisonnables que les Français et les Hollandais. Père Jean et le Compère lièrent amitié avec quelques officiers allemands de la garnison, qui leur procurèrent tous les plaisirs possibles dans une ville telle que Pétersbourg. Vitulos se faufila parmi les franc-maçons, et y trouva ses ressources ordinaires, tant pour l'utile que pour l'agréable. Il n'y eut que deux Italiens, qui passèrent dans ce pays là, qui troublèrent un peu notre tranquillité. Ces deux marauds établirent une banque de pharaon dans une espèce de taudis, où le Compère, père Jean et Vitulos gagnèrent, le premier

jour, deux cents roubles, et où ils perdirent le lendemain, non seulement leur gain de la veille, mais encore tout ce que nous possédions, jusqu'au dernier sou.

En attendant que nous fussions en état de reparaître avec dignité dans le monde, père Jean nous associa avec un juif philosophe, qu'il avait connu autrefois à Smyrne ; et nous battîmes monnaie. Ce métier honorable, dont les souverains s'arrogent le privilège, était un petit Pérou pour nous. Nous nous trouvâmes au bout d'un mois plus en état de faire figure qu'auparavant.

La grande quantité d'espèces nouvelles qui se répandirent en peu de temps dans le public, inquiéta le ministère. L'on en chercha les auteurs, et l'on promit cinq cents roubles à celui qui les découvrirait. Mais ces recherches et cette promesse ne nous inquiétèrent guère ; nous avions trop bien pris nos mesures pour avoir rien à craindre sur cet article. Il ne fallait pas moins qu'un accident des plus extraordinaires pour nous faire découvrir ; et cet accident arriva.

Quoique nous fissions très bonne chère, et que nous eussions bonne provision de vin, père Jean ne passait point un jour sans aller à la taverne. Une après-midi il sortit à son ordinaire, sans nous dire l'endroit où il allait, et entra dans un bouchon, voisin de notre demeure. Le révérend père ayant trouvé la cabaretière seule, lui fit la proposition que l'on fait à certaines femmes. Soit que celle-ci ne trouvât point cette proposition de son goût, ou qu'elle tardât trop à satisfaire sa révérence, le respectable père Jean, sans autre compliment, la renversa sur un lit, et l'accola bon gré mal gré qu'elle en eût. Sur ces entrefaites, le mari rentra, et voulut assommer le révérend, mais celui-ci envoya, d'un coup de pied au cul, l'assommeur dans une cave contiguë, ferma la porte à la clef, ressaisit la cabaretière, et l'accola de plus belle.

Cependant le tintamarre du cabaretier, qui criait de toutes ses forces au meurtre ! au viol ! par le soupirail de la cave, mit tout le voisinage en alarmes, et fit venir la garde. Père Jean se barricada dans la maison, et jura qu'il assommerait

le premier qui oserait y entrer. L'officier de garde, se souciant peu de ces menaces, fit enfoncer la porte par les soldats, et le révérend père, armé d'un levier, jeta sur le carreau les deux premiers qui se présentèrent ; ce qui ralentit un peu l'ardeur des autres. Mais ayant repris courage, ils assaillirent la maison par derrière, par les fenêtres et par le grenier, de sorte qu'en un instant elle se trouva remplie de soldats. Père Jean, retranché dans un coin, et toujours armé de son levier, se défendait en désespéré, tous ceux qui en approchaient de trop près, étaient sûrs de payer leur témérité de leur vie. Enfin, il fallut céder au nombre ; ils se jetèrent tous à la fois sur lui, et le garrottèrent pour l'emmener en prison.

Nous avions entendu tout ce tapage dès son commencement ; Diégo s'était mis à la fenêtre pour voir ce qui l'occasionnait ; et nous étions bien éloignés de croire que père Jean en fût l'auteur. Mais l'Espagnol ayant aperçu le révérend père au milieu d'une troupe de soldats, s'écria tout à coup : "Au secours, mes amis ! l'on emmène le redoutable père Jean pour le pendre !" En même temps il saisit une carabine que nous avions, la déchargea à travers la foule, et cassa l'épaule à un tailleur. Après cet exploit, il jeta la carabine, et se sauva dans le tuyau de la cheminée de la chambre où nous étions. L'officier ayant fait arrêter la troupe, en détacha dix hommes pour prendre le tireur. Lorsqu'ils furent montés, ils se saisirent du Compère, de Vitulos, du juif et de ma chétive personne, et nous demandèrent en leur jargon, où était celui qui avait tiré le coup de carabine. Nous leur fîmes entendre par signe que nous n'en savions rien. Là-dessus, deux d'entr'eux se mirent à fouiller dans tous les recoins des appartements que nous occupions, forcèrent les armoires, et trouvèrent pour environ quatre mille roubles d'espèces nouvelles que nous avions faites. Alors l'un de ces deux hommes s'avisa de regarder dans la cheminée, et découvrit Diégo. Le pauvre Espagnol eut beau réclamer tous les saints du paradis, il fallut qu'il descendît, sans quoi il allait être tiré comme une grive. Enfin, l'on nous

joignit tous les cinq à père Jean ; l'on nous mena en prison, et l'on déposa nos espèces à la chancellerie.

Trois heures après cette aventure, l'on nous conduisit par devant les commissaires constitués pour nous examiner. L'un de ces messieurs demanda à père Jean qui l'avait induit à l'action violente et brutale qu'il avait commise envers la carabetière et son mari. " La nature, répondit le révérend, et les leçons des plus grands philosophes de l'antiquité. — Le commissaire insista : père Jean répondit la même chose, et l'envoya à tous les diables. " Et toi, dit le commissaire à Diégo, qui t'a poussé à casser l'épaule à un tailleur ? — L'amour de mon prochain, répondit l'Espagnol, et la défense du meilleur catholique de la terre, contre de maudits hérétiques tels que sont tous les Grecs. — Et vous, dit le juge à nous autres quatre, d'où viennent les espèces que l'on a trouvées parmi vos effets ? — De notre fabrique, répondit le Compère. — Qui vous a autorisés d'enfreindre les lois de ce pays ? — La loi naturelle, répartit le philosophe, et l'exemple du fameux Diogène, qui avait plus de philosophie dans son petit doigt, que les têtes de tous les Russes ensemble n'en réuniront jusqu'à la consommation des siècles." Après cet examen, l'on nous renvoya au cachot.

Les deux jours suivants l'on nous examina derechef, soit en général, soit en particulier ; et les commissaires ne reçurent d'autre réponse de chacun de nous, que ce qu'on leur avait dit la veille. Le quatrième jour l'on ne nous dit rien. Le cinquième jour l'on nous annonça que nous étions dignes de mort ; mais que des scélérats tels que nous, ne méritant pas qu'on souille la terre de leur sang, l'on avait jugé à propos de nous envoyer faire un bail de quatre-ving-dix-neuf ans dans les déserts de la Sibérie, afin que, retranchés pour jamais de la société que nous avions outragée par nos actions, que nous allions pervertir par nos maximes, nous lui fissions une espèce de réparation par notre travail aux mines, auxquelles nous étions condamnés pour toute notre vie.

Cette nouvelle fit différents effets sur nous : le juif la regarda comme une grâce extraordinaire, et le Compère

comme une injustice inouïe. Père Jean disait que s'il tenait tous les Russes, l'un après l'autre, il les étranglerait tous. Vitulos ne disait rien, mais il n'en pensait pas moins. Diégo prenait cela comme une calamité que Dieu avait envoyée à son serviteur pour l'éprouver, et moi je pleurais.

L'on ne tarda guère à nous envoyer à cet exil, dont je m'étais formé une idée si épouvantable, que j'eusse mieux aimé être mort cinquante fois, que d'être réduit à passer mes tristes jours dans ce désert affreux, où je croyais que le froid excessif, le travail, la mauvaise nourriture, les mauvais traitements de ceux auxquels nous allions être subordonnés, la compagnie de gens à demi-sauvages, parmi lesquels il nous faudrait vivre, nous allaient rendre les plus malheureux de tous les hommes. Il en fut tout autrement ; cet exil n'est pas si insupportable que je me l'étais figuré. Nous y rencontrâmes des philosophes de toutes les espèces et de tous les étages. Mais comme nous étions obligés de travailler aux mines de cuivre qui sont aux environs à Tobolska, nous n'avions point tout le temps que nous désirions pour philosopher. Toutefois nos occupations ne nous empêchèrent pas de trouver le moyen de former un complot pour nous évader du côté de la Tartarie.

Lorsque ce complot fut bien et dûment cimenté, le compère Mathieu, qui savait parfaitement la géographie, fut déclaré directeur de la route que nous devions tenir ; le respectable père Jean de Domfront fut proclamé capitaine général de la troupe ; Vitulos, capitaine en second ; le juif, un Anglais, un Allemand, un Suédois, Diégo et moi étions tout ce que l'on voudra.

Ayant trouvé le moyen de nous munir de trois fusils, de poudre, de balles, de deux arcs, de flèches, d'une hache, d'une serpe et d'une marmite et ayant pris un temps favorable pour notre évasion, nous partîmes sous les auspices de la fortune.

Nous remontâmes la rive gauche de l'Oby [1] jusqu'aux

[1] Fleuve qui prend sa source dans la Tartarie, et qui se jette dans l'Océan septentrional.

environs de Kalami,[1] où nous passâmes ce fleuve sur un radeau de branchage, dont l'exécution fut dirigée par père Jean. Lorsque nous eûmes atteint la Kieka,[2] nous la côtoyâmes en traversant le Grutinski,[3] la Lucomerie,[4] et nous gagnâmes les montagnes de Krabia, là où elles se joignent avec celles de Sania et de Belgian. Ayant passé ces montagnes, non sans courir risque de périr de froid et de misère, nous nous trouvâmes dans un désert que le Compère résolut de traverser en tirant sur Samarcand,[5] qui devait être au moins à quatre-vingt journées de là. Le Compère prétendait que nous pourrions arriver en cette ville en traversant le Samariki, le Chanaket, le Charbian, et quelques autres contrées de la Tartarie occidentale. Cela pouvait être; mais étant avancés environ cent soixante milles dans le désert, nous fûmes arrêtés par des ruisseaux, des marécages et autres obstacles qui nous contraignirent de prendre le parti de passer l'hiver, qui approchait, dans cet endroit. Ayant donc fait une baraque pour nous mettre à l'abri des injures du temps, nous fîmes en diligence notre provision de gibier, de poissons et de bois, afin que nous ne fussions point pris au dépourvu par les neiges. Nous agîmes très prudemment ; car huit jours après notre approvisionnement, il en tomba une si grande quantité que la terre en fut couverte de plus de six pieds.

Environ deux mois après notre arrivée dans cet endroit, nous tombâmes successivement tous malades, à l'exception du père Jean, qui malgré les fatigues de notre voyage, le genre de vie que nous venions d'embrasser, jouissait d'une santé qui eût porté envie à un moine. Nos maladies ne furent ni longues ni dangereuses ; il n'y eut que celle de Diégo qui devint très sérieuse.

Lorsque le pauvre Espagnol se vit bien mal il commença à se lamenter sur ce qu'il allait mourir sans avoir fait le voyage de Compostelle en Galice ; mais le Compère lui

[1] Ville de la Sibérie méridionale.
[2] Rivière qui se jette dans l'Oby, à quarante milles au-dessus d'Ostro.
[3] [4] Pays au sud-ouest de la Sibérie.
[5] Capitale de la grande Bucharie.

ayant dit qu'il se chargeait d'accomplir ce vœu pour lui, et père Jean lui ayant donné l'absolution générale, il parut attendre la mort avec résignation. Enfin il entra dans un délire qui le conduisit à une léthargie si profonde, que nous eussions pris cet état pour la mort même, s'il n'eût conservé quelque reste de chaleur vers la région du cœur.

Il demeura pendant trois jours sans donner d'autre signe de vie que celui dont je viens de parler. Mais au bout de ce temps-là, père Jean s'aperçut qu'il avait remué un pied ; deux heures après il remua un bras, puis les jambes, puis les fesses, puis la tête, puis le corps entier ; si bien qu'à la fin il s'assit sur son grabat, nous contempla tous, l'un après l'autre, et s'écria : "Quoi ! serais-je ressuscité ? Quel miracle ! Mes amis, ah ! si vous saviez d'où je viens, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. — Eh ! d'où viens-tu, lui dit le Compère ? Tu n'as point bougé d'ici. — Ah ! mon maître, répondit Diégo, si mon corps n'a point bougé d'ici, mon âme n'a pas fait de même. Il y a trois jours que je mourus ; voici ce qui m'est arrivé depuis ma mort.

Lorsque mon âme eut quitté mon corps, ce corps parut à mon âme ce que paraît une chemise sale que l'on vient de quitter. Mon âme, ainsi débarrassée, était de la grandeur et de la forme de ce même corps. Elle était diaphane, et composée d'une matière extraordinairement élastique et si subtile, que Muschenbroek ne l'aurait pu discerner avec cinq cents millions de microscopes.

Voilà, mes chers amis, comme le monde est habité d'âmes et d'esprit, bons ou mauvais, sans qu'il soit possible aux hommes, ni de les voir, ni de les entendre, ni de sentir leurs chocs, quoique le contraire arrive entre ces esprits. S'il se fait quelquefois des apparitions, ce n'est que par un assemblage subit de suffisante quantité d'atomes pour former un corps quelconque, dans lequel une âme ou un esprit se loge, apparaît, et agit en conséquence de sa mission.

Mon ange gardien, nommé Jahel, qui s'était trouvé à son poste au moment que j'allais partir de ce monde, eut une dispute avec Astaroth sur la possession de mon âme. Celui-ci

se fondait sur certaines petites fredaines que j'avais faites dans ma vie, et particulièrement sur les côtelettes, la poularde et le gigot de Senlis ; mais Jahel lui ayant opposé l'absolution générale du père Jean, la décision de cette affaire devint si embrouillée, qu'il fallut en venir aux mains pour savoir à qui j'appartiendrais. Mon bon ange, qui était armé et encuirassé comme l'archange Michel, lorsqu'il se battit avec Lucifer, tira son sabre, et en porta un coup terrible sur Astaroth ; mais le malin l'esquiva, et appliqua un si furieux coup de griffes au milieu de la face de son adversaire, que je crus qu'il l'avait aveuglé. Jahel ne perdit point courage, il porta un autre coup beaucoup plus terrible que le premier, et pourfendit le diable depuis l'occiput jusqu'à trois ou quatre doigts au-dessus du croupion. Alors la dispute fut décidée, et selon toutes les lois divines et humaines, j'appartins au plus fort.

Le différend étant terminé, Jahel me toucha et nous nous trouvâmes à l'instant sur le bord de l'Euphrate. Alors mon divin tutélaire m'ayant fait faire par sept fois le plongeon dans le fleuve, je redevins tel que lorsque j'étais sur la terre ; c'est-à-dire, qu'une masse de chair parfaitement semblable à défunt mon corps, s'étant subitement formée, mon âme s'y fourra ; et voilà que je pouvais aller, venir, chanter, sauter, danser, en un mot faire toutes les fonctions que je faisais lorsque je vivais encore. Jahel me dit : “ Mon cher pupille, vous voici en état de jouir de la gloire céleste. Ce corps dont vous serez revêtu jusqu'à la résurrection générale, où vous reprendrez l'ancien, est fait pour procurer à votre âme toutes les sensations délicieuses qui vous sont préparées : et d'ici à ce temps-là, elle ne l'abandonnera point, à moins que, pour quelques raisons particulières, vous ne deviez retourner sur la terre.

“ Vous allez donc partir pour le paradis, continua Jahel ; aucunes sensations fâcheuses ne pourront y affecter votre individu. La qualité d'élu vous met à l'abri de tous maux. Mais gardez-vous de tomber de cet état de perfection ; car les plus grands saints, qui sont actuellement dans le ciel, sont

sujets à trois vices, qui sont l'orgueil, l'envie, la colère : le démon qui fait cela, vous tendra des embûches jusque dans le sein de la félicité suprême. La chute de ce réprouvé, ainsi que celle de ses compagnons, est un exemple terrible de la faiblesse, de l'aveuglement, de l'ingratitude des anges mêmes. Prenez donc garde de vous laisser séduire ; vous perdriez en un instant cette faculté inestimable de n'être sensible qu'au bonheur et au plaisir ; une réprobation éternelle serait peut-être la peine que vous encourriez.

" Le paradis n'est point tel que les hommes le croient d'après S. Paul, c'est-à-dire, ce que l'œil n'a jamais vu, ni ce que l'oreille n'a jamais entendu ; il a été réservé à l'incomparable jésuite Henriquez, d'en donner une description exacte et complète dans son admirable livre de l'occupation des saints dans le ciel. Si vous avez lu ce livre, vous aurez vu que le paradis est un lieu de délices, un lieu de sensualité, duquel les bals les plus brillants, les fêtes les plus magnifiques, les repas les plus somptueux que les hommes aient inventés, n'approchent pas plus que la lumière du flambeau n'approche de celle du soleil. Mais je vous l'ai déjà dit ; l'ennemi du bonheur des saints ne profite que trop souvent de l'ivresse où les plaisirs les plongent, pour séduire ceux qui ne sont point assez sur leurs gardes, et leur faire perdre, pour une éternité, ou du moins pour un temps, la félicité dont ils jouissent. Je dis pour un temps, car les fautes ne sont pas toujours telles qu'elles méritent une punition éternelle. Il est un certain lieu d'exil, inconnu aux humains et au pape même, où les saints coupables d'une faute légère, sont relégués pour y souffrir plus ou moins, jusqu'à l'expiation entière de cette faute. Enfin, il y a dans le paradis des tribunaux, des juges particuliers, préposés pour faire observer le bon ordre, et pour l'administration de la justice ; ce dont le jésuite Henriquez n'a point parlé.

" Voilà, mon cher pupille, ce que j'avais à vous dire pour le présent. Je vais vous quitter pour quelques heures. Ne vous étonnez point de tout ce que vous verrez pendant mon absence. Je vous rejoindrai à votre entrée dans la

gloire céleste. " En finissant ces paroles, mon bon ange disparut.

Je ne fus point sitôt seul, que la terre s'ouvrit tout à coup sous mes pieds, et je tombai dans une caverne profonde et obscure, où j'entendis voltiger autour de mes oreilles des espèces de chauve-souris qui poussaient des cris comme des cris de lapins. J'appris depuis que cette caverne était les limbes, où sont détenus les enfants morts sans baptême.

Quoique l'espace qui conduit de la superficie de la terre à cette caverne, soit de plus de 700 lieues, et que je l'eusse franchi aussi vite que la pensée, j'ai cependant remarqué que ces spéculateurs borgnes, qui soutiennent que plus on creuse avant dans la terre, plus on trouve la matière compacte et solide, plus les parties sont serrées et cohérentes, se trompent; car les lits de différentes espèces de terre, de pierres, etc., ne se trouvent point arrangés dans l'ordre de leurs gravités spécifiques ; et la cohésion de la terre n'est rien moins que l'effet de la puissance de la pesanteur des parties qui la composent. J'ajouterai en même temps que le docteur Hallay se trompe également, lorsqu'il prétend que les parties centrales de la terre sont occupées par un grand corps magnétique, puisque le centre de ce globe est l'enfer, comme vous le verrez par la suite de mon récit : au reste, ceux qui ne veulent pas me croire peuvent y aller voir.

Je traversai les limbes avec la même vitesse que j'avais franchi l'espace qui y conduit ; et en dépit de l'impulsion et de l'attraction, sur l'une ou l'autre desquelles l'on fonde la mécanique des forces centrales, cette vitesse ne reçut aucune accélération par mon approche du centre du globe.

Lorsque j'eus traversé les limbes, je tombai sur une calotte pareille au cul d'une chaudière renversée. Elle me parut de métal ; car ma chûte lui fit rendre un son à peu près semblable à celui d'une poële, que l'on bat pour épouvanter les mouches à miel. Bref, cette calotte était la calotte du purgatoire.

A l'instant de ma chute, la calotte s'ouvrit, et j'entendis pousser un cri de joie ; mais ce cri cessa aussitôt que l'on

m'eût vu ; cela provenait de ce que l'on avait pris mon arrivée pour celle de la Vierge, qui, toutes les veilles de Noël, va délivrer trois cents âmes détenues dans ce lieu.

Le purgatoire est un lieu assez éclairé, rempli d'une infinité de purgatoriens de tout âge et de tout sexe, nus et couleur de marron. Je ne fus pas longtemps dans ce pays-là sans rencontrer plusieurs personnes que j'avais connues dans ce monde. Je vis entr'autres un épicier de Bilbao, que l'inquisition avait fait brûler, parce qu'il avait trouvé un trésor après les guerres de la succession d'Espagne. Je vis aussi mon maître, dom Scabrillas, le chef de l'honorable troupe des comi-tragi-sauteurs, chez lequel j'avais commencé mes caravanes, et qui s'était cassé le cou en faisant une cabriole à S. Jean-Pié-de-Port. Le bourgeois de Bilbao ne me fit point grand accueil, parce que depuis son démêlé avec l'inquisition il était devenu sournois ; mais dom Scabrillas me parut aussi affable que lorsqu'il était sur la terre.

Après les compliments ordinaires, je demandai à mon ancien maître pourquoi je ne voyais ni feux, ni flammes, que je n'entendais ni plaintes, ni soupirs, enfin, rien de tout ce que l'on débite sur la terre touchant le purgatoire.

“ Mon cher Diégo, me répondit-il, tout ce que tu as entendu dire de ces lieux est en partie véritable. Tu es arrivé dans l'unique temps de l'année où il y a relâche à nos souffrances; voilà pourquoi tu nous vois si tranquilles. Nous ne sommes point ici brûlés d'un feu tel que celui que l'on connaît chez les vivants, mais d'un feu particulier, et mille fois plus pénétrant. Ce feu nous affecte en tout ou en partie, selon la nature des fautes que nous avons à expier. Par exemple, une femme qui aura pris trop de plaisir dans le bain, ressentira par tout le corps la punition de l'offense qu'elle a commise par la délectation générale de son individu. Un amant qui a pris un peu trop de plaisir en prenant le bout du doigt de sa maîtresse, n'est puni que par la main criminelle, et la maîtresse par le bout du doigt. Enfin, lorsque l'expiation des péchés commis par un membre est finie, celle d'un autre membre criminel commence ; ainsi du reste, jusqu'à expiation entière.

" Vers le onzième siècle, c'est-à-dire, dans les premiers temps de l'établissement du purgatoire, et même dans les trois siècles suivants, les chrétiens avaient le cœur bon ; ils employaient les trois quarts de leurs biens à faire prier pour les âmes détenues dans ce lieu expiatoire. Les prêtres, les moines s'acquittaient de bonne foi de la besogne dont ils se chargeaient. On y voit par les archives de céans, que tel qui avait été condamné à dix ans de souffrance, en était souvent quitte pour dix jours. Un chacun se ressentait de la charité qui régnait sur la terre. La plus abandonnée de toutes les âmes recevait alors plus de soulagement dans une heure, que la moins oubliée n'en reçoit aujourd'hui dans un mois. Outre les prières qui se faisaient en général, l'excédent de satisfactions particulières était réparti sur un chacun, et faisait encore un objet considérable. Cet heureux temps n'est plus, mon cher Diégo ! la piété est ralentie ; rien ne peut plus toucher les cœurs endurcis des vivants. Nous avons beau faire de temps en temps quelques tournées sur la terre pour ranimer la charité envers nous, peines inutiles.

" Il est vrai que les personnes riches font faire des funérailles pompeuses à leurs parents décédés ; que l'on y brûle jusqu'à cinq cents livres de cire ; que l'on sonne sans discontinuer ; que trente, quarante ou soixante prêtres sont quelquefois payés pour y assister. Mais comme tant de dépense ne doit son origine qu'à la vanité des vivants, le défunt, pour qui on la fait, n'en reçoit aucun soulagement.

" Quand même Dieu ne serait point offensé de tout cet appareil mondain, ne le serait-il pas de la manière dont on l'y prie ? Est-ce qu'on demande une grâce au son des basses, des violons, des flûtes, des hautbois, des cors-de-chasse, et cent autres instruments faits pour la jubilation ? Allez à une messe solennelle pour quelque riche défunt, après un prélude général de tous ces instruments, vous entendrez tout à coup un chantre entonner les trois ou quatre premières syllabes de quelques mots grecs, qu'après beaucoup de patience et d'attention vous comprendrez être un *kyrie*, *eleison ;* puis un autre beugler, d'une voix de tonnerre, aussi *kyrie*, *eleison ;*

puis quatre ou cinq autres se joindre à ces animaux, et crier tous comme des enragés, l'un sur un ton, l'autre sur un autre, *kyrie*, *eleison*, *son*, *son*, *eleison ;* puis enfin l'accompagnement de tous les instruments susdits. Comparez alors ce vacarme épouvantable avec le charivari des sorciers du sabat, vous verrez qu'il n'y a point de différence.

" Je veux cependant que dans le grand nombre il y ait quelques personnes véritablement humbles et pieuses, qui, au lieu d'employer leur argent à ces vaines cérémonies, l'envoient dans les couvents pour faire prier pour les trépassés. L'intention est louable ; mais remplit-on l'engagement que l'on contracte en recevant la pécune du bienfaiteur ? Non, le couvent augmente son ordinaire, et se donne bien de garde d'ajouter un *oremus* au baragouin journalier. D'un autre côté, si un mourant, épouvanté de l'avenir, lègue à l'église tel bien ou telle somme pour chanter annuellement tant de messes, tant de saluts pour le repos de son âme, cela s'exécute aussi longtemps qu'il y a des parents qui y veillent : manque-t-il de surveillants, adieu les obits, les prêtres ne font plus que se divertir, et boire à la santé du fondateur.

" Les congrégations, les confréries, la dévotion aux rosaires, aux scapulaires, aux saints cordons, aux saintes ceintures, aux pardons, aux indulgences, nous valaient quelque chose ; mais tout cela est tombé aujourd'hui. Les trois quarts de l'Europe sont, ou païens, ou turcs, ou juifs, ou hérétiques ; les Français sont tous déistes ou jansénistes : l'on dit les Italiens impies ; les Espagnols molinistes ou molinosistes : tellement que sans une partie de l'Allemagne ou de la Flandre, où il y a encore quelques catholiques de la vieille roche, sans les passe-ports pour le ciel, que les jésuites donnent de temps en temps, le purgatoire serait trop petit pour contenir tous ceux qui y viennent.

" Ah ! mon cher Diégo, nous n'aurions pas besoin de tous ces suffrages, s'il plaisait à notre saint père le pape d'ouvrir les portes de notre prison. Il en a le pouvoir, mais il a le cœur plus dur que l'enclume de Lopez de Séville ; nos larmes, nos cris ne le touchent pas. Quelle action héroïque cependant

que d'envoyer tout d'une traite en paradis soixante ou quatre-vingt millions de malheureux, qu'un feu terrible dévore ! Mais non, nous ne devons point nous attendre à ce bonheur ; Rome, cette Rome avare et cruelle, n'ouvre le ciel qu'à ceux qui paient ; quand on n'a rien à donner, la serrure est rouillée.

" Enfin, mon cher, voilà l'état présent du purgatoire. Malgré ce que je t'en ai dit, je suis encore bienheureux d'y être ; car si je fusse mort sur les terres de France, au lieu sur celles d'Espagne, j'étais damné à tous les diables ; les gens de ma profession sont, dans ce pays-là, excommuniés sans miséricorde ; et, comme tu sais, le salut dépend souvent du pays où l'on meurt. " Dom Scabrillas achevait ces mots lorsque la Vierge arriva. Je ne pus voir la bonne dame, parce que le sol du purgatoire s'étant ouvert à l'instant, je continuai ma route d'une telle vitesse, qu'en deux minutes je me trouvai en enfer, à une portée de carabine du palais de Lucifer.

Diégo, ayant fini ce discours, prit un restaurant, et dormit une couple d'heures, et continua sa relation, ainsi qu'on va le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI

SUITE DE LA RELATION DU VOYAGE DE DIÉGO EN L'AUTRE MONDE.

Le séjour ordinaire de Lucifer est un palais spacieux, agréable à la vue, mais d'une architecture un peu gothique. Les avenues de ce palais sont défendues par dix mille pièces de canon, de soixante-douze pouces de calibre. La grille de la seconde cour est gardée par trois cent quatre-vingt-cinq Suisses, commandés par Guillaume Tell, auquel l'empereur Albert Ier sert de tambour. Celle de la première cour est gardée par six cent quatre-vingt-quatorze diables de toutes sortes de figures, armés de griffes et de dents aiguës, vomis-

sant du feu par la gueule, le nez, les oreilles, et par le trou du cul. La principale porte du palais est gardée par vingt mille loups-garous, rangés en double haie, et bien plus redoutables que celui que je rencontrai dans l'escalier de notre hôte le Parisien ; car lorsqu'ils sont en colère, ils se trémoussent d'une telle force, que dans un instant l'air qui les environne se remplit d'étincelles qui, semblables aux bombes et aux grenades, fracassent, écrasent, brûlent et réduisent en poudre tout ce quelles rencontrent lorsqu'elles viennent à peter.

Lorsque je fus dans ce palais, un huissier de la chambre me fit entrer chez Lucifer. Ce monarque ne paraît pas si vieux qu'on le fait ; il pourrait même passer pour joli, s'il n'avait une verrue au bout du nez. Il était sur son trône, et environné de toute sa cour : il était vêtu d'une simarre de ras de S. Maur, doublée de fer blanc, et avec des parements de faïence : il avait sur la tête une couronne de buis, et tenait à la main un sceptre de fer. Son trône fut autrefois d'or massif ; mais depuis qu'il a perdu une somme considérable en jouant aux cartes, ce trône n'est plus que de bois de noyer, encore est-il tout vermoulu. Ce prince est d'un appétit extraordinaire, il mange lui seul autant que tous ses sujets ensemble. Il lui faut annuellement plus de quinze cent mille aunes de boudin, et environ six millions de quintaux de poivre ; c'est ce qui fait que cette denrée est si chère en enfer. Il dort au moins cinq mois de l'année, le reste il ne fait que végéter. Il est extraordinairement simple et crédule: il n'y a point de jour qu'on ne lui fasse accroire que les vessies sont des lanternes ; et ceux qui ont intérêt qu'il demeure tel, lui disent que sa bêtise est débonnaireté. Mais ses officiers ne lui ressemblent pas ; ce sont bien les plus malins, les plus déterminés coquins qui aient jamais existé. Parmi ces officiers, je remarquai les diables Moria, Misia, Sual, Jabes, Enac et Jaban ;

Item, les diables Rebla, Bezec, Borithon, Bala et Uriel ;

Item, les diables Achaian, Chorræon, Eases et Béelzébuth ;

Item, les diables Acaos, Cedon, Cis, Amer et Isboseth ;

Item, les diables Aphron, Rammon, Ur et Ramessés ;

Item, les diables Avon, Boanergon, Siba, Sichor et Lapidoth ;

Item, les diables Cinoth et Astaroth, qui fut pourfendu en disputant mon âme contre Jahel et qui était déjà aussi parfaitement guéri que s'il ne lui fût rien arrivé.

“ Je vis encore les diables Sin, Achas, Alex, Asmodée et Béelphégor :

Item, les diables Rajan, Boohra, Palim, Urthos et Grevianan :

Item, les diables Saroth, Faïthros, Molabi et Cosbi, qui se brûla les griffes en éclairant S. Dominique.

Comme depuis cette aventure ce Cosbi est demeuré manchot, et que par conséquent il n'est plus propre à grand'chose, il est chargé de montrer le palais aux étrangers, et de satisfaire à leurs questions sur l'état et le gouvernement de l'enfer.

Lorsque j'eus assez contemplé le seigneur Lucifer, et que j'eus parcouru les principaux appartements de son palais, Cosbi, qui m'accompagnait, m'en fit voir les environs. Le premier objet qui s'offrit à ma vue fut l'empereur Ch..., ramant des pois sous la direction d'un bostangibacha, Saxon d'origine, qui houssait les épaules à sa majesté toutes les fois qu'elle ne travaillait point à son gré. Comme j'ai toujours respecté ce grand homme, je n'osai lui demander qui l'avait réduit à une condition si basse et si méprisable ; mais je me doutai bien que ç'avait été son ambition démesurée, et le zèle un peu trop apostolique qu'il avait fait paraître dans la plupart de ses expéditions. Plus loin, je vis le pape S... Q... à l'affût sur un saule, et guettant un lièvre sur lequel il fondait son souper et celui de quinze enfants qu'il avait de la reine Elizabeth, sa femme. Ayant aperçu sa sainteté, je me jetai à genoux pour lui demander sa bénédiction ; mais le saint père me coucha en joue pour me donner un coup de fusil ; ce qui fit que je me relevai au plus vite, et que je me sauvai à toutes jambes. Un peu plus loin, je vis... ah ! mes

chers amis, lorsque je pense à ce que je vis, peu s'en faut que je ne remeure de douleur et de tristesse. Je vis mon ancien maître l'éminentissime cardinal Tongarini, jusqu'à la ceinture dans un ruisseau bourbeux, ayant une chemise bleue, dont les manches étaient retroussées jusqu'aux épaules, une toque de laine crasseuse sur la tête, le visage aussi noir que celui d'un charbonnier, et mâchant du tabac comme un Écossais ; je vis, dis-je, un si saint homme réduit à pêcher des écrevisses pour gagner sa vie. Je voulus embrasser mon doux maître, mais une puissance invisible m'empêcha d'en approcher. Je lui parlai, mais il était devenu si bègue, qu'il me fut impossible d'entendre ce qu'il me répondit. Je commençai à pleurer ; alors il se mit à beugler d'une force si terrible, qu'un troupeau de vaches qui passaient près de là, s'enfuirent et se précipitèrent dans un lac profond, où ellles se noyèrent toutes, excepté un veau que le vacher retint par la queue.

Lorsque j'eus quitté son éminence je demandai à Cosbi, pourquoi un prélat d'une si haute qualité, si sage, si vertueux, se trouvait dans un état si pitoyable. " C'est, répondit Cosbi, qu'il a fait comme ceux qui mangent leur pain blanc avant le bis. Il fait ici à peu près le même métier que S. Pierre faisait sur la terre, tandis que ce saint est aujourd'hui un grand seigneur dans le ciel. Il ne se trouverait cependant point réduit si bas, s'il eût pu se comporter comme un honnête damné ; car lorsqu'il arriva dans ce pays-ci, on le fit maître d'école à la réquisition de la signora Livia Potaccianni, qui a grand crédit à la cour : mais indépendamment de sa crasse ignorance, qui lui aurait fait perdre son emploi un jour ou l'autre, au bout de trois semaines il avait tongarinisé les trois quarts de ses écoliers ; ce qui fit qu'on le chassa, et que Lucifer jura par sa barbe que de sa vie aucun office de ce genre-là ne serait donné aux prélats italiens." Cosbi parlait encore, lorsque nous nous trouvâmes près d'une tour d'une hauteur prodigieuse, au pied de laquelle il y avait un diable tout disloqué qui demandait la charité.

Etant monté sur cette tour, je découvris à l'entour de moi un port de mer admirable, un pays immense, aussi fertile, aussi planté, aussi peuplé que les vallées de Tempé[1] ; un pays tel que le seraient les terres de la domination du pape, s'il avait le malheur d'être huguenot, un pays enfin tel que serait la F..., si tous les maltôtiers étaient pendus. Cosbi remarquant mon étonnement sur tout ce que je voyais, me dit : " Monsieur l'Elu, l'enfer n'est rien moins qu'un gouffre de feu et de flammes dévorantes, ainsi qu'on vous l'a fait accroire au pays d'où vous venez. L'on n'y est point couché sur des matelas d'airain hérissés de pointes de fer brûlant ; l'on n'y est point régalé de plomb fondu, ni de soufre et de bitume enflammés ; l'on n'y est point étourdi des hurlements épouvantables des damnés et des bêtes féroces, ni des continuels miaulements des chats ; l'on n'y est point plongé dans des cuves remplies de serpents, de couleuvres, de vipères et de crapauds ; il n'y a point de ver qui ronge le cœur, le foie, la rate à personne ; l'on n'est point plongé dans des chaudières d'huile bouillante ou de poix fondue; l'on n'y marche point sur des charbons ardents, et l'on n'y reçoit point de clystère d'eau-forte ; mais l'on y souffre des maux terribles de tout autre genre.

" Nous autres diables sommes tourmentés d'une passion plus insupportable que le feu le plus dévorant ; c'est la jalousie inexprimable du bonheur de toutes les créatures, comme celui des saints, qui n'ont autre chose à faire qu'à se divertir en paradis ; de celui des hommes, qui, étant encore sur la terre, ont la liberté de parvenir à la même félicité ; enfin, de celui de tous les animaux, qui, s'ils n'ont rien à espérer après leur vie, n'ont aussi rien à craindre. Indépendamment de cette jalousie, le chagrin cuisant que nous ressentons lorsque les peines que nous nous sommes données pour attirer quelqu'un dans notre nasse sont vaines ;

[1] Les vallées de Tempé en Thessalie, qui se trouvent entre le mont Ossa et l'Olympe, arrosées par le fleuve Penée, ont toujours passé, dans l'opinion des anciens, pour les lieux les plus délicieux de la Grèce.

les coups, les blessures, les estropiades [1] que nous attrapons de temps en temps sont encore autant de surcroît à nos maux. — A propos d'estropiades, dis-je à Cosbi, d'où vient que votre confrère Astaroth, qui a été pourfendu par Jahel, est parfaitement guéri, et que vous êtes demeuré manchot ? — C'est, répondit Cosbi, que lorsque nous nous battons avec les anges, qui sont toujours armés de pied en cap, le combat étant inégal, il n'est pas juste que nous soyons estropiés de nos blessures : mais lorsque nous avons à faire aux hommes, que nous pouvons attaquer désarmés, il est très raisonnable que nous demeurions invalides à jamais, soit qu'ils trouvent le moyen de nous estropier par force ou par adresse. Ah ! mon cher Elu, si j'avais tordu le cou à S. Dominique la première fois que l'envie m'en prit, je ne serais point dans l'état où vous me voyez : mais j'ai toujours été trop bon, et ma bonté est la cause qu'ainsi que bien d'autres que j'ai eus entre mes pattes, il est là-haut dans le fond du paradis, où il se moque de moi avec juste raison. Voilà pour ce qui nous regarde.

“ Quant aux damnés, continua Cosbi, vous saurez qu'il y a ici autant de royaumes, de provinces, de villes et de sortes de climats qu'il s'en trouve sur la terre. Chacun de ces royaumes, chacune de ces provinces ou de ces villes sont destinés à recevoir les damnés qui viennent de l'endroit de la terre qui leur correspond. Mais comme chaque damné, en conservant les mêmes mœurs, les mêmes inclinations qu'il avait pendant sa vie, est contraint de subir pendant toute une éternité précisément le contraire de ce qui a causé sa damnation, qu'il pense sans cesse au monde qu'il regrette, au paradis qu'il a perdu, et qu'il est privé de la consolation que les diables ont d'aller de temps en temps tenter quelque saint en paradis, ou posséder quelque religieuse sur la terre, le sort de ces créatures est, en quelque sorte, plus malheureux que le nôtre. Par exemple, ces femelles sensibles et délicates, si sujettes aux évanouissements, aux syncopes, aux

[1] Ce mot peut être usité en enfer, mais il ne l'est point dans ce monde-ci.

vapeurs, tombent régulièrement du haut mal toutes le fois que quelque sujet désagréable affecte leurs sens ou leur petite cervelle ; et au lieu d'une scène ridicule qu'elles donnaient autrefois, elles deviennent ici l'objet d'un spectacle aussi sale que dégoûtant.

" Cette quantité prodigieuse de femmes tendres et douillettes sont condamnées à s'asseoir six heures par jour, le cul nu sur un roc de glace, en butte à la furie du vent du nord, des grêles et des giboulées, ou aux rayons d'un soleil aussi ardent que celui du Gingiro. [1]

" Ces mères inhumaines et marâtres sont obligées d'aimer, d'élever, de veiller, de bercer, d'allaiter leurs enfants, au risque d'avoir le teint aussi ridé qu'une vieille vessie, et les tétons faits comme la besace de frère Lubin de Truxillo.

" Ces grands seigneurs, ces faiseurs de lit à part, sont contraints de coucher avec madame, de faire aussi bon ménage que Garot et sa femme.

" Ces prélats orgueilleux, ignorants ou fanatiques, sont obligés de catéchiser eux-mêmes leurs ouailles, de les prêcher d'exemple, de jeûner au moins huit jours de carême, de savoir lire un peu le latin, d'être aussi tolérants qu'un Hollandais, et aussi humbles que S. Alexis.

" Ces sangsues publiques, ces maltôtiers impitoyables sont condamnés à être aussi pauvres que Guillot de Blengy, à faire chaque semaine trois corvées sur les grands chemins, à ne manger que de la castagne et de la rabiolle [2], et à être mis au pilori tous les dimanches.

" Ces abbés poupins et débauchés, ces fléaux de la virginité sont condamnés à un satiriasis éternel, à coucher entre deux pucelles, et avoir autant de continence que S. Adelme.

" Ces magistrats freluquets, ces animaux..."

Cosbi allait continuer, mais une odeur de soufre se répandit tout-à-coup autour de nous ; la lumière fit place en un instant à des ténèbres épaisses ; un vent furieux se fit entendre ; les cris des damnés, les hurlements des animaux

[1] Royaume de la Caffrerie, sous la ligne.

[2] Des châtaignes et des raves.

remplirent les airs ; la mer s'émut et mugit d'une force épouvantable ; alors un coup de foudre qui ébranla la voûte des enfers, me précipita aux antipodes.

Ayant percé la croûte de la terre précisément entre les jambes de Xanty-you-fiou-chiou, empereur du Japon, à présent régnant, je gagnai les nues et l'éther ; et le premier spectacle que j'observai dans ma course rapide, fut cet astre resplendissant, qui, spectateur tranquille du mouvement inégal des planètes qui l'environnent, ainsi que de leurs révolutions respectives, dispense avec largesse la chaleur et la lumière à ces globes errants, qui, gravitant les uns vers les autres, gravitent tous ensemble vers le père du jour, lequel gravite à son tour vers eux tous. — Ici chacun de nous se mit à rire de l'enthousiasme avec lequel l'Espagnol racontait cette aventure singulière ; mais il ne prit point garde si nous riions ou si nous pleurions, et continua ainsi sa relation.

Je questionnai le soleil sur sa grandeur, sa densité relative; sur le degré de lumière et de chaleur qu'il contenait ; il satisfit à toutes ces questions. Je m'informai de quelle matière il était composé ; il me répondit qu'il me le dirait une autre fois ; je lui demandai s'il était mâle ou femelle ; il se mit à rire, et je passai outre.

En avançant vers cette région admirable, émaillée d'une quantité prodigieuse d'étoiles fixes qui nagent dans un vide immense, je rencontrai un million de ces corps surprenants, composés de bitume et d'asphalte, avec des queues de petroleum, [1] occupés à décrire autour du soleil des orbes plus ou moins excentriques, et dans des périodes plus ou moins longues. A mesure que j'avançais, je vis des soleils sans nombre, entassés les uns sur les autres, environnés de leurs planètes, de leurs comètes, de leurs lunes, et le tout dans la même analogie, dans le même ordre, dans la même proportion, dans le même nombre que le premier système solaire que j'avais rencontré.

Jusque-là je n'avais parcouru que le *vacuum plenum ;* j'entrai enfin dans le *vacuum perfectum*, que je traversai sans

[1] Diégo parle, selon toute apparence, des comètes.

rien voir, puisqu'il ne contient rien, et j'arrivai au faubourg du paradis.

Ce faubourg est habité par des âmes qui n'ont fait ni assez de mal pour être damnées, ni assez de bien pour être sauvées, c'est-à-dire, que leurs mérites et leurs démérites se contre-balancent. Ces âmes occupent donc l'endroit que je viens de dire, et tiennent toutes auberge. C'est chez elles que l'on prend son logement en attendant que l'on puisse entrer dans le Paradis, lequel ne s'ouvre que trois fois la semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi. Comme le jour que j'arrivai était un jeudi, je dus prendre gîte. Etant entré dans une de ces auberges, l'hôtesse me regarda fixement, et me sauta au cou, en faisant des acclamations si extraordinaires, qu'elle mit tout le voisinage en alarmes. Cette femme était ma mère. Elle avait été de son vivant la sacristine des carmélites de Bilbao. Elle me conta que mon père était le sous-gardien des RR. PP. cordeliers, à la porte desquels l'on m'avait trouvé deux jours après ma naissance. Elle ajouta que j'avais trois frères et quatre sœurs, dont deux vivaient encore, quatre étaient en enfer et un en paradis.

Il est inutile de me demander quelle fut ma joie de voir, pour la première fois, celle qui m'avait donné le jour, et si je fus fêté, régalé pendant le court espace de temps que j'avais à demeurer chez elle. Tout ce que j'ai à dire, c'est que le lendemain étant arrivé, la porte du paradis s'ouvrit à l'heure ordinaire ; je pris congé de ma mère, et je partis pour la gloire éternelle.

Ah ! mon cher maître ; ah ! mes chers compagnons, où trouverai-je des termes suffisants pour vous exprimer ce que j'ai vu dans ce séjour de délices ? L'esprit du père Henao de Salamanque, la rhétorique de Caramuel d'Oviedo, et la langue de sainte Colette d'Avilès, réunis dans la personne d'Hurtado de Penaflour, suffiraient à peine pour faire une esquisse des merveilles que le paradis contient.

J'entrai d'abord dans une rue prodigieusement large, bordée de palais et de jardins si magnifiques, que lorsque je les examinai de près, je ne doutai nullement que l'art et le

goût les plus parfaits n'eussent concouru à l'envi pour former ces lieux délicieux.

L'on ne remarque dans l'architecture extérieure de ces palais, ni cette stérilité, ni cette richesse indiscrète que l'on voit dans les bâtiments construits de la main des hommes, non plus que ces décorations ridicules, produites par l'imagination bizarre des architectes modernes. L'ordonnance générale, l'élégance des proportions, leur harmonie forment un tout qui vous saisit de respect et d'admiration. L'intérieur de ces palais n'est pas moins bien entendu que le dehors. L'on n'y voit point cet assemblage confus d'ornements capricieux; et d'attributs placés sans choix ; chaque objet correspond à l'usage de la pièce dont il fait partie, et ces pièces sont distribuées de façon que l'on ne peut rien désirer de plus, tant pour la commodité que pour la satisfaction particulière de ceux auxquels elles sont destinées.

Les jardins sont dignes de ces demeures charmantes. Si on les considère tout d'un coup, la perspective la plus riante, la plus agréable, la plus majestueuse, se présente à la vue. Si on les considère en détail, l'on voit, d'un côté, les pierres et les métaux les plus précieux employés par la main des anges, à former des figures si parfaites, que la plus belle nature n'en approche point plus que la carcasse d'Esope ne ressemble à la Vénus de Médicis : d'un autre côté, ce sont des rampes, des boulingrins, des terrasses, dont le gazon est un duvet charmant, ou du velours de toutes couleurs : d'un autre côté, ce sont des canaux, des cascades, des jets-d'eau, des fontaines d'eau claire, de lait, de miel, d'hydromel et de ratafia : d'un autre, ce sont des palissades, des berceaux, des charmilles en pastillages, des arbres, des arbrisseaux, dont le corps est d'or pur, les branches d'argent, les feuilles de cristal, et les fruits de perles, des diamants, des saphirs des rubis, des émeraudes aussi mangeables, et mille fois plus délicieux que les ananas et les topinambours ; enfin, tout ce que le génie, l'art, le goût, la magnificence peuvent réunir de plus sublime, de mieux entendu, de plus somptueux, se trouve rassemblé en ces lieux, avec autant de sagesse que de profusion.

Si les yeux procurent à l'âme un plaisir infini par un spectacle si charmant, les autres sens ne lui en procurent pas moins par les sensations qui leur sont propres. L'air semble être rempli des odeurs de toutes les toilettes de Paris, et de tous les parfums de l'Asie. Les chiens y aboient en musique; les bœufs y beuglent en faux-bourdon ; tous les oiseaux jusqu'aux coqs d'Inde et aux autruches, y chantent le plus mélodieusement du monde ; ainsi du reste, comme vous l'apprendrez par la suite.

Jusque-là je n'avais encore vu personne ; mais je ne tardai guère à revoir Jahel. Lorsqu'il fut arrivé, il me mena dans une de ces maisons que j'avais vues à mon arrivée, et dans laquelle je ne fus pas peu surpris de voir les différentes actions de ma vie, représentées sur des tapisseries autant au-dessus de celles des Gobelins, que la nature est au-dessus de l'art. Jahel me dit que cette maison était le lieu qui était destiné de toute éternité pour ma résidence ; que tout ce que j'y pourrais souhaiter me serait accordé ; qu'à cet effet je n'aurais qu'à tirer le cordon d'une sonnette qui pendait à côté de moi, et qui m'accompagnerait partout où j'irais.

Comme j'avais soif, je tirai ce cordon ; à l'instant un carillon mélodieux se fit entendre, et quatre anges habillés en femmes, ayant les cheveux en tresse et du linge d'une finesse extrême, parurent avec différentes sortes de rafraîchissements. Lorsque j'eus vidé un gobelet de vermeil d'un orgeat exquis, et mangé quelques dragées à la célestine, les quatre anges me tondirent, me lavèrent depuis la tête jusqu'au pieds, me parfumèrent, me revêtirent d'une robe de lin, blanche comme la neige, me ceignirent d'une ceinture d'un tissu d'or, me mirent un bonnet aussi pointu que celui du roi Siam, et m'armèrent d'un sabre aussi tranchant que celui de Mahomet II.

Cette cérémonie étant achevée, Jahel me dit : "Mon cher pupille, voilà les quatre domestiques qui seront désormais à vos ordres. La robe dont vous êtes revêtu est la robe d'élection. Il n'y a que les personnes qui ont passé leur vie dans quelque ordre monastique qui soient habillées ici comme elles l'étaient sur la terre. La raison de cette distinction est que

les séculiers, tels que vous, n'ont porté que des habits profanes, et que les religieux ont porté un uniforme sacré qui fut agréable aux yeux de Dieu et dont il veut qu'ils soient éternellement revêtus."

Lorsque Jahel eut achevé son discours, il me mena dans une assemblée où il y avait plus de quatre mille saints qui se réjouissaient. L'on voyait d'un côté des bains d'eau rose, où un grand nombre d'élus de tous sexes nageait pêle-mêle comme des harengs. D'un autre côté l'on voyait des femmes qui chantaient, des hommes qui jouaient à colin-maillard, des enfants qui fouettaient leur toupie. Plus loin c'étaient des chanoines qui dormaient, des curés qui buvaient, et des religieuses qui jouaient au trictrac avec des moines. Mais quelle diversité, grand Dieu ! dans les accoutrements de ces derniers ! Il y en avait de tondus, de chevelus, de chauves, de pelés, de barbus, de rasés, de chaussés, de pieds nus, de culottés et de culs nus ; il y en avait avec des coqueluchons, des capuchons longs, courts, larges, étroits, ronds, carrés, pyramidaux, pointus, cylindriques, blancs, noirs, bruns, tannés ou gris, ainsi qu'avec des robes, des tuniques, des manteaux plissés, unis, de drap, de serge, de ratine, de bure ou de molleton : l'on en voyait avec des bas, des bottes, des souliers, des socques, des sandales, des pantoufles ou des savates ; l'on en remarquait avec des cordes de fil, des écharpes de laine, des cordons de soie, des lisières de coton ou d'écorce d'arbres ; d'autres avec des ceintures de peau, des tresses de cuir, des boucles de bois, des boutons de cuivre, des agrafes de fer et des biboquets de corne.... Je n'aurais jamais fait, mes chers amis, si je voulais faire une énumération complète des accoutrements de cette classe de bienheureux.

Le divertissement étant fini, l'on chanta le *miserere* en trois parties pour le repos de l'âme du pape Léon X, que l'on tâche de tirer de l'enfer, pour faire cesser le scandale qu'il y cause par ses querelles continuelles avec Luther et Jean Huss. Après cet acte de piété, il se fit des parties de quatre, de six, de quinze, de vingt personnes et davantage, pour aller souper ensemble.

Comme j'étais un nouveau venu, et que l'on ne se pique point trop de politesse en ce pays-là, je serais vraisemblablement demeuré seul, si Jahel ne m'eût introduit dans une compagnie de vieux saints qui se disposaient à aller souper chez S. Christophe, qui régalait ce jour-là.

Lorsque nous fûmes arrivés chez le saint, Jahel me dit : mon cher Diégo, en attendant l'heure de se mettre à table, je veux vous faire voir l'arsenal du paradis, où l'on conserve par vénération les principales choses qui ont servi à la gloire des saints, et à la propagation de la religion sur la terre.

Le premier objet qui s'offrit à ma vue en entrant dans cet arsenal, fut la machine avec laquelle les anges transportèrent la maison de la Vierge de la Judée à Lorette.

Puis le cabriolet dans lequel Ste. Marguerite venait rendre visite à Jeanne d'Arc.

Le métier sur lequel on fit l'oriflamme.

La ruche qui fournit la cire pour la sainte chandelle d'Arras.

Le moulin qui a fait le papier sur lequel S. Pierre écrivait au roi Pépin.

L'anneau que Jésus-Christ donna à Ste. Catherine, lorsqu'il l'épousa.

Le mouton qui fournit la laine du scapulaire que la Vierge donna aux carmes.

La béquille avec laquelle Ste. Agnès chassait la goutte.

L'âne que S. Germain ressuscita.

Le corbeau qui nourrit pendant dix ans S. Paul, ermite.

Le pigeon qui apporta la communion à S. Elme.

L'oie qui servit de guide aux croisés de Hongrie.

Les canards de S. Nicolas, qui adoraient le bon Dieu.

La mule qui prouva le mystère de la transsubstantiation.

L'agneau de Ste. Colette, qui s'agenouillait à la messe.

Les six mois pendant lesquels S. Macaire fit pénitence pour avoir tué une puce.

Le soufflet que S. Hilarion donna à Satan dans le désert.

La révérence que la Vierge fit à S. Bernardin.

La corde avec laquelle Ste. Marie de Tours attacha le diable.

La chaudière dans laquelle on fit bouillir Ste. Vénérande sans pouvoir la faire cuire.

L'araignée qui sortit par la cuisse de S. François d'Ariano.

Puis enfin la biche de S. Anogène ; les hirondelles de S. Régalat ; le renard de S. Boniface ; les moineaux de S. Vincent ; les poules de S. Ide ; l'aigle de S. Guislain ; le cochon de S. Antoine ; le diable de S. Martin. Ma foi, j'en aurais bien vu d'autres, si la cloche n'eût sonné pour le souper.

Lorsque nous fûmes de retour, l'on servit. Ste. Claire et Ste. Thérèse prirent le haut bout ; Jahel et moi nous fûmes placés à côté de ces deux saintes ; S. François et le frère Massé, son compagnon, se placèrent ensuite, puis S. Polycrone le porte-faix ; S. Jean le manchot ; S. Cyrille le hargneux ; S. Dominique l'encuirassé ; S. Baradat le rabougri ; S. Adhelme l'intrépide ; Ste. Dorothée l'éveillée ; Ambroise Paré, Ponce-Pilate, Rabelais et S. Christophe.

Ce repas, quoiqu'on me le dit être un des plus simples que l'on fit en paradis, était bien le plus splendide, le plus magnifique que j'aie vu de ma vie, même chez M. de la Grapillardière le fermier-général, que j'ai servi pendant dix-huit mois.

Indépendamment de toutes les viandes célestes dont je ne puis vous dire le nom, il me sembla que quelque pourvoyeur ailé avait parcouru les quatres parties du monde pour rassembler cette variété infinie de mets, tant en viande qu'en gibiers, qu'en poissons, dont notre table fut couverte, et qui furent tous servis dans de grands plats d'or garnis de pierres précieuses. L'entre-mets et le dessert ne furent pas moins somptueux que les deux premiers services : les pâtés, les tourtes, les crêmes, les pâtes de toute espèce, les fruits en tous genres, tant crus, secs, que confits ou différemment préparés, les vins, les liqueurs, les fondants, les cordiaux, les excitatifs, les stomachiques et les digestifs les plus exquis furent répandus avec profusion ; enfin, tout ce que la nature

peut produire de plus excellent, de plus délicat, de plus délectable ; tout ce que l'art de la cuisine peut exécuter de plus appétissant, de plus succulent et de plus délicieux fut réuni, selon moi, pour former ce repas admirable, où, si quelqu'un trouve de la superfluité, c'est qu'il ignore que les saints ont meilleur appétit que les hommes.

Le palais n'était point le seul organe du plaisir : les yeux, le nez, les oreilles, et généralement toutes les parties de notre corps se disputaient à l'envi la gloire de procurer le plus de délectation à chacun de nos individus. La plus belle voix du monde, accompagnée de huit cors de chasse, quinze trompettes et seize tambours, nous chanta les prouesses de S. Georges, la conversion de S. Bruno, et le danger que le Lazare courut sur la Méditerranée, en venant de la Terre-Sainte à Marseille.

Mais rien ne me fit plus de plaisir qu'un moutardier de la grandeur d'un œuf d'autruche, ou environ. Le pied de ce moutardier était de rubis, et la coupe était le crâne d'un de ces mille Philistins que Samson tua avec une mâchoire d'âne. Cette coupe était enrichie de bas-reliefs admirables.... si admirables, que je ne crois pas qu'il en existe de pareils dans le ciel entier. La composition, la disposition, la correction, le goût, l'élégance, le caractère, la variété, l'expression, la délicatesse, le fini, portés au plus haut point, semblaient être réunis pour former ce chef-d'œuvre accompli. On voyait d'un côté les passages de la mer Rouge et du Jourdain par les Israélites, ainsi que celui de la Manche par le roi Jacques, lorsqu'il se sauva en France : d'un autre, c'étaient la chute des murs de Jéricho au bruit des cornets-à-bouquins des prêtres de l'ancienne loi, et la démolition du temple de Charenton ; puis le repos du soleil pendant la défaite d'Adonibesec et de ses confrères, et la même complaisance de cet astre pour Charles-Quint, lorsqu'il battit les protestants à Mulberg ; enfin, le séjour de Jonas dans la baleine, l'enlèvement d'Habacuc, et quelques autres sujets d'histoire, mais plus simples, et qui n'excitèrent point tant mon admiration que la représentation au naturel, non seulement de tous les

Israélites qui se sauvèrent d'Egypte, mais encore celle de toute l'armée de Pharaon, depuis le chef jusqu'au moindre fifre ; ainsi des autres jusques et y compris les trois cents renards qui mirent le feu aux plaines de Tamnata, et dont j'avais oublié de vous parler.

Pour le coup, père Jean ne put plus s'empêcher de rire de toutes ses forces. Oserais-je demander, dit Diégo, pourquoi le vénérable père Jean rit ! — Je ris de ton moutardier, répondit celui-ci. — Et moi je n'en ris pas, répartit l'Espagnol.

CHAPITRE XII

SUITE DU VOYAGE DE L'ESPAGNOL EN L'AUTRE MONDE.

Diégo avait assez parlé pour prendre un nouveau restaurant ; aussi prit-il celui qu'on lui avait préparé pendant son dernier discours ; ensuite il dormit un peu, puis il continua ainsi :

Lorsque la voix qui nous avait chanté les hauts faits du patriarche d'Angleterre, la conversion du père S. Bruno, et le voyage de Lazare, eut fini, l'on renvoya les instruments. Alors S. Polycrone entama une conversation sur la qualité du bois de Brésil. Cette matière fut généralement discutée avec beaucoup d'intelligence et de sagacité, et S. Baradat ne m'y parut pas le moins entendu. Lorsque cette conversation fut finie, il lui en succéda de particulières, c'est-à-dire que chacun des convives se mit à parler avec son voisin. S. François et le frère Massé s'entretinrent des chaleurs de la canicule ; S. Dominique et S. Jean le manchot parlèrent des cuirasses ; S. Cyrille et Ste. Dorothée, de l'abréviation des procédures. S. Adhelme et Ponce-Pilate discoururent de la levée des impôts. Ambroise Paré se mit à lire ; S. Polycrone se mit à dormir ; S. Christophe dormait déjà, et Rabelais parla tout seul.

Quant aux deux saintes, leur entretien roula sur leur vie passée, sur les vertus éminentes qui leur avaient ouvert le

ciel. Comme Jahel était sorti pour affaire, j'eus le loisir et la facilité d'entendre ce que ces saintes femmes dirent. En voici le précis :

Il faut avouer, ma chère sœur (c'est Ste. Thérèse qui parle) que notre réputation sur la terre, et le bonheur dont nous jouissons ici, valent bien les peines que nous nous sommes données pour acquérir l'un et l'autre.

Il y a un temps infini que je brûle d'envie de vous conter l'histoire de ma vie. Je vais vous faire d'autant plus volontiers cette confidence, qu'après Ste. Ursule, vous êtes la femme du paradis pour laquelle j'ai le plus d'estime et d'attachement : je ne sais pas même si, avec le temps, vous ne l'emporterez point sur votre rivale, tant je me sens d'inclination à vous aimer.

Avila, dans la vieille Castille, m'a vu naître. Je suis la cadette des trois filles de dom Alphonse Sanchès de Cépède, et de dona Béatrix d'Ahumade, tous deux recommandables par leur piété, et, soit dit sans vanité, par une noblesse égale à celle de Charles-Quint.

Le goût de ma nation pour le merveilleux porte mes chers compatriotes à ne lire que des histoires qui flattent ce même goût : l'héroïsme, la chevalerie, les enchantements, les prodiges, les miracles, sont les seuls faits qui les touchent ; et comme les romans et les vies des saints sont remplis de faits de cette nature, ce sont les seuls livres qu'ils lisent ordinairement ; et ce furent aussi ceux que Sanchès de Cépède lisait ou donnait à lire à ses enfants, pour leur former l'esprit et le cœur.

Je n'avais que neuf ans lorsque je commençai à prendre goût pour la lecture de la légende. Les romans ne me touchaient point encore ; les aventures qu'ils contenaient y étaient mêlées de certaines matières trop abstraites pour un enfant de mon âge ; mes sœurs, plus âgées et par conséquent plus intelligentes, en savaient faire leur profit. Pour moi, je m'en tins à la vie des saints, et je trouvai tant de satisfaction à cette lecture, que par la suite j'en fis une des principales occupations de ma vie.

Née avec un cœur tendre et sensible, avec l'imagination vive, avec cette inquiétude d'esprit qui affecte particulièrement les personnes sujettes aux grandes passions de l'âme, je ne pouvais entendre, sans être pénétrée de crainte et de trouble, les pénitences affreuses que plusieurs saints anachorètes avaient faites pour éviter l'enfer, duquel on me faisait de temps en temps des peintures effroyables : je ne pouvais lire l'histoire des tourments terribles que les martyrs avaient soufferts pour la gloire de Dieu, sans avoir un désir ardent de mourir de même pour un objet si beau.

Occupée sans cesse de ces sortes de choses, j'en perdais le boire et le manger ; je ne dormais plus, je ne faisais que rêver, et mes rêves achevaient de peindre à mon esprit échauffé ce que la lecture et les propos que j'entendais n'avaient que crayonné.

Tantôt je me trouvais sur le mont Liban, sur le mont Ored, ou sur le mont Sinaï ; tantôt c'était dans les vastes déserts de la haute Egypte et de l'Arabie ; et partout je voyais ces bienheureux solitaires des premiers siècles, les uns chargés de chaînes comme des démoniaques, se traînant à quatre pattes comme Nabuchodonozor, et broutant l'herbe comme des chèvres ; d'autres se déchirant le corps comme les faquirs des Indes, se roulant sur les ronces et les orties comme les bonzes de la Chine, et jeûnant sans cesse comme les talapoins de Siam ; d'autres se tenant debout sur une jambe, sur un fer pointu, ou les bras élevés comme les dervis du Candahar, se disloquant, se déchirant les membres comme les santons de l'Ascour, méditant sans cesse comme les sanguis du Mogol, et priant sans relâche comme les lamas du Thibet ; d'autres s'exposant aux injures de l'air comme les bramines du Visapour, se vautrant dans la neige comme les moineaux du Chili, ou se cachant dans les trous comme les blaireaux de la Westphalie.

D'autres fois je me trouvais chez les païens dans les siècles de persécution ; je ne rencontrais que des roues, des gibets, des croix, des bûchers préparés pour les supplices de cette classe d'élus, qu'un zèle intrépide faisait renverser les idoles

des nations, pour les convaincre de leur culte. Ici je voyais des bras, des jambes, des têtes séparées de leur tronc, se rejoindre en un instant, au grand étonnement d'un peuple barbare, aveugle et endurci : là c'étaient des vierges qu'on violait, d'autres qu'on lapidait, qu'on déchirait, qu'on grillait, qu'on éventrait, et qui, pour faire enrager les tyrans, se trouvaient guéries à l'instant ou la nuit suivante : plus loin c'étaient d'autres martyrs à qui l'on faisait souffrir les mêmes tourments, mais qui trouvaient à propos de demeurer estropiés, ou de mourir de leurs blessures : partout enfin c'était, tant de la part de ces saints que de celle des païens, un contraste frappant d'innovations et de préjugés, de zèle et de menaces, d'obstination et de rigueur, d'enthousiasme et de violence, de patience et de cruauté.

Je sortais de ces rêves avec l'imagination remplie de ces choses ; une lecture du même genre succédait, et achevait de me convaincre que, quoique ce monde-ci fût le meilleur des mondes possibles, l'on ne pouvait se sauver qu'en faisant précisément tout le contraire de ce que la nature et la raison nous prescrivent ; qu'il fallait anéantir l'espèce humaine en embrassant la plus étroite virginité ; tourmenter et ruiner par les jeûnes, les veilles et la discipline, ce corps que le créateur a formé ; embrasser une pauvreté volontaire, renoncer au travail, aux emplois, et par conséquent à tous les devoirs de la société, tant générale que particulière ; courir avertir les infidèles qu'ils se défissent de la religion de leurs ancêtres, sous peine d'être pris par le diable ; les convertir malgré eux, ou du moins se faire égorger pour couronner l'œuvre.

A l'aide des réflexions que je faisais sur ces choses et leurs conséquences, je conçus une telle frayeur pour l'enfer, que je courais quelquefois comme éperdue par la maison de mon père, en poussant des hurlements épouvantables.

Je n'avais pas encore dix ans que je formai le dessein de prêcher l'évangile aux Maures. J'irai parmi ces infidèles, disais-je en moi-même, je leur reprocherai leur aveuglement; je leur exposerai les vérités de notre sainte religion ; je les

exhorterai par mes sermons, par mes prières, par mes larmes à se faire chrétiens ; et si mon zèle, au lieu de les toucher, les irrite, je mourrai, et j'éviterai, par les tourments de cette vie, ceux qui m'attendent dans l'autre.

Je communiquai cette sainte résolution à un frère que j'avais, sur l'esprit duquel la légende avait fait les mêmes impressions que sur le mien : ce frère approuva tout ce que je lui proposai, et nous partîmes *incognito* pour aller convertir les Maures, ou mourir pour la foi.

L'esprit préoccupé de la gloire que nous allions acquérir par la conversion de ces infidèles, ou par la mort glorieuse qui nous attendait, nous marchions l'un et l'autre d'une ardeur extrême, quand tout-à-coup, ô ma chère sœur, quel revers ! Satan suscita un certain parent qui se trouva sur notre route, qui nous reconnut, qui nous arrêta, qui nous ramena chez notre père, où l'on trouva à propos de nous faire évaporer par les fesses les trois quarts du zèle qui, à ce qu'on prétendait, nous avait fait tourner la tête.

Voyant que nous ne pouvions devenir apôtres ni martyrs, nous résolûmes d'être ermites. Le jardin de la maison fut notre désert ; les grottes que nous construisîmes furent les cavernes où nous passions la plus grande partie de notre temps, soit à la prière ou à la lecture, soit au recueillement ou à la contemplation.

Je continuai ce genre de vie pendant un peu plus de deux ans. Au bout de ce temps-là mon inquiétude naturelle augmenta ; certain trouble inconnu affectait par intervalle toutes les facultés de mon âme, et ce trouble ne cessait pour laisser un vide affreux dans mon esprit, que le fruit de mon éducation et de mes lectures avait rempli jusqu'alors ; certain genre de mélancolie engourdit le reste de ma vivacité ; ma solitude me plaisait plus que jamais ; mais ce n'était plus pour y faire ces lectures, ces réflexions, ces méditations qui traçaient dans mon cerveau un tableau régulier, dont l'ordonnance et la symétrie m'occupaient pendant le sommeil. Au contraire, mes rêves si fréquents ne me représentaient plus que des objets monstrueux, informes et confus qui me

tourmentaient, et qui tiraient sans doute leur origine de mon imagination agitée d'une part, et de certaines dispositions physiques de l'autre.

J'étais dans cet état indéfinissable, lorsque je perdis ma mère. Certaines bienséances me produisirent alors dans le monde : mais les charmes de la société, l'enjouement de mes compagnes, les amusements de mon âge, la nouveauté, la variété des objets dont j'étais environnée, ne purent tirer mon âme de sa léthargie : la seule présence d'un jeune homme d'environ seize ans, nommé dom Pèdre de Busillos, apportait sans que je susse comment, quelque adoucissement à mes maux, et me causait une émotion que je n'avais point encore éprouvée; mais son absence me replongeait dans mon premier état.

Un jour que le hasard me fit rencontrer seule avec dom Pèdre, il m'envisagea d'un air si tendre, ses yeux avaient quelque chose de si vif, de si pénétrant, que je m'évanouis à leur aspect. Comme il n'y avait personne à portée de l'appartement où nous étions, dom Pèdre prit tous les soins possibles pour me secourir ; il y réussit ; j'ouvris les yeux ; je me trouvai dans ses bras, le visage contre le sien, tout baigné de larmes. " Charmante Thérèse, me dit-il, que vous ai-je fait pour que ma compagnie, ma seule vue puissent être la cause de l'état funeste où je vous vois ! — Hélas ! je ne sais, lui répondis-je, votre présence... vos yeux... je ne puis m'expliquer. — Serait-il possible, reprit dom Pèdre avec transport, que mes yeux eussent fait sur votre cœur la millième partie de l'impression que les vôtres ont fait sur le mien ! — Vous devez en juger par l'effet, lui dis-je. — Si cela est, s'écria dom Pèdre, mon bonheur est extrême. Ah ! divine Thérèse ! que viens-je d'entendre ? ne perdons point un temps précieux que le ciel nous envoie ; jurons-nous un amour éternel, et concertons des moyens de nous rendre heureux. — Je ne vous entends point, dom Pèdre, lui dis-je... Heureux ! cela se pourrait-il ? Je n'ai jamais connu de bonheur en ce monde, à moins que ce n'en soit un que d'être avec vous. — Oui, ma chère, ajouta dom Pèdre, ç'en est un pour vous et pour moi..."

L'arrivée d'une de mes sœurs termina notre entretien, et celle de plusieurs personnes qui entrèrent immédiatement après, empêcha que l'on s'aperçût du désordre où cette scène m'avait mise.

Aussitôt que j'eus le loisir, je courus à mon ermitage ; je m'enfermai dans ma grotte, je m'abandonnai à un nouveau genre de réflexions qui, jointes à mon inexpérience, à des désirs indéterminés, à une agitation générale et extraordinaire, me plongèrent dans un second trouble, où je ne démêlais rien mieux que dans le premier.

La nuit vint, et se passa, le lendemain aussi ; la seconde nuit était déjà bien avancée ; je venais d'entrer dans ma retraite, et j'étais toujours dans le même état, lorsque tout d'un coup j'aperçus un homme à mes genoux. Je n'eus pas la force de m'enfuir ni de crier ; il m'en resta seulement assez pour reconnaître dom Pèdre. " Téméraire, où allez-vous, lui dis-je, d'une voix tremblante ? — Vous le voyez, me répondit-il..." Alors il se tut ; il me prit les mains qu'il serra dans les siennes ; nous répandîmes des larmes, et nous demeurâmes quelque temps à nous regarder sans pouvoir rien dire. Enfin je rompis ce silence ; je lui peignis le péril où sa témérité l'exposait ; je le priai de se retirer, et j'ajoutai que s'il s'obstinait à demeurer davantage, la crainte qu'on ne le surprenne dans ce lieu allait me faire mourir de frayeur. Ces paroles furent un coup de foudre pour dom Pèdre : l'image du danger où il s'était exposé, la nécessité de me quitter, l'état où il me voyait, faillirent à lui ôter la force de s'éloigner. Enfin il m'embrassa, me dit adieu et disparut.

Jugez, ma chère, après tout ce que vous venez d'entendre, de la situation où dom Pèdre me laissa.

Le jour étant venu, je me retirai dans mon appartement ; j'y passai la matinée dans une agitation extrême ; et sous prétexte que je jeûnais, je ne voulus point dîner. L'après-midi, mon père partit pour la campagne, mes sœurs allèrent faire quelques visites ; je demeurai seule, et dom Pèdre accourut me trouver. Grand Dieu, qu'il était beau !... Anges du ciel ! qui m'êtes apparus tant de fois dans ma vie, n'en

soyez point jaloux ; mon amant était mille fois plus brillant et plus aimable que vous.

La solitude, le silence qui régnaient autour de mon appartement, la liberté dont je jouissais, enhardirent dom Pèdre : il voulut m'embrasser, je le repoussai ; je voulus fuir, il m'arrêta ; je redoublai mes efforts, il redoubla les siens ; je voulus me fâcher, mais la nature trahit mon courage, je me pâmai et je tombai sur un sopha, sans mouvement et sans connaissance. J'ignore les autres préludes de ma défaite ; je ne recouvrai le sentiment que pour voir le triomphe de mon vainqueur.

J'appris alors, ma chère sœur, que le trouble qui m'avait si fort agitée depuis quelque temps, avait son remède, ainsi que le reste des maux qui affligent l'humanité. L'enjouement, la gaîté et toutes les grâces de mon âge succédèrent à cette humeur inquiète et mélancolique, qui me faisait employer mes plus beaux jours dans la contemplation de la vie des anachorètes et des martyrs, et à chercher les moyens de les imiter. Si j'avais désormais à demeurer dans les déserts, m'écriai-je quelquefois, ce serait avec mon amant : si j'avais à mourir ce serait pour lui et non plus pour l'évangile.

Je vécus deux ans dans le sein d'une félicité digne d'être enviée. L'amour le plus tendre, l'estime la plus parfaite, une confiance entière et réciproque, des plaisirs toujours vifs, toujours nouveaux, que nous nous procurions à l'aide de certains moments que nous savions nous ménager à propos, nous rendaient les deux plus heureux mortels de la terre : mais ce bonheur ne dura guère ; la petite vérole enleva mon amant en six jours de maladie.

Cet affreux événement anéantit toutes les facultés de mon âme : je tombai à la renverse lorsque je l'appris, et je fus plus de deux jours dans une léthargie si profonde, que l'on désespéra de ma vie. Au bout de ce temps-là, je pris quelque nourriture ; ma santé revint peu à peu ; mais aussitôt que mon esprit eût la force de se représenter la perte que j'avais faite, je poussai des cris perçants en appelant mon amant, et je versai tant de larmes, que l'on craignait derechef pour ma vie.

Une douleur si extraordinaire confirma mon père dans le soupçon que certaines familiarités entre dom Pèdre et moi lui avaient causé ; il profita du désordre de ma raison, il employa la douceur et les menaces ; il m'arracha un secret qui n'eût dû être su que du ciel et du moi.

Je ne m'aperçus de ma faiblesse, que lorsque je me vis enfermée dans un couvent d'Augustines, sous la garde de quatre vieilles béates, qui me martyrisaient de leurs importunités, par leurs prédications éternelles. Ayant demeuré un an et demi dans cette espèce de prison, je crus fléchir mon père, mais il demeura inexorable ; et le monde me fut interdit pour jamais. Je tentai alors de rendre mon état plus supportable, en le rendant en quelque façon volontaire ; j'entrai dans un monastère de carmélites, où je fis profession.

Je perdis insensiblement le souvenir du siècle, mais je ne pus si facilement oublier dom Pèdre ; quelque effort que je fisse pour être toute à Dieu, je demeurais à mon amant ; mes prières, mes cris s'adressaient au premier, et mes soupirs à celui-ci : les préjugés, mon devoir remplissaient mon âme de trouble, de crainte et d'amertume, et n'ébranlaient pas mon amour. Le sommeil, qui aurait dû apporter quelque trève à mes maux, était l'état que je craignais le plus : mon imagination libre me transportait alors dans les bras de cet amant chéri ; ses regards, ses discours, ses caresses donnaient l'essor à ma flamme ; la nature aidait au prestige, et en faisait une espèce de réalité : mais si je m'éveillais dans ces moments de délices, c'était pour tomber dans un abîme de scrupules et d'horreur, où le souvenir d'une illusion passagère me paraissait un crime affreux.

Je vécus dix-huit ans en proie à cette guerre intérieure et cruelle : mais lorsque j'eus atteint un certain âge, je sentis ma tranquillité renaître et croître en proportion de la diminution de mon tempérament ; le devoir l'emporta sur ma passion ; je donnai à Dieu, sans contrainte, un cœur qu'un mortel lui avait disputé si longtemps.

Je ne sentis point sitôt le calme dans mon intérieur, que je m'abandonnai toute entière à la contemplation. Cet exer-

cice m'éleva insensiblement à un point de perfection, à un amour de Dieu si grand, que mon âme se trouva épurée de toute affection terrestre, et affranchie du joug de toutes les passions. Vous le dirai-je enfin ? Cet état plut tellement à Dieu, que son divin fils daigna se manifester à moi selon sa nature humaine, et m'épouser à la fin.

Une faveur si particulière piqua mon ambition, je prétendis à un bonheur plus grand ; mes yeux m'avaient procuré la jouissance de mon divin époux, je cherchai le moyen de le voir dans toute sa splendeur, dans toute sa gloire, c'est-à-dire, dans sa divinité, et de devenir semblable à lui.

Pour parvenir à un but si désirable, je ne trouvai point de morale plus propre que celle des sectateurs de Foe [1], ni de chemin plus court que la voix unitive des platoniciens. Je m'élevai donc au-dessus des sens ; j'abandonnai les opérations de mon esprit ; tous les objets sensibles et intelligibles ; généralement toutes choses qui sont et ne sont pas, et je parvins, non seulement à voir Dieu, comme Plotin, sans l'entremise des idées, mais encore à sentir mon âme *reculée* et *abîmée* en lui par une *présence foncière* et *centrale*, union essentielle, immédiate et plus substantielle que l'union hypostatique. Ah ! ma chère sœur, c'est là que l'époux se fait sentir à l'âme par des *touches divines*, par des *goûts*, des *illaps*, par des *suavités ineffables* : c'est là que l'âme n'est plus soi, ni par soi, mais elle existe en Dieu, elle vit par Dieu, elle est, si je l'ose dire, semblable à Dieu.

Lorsque je fus parvenue à cet état sublime de perfection, ou rien de tout ce qui existe sur la terre ne devait plus me toucher, je daignai jeter un regard sur l'ordre des carmes et celui des carmélites, et j'y vis un relâchement, une tiédeur et des désordres si considérables, que je résolus de les réformer l'un et l'autre : enfin, malgré les obstacles, les persécutions et la prison où l'on m'enferma, secondée de la grâce d'en-haut, du zèle de l'infatigable S. Jean de la Croix, je vins à bout d'introduire ma réforme dans seize monastères de

[1] Dieu chinois. (N. D. E.)

filles, et de voir, avant ma mort quatorze couvents de carmes déchaussés.

CHAPITRE XIII

SUITE DE LA RELATION DE DIÉGO.

Lorsque Ste. Thérèse eut fini son histoire, reprit l'Espagnol, elle dit à son amie qu'elle était passablement instruite de la sienne ; mais que comme elle ignorait le fond de celle de S. François, elle la priait de vouloir la lui conter. Ste. Claire acquiesça avec plaisir à une demande si raisonnable, et parla ainsi :

Le séraphique S. François, que voilà, est né à Assise en Ombrie, ainsi que moi. Après avoir passé les premières années de sa vie à apprendre le commerce, auquel son père, qui était un riche négociant, le destinait, il attrapa je ne sais quel mal en courant le guilledou avec ses camarades, et ce mal lui renversa tellement la cervelle, qu'il devint fou. — Fou ! s'écria Ste. Thérèse. — Oui, ma chère, fou, et très fou ; mais d'une folie si admirable, qu'elle servit de modèle, par la suite, à la réformation de la simplicité évangélique.

Le premier exploit que mon compatriote François fit en entrant dans la carrière qu'il courut si dignement après cette aventure singulière, fut de se revêtir de haillons, et de s'aller planter au milieu de soixante à quatre-vingts gueux qui mendiaient à la porte de l'église de S. Pierre à Rome. Après avoir demeuré quelque temps parmi ces truands, il jeta ses guenilles, reprit ses habits ordinaires, et revint à Assise ; mais sa charité pour ses confrères ne l'abandonna pas. Pour en convaincre toute la terre, il ne crut pouvoir mieux faire que de voler son père pour faire l'aumône aux ladres, et raccommoder une église sur la recommandation d'un crucifix, qui lui avait fait l'honneur de lui parler.

Le père de François interprétant mal à propos certaines

paroles de Salomon,[1] ou plutôt craignant que les pieuses libéralités de son fils ne lui fissent faire un jour banqueroute, le déshérita, et le traîna devant l'évêque pour le faire condamner. Mais le saint n'en fit pas deux fois ; il se mit nu comme un ver en présence de toute l'assemblée, rendit toutes ses hardes à son père, et renia le bon homme, pour apprendre aux parents à respecter leurs enfants ; après quoi, s'étant affublé d'une guenille qu'on lui donna, s'étant ceint d'une corde qu'il trouva, et enveloppé la tête d'un capuchon qu'il forma, il se mit à courir les champs, équipé à peu près comme Cratès.

Des actions si saintes et si édifiantes touchèrent une infinité de personnes. L'on n'entendait parler que d'enfants qui avaient volé leurs parents pour faire l'aumône ; l'on ne voyait que des fils qui avaient renié leurs pères pour s'attacher à Dieu ; l'on ne rencontrait que des gens qui avaient renoncé à tout pour aller mendier ; c'était à qui admirerait, à qui imiterait, à qui suivrait le nouvel apôtre. Bref, en moins de quatre ans la moitié de l'Italie se trouva obligée de faire la charité à l'autre ; et la quantité prodigieuse de disciples de tout sexe, de tout âge, de toute condition, que le saint personnage se vit, le détermina à former un ordre de religieux ; ce qu'il fit à la grande satisfaction d'un chacun, n'ayant encore que vingt-sept ans.

Je ne tenais point le moindre rang parmi les admirateurs de François ; mais je n'osais le témoigner ; mon père était terrible sur cet article ; il regardait le saint comme un fanatique, un écervelé ; il gémissait de la faiblesse de la raison humaine, en voyant l'ardeur avec laquelle un chacun embrassait un genre de vie, à son avis, si ridicule, si méprisable. Cependant je n'eus pas plutôt entendu parler de l'établissement que François venait de faire, que je résolus de m'y faire agréger.

Pour cet effet, je m'échappai une nuit de la maison ; je courus au monastère de Ste. Marie-des-Anges, où ayant été

[1] Celui qui vole son père et sa mère, et qui dit que ce n'est pas péché, participe au crime des homicides. *Prov. ch.* 28, *v.* 24.

reçue, fêtée, régalée comme une divinité par cet homme admirable, je fus prêchée, bénite, tondue, puis dépouillée des habits du siècle, revêtue de l'habit de l'ordre, menée chez les bénédictins de Pazzo, et de là dans une vieille église, où je devins, non pas une simple réformatrice comme vous, ma chère sœur, mais bien la fondatrice des damianites, ordre fameux, où les femmes vont sans chemise comme les capucins, sans caleçons comme les singes, et nu-pieds comme les poules ; croupissant, par humanité, dans l'ordure et la vilenie, inséparables de notre sexe ; psalmodiant, priant, méditant, gémissant, jeûnant sans cesse, et faisant tout ce qu'elles peuvent pour tourmenter leur corps, et faire enrager le diable.

Je ne fus pas longtemps sous la direction de l'homme de Dieu, sans atteindre à un si haut degré de perfection, que je servais de modèle à toutes les saintes femmes qui avaient quitté le monde ou leurs maris pour embrasser ce nouveau genre de vie. Mais cette perfection était encore bien éloignée de celle de mon directeur. François était devenu si humain, qu'il se serait plutôt laissé manger des poux, que d'en tuer un ; il était si humble, qu'il appelait les éléments, les plantes et les animaux ses frères ; il était si fervent, qu'il prêchait aux oiseaux, aux poissons, aux moutons et aux chevaux ; il était si respectable, que malgré l'air hideux qu'il avait acquis par sa manière de vivre, les oiseaux le caressaient, chantaient avec lui, et se taisaient lorsqu'il le leur ordonnait.

Les oiseaux n'étaient point seuls dociles à sa voix ; les autres animaux, le feu même lui obéissaient. Un jour qu'un chirurgien se disposait à lui cautériser les tempes pour une fluxion qu'il avait sur les yeux, il dit, en voyant le fer chaud : “ Mon frère le feu, fais-moi l'amitié de tempérer ta chaleur et de ne me brûler que le plus doucement que tu pourras ”, ce que son frère le feu fit. Une autre fois qu'il prêchait dans un endroit où il y avait un âne si fougueux, qu'il troublait tout l'auditoire, il dit : “ Mon frère l'âne, tiens-toi tranquille, et laisse-moi prêcher.” Son frère l'âne se mit la tête entre ses jambes, et ne remua plus.

Cet âne-là avait son bon sens : ainsi il n'est point éton-

nant qu'il obéit si facilement. Mais voici l'histoire d'un autre animal qui était dans le cas de ne pas entendre raison. Un loup enragé entra un jour dans une ville, mordit un grand nombre de personnes, et répandit une épouvante générale. François ayant appris cette aventure, vint trouver l'animal, et lui dit : " Mon frère le loup, si tu veux me promettre de ne plus faire le diable à quatre, comme tu as fait jusqu'ici, les bourgeois de cette ville te nourriront. " Le frère le loup fit signe de la tête qu'il ne demandait pas mieux. " Assure-moi donc de ta promesse, reprit le saint homme. " Le frère le loup leva la patte droite, et la mit très poliment dans la main du frère François. Alors le frère François dit au peuple : " Mon frère le loup, qui est ici présent, promet de vivre en paix avec vous, si vous consentez de le nourrir comme il doit l'être ; ce dont je suis caution." Toute l'assemblée promit de ne rien laisser manquer au loup. Alors le saint personnage dit : " Et toi, frère le loup, promets-tu de garder ta promesse ? " Le loup se mettant à genoux, et levant derechef la patte droite, fit entendre par gestes qu'il n'était point loup à violer ce qu'il avait promis. En effet, l'animal vécut encore deux ans, cherchant sa pitance de porte en porte, et dans une profonde paix, non seulement avec les hommes, mais encore avec les chiens de la ville et des environs.

Quoique mon compatriote aimât beaucoup ses frères les animaux, il ne laissait point de les punir lorsqu'ils commettaient quelque cas un peu grave. Il maudit une truie pour avoir tué un agneau par bêtise ; et la malédiction eut son effet. Il n'était pas plus traitable lorsque quelques malintentionnés l'interrompaient dans ses sermons. Un jour une femme s'étant avisée de sonner une clochette tandis qu'il prêchait, il lui enjoignit de se tenir tranquille ; mais cette femme continuant toujours, il commanda à Satan de l'emporter, et Satan l'emporta.

A propos de Satan ou du diable, ce qui est la même chose, je veux, ma chère sœur, vous conter un des tours que S. François lui jouait de temps en temps.

Vous n'ignorez pas que l'ennemi du genre humain est continuellement aux aguets, qu'il étudie le faible des hommes, et qu'il ne manque point de profiter de ce faible pour les faire tomber dans les pièges qu'il leur tend. Or, voici ce qui arriva. Le serviteur de Dieu était un peu enclin à la lubricité ; et comme la mollesse et l'oisiveté sont la source de ce vilain péché, c'était aussi par-là que l'ennemi commun formait ses attaques. Un jour du mois de janvier, que le saint homme était en prière dans sa cellule, le diable vint à lui, et lui dit: " Mon pauvre François, pourquoi abrèges-tu tes jours par les veilles et la mortification ? Ne sais-tu pas que le repos est le soutien de la vie, et l'arc-boutant de la santé ! Ne t'ai-je point dit cent fois que tu es encore jeune, que tu as du temps de reste pour faire pénitence ! " Vous vous imaginez peut-être que le saint perdit son temps à quelque repartie vague et inutile. Point du tout ; il se déshabilla nu comme la main, en présence de son adversaire ; il ouvrit la porte de son taudis, et puis, zeste, il partit comme un éclair, traversa les haies comme un sanglier, et courut se fourrer au beau milieu d'un buisson d'épines, qui le déchirèrent depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Satan aimait trop sa peau pour poursuivre sa proie jusque dans cette singulière espèce d'asile. François y triompha à loisir ; et ce qui est bien plus admirable, c'est que le ciel honora le triomphe de son serviteur en répandant une lumière éclatante sur le buisson, et en le chargeant subitement d'une grande quantité de roses, aussi fraîches que celles du mois du juin. Mais si le saint homme savait garder son âme des embûches que son ennemi tendait à son innocence, il ne pouvait pas mettre son corps tellement à l'abri des griffes du diable, que celui-ci ne le rossât de temps en temps, à un tel point que tout le monde en avait pitié. Enfin, c'est assez parler de ces choses ; il est temps de vous rapporter l'histoire de ce prodige inouï, de cette grâce ineffable, dont ce grand saint fut favorisé du ciel par préférence à toutes les créatures de l'univers.

François s'était retiré, sur la fin de sa vie, sur une des

plus hautes montagnes de l'Apennin, pour y vaquer plus à loisir aux méditations sublimes, auxquelles il s'était entièrement adonné ; mais cela n'empêchait pas qu'il ne me vînt voir une fois tous les mois.

Un jour qu'il devait me rendre sa visite accoutumée, je le vis crotté jusqu'à l'échine, avec son capuchon de travers, se soutenant à peine sur sa béquille, marchant de côté comme les crabes, ayant les pieds et les mains enveloppés de chiffons, et un emplâtre sur l'œil gauche. Je lui demandai qui l'avait ainsi accommodé. " Ma chère Claire ! s'écria-t-il d'une voix languissante, le Seigneur s'est manifesté à son serviteur d'une manière.... Ah ! ma chère, quel bonheur pour un ver de terre, pour un pécheur, pour un misérable ! " Comme il louait Dieu de toutes choses, je ne pus rien comprendre à ses exclamations. Est-ce que Satan vous a encore houspillé, lui dis-je ! — Non, ma chère amie, non ; vous allez entendre : le jour de l'exaltation de la sainte Croix, au matin, comme je sortais de mon réduit, je vis un séraphin à six ailes, qui descendait des nues, environné d'une lumière si éclatante, que toute la montagne parut en feu. Lorsque le séraphin fut près de moi, il me demanda si je n'avais rien à lui donner : je lui répondis que non. Alors Jésus-Christ, car c'était lui-même sous cette forme séraphique, m'imprima les marques de sa passion, et je ressentis à chaque impression une douleur si violente, que les bois et les rochers des environs retentirent des cris perçants que je jetai. Cette opération étant finie, le Sauveur disparut ; les plaies qu'il m'avaient faites demeurèrent ouvertes ; le sang en ruisselle encore ; et je regarde cet événement au dessus de toutes les merveilles que Dieu ait jamais opérées.

Quoique j'eusse été toute ma vie très disposée à croire les événements les plus extraordinaires et les plus miraculeux, je vous avoue, ma chère, que le récit de François révolta ma crédulité. Le saint homme s'en aperçut, et me demanda si je doutais encore de la vérité de ce prodige. " Oui, mon père, lui répondis-je, j'ai cru jusqu'aujourd'hui toutes vos visions, vos extases, vos querelles avec le diable, parce que

rien de tout cela ne répugnait à cette foi simple et docile, qu'une bonne catholique doit avoir pour les choses de cette espèce. Mais pour votre stigmatisation, je ne la croirai de ma vie ; c'est une illusion, un prestige, une opération du diable, qui s'est transformé en ange de lumière, pour vous surprendre, ou plutôt vous êtes un... Ah ! mon père ; notre divin Sauveur, qui a daigné descendre ici-bas, et mourir pour nous d'une mort cruelle et ignominieuse, est monté au ciel après sa résurrection triomphante ; il est assis à la droite de son père, d'où il ne doit descendre que pour juger tous les hommes. Il est impie de croire qu'il abandonne ces lieux, qu'il descende sur la terre pour y jouer des rôles indignes de lui, pour y faire des choses... Ah ! mon père, si le ciel se sert quelquefois de la foudre pour punir les coupables, ce devrait être pour exterminer ces imposteurs abominables, qui, par un zèle indiscret, pour des vues d'ambition ou d'intérêt, forgent des mensonges énormes, des blasphèmes horribles, des sacriléges exécrables, en faisant intervenir le nom de Dieu, son opération immédiate, la présence de son divin fils, dans leurs inventions diaboliques, dans leurs manéges impies... Retirez-vous de moi ; votre vue m'est en horreur, vous n'êtes plus à mes yeux qu'un monstre vomi par l'enfer..." J'allais poursuivre ; le saint ne m'en laissa pas le loisir ; il se jeta par terre en s'arrachant la barbe, en roulant les yeux comme un forcené, et en hurlant si épouvantablement, que frère Illuminé, qui l'avait accompagné, et qui, par discrétion, nous avait laissés seuls, accourut tout effrayé me demander ce qui avait donné lieu au carillon que le saint homme faisait. Je lui contai naïvement ce qui en était. Alors le compagnon de François s'écria : "Quoi ! malheureuse, vous avez osé douter un instant de la vérité de ce que l'homme de Dieu a daigné vous confier ! ô aveuglement funeste et déplorable ! Comment ne pas croire un homme que Dieu a chéri par-dessus toutes les créatures ; un homme, par lequel il lui a plu manifester sa gloire, sa puissance et son amour d'une manière extraordinaire ; un homme qu'il a choisi pour être ici-bas, par ses peines et ses souffrances, par

son humilité, sa patience et sa résignation, un second rédempteur des hommes, un homme enfin, dont les écrits, ou plutôt la règle qu'il a composée, est le vrai livre de vie, l'espoir du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'évangile, le chemin de la croix, l'état de perfection, la clef du paradis et le contrat de l'alliance éternelle ? Ce n'est pas tout, vous avez osé ajouter que ce divin Sauveur, qui est ajourd'hui assis à la droite de son père, ne descend plus sur la terre : n'avez-vous point considéré que si avant son incarnation il a daigné quelquefois se manifester aux hommes sous des apparences sensibles, comme à Agar, près de la fontaine du chemin de Sur ; à Abraham, dans la vallée de Mambré ; à Jacob, lorsqu'il lutta avec lui ; à Moïse, dans le buisson ardent et parmi les éclairs du Mont-Sinaï ; à Josué, près de Jéricho ; aux Israélites, à Bokim ; à la femme de Manoab, à Tsorba ; à Zacharie enfin, à la tête d'une troupe de cavaliers, montant des chevaux de toutes couleurs. Si, dis-je, le fils de Dieu s'est manifesté alors de tant de façons si différentes, pourquoi osez-vous affirmer, d'une audace extrême, qu'il ne l'a plus fait depuis son ascension dans le ciel ? L'époque de notre rédemption serait-elle celle de la fin de son amour pour nous, de ses soins paternels, de sa puissance, et de l'opération de ses merveilles ? Avez-vous bien pesé les suites de cette assertion impie ? Ah, ma sœur ! si ce que vous dites était vrai, les écrits de tant de saints personnages, les martyrologes, les légendes, qui nous rapportent le contraire, les décisions des souverains pontifes qui les confirment, ne seraient plus que des impostures affreuses ; la sainte et respectable tradition que l'église tient, la foi de tous les fidèles sur les apparitions réitérées de Jésus-Christ, depuis son départ d'entre les hommes, ne seraient plus qu'une illusion odieuse..." Ne m'en dites pas davantage, m'écriè-je; je crains que la terre ne s'ouvre sous moi, et ne m'engloutisse à l'instant. Ah, mon, frère ! ayez pitié d'une malheureuse, ayez pitié de ma faiblesse... En finissant ces mots, un tremblement universel me saisit, tout mon sang se glaça, une pâleur mortelle se répandit sur mon visage, mes yeux se couvrirent de ténèbres et de

larmes, mes sens se troublèrent, mes forces m'abandonnèrent, et je tombai à la renverse. L'on m'emporta sur mon grabat, et je ne recouvrai ma connaissance que pour pleurer amèrement ma faute, pour demander mille fois pardon à Dieu et à son serviteur d'une incrédulité sans exemple, et dont j'ai fait pénitence toute ma vie.

Je vous avoue, dit Ste. Thérèse, que j'avais lu une partie de toutes les choses que vous venez de me conter, dans le livre des conformités de S. François avec Jésus-Christ ; mais comme de mon temps ce livre fut attaqué de toutes parts, et qu'il tomba en discrédit, je cessai de le lire, et je me mis fort peu en peine d'approfondir la vérité des choses merveilleuses qu'il contenait, et particulièrement l'article de la stigmatisation, qui me parut au-dessus de toute créance. — Quoi ! ma sœur, reprit Sainte Claire, pour les vaines invectives de quelques hérétiques infâmes, [1] vous avez négligé la lecture d'un livre rempli de religion et de pitié ; un livre composé par un homme célèbre par son érudition, sa sainteté, et les miracles qu'il a faits ; un livre qui ne contient rien de plus surprenant que ce que tant d'auteurs fameux ont écrit de ce saint homme ; un livre enfin, qui ne rapporte rien que le grand S. Antonin n'ait rapporté de S. Dominique. D'ailleurs si les historiens de S. François ne vous touchaient pas, les bulles que les papes ont données pour la confirmation des prodiges que le ciel a opérés pour glorifier son serviteur, ne devaient-elles point vous convaincre de la réalité de ces merveilles, et surtout de la sacrosaintisation, dont tout l'ordre séraphique célèbre annuellement la fête avec autant de pompe et d'éclat que celle de la nativité du Sauveur ? Ah, ma chère sœur ! si j'eusse eu la millième partie des preuves que vous pouviez avoir de cet événement admirable, je me serais bien donné de garde de prendre le saint pour un menteur, lorsqu'il me le conta. Enfin, une marque incontestable de ce dernier fait, un argument convaincant qui doit fermer la bouche aux plus

[1] Erasme Albertus, Conrad Babius, dans l'alcoran des cordeliers, et autres.

incrédules touchant l'article des stigmates, est que le corps de François est encore aujourd'hui derrière le grand autel des Franciscains d'Assise. Ce corps est debout, entier, avec les yeux élevés au ciel, avec les mêmes plaies que le Sauveur y imprima, et dont le sang ruisselle encore. Il est vrai que depuis un certain temps le ciel, pour des raisons à lui connues, a mis un obstacle invincible à l'ouverture du caveau où ce trésor est conservé ; mais il a été vu tel que je viens de vous le décrire par le pape Nicolas V, accompagné d'un évêque et de plusieurs autres personnes ; par Sixte IV, accompagné de trois cardinaux, du duc de Milan, et d'un autre personnage d'Assise ; il a encore été vu par un gentilhomme en 1590. Pie V eut aussi la même curiosité ; pour cet effet il manda au ministre général l'ordre de faire ouvrir ce caveau, mais en vain ; le temps était venu où les efforts de tous les maçons de l'univers n'étaient plus capables d'enlever le moindre morceau de plâtre de la muraille qui ferme l'ouverture de l'endroit qui contient ce dépôt sacré.

Voilà, ma chère sœur, les principales choses qui regardent la vie de cet homme admirable, que l'on peut regarder comme un médiateur entre Dieu et les hommes, comme un autre sauveur du monde, puisque S. Dominique et lui se sont trouvés dignes d'apaiser le courroux de l'Eternel, lorsqu'il voulut foudroyer la terre pour les péchés du genre humain.

Quant à ce qui regarde l'ordre célèbre que le saint a institué, j'ose dire que cet ordre l'a emporté et l'emportera toujours sur tous les autres, tant par sa sainteté, son zèle ou la dignité des personnes qui l'ont embrassé. Cet ordre peut se glorifier d'avoir produit plus de trois mille saints, canonisés ou béatifiés, ou martyrs, ou confesseurs illustres, par la sainteté de leur vie et par leurs miracles ; d'avoir fourni six papes à l'église et plus de dix-huit cents autres sujets, tant cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et légats ; d'avoir vu dans son sein plus de cent personnages de la plus haute dignité, tels que des empereurs, des impératrices, des rois, des reines et des enfants de rois ; plus de sept cents autres

personnes de la première distinction, tels que des princes et des princesses, des ducs et des duchesses, des marquis et des marquises, des comtes et des comtesses. Cet ordre, enfin, compte encore aujourd'hui plus de cinq cent mille sujets répandus dans toutes les parties du monde, où leurs travaux, leurs vertus, leurs exemples servent de base et d'appui à la religion chrétienne, et prouvent aux incrédules du siècle qu'un tel institut est l'ouvrage même du Très Haut ; et que si le patriarche de la besace fut aussi fou que mon père l'a cru, ce fut de cette folie sage et salutaire qui l'emporte sur le bon sens ridicule et méprisable, sur cette fière et damnable raison, que les gens du monde prennent pour un rayon de la divinité, et pour l'unique flambeau qui doit les éclairer dans toute leur conduite.

Vous voyez par tout ce que vous venez d'entendre, ma chère, que l'on peut aller au ciel par des routes différentes : vous avez mérité ce bonheur par la mysticité, S. François par ses visions, et moi en me tourmentant : mais je ne sais par quel moyen ce vilain M. Rabelais que je hais plus que le diable, est parvenu en ces lieux. O maudit brouillon, bouffon railleur, débauché, ivrogne, apostat, faut-il que je te voie parmi tant d'honnêtes gens ! — Taisez-vous, vieille sotte, dit Rabelais, il y a une heure que vous braillez sans savoir ce que vous dites.

CHAPITRE XIV

FIN DE LA RELATION DU VOYAGE DE L'ESPAGNOL EN L'AUTRE MONDE, ETC.

Sainte Claire ne se tut pas, poursuivit Diégo, ainsi que Rabelais le lui avait dit ; mais craignant de s'attirer quelqu'autre apostrophe *pantagruelline* de la part du curé de Meudon, elle parla plus bas, et dit : “ Je vous jure en vérité, ma chère, que voici la dernière fois que je me trouve en compagnie de ce vilain homme-là : n'avez-vous point entendu

comme il m'a traitée ? Voilà à quoi une honnête femme s'expose en se trouvant parmi un tas de profanes, tels que ce maudit Rabelais, un Ambroise Paré, un Ponce Pilate, et quantité d'autres qui devraient être damnés comme Caïn. — Ne jugeons point si précipitamment des choses, dit Ste. Thérèse: S. Pierre a eu sans doute ses raisons pour ouvrir la porte du ciel à ces gens, que vous regardez comme profanes. Pour moi, sans entrer dans le détail des moyens par lesquels ils ont acquis le paradis, je ne suis point fâchée de me trouver quelquefois avec eux. Ces sortes de gens ont ordinairement de l'esprit, et cela m'amuse. Rabelais, par exemple, indépendamment de ses impertinences, et du délire réel ou apparent de son imagination, a la conversation remplie de traits vifs, de railleries fines et de satires ingénieuses. Ambroise Paré est un excellent chirurgien, qui raisonne fort bien de son art, et qui m'a guérie de la jaunisse sans être médecin. Pilate est un homme fort galant auprès des dames, et un politique rusé, adroit parmi les hommes ; s'il a eu trop de complaisance pour les criailleries des Juifs, il a pu se repentir de sa faute dans son exil en Dauphiné, et s'il s'est tué comme on le raconte, il a fait en gros, pour apaiser Dieu, ce que tant d'autres font en détail pour le même sujet. En un mot, j'aime les gens d'esprit. — Et moi, je les déteste, dit Ste Claire : il semble que depuis que le monde est monde, le ciel ait pris plaisir à confondre leur vaine raison, leur savoir et leur vanité. Trouvez-moi, je vous prie, un philosophe qui ait réussi à former des sectateurs aussi enthousiastes, aussi nombreux, aussi constants que le moindre chef d'ordre monastique ou de secte théologique ait fait. Ne m'alléguez point les sectateurs d'Aristote des quatre derniers siècles : car, toute femme que je suis, je vous prouverais, clair comme le jour, que si la philosophie de ce Grec ne fut parvenue à faire partie de la théologie scholastique, le règne de M. Aristote n'eût été, à beaucoup près, ni si long, ni si glorieux. Il faut donc bien prendre garde d'attribuer le zèle louable, l'entêtement, ou plutôt l'*opiniâtreté invincible* des sectateurs de ce philosophe, au pur soutien de sa philosophie, puisque

ce zèle et tout ce qui s'ensuit, n'a dû son origine qu'à la défense de la théologie de l'école qui se trouvait en quelque façon, entée sur le péripatétisme. Et si... " La béate a raison, interrompit père Jean : les philosophes de tous les temps ont fait des disciples et non des enthousiastes. Descartes, Newton, Locke ont fait des sectateurs ; mais aucun d'eux ne s'est fait égorger pour soutenir le mécanisme des tourbillons, ou l'existence du vide, ou les lois de l'attraction, ou la fausseté des idées innées. Un homme aurait beau s'égosiller en répétant qu'il vient de trouver que la lumière, telle qu'elle part du soleil, n'est point homogène ; que les différents rayons qui la composent sont sous le même angle d'incidence, inégalement réfrangibles, et portent en eux-mêmes, d'une manière inaltérable les couleurs dont les objets sont peints, personne ne l'écouterait. Mais qu'un autre homme s'avise de dire qu'il vient d'être battu par le diable, et que Dieu lui a révélé quelque mystère inouï ; qu'il débite, d'un ton d'inspiré, quelques opinions absurdes, quelque discours qui étonne, qui touche, qui épouvante le peuple ou l'éblouisse, je réponds du succès de sa mission : qu'il trouvera des partisans, des disciples, des sectateurs : le nombre, le zèle, la constance de ceux-ci augmenteront en proportion de l'impertinence des paradoxes que le chef aura débités, et des obstacles qu'on leur opposera. Ceux qui auront ri de ces sottises, ou qui les auront combattues, les embrasseront par la suite, ou par politique, ou par force, ou par faiblesse ; le système de l'inspiré deviendra un dogme sacré qu'il faudra respecter, et la secte formera un corps dans l'état qu'il sera dangereux de détruire, et même d'irriter.

" C'est bien dans ce sens que l'on pourrait dire que les grands événements proviennent des petites causes. S. François a eu des visions ; il les a débitées, et il en est sorti un des premiers ordres de la chrétienté. Ignace de Loyola s'est échauffé la cervelle en lisant Amadis des Gaules et la vie des Saints ; il a couru les champs, il a eu aussi des visions qu'il a débitées, et il en est sorti une société encore plus fameuse que l'autre : O François des François ! sans vous

les trois quarts du peuple seraient sans instruction, les veuves sans consolation, les orphelins sans pères, et les malades mourraient sans confession ! O Ignace des Ignaces ! sans vous Louis XIII n'aurait point succédé sitôt à son père, les Iroquois ne sauraient point leur *Credo*, ni les Chinois leur *Pater ;* le commerce languirait, et le Paraguai serait encore en friche ! "

Un chacun se mit à rire de l'espèce de naïveté avec laquelle père Jean faisait ces exclamations. Mais le révérend père, reprenant la parole, dit : " Oh parbleu ! Messieurs, ne riez pas tant, car je vous dis que la béate a raison, et je répète qu'il n'y a personne qui fasse des partisans plus zélés, plus constants, plus enthousiastes, plus propres à se multiplier, à s'étendre, se soutenir, se perpétuer, qu'un homme qui a trouvé le secret de captiver l'esprit du peuple par quelque absurdité. Si les caïnites, par exemple, les carpocratiens, les éonites, les flagellants, les guillemettelins, ainsi que les dulcinistes, les bégards, les bisoques, les valésiens, les christiens, les hésicastes, ainsi que les turlupins, et autres fous ne se sont point soutenus jusqu'à ce jour ; ce n'est point que leurs principes manquassent d'extravagance et d'absurdités ; mais c'est que quelqu'autre secte, plus extravagante encore, les a éteints ou absorbés. — Doucement, mon cher oncle, dit le Compère, vous ne vous apercevez pas que vous faites injure à la vraie philosophie, en confondant les carpocratiens, les dulcinistes, les bégards et les turlupins avec un tas d'écervelés qui n'avaient aucune teinture de la loi naturelle. — Réparation soit donc faite à ces messieurs, reprit père Jean ; je les adopte pour frères en ce qui concerne la conformité de leurs sentiments avec les nôtres ; quant au reste, ils n'étaient pas moins fous que les autres, et ils peuvent aller se promener avec eux."

CHAPITRE XV

CHANGEMENT DE MATIÈRE.

Lorsque père Jean eut fini de parler, nous crûmes que Diégo allait continuer ; mais nous fûmes bien étonnés de le voir étendu sur son grabat, et dans le même état qu'il était avant sa prétendue résurrection : il était rentré dans sa léthargie sans que nous nous en fussions aperçus, parce qu'ayant les yeux fixés sur le révérend, tandis qu'il parlait, nous prêtions trop d'attention à ce qu'il disait, pour observer ce qui se passait sur le grabat de l'Espagnol.

Comme cet état nous alarma moins que la première fois qu'il y tomba, et que nous nous imaginâmes qu'il allait être d'une certaine durée, nous donnâmes carrière à l'envie de rire que le récit de ce que nous venions d'entendre nous avait causée. Mais l'Anglais garda son sérieux, et ne parut prendre aucune part à notre divertissement. Père Jean lui ayant demandé pourquoi il ne riait point avec nous, il répondit : " Mon révérend, c'est que l'envie que j'en avais a fait place à une réflexion qui m'est survenue sur la nature du délire de l'Espagnol ; mais plus je m'enfonce dans cette réflexion, moins j'y vois clair. Je sais fort bien que le délire vient d'un changement à la disposition du cerveau, occasionné par la trop grande agitation, par l'extrême sensibilité des nerfs: mais je ne puis comprendre comment ces nerfs, ainsi agités, excitent l'imagination à concevoir une suite d'idées claires, distinctes, liées ensemble ; en un mot, un raisonnement parfait, sans le secours de la raison, qui est le flambeau qui éclaire notre esprit dans l'état de veille et de santé, c'est-à-dire, lorsque toutes les facultés de notre individu sont en équilibre. — Pour moi je le conçois très bien, dit le Compère, et voici comment : la formation et la nature des idées dépendent des différents mouvements, ou ébranlements, dont les fibres du cerveau se trouvent affectées par les im-

pressions que chacun de nos sens y transmet à sa manière, et la reproduction des idées vient de la reproduction des mêmes mouvements qui les ont occasionnées ; soit que cette dernière se fasse par l'impression réitérée des objets, ou par quelque cause extraordinaire, qui remue certain nombre de faisceaux de fibres appropriés à certain nombre d'idées. — Je sais tout cela, dit l'Anglais. — Tant mieux reprit le Compère ; vous en concevrez d'autant plus aisément le mécanisme des vices de Diégo, et il ne faudra point que j'aie recours aux définitions, ni aux premiers éléments de la psychologie, pour me faire comprendre.

" Le nombre, la liaison, la suite des idées que nous avons d'une chose dont nous entendons parler, s'impriment dans notre cerveau en raison de la fréquence des répétitions, des réminiscences de cette chose, de même qu'en raison de l'intérêt que nous y prenons, et du tempérament des fibres destinées à recevoir les impressions de l'image de la chose. De là la reproduction des idées plus ou moins vives d'une telle chose.

" D'ailleurs, comme aucun faisceau de fibres de notre cerveau n'est entièrement isolé, mais que tous sont liés les uns aux autres par un enchaînement naturel et nécessaire, et que les faisceaux les plus prochains sont les organes destinés à transmettre à l'âme les idées qui se trouvent avoir le plus de liaison et de rapport, l'ébranlement d'un seul faisceau doit nécessairement se communiquer aux faisceaux avec lesquels il a le plus de connexité. De là la reproduction d'une suite d'idées.

" Toutes les fois que hors de l'état de veille les mouvements de la circulation, et autres qui en dérivent, occasionnent quelques impulsions qui se communiquent aux fibres sensibles qui ont été mues par les objets, l'âme se représente ces mêmes objets : et cette représentation est d'autant plus distincte, plus suivie, plus durable, que la propagation de l'ébranlement des fibres est moins troublée, moins interrompue.

" L'Espagnol a entendu mille fois dans sa vie faire des

descriptions plus ou moins ridicules et bizarres du paradis, de l'enfer et du purgatoire ; la lecture des légendes, sa crédulité, ses réflexions continuelles ont rappelé mille autres fois les mêmes contes ; les fibres de son cerveau, destinées à recevoir les impressions de ce genre, avaient naturellement toute la sensibilité, la souplesse et l'activité nécessaires aux sensations les plus vives ; le temps et le mouvement perpétuel de ces fibres ont acquis à son âme la faculté de se représenter toutes ces choses comme s'il les avait sous les yeux. Il ne faut donc plus s'étonner si, pendant son délire, les esprits animaux portés à la tête auront mis en jeu les organes de son cerveau les plus disposés à être mus ; et si, revenu de son état, il aura cru avoir fait véritablement le voyage dont il nous a fait le récit. — Bravo, dit Vitulos : mais croyez-vous, monsieur le philosophe, que la mention que Diégo a faite en passant de la cohésion de la terre, de l'impulsion, de l'attraction, de la mécanique des forces centrales, du système solaire, etc. dérive de l'ébranlement des faisceaux de fibres contigus aux faisceaux destinés à la reproduction des idées du paradis, de l'enfer et du purgatoire, qu'il a puisées des discours des dévots, ou de la lecture des légendes ? — Pourquoi non, répondit le Compère ? Comme l'Espagnol m'a entendu cent fois traiter de ces matières, il est apparent qu'en son particulier il aura adapté ce qu'il en aura retenu aux chimères, dont son imagination se repaît sans cesse. Par exemple, il est persuadé que l'enfer est situé au centre de la terre : or, en méditant sur la route qui doit y conduire, il se sera représenté les différentes couches de terre, de pierres, et d'autres substances, dont j'aurais dit que la croûte du globe est composée : en méditant sur la vitesse avec laquelle l'âme d'un réprouvé tombe en ce lieu, il y aura adapté quelques-uns de mes raisonnements sur la mécanique des forces centrales. Il s'ensuit de là que ces idées si différentes, et puisées dans des sources si éloignées, se seront trouvées réunies, et seront devenus des pièces propres à former dans son esprit un tableau parfait, toutes les fois que les fibres destinées à la reproduction des idées, se trouveront ébranlées dans l'ordre, la pro-

portion et la durée nécessaire à la formation d'un tel tableau.

— Et la verrue du bout du nez de Lucifer, dit père Jean à son neveu, sa simarre doublée de fer-blanc, sa couronne de buis, les suisses de son palais, l'histoire de Charlemagne, de Sixte-Quint, du Prélat Tongarini, etc. tout cela viendrait-il aussi du fruit des lectures de l'Espagnol, ou de tes discours sur ces matières ? — Que cela vienne d'où il pourra, répondit le Compère, ce n'en sont pas moins des idées reproduites. Il existe certainement dans le cerveau de l'Espagnol un certain nombre de fibres qui ont été mues par la vue d'une verrue, d'une simarre, d'une feuille de fer-blanc, de quelque machine de buis, etc. Or, si tandis que son esprit était occupé à contempler Lucifer, quelque impulsion intestine a ébranlé ces fibres, elles auront aussitôt reproduit les idées auxquelles elles sont appropriés ; mais l'âme n'ayant alors aucun pouvoir de réfléchir, ces idées se seront trouvées assorties d'une manière vague et bizarre, se seront incorporées dans le rêve suivi de l'Espagnol, et en auront fait un chaînon, quoiqu'informe et défectueux."

CHAPITRE XVI

DIÉGO REVIENT DE SA LÉTHARGIE, ET NE SE RESSOUVIENT AUCUNEMENT DE SON VOYAGE EN L'AUTRE MONDE. — LE BEAU TEMPS ÉTANT ARRIVÉ, NOUS PARTONS DE L'ENDROIT OU L'HIVER NOUS AVAIT CONTRAINTS DE SÉJOURNER.

Le lendemain matin l'Espagnol revint de sa léthargie, mais il ne se ressouvenait point d'un seul mot de tout ce qu'il nous avait conté la veille ; ce qui donna lieu au Compère de disserter amplement sur les causes physiques de l'oubli des choses qui se passent dans notre imagination pendant les rêves et les délires.

Lorsque la dissertation du Compère fut finie, le Juif eut la complaisance de nous régaler de son histoire : les jours

suivants, l'Anglais, l'Allemand et le Suédois firent la même chose ; et ces histoires firent naître cent petites observations qui donnèrent lieu à quelques questions curieuses et intéressantes, dont la discussion occupa la société philosophique pendant les trois mois que nous restâmes encore dans cet endroit. Mais comme ces histoires, ces observations, ces questions sont trop longues à rapporter ici, je les réserve pour un autre ouvrage. En attendant, je passe à notre départ.

Le lecteur se souviendra que la tentative que nous avions faite avant l'hiver pour gagner Samarcand par la Tartarie orientale, avait été infructueuse. C'est pourquoi, lorsque le beau temps fut venu, le Compère résolut de diriger notre route au sud-est.

Après avoir marché environ quarante-cinq jours à travers des montagnes et des forêts immenses, abondantes en toutes sortes d'animaux, le pays devint moins fertile. Le Compère nous ayant avertis que nous allions entrer dans le désert de Samoio, nous songeâmes à l'avenir : nous fîmes une chasse qui nous procura environ six cents livres de viande que nous fîmes sécher à la fumée : après quoi nous entrâmes dans le désert, espérant d'y trouver quelques secours, qui, joints à notre viande, nous mettraient en état de le traverser sans craindre la faim.

Au bout de quelques jours de marche, nous ne rencontrâmes plus d'arbres ni de montagnes ; la terre n'était plus qu'un sable rougeâtre, couvert de mousse sèche, et de quelques plantes de jonc marin, différent de celui qui croît en Europe ; l'on n'y voyait ni rivière, ni ruisseaux ; toute l'eau qu'on pouvait trouver était une eau croupissante et verdâtre, contenue dans des étangs sans poissons : quant aux animaux, ce désert n'était peuplé que d'une espèce de belettes que nous rencontrions assez rarement ; encore fallait-il être bien subtil pour en approcher d'assez près pour les tirer.

A mesure que nous avancions, le désert devenait plus sablonneux, plus sec, plus stérile, et les belettes plus rares. Quelques jours après, le soleil ne parut plus ; nous nous

trouvâmes désorientés ; ce qui nous fit résoudre de séjourner, en attendant qu'il reparût de nouveau : mais au bout de dix jours d'attente, il n'y avait pas plus d'apparence qu'il se montrât, que le premier instant de sa disparition. Comme nos provisions diminuaient, et que les belettes étaient devenues d'une rareté extrême, le Compère se détermina à nous conduire au hasard, espérant que nous rencontrerions quelque contrée plus fertile.

Ayant marché pendant trois semaines, le soleil ne paraissait point encore, et nos vivres tiraient à leur fin. Nous nous vîmes réduits à deux livres de viande par jour entre nous huit, puis à une livre ; si bien qu'à la fin nous nous trouvâmes exténués de faim et de fatigue. Le Compère avait beau prêcher, ventre affamé n'a point d'oreilles ; père Jean avait beau nous encourager par sa constance et par sa fermeté, rien n'y faisait ; le courage et la philosophie étaient à bout. Diégo avait beau promettre d'aller à S. Jacques, et de porter un cierge à nostra signora del Pillar, le saint et la signora étaient sourds.

Enfin, nous n'avions plus de vivres, nous ne savions de quel côté tourner ; la mort s'offrait de toutes parts, lorsque tout à coup nous aperçumes un horizon bordé d'arbres. Cette découverte nous rendit la vie : nous nous remîmes en marche, nous doublâmes le pas, nous arrivâmes, nous entrâmes dans une forêt de sapins assez éloignés les uns des autres : mais rien ne nous indiqua que cet endroit fût plus abondant en vivres, que celui que nous venions de quitter.

Pour le coup l'espoir et les forces nous abandonnèrent tout à fait ; nous ne pûmes aller plus loin. Le seul père Jean tenait bon ; ses forces n'étaient point encore affaiblies, son courage naturel était au-dessus de la fortune la plus cruelle, du sort le plus affreux : si quelque chose pouvait le toucher en ce moment, c'était l'état déplorable où il nous voyait réduits.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence de nous tirer de cet état, le révérend père prit un fusil, de la poudre et des balles ; il nous dit qu'il fallait faire un dernier effort pour

nous conserver la vie, et nous laissa. Le soir étant venu, et voyant qu'il n'arrivait point, nous nous trouvâmes plus désespérés, plus accablés que jamais. Le Compère, à l'imitation de Sénèque, voulait mourir en moralisant, mais personne ne l'écoutait plus ; Diégo même ne priait plus ; notre extrême faiblesse nous avait mis dans un état d'insensibilité, où la mort allait terminer nos jours et nos malheurs, sans nous en apercevoir. Bref, le plus robuste d'entre nous, n'avait peut-être plus six heures à vivre, lorsque père Jean arriva. Le bruit qu'il fit à son arrivée, me fit ouvrir les yeux ; je l'aperçus avec un ours monstrueux sur ses épaules, et jurant comme un damné.

Lorsque le révérend eut jeté sa charge, il alluma du feu, et fit cuire une partie de sa chasse. Après quoi il nous fit prendre à chacun un peu de bouillon ; mais il ne nous laissa point manger ; il se contenta de manger pour nous : deux heures après, il nous donna encore du bouillon, ainsi du reste ; tellement qu'au bout de vingt-quatre heures, nos forces augmentèrent ; le Compère se remit à prêcher, Diégo à prier, les autres à se lamenter, et moi à pleurer : la crainte de retomber dans le même état, après que nous aurions mangé l'ours, nous faisant regretter en quelque sorte de n'être point morts avant l'arrivée du père Jean.

Deux jours après cette chasse, le révérend repartit derechef, et fut trois jours sans reparaître. Nous crûmes qu'il s'était égaré, ou que quelque bête féroce l'avait dévoré : enfin, il revint ; mais il n'avait rien ; ce qui nous obligea de ménager le reste de notre ours, et de partir le plus tôt qu'il fut possible.

Nous nous enfonçâmes donc dans la forêt, mais nous ne trouvâmes rien : si nous découvrions les traces de quelque animal, ces découvertes étaient si rares, que nous regardions cet endroit comme absolument inhabité de tout ce qui avait vie.

Pour surcroît de malheur, le soleil, qui s'était montré pendant quelques jours, était encore disparu : nous voyagions derechef sans savoir vers quelle partie du monde nous

dirigions nos pas. Bref, notre petite provision touchait à sa fin, lorsque nous arrivâmes dans un endroit où la mousse, dont la terre était couverte, fit place à une espèce d'herbe particulière, mêlée de trèfle.

Cette découverte nous fit reprendre courage. Nous avançâmes encore quelques milles, nous rencontrâmes quelques broussailles, parmi lesquelles il y avait une garenne de lapins. Père Jean fit aussitôt un piège, et prit quelques-uns de ces animaux : mais il ne nous parut point que cette garenne fût assez peuplée pour nous nourrir longtemps, c'est pourquoi nous nous mîmes en devoir de chercher s'il n'y en avait point quelqu'autre dans les environs.

CHAPITRE XVII

AVENTURE SINGULIÈRE

Nous rôdâmes quelque temps çà et là ; mais nous ne pûmes découvrir qu'il y eût d'autres garennes que celle que nous avions trouvée : nous ne désespérâmes pourtant point d'en rencontrer plus loin ; il nous paraissait impossible que ce fût là l'unique endroit de la forêt habité par ces animaux ; ce qui, comme je viens de dire, nous avait fait prendre courage à tous, excepté à l'Anglais, qui paraissait absorbé dans une telle mélancolie, qu'il ne parlait plus, il ne savait pas même s'il devait prendre quelque nourriture.

Comme nous conclûmes de séjourner trois ou quatre jours auprès de cette garenne, tant pour nous reposer, que pour en tirer tout le parti qu'il nous serait possible, le second jour de ce séjour, l'esprit de l'Anglais parut plus troublé que jamais. Tantôt il avait le visage enflammé, les yeux étincelants, et marchait d'une grande vitesse ; tantôt il pâlissait, sa vue s'égarait, il s'arrêtait, s'asseyait, en faisant des gestes qui ne dénotaient que trop l'état affreux où son âme était plongée.

Le soir étant arrivé, il se coucha près de nous sur le

gazon, mais il ne put reposer ; il s'agitait, se tournait, s'asseyait et se recouchait sans cesse ; il soupirait, il gémissait, et criait quelquefois comme s'il fût devenu fou.

Vers le matin il fut plus tranquille ; il parut même prendre quelque repos : mais bientôt après il se leva d'une vitesse extrême ; il marcha quelques pas avec précipitation ; il s'arrêta tout court ; il revint à nous ; puis, étendant les bras, serrant les poings, et jetant vers le ciel un regard terrible, il s'écria : " Non !... c'en est fait ! la fortune inexorable m'a persécuté toute ma vie ; elle me brave en ce moment ; je vais me mettre pour jamais à l'abri de ses coups." En même temps il saisit une corde, il se la passe au cou, et court pour se pendre au premier arbre. Mais le Compère le poursuivit, l'arrêta, le ramena, et lui adressa les paroles suivantes :

" Mon ami, j'ai souvent entendu dire que la manie de se pendre prenait quelquefois aux Anglais, mais on me disait en même temps qu'ils exécutaient cela avec tout le sang-froid imaginable ; et vous vous êtes préparé à cette action par des agitations et des grimaces de démoniaque. Ce n'est pourtant point que je préfère la manière de vos compatriotes à la vôtre ; car si l'envie de me pendre me prenait à mon tour, je crois que je ne la mettrais en exécution ni d'une façon ni de l'autre : je raisonnerais auparavant, et je ne me livrerais point si facilement à ce désespoir funeste, qui se manifeste aux uns sous l'ombre d'une mélancolie sombre et farouche, et aux autres par les symptômes d'une frénésie enragée.

" Il est vrai que par ce que vous nous avez appris des aventures de votre vie, vous n'avez point lieu de vous louer des faveurs de la fortune : il est encore vrai que tout ce que vous avez souffert depuis quelques jours, est un rengrégement de maux capables d'ébranler la constance de l'homme le plus intrépide : enfin, il est vrai que nous ne sommes point sûrs de sortir jamais de ce désert affreux ; mais ce qui est passé est passé, il n'y faut plus songer. Quant à l'avenir, nous avons des apparences plus consolantes que ces jours derniers: nous sommes arrivés dans un endroit où la terre commence à

se couvrir d'herbes, où nous avons trouvé quelques lapins qui nous servent de nourriture, et où nous pouvons en découvrir d'autres ; ainsi du reste, jusqu'à ce que le destin, las de nous poursuivre, nous conduise dans une contrée plus fertile.

" Vous vous êtes vu il y a quatre jours au bord d'un précipice affreux, et sa vue n'a fait sur vous que l'effet ordinaire qu'il fait sur les autres hommes : aujourd'hui, que vous commencez à vous en éloigner, il vous effraie d'une manière horrible, et vous courez vous y précipiter. Quelle inconséquence !

" Notre mort est prochaine ou elle est éloignée; si elle est prochaine, ce n'est point la peine de l'avancer ; si elle est éloignée, nous avons encore le temps de voir la fin de nos maux. La vie est le plus beau présent que la nature nous ait fait ; c'est être ingrat que d'y renoncer si légèrement. Si le sage ne doit point non plus se laisser éblouir par les honneurs et la prospérité, il ne doit point non plus se laisser abattre par les malheurs : la douleur et l'infortune sont les aliments de la vertu, ainsi que le contraire est la pierre de touche de la philosophie. " Il y a bien plus de constance à user la " chaîne qui nous tient, qu'à la rompre, dit Montaigne, et " plus de preuve de fermeté en Régulus qu'en Caton. C'est " l'indiscrétion et l'impatience qui nous hâtent le pas... C'est " le rôle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir " dans un creux, sous une tombe massive, pour éviter les " coups de la fortune... Tous les inconvénients ne valent pas " qu'on veuille mourir pour les éviter. Et puis il y a tant de " soudains changements aux choses humaines, qu'il est mal " aisé de juger à quel point nous sommes justement au bout " de notre espérance. Toutes choses, disait un mot ancien, " sont espérables à un homme pendant qu'il vit."

" Je ne nie cependant point qu'il y ait des circonstances malheureuses où la mort est préférable à la vie ; mais elles sont très rares, et l'état où nous sommes en est bien éloigné."

Lorsque le Compère eut fini de parler, père Jean lui dit : " Je voudrais bien savoir pourquoi mon cher neveu s'arroge le privilège d'empêcher les gens de se pendre lorsqu'ils en ont

envie. Crois-tu que ce fatras de lieux communs que tu viens de débiter lui rendront la jambe mieux faite : Tu as prêché mille fois contre la tyrannie et la violence ; mais je ne trouve rien de plus tyrannique, de plus violent, que d'empêcher un homme de faire à sa fantaisie, surtout lorsque ses actions ne portent aucun préjudice à personne.

" Or ça, notre ami, continua père Jean, en s'adressant à l'Anglais, n'écoute point mon neveu ; c'est un bavard qui les trois quarts du temps ne sait ce qu'il dit ; il fait le philosophe, et il aurait souvent besoin des leçons de ses propres disciples. Crois-moi, pends-toi. Il y aurait de la lâcheté à reculer après avoir été si loin."

Ici père Jean nous défendit à tous, sous peine d'encourir son indignation, d'empêcher l'Anglais de se pendre, si l'envie lui en continuait. Mais, par un effet singulier de cet esprit d'inconséquence et de contradiction que l'homme porte en soi, l'Anglais, qui s'était montré plus déterminé que jamais pendant le discours du Compère, perdit courage à celui du révérend ; les trois quarts de ses transports s'évaporèrent ; un embarras extrême, causé par le remords d'avoir été si loin, et par la honte de reculer, lui succéda : en un mot, je ne sais si dans ce moment le pauvre Anglais était plus digne de compassion que de risée. A la fin, excité par les railleries du révérend qui s'était aperçu de son embarras, son courage se ranima ; il reprit tranquillement le chemin de l'arbre vers lequel il avait couru un moment auparavant comme un désespéré, il grimpa dessus, et s'y accrocha avec autant de gravité, que si ç'eût été la plus belle action de sa vie.

A peine l'Anglais fut-il mort, que père Jean se mit en devoir de le décrocher : et comme le Compère lui demanda ce qu'il prétendait faire de ce cadavre, le révérend lui répondit qu'il voulait le manger. Cette réponse nous fit horreur à tous, mais le révérend père persista dans son entreprise ; il vida, il écorcha l'Anglais le plus proprement du monde, il le coupa en quartiers, puis il nous tint le propos suivant :

" Mes enfants, voici de la provision au moins pour huit

jours. L'horreur ridicule que l'on a de manger de la chair humaine, le respect imbécile que l'on a pour le cadavre d'un homme, ne tirent leur origine que de notre ignorance, ne sont fondés que dans notre imagination. Cette chair n'est point autre que celle des animaux que nous mangeons. Le germe d'un homme n'a point d'autre origine que celui d'un bœuf ou de tel autre animal que ce soit : c'est une même substance un peu différemment modifiée ; il est fécondé de même, le même mécanisme le développe : l'homme n'acquiert son accroissement, il ne vit, il ne s'entretient qu'à la manière des autres animaux, c'est-à-dire, par l'appropriation, par l'assimilation de quelques particules de matière, qui avaient appartenu auparavant à quelques autres individus ; et la mort n'est en général, tant chez l'homme que chez la brute, qu'une obstruction totale, qu'une cessation de toutes les facultés animales, et des fonctions du corps.

" La chair humaine n'a donc rien en soi qui puisse empêcher d'en faire usage. Ce n'est donc que par un effet de notre ignorance ou de notre orgueil que nous ne la mangeons point : de notre ignorance, parce que nous n'en connaissons point véritablement la nature ; je viens de la démontrer : de notre orgueil, parce que nous nous imaginons sottement que cette chair est d'une nature infiniment supérieure, infiniment plus respectable que celle des autres animaux mangeables. Quel aveuglement ! Si le corps humain est, comme on l'enseigne au peuple, d'une nature au-dessus de celle des brutes, parce qu'il est la coque ou l'enveloppe qui renferme une âme immortelle, laquelle abandonne le corps à la mort ; ce corps abandonné n'a donc plus rien en soi qui nous porte à le respecter davantage que celui d'un bœuf, d'un mouton, d'un cochon dont nous mangeons tous les jours : au contraire, si l'homme est en tout semblable aux brutes, pourquoi avoir d'autres égards pour son cadavre que pour celui de ces derniers ? Nous sommes bien orgueilleux de nous élever si haut, ou bien injustes de les abaisser si bas.

" Le respect que l'on a pour un corps mort, et qui empêche de le manger, est donc ridicule et mal fondé. D'ailleurs,

qu'importe à qui n'est plus, que son cadavre soit enterré, brûlé ou dévoré ? Tôt ou tard les parties qui composent ce cadavre doivent se dissoudre, il doit être anéanti ; le chemin qui mène à cet anéantissement ne peut donc qu'être très indifférent à celui qui est mort ; que ce chemin soit long ou court, droit ou tortueux, large ou étroit, égal ou raboteux, c'est pour lui la même chose ; la terre, le feu, l'eau, l'estomac des hommes, des vers, ou de quelque bête féroce, sont pour lui une sépulture égale. Enfin, s'il y avait quelque choix à faire pour la sépulture de l'homme, l'estomac humain devrait l'emporter sur tout : nous ne pourrions mieux témoigner notre estime, notre respect pour nos semblables, qu'en devenant nous-mêmes leur tombeau, qu'en les mangeant, qu'en les convertissant en notre propre substance. [1]

“ Cependant je n'entends point qu'il soit bon de manger un homme mort de maladie, surtout de maladie épidémique ; mais il y a des cas où l'homme est mangeable et très mangeable même. Tantôt un charretier se trouve écrasé par sa charrette ; un charpentier tombe du haut d'un bâtiment et se tue ; un couvreur en fait autant ; tantôt un galant se bat en duel et perce son rival, un voleur assassine un richard, la justice pend le voleur.... et la guerre ! ventre-bleu, la guerre ! que d'occasions n'apporte-t-elle pas de faire ripaille aux dépens de notre espèce ? Mais non : l'on enterre le charretier, le couvreur et le galant ; l'on mène le voleur à la voirie, et l'on enrage de faim sur un champ de bataille couvert de morts.

— Révérendissime père Jean, dit Vitulos, il me semble qu'il y a quelque chose de révoltant, de cruel, à manger le corps de son semblable. — Eh ! quelle différence y a-t-il entre de la chair et de la chair, répartit le révérend ? n'ai-je point déjà fait voir que la chair d'un homme mort n'est point autre que celle d'un bœuf ou de tel autre animal ?

— Je veux, dit le Compère, que notre chair n'ait rien en soi qui la distingue de celle des autres animaux, mais les hommes sont si sensuels, si cruels, lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs

[1] Comme faisaient les Massagètes à leurs pères et mères.

désirs effrénés, et surtout leur gourmandise insatiable, que si la mode de manger de la chair humaine venait à s'introduire, ils s'égorgeraient à la fin les uns les autres pour se dévorer ensuite. L'on aurait beau leur représenter que les tigres et les léopards, malgré leur extrême voracité, respectent leur espèce ; qu'il n'y a peut-être point d'exemple où l'un de ces animaux ait dévoré l'autre de propos délibéré, ils s'entre-chasseraient comme ils chassent les lièvres et les sangliers, et ils en viendraient à un point où l'on verrait les petits enfants au marché comme l'on y voit des cochons de lait. Que l'on ne traite pas mes conjectures de paradoxes, car je soutiens qu'il fallut que l'homme fît un tout autre effort contre le cri de la nature, pour parvenir à ce point de cruauté qu'il exerce journellement envers les animaux, pour assouvir son odieuse voracité, que pour venir à celui d'aller à la chasse humaine, et de faire une boucherie de sa propre espèce.

"Ce n'est pas toutefois que je trouve cruel ou révoltant de se nourrir d'un cadavre dans la plus grande nécessité : car, malgré les objections que M. Vitulos a faites à mon cher oncle, j'avoue que dans les circonstances où nous sommes, je serais peut-être le premier à manger de l'Anglais, si nous n'avions dans ce moment la ressource de la garenne. Je ne trouve point non plus qu'il soit déraisonnable que vingt hommes, abandonnés dans un désert ou à la merci des flots, et prêts à périr de faim, tirent au sort pour voir qui d'entre eux sacrifiera sa vie pour la conservation des autres ; mais je répète que si l'usage de la chair d'un homme mort de l'une ou de l'autre manière dont mon oncle a fait mention tout-à-l'heure, venait à s'introduire dans les cuisines, les hommes en vie courraient grand risque : leur voracité naturelle l'emporterait d'autant plutôt, d'autant plus facilement sur l'humanité, que, de l'état où ils sont aujourd'hui à l'égard des brutes, ils n'ont, comme j'ai dit, qu'un pas à faire pour parvenir au même point à l'égard les uns des autres. [1]

[1] Le lecteur est averti une fois pour toutes, que lorsque le Compère invective contre les hommes, c'est toujours contre les hommes civilisés.

“Je vais prouver ma thèse ; et si je m'y prends d'un peu loin, je n'en reviendrai pas moins au but que je me propose.

“Si vous entrez dans les étables d'un laboureur, vous y verrez un troupeau de pauvres bêtes, chérir, caresser, se fier à un homme qui les élève, qui les nourrit, qui les accable de soins intéressés, qui les flatte d'une main traîtresse, pour les livrer ensuite à leur bourreau, c'est-à-dire, au boucher.

“Si vous vous transportez de là dans les étables de ce dernier, vous entendrez le bœuf beuglant, la brebis bêlante, appeler sans cesse leur premier maître, lui annoncer que l'heure de ses soins ordinaires est venue ; que son retardement les afflige, que sa présence les consolerait ; tandis que le traître, qui vient de les vendre et de les livrer, s'en retourne gaiement chez lui chargé du prix de leur tête. Cependant si un bruit soudain se fait entendre à la porte de cette étable, la brebis, qui ignore l'horreur de sa destinée, bondit de joie, et croit que son maître chéri la cherche pour la conduire aux champs : le bœuf s'agite et mugit de satisfaction ; il croit que son maître chargé de la nourriture qu'il attend, va remplir la crèche à laquelle il est attaché : mais, au lieu de ce maître si attendu, c'est le boucher impitoyable qui vient les arracher de ce lieu, pour les mener dans l'endroit où il exerce ses cruautés ordinaires, pour les assommer, les égorger, les déchirer sans pitié, sans miséricorde, pour les transporter ensuite dans une boucherie, dont le spectacle horrible semble réjouir la vue de ces vils esclaves, [1] payés pour procurer à leurs maîtres l'abominable satisfaction d'assouvir leur gourmandise enragée de la chair et du sang de presque tout ce qui a vie sur la terre.

“Cet échantillon suffisait pour prouver ce que j'ai avancé : mais poursuivons.

“Les boucheries ne sont point les seuls théâtres de la cruauté des hommes envers les animaux. Si vous entrez dans la cuisine de quelque grand, vous y verrez la timide volaille

[1] Tels que les maîtres-d'hôtel, les dépensiers, les pourvoyeurs, ou autres chargés de la dépense et des provisions de bouche.

aussi cruellement maltraitée : ici c'est un cuisinier qui égorge de tendres pigeons, qu'à peine la nature a couverts d'un peu de duvet : là ce sont des faisans, des poulets, des canards ou autres animaux de cette espèce, qui palpitent et qui nagent dans leur sang. Si de là vous portez vos pas vers la plaine et les forêts, vous n'entendrez que des coups de fusils redoublés, que les cris perçants du gibier blessé ou expirant : la légèreté de sa course, la rapidité de son vol, ses ruses, son adresse, ne peuvent le mettre à l'abri de l'avidité, de l'acharnement, de la barbarie du chasseur. Les rivières les plus rapides, les lacs les plus profonds, les mers les plus orageuses n'ont même pu mettre les poissons à couvert de la dent meurtrière de l'homme : il semble que la terre, dénuée d'herbes, de racines, de plantes et de fruits, n'offre à la voracité effroyable qui le tourmente qu'un globe de sable, chargé d'un petit nombre d'animaux propres à lui conserver la vie, et qui vont lui échapper. Comment donc ne dévorerait-il point son semblable, s'il connaissait une fois le goût qu'a la chair humaine ?

— L'ami, dit père Jean, il me parait que ton imagination se ressent un peu de la diète que tu as faite. — Qu'elle s'en ressente ou non, reprit le Compère, ce que je viens de dire n'en est pas moins vrai, et d'autant plus vrai que depuis l'éléphant jusqu'au ciron, rien n'échappe à la cruauté de l'homme. S'il assomme, s'il égorge, s'il mange les animaux mangeables, ceux qui ne le sont pas n'en sont pas plus à l'abri de ses coups : tantôt il en tue un pour quelque usage particulier ; tantôt il en dissèque un autre pour s'instruire ; tantôt il en éventre un troisième pour s'amuser.

“ S'il construit, s'il équipe, s'il arme un vaisseau, il vous dira que *c'est pour courir à travers les mers glaciales, à la poursuite de quelques baleines, dont l'huile est nécessaire pour peindre sa maison, corroyer son cuir, et graisser ses bottes.* S'il habitait une simple cabane de roseaux ou de feuillages, comme les premiers hommes on fait, sa maison n'aurait pas besoin de peinture : s'il allait nu-pieds comme eux, il n'aurait besoin ni de souliers, ni de bottes ; s'il leur ressemblait, enfin, l'huile

de baleine ne lui serait pas plus nécessaire que la graisse humaine n'est nécessaire à la baleine.

" S'il ouvre un animal vivant, et qu'à l'aide d'une lunette il y découvre ce qu'il n'a jamais vu, il criera au prodige ; il fera part de sa découverte à tout l'univers ; il dira *que Dieu est admirable dans ses opérations :* comme si cette découverte était plus admirable que ce qu'il voit tous les jours ; comme si l'on ne pouvait s'apercevoir des opérations merveilleuses du Créateur, qu'en martyrisant, qu'en disséquant les créatures ; comme si la puissance de Dieu ne pouvait se considérer qu'au microscope.

" *Mais*, dira-t-on, *si l'on casse la patte à un animal*, *si on lui arrache un œil*, *si on lui ouvre le ventre*, *etc.*, *c'est pour faire quelques observations utiles à la médecine et à la chirurgie*, *ou pour prendre la nature sur le fait dans ses opérations*, *ce qui instruit et amuse tout à la fois.* Fort bien : c'est pour cela que les médecins et les chirurgiens sont aujourd'hui si habiles, et qu'ils tuent si peu de monde. Mais les animaux, à la conservation desquels la nature s'intéresse autant qu'à la nôtre, ont alors le même droit sur nous. Que dirait-on cependant si un chien, devenu chirurgien, cassait la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien ? Que dirait-on si un chat arrachait l'œil à un enfant, pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique sont étendues sur la rétine? Que dirait-on, enfin, si une biche, armée du scalpel, ouvrait le ventre à une nouvelle mariée pour y découvrir le mystère de la génération, ou seulement pour satisfaire sa curiosité ? Ne crierait-on pas au meurtre, à la cruauté ? ne tuerait-on pas le chien, le chat et la biche, ou tout autre animal qui aurait osé commettre un attentat si horrible ? On ferait plus : les hommes irrités se ligueraient pour exterminer entièrement l'espèce qui aurait produit de si exécrables individus. Eh ! pourquoi donc les animaux ne se liguent-ils pas contre les hommes qui les traitent si inhumainement ? C'est que les animaux sont doux, peu colériques, jamais vindicatifs, jamais méchants ni cruels par réflexion. O hommes civilisés ! je le répète donc, si vous goûtiez une fois de votre chair, il

ne vous faudrait point ajouter beaucoup à votre cruauté naturelle, pour vous égorger et vous manger les uns les autres.

— Eh! ventrebleu, dit père Jean, laisse-les s'entr'égorger et se dévorer : s'ils sont tels que tu le dis, il n'y a pas plus de mal qu'ils purgent la terre de leur espèce qu'il n'y en a que tu te taises, car, pour le peu que tu continues, tu battras tout à fait la campagne, et tu la feras battre de même à ceux qui sont assez simples pour t'écouter. Lorsque tu commences à brailler, tu fais comme ces déclamateurs éternels, qui raisonnent à tort et à travers, et qui croient faire monts et merveilles, lorsque le vulgaire, ébloui de leur enthousiasme frénétique, de leurs grands mots vides de sens, leur prodigue ses louanges insensées. Quant à moi, je ne t'écoute plus.

" Or ça, mes amis, continua le révérend, je vais mettre une des fesses de défunt notre confrère sur la braise : si l'envie prend à quelqu'un d'en tâter, qu'il le dise d'avance, pour que j'augmente la portion."

CHAPITRE XVIII

DÉPART DE CET ENDROIT. — SERMON DU COMPÈRE. — DÉSESPOIR DE DIÉGO.

Le Compère, fatigué de parler, ou piqué du compliment de son oncle, mit fin à son discours. Alors la société fit son dîner de quelques lapins rôtis ; mais l'envie ne prit à personne de tâter du ragoût du révérend.

Le dîner étant fini, l'on tint conseil sur ce que l'on aurait à faire le lendemain. Il fut conclu que l'on irait à la découverte de quelque garenne ; que si l'on n'en trouvait point, l'on reviendrait tirer de celle-ci autant de lapins qu'il serait possible, et que l'on partirait le quatrième jour, comme il avait été résolu dès le commencement.

Le lendemain matin six d'entre nous furent à la découverte, mais ils ne trouvèrent rien : c'est pourquoi nous partîmes au jour fixé, en dirigeant toujours notre route à

l'aventure, parce que le soleil ne s'était point encore remontré.

Au bout de cinq jours de marche à travers un terrain aride, nos vivres nous manquèrent de nouveau : le sixième jour nous jeûnâmes ; le septième nous fûmes bien aises de manger chacun une tranche de l'Anglais, dont père Jean, qui avait pris un goût extrême pour la chair humaine, conservait encore une cuisse et la moitié d'une épaule.

Le huitième jour nous trouvâmes derechef quelques pelouses de gazon, quelques sapins épars à une assez grande distance les uns des autres, et peu de temps après, encore une garenne ; mais elle était quatre fois moins peuplée que la première.

C'est pourquoi nous conclûmes d'en tirer tout ce qui nous serait possible, de le partager et de nous séparer, pour que chacun de nous, se trouvant plus en état de pourvoir à sa subsistance, tâchât de gagner par le chemin qu'il jugerait à propos, quelque contrée habitée, soit par les Chinois, soit par les Tartares, ou par quelque autre peuple. Mais avant d'en venir à cette séparation, le Compère trouva bon de nous donner encore quelques conseils philosophiques. Pour cet effet, il monta sur une éminence, nous fit approcher tous, et nous parla en ces termes :

"Mes chers amis, l'intolérance et la persécution nous ont amenés en ces lieux. L'habitude et la délicatesse de notre constitution nous empêchent d'y vivre de l'écorce de ces arbres, de cette herbe insipide dont les premiers hommes ont peut-être fait leurs délices. Nous ne devons donc nos malheurs qu'à la barbarie de nos semblables, qu'à la manière dont nous avons été élevés c'est-à-dire, à l'état de la société dans lequel nous sommes nés. Or, puisque cet état est la source de tous les maux, sa dissolution ne peut être que celle de tous les biens ; renonçons-y pour jamais ; fixons notre séjour dans ce désert ; acquérons insensiblement la force de soutenir l'intempérie des saisons, et la nourriture grossière que la nature nous offre ; vivons d'herbes et de racines ; faisons-nous des tanières comme ces lapins que nous

avons trouvés, et nous serons heureux comme ils l'étaient : séparons-nous surtout, non seulement pour que chacun de nous pourvoie plus aisément à sa subsistance, mais encore de crainte que la présence de l'un ou de l'autre ne réveille en nous le désir de retourner parmi les hommes.

" Regardons-nous donc comme des pélerins, qui, après un long voyage, sont prêts à rentrer dans leur patrie, efforçons-nous de perdre toutes les connaissances que nous avons acquises dans le cours de notre vie : en un mot, redevenons semblables à nos premiers parents, qui vivaient errants, sans industrie, sans parole, sans guerre, sans liaison, sans besoin de leurs semblables, se suffisant à eux-mêmes, contents de peu, vivant des seuls aliments que la nature leur offrait, heureux enfin, et mille fois plus heureux que tous les rois de la terre.

" Si après notre séparation, le hasard conduit quelqu'un d'entre nous dans une contrée plus fertile que celle-ci, qu'il y fixe son séjour : la facilité qu'il aura à se procurer ses besoins, lui fera d'autant mieux oublier comme il a vécu, et lui fera préférer mille fois son état à celui des tyrans odieux, ou de ces lâches esclaves, qui vivent au milieu des villes, en butte à toutes les passions, à tous les vices et à tous les maux qu'on puisse imaginer.

" Si le même hasard lui fait rencontrer une femelle sauvage de son espèce, ou une femelle policée, mais abandonnée dans ce désert, qu'il approche de la première, si la nature, l'exige ; qu'il approche également de la seconde, mais que ce soit sous condition, sous promesse qu'elle n'apprendra aux enfants qui naîtront de leur commerce, aucuns mots, aucuns signes qui puissent augmenter leurs idées, leurs connaissances, leurs désirs, leurs besoins, et faire leur malheur ; que pour cet effet, elle les abandonnera lorsqu'ils seront en état de brouter l'herbe, et de distinguer les racines propres à leur subsistance d'avec celles qui ne le sont pas.

" Tel d'entre nous qui se sera trouvé dans le cas que je viens de dire, et qui en aura agi de la manière que je lui prescris, pourra s'applaudir d'être le père d'une nation

nouvelle ; d'une nation sauvage, robuste, heureuse, indépendante, du moins jusqu'à ce que quelque animal policé vienne lui apprendre qu'il y a des lois, des arts, des sciences, etc. ou que, par un concours de circonstances malheureuses, cette nation devienne l'artisan de ses propres malheurs, en inventant elle-même toutes ces choses.

— Mes enfants, dit père Jean, pour le coup, la diète a entièrement fait tourner la tête à mon neveu. Il ne s'agit point ici de discuter si l'état de nature est préférable à l'état de société, ni de savoir ce qu'un homme qui veut devenir sage doit faire, lorsqu'il rencontre une femelle de son espèce dans les bois. Nous sommes ici huit personnes ; nous sommes dans un désert immense, d'où nous ne sommes pas sûrs de sortir de notre vie ; nous sommes, dans un canton où les vivres sont si rares, qu'il est impossible que nous subsistions quinze jours de la chasse d'un mois ; que chacun de nous prenne donc son parti ; qu'il cherche à se prolonger la vie, en attendant que le hasard lui procure l'occasion de rencontrer mieux : choisissez tous votre route, pour moi je vais prendre la mienne."

A ces mots, le Juif, l'Allemand et le Suédois demandèrent un de nos fusils, quelques munitions, quelques provisions, nous dirent adieu, et disparurent. Nous ne restions plus que cinq, le Compère, père Jean, Vitulos, Diégo et moi ; mais la bande était trop forte pour subsister ; il fut résolu de nous séparer dans l'instant, et de prendre chacun le chemin que nous jugerions à propos.

Nous consentîmes d'autant plus facilement à cette triste résolution, que les circonstances où nous nous trouvions nous ôtaient tout autre moyen de nous conserver la vie. Le Compère s'applaudissait déjà de toucher au moment où il allait rentrer dans l'état de nature : il nous débita encore mille visions philosophiques sur cet état, et avança des paradoxes si extravagants, que j'aurais cru qu'il avait perdu l'esprit, si je n'eusse su que son cerveau était dérangé par les jeûnes que nous avions faits.

Il n'y avait que l'Espagnol qui était inconsolable. Lorsque

nous fûmes prêts de nous séparer, il se mit à pousser des hurlements épouvantables. " Ah! mon très cher et très honoré maître, s'écria-t-il, philosophe incomparable ! dont le soleil n'a point vu de semblable depuis Pékin jusqu'à Salamanque! Ah ! très redoutable, très vertueux et très secourable père Jean, consolateur des affligés, pourvoyeur des affamés, dont l'âme stoïque est aussi inébranlable que les murailles du Capitole... et vous, mon ami Jérôme, que va devenir sans vous le pauvre gentilhomme Diégo-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos ? que va devenir sans vous le pauvre Diégo ! Cet état de nature, que mon doux maître dit être le plus heureux état de la vie, est pour moi une perspective effroyable, est pour moi un état... Ah ! je ne puis vivre dans cet état de nature... Je veux toutefois que ce soit un bon état, puisque mon cher maître le dit : mais je n'y puis penser sans frémir d'horreur... La seule idée que je m'en forme, me fait dresser les cheveux aussi raides que la pique de dom Garcias de Palastro... Ah ! malheureux, que vas-tu devenir ? Quoi ! vivre seul, sans amis, sans secours, sans consolation... Hélas ! pauvre Diégo, pauvre Diégo, comment supporteras-tu les horreurs de la solitude, sans être né ours ou chat-huant ? comment souffriras-tu l'ardeur d'une inflammation, si personne ne te saigne ; les douleurs d'un abcès si personne ne te le perce ; et la dislocation d'un membre, si personne ne te le remet ? Comment guériras-tu de la fièvre, si on ne te donne le quinquina ; de la v....., si l'on ne t'administre le mercure ; et de la diarrhée sans l'ipécacuanha ? Qui te nourrira, lorsque tu ne pourras plus marcher ? Qui te défendra de la gueule du loup, lorsque tu seras le plus faible ? Qui t'appliquera un emplâtre au talon, si tu es piqué d'un scorpion ? Ah ! si les maux qui peuvent nous arriver dans cet état de nature que mon cher maître vante tant, finissaient tout d'un coup, je ne me plaindrais pas : mais je peux me casser une jambe, et vivre encore six mois dans des douleurs insupportables ; un chancre incurable peut me rongir une fesse, et je puis vivre des années dans des tourments affreux ; une fistule maudite

peut me survenir à l'anus, me ronger l'intestin rectum et tout ce qui en dépend, sans avoir le moindre pauvre petit chirurgien pour me faire l'opération. O état de nature ! état de nature ! tu n'es pas mon état. "

Lorsque Diégo eut fini sa jérémiade, il fut conclu que nous ne nous séparerions que le lendemain. Nous nous remîmes en marche, et nous fîmes encore environ quinze milles.

Le lendemain à la pointe du jour père Jean aperçut un daim ; et comme cet animal était à la portée du fusil, le révérend le jeta par terre. Cette trouvaille nous remit le cœur au ventre. Père Jean, Vitulos, Diégo et moi résolûmes de ne point encore nous séparer ce jour-là : mais le Compère voulait absolument cette séparation ; il lui tardait de devenir sauvage ; cependant on ne l'écouta pas.

Ayant fait cuire une partie de ce daim, nous continuâmes notre chemin. Vers le soir nous aperçûmes que le terrain formait une pente sur notre gauche ; nous prîmes cette route en moins d'une heure nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau rempli d'écrevisses. Pour le coup il ne fut plus question de séparation : le Compère jura qu'il voulait vivre et mourir avec nous, et qu'il n'abandonnerait point le ruisseau sans être sûr de trouver mieux. Ayant planté nos tabernacles dans cet endroit, nous nous remîmes d'autant plus aisément des fatigues de notre voyage, qu'il ne se passait point de jour sans que nous ne vissions quelques animaux sauvages venir boire à ce ruisseau, ce qui donnait occasion à père Jean d'en jeter de temps en temps quelqu'un sur le carreau. Il ne nous manquait plus que de revoir nos pauvres camarades : mais soit qu'ils prirent une route tout-à-fait contraire à la nôtre, ou qu'ils fussent péris nous n'en apprîmes aucune nouvelle.

CHAPITRE XIX

CONTINUATION DE NOTRE VOYAGE. — DÉCOUVERTE D'UN PEUPLE INCONNU.

Après avoir séjourné environ huit jours, le Compère proposa de remonter le ruisseau, dont la source paraissait être à l'est. Nous consentîmes d'autant plus volontiers à cette proposition que nous n'avions rien à craindre de la disette, aussi longtemps que nous n'abandonnerions point ce ruisseau.

Nous marchâmes à petites journées. Au bout de quinze jours, nous arrivâmes dans un endroit où ce ruisseau sortait d'entre des rochers escarpés ; ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route.

En deux jours et demi nous eûmes traversé ces rochers, et nous nous trouvâmes dans une plaine immense qui nous parut habitée.

Etant avancés environ deux milles dans cette plaine, nous rencontrâmes trois ou quatre cabanes de figure ronde, composées de branchages entrelacés et couvertes de roseaux. Etant entrés dans l'une de ces cabanes, nous n'y trouvâmes ni meubles, ni ustensiles, sinon quelques nattes de jonc étendues près d'un foyer où l'on avait fait du feu dans la journée même. Nous visitâmes les autres cabanes, et nous trouvâmes partout la même chose, à la réserve d'un peu de fromage, et d'une dizaine de livres de viande enfumée que nous prîmes pour passer outre.

Deux ou trois milles plus loin, nous rencontrâmes deux enfants d'environ dix ans, couverts de peaux, et gardant un troupeau de chèvres : aussitôt que ces enfants nous eurent aperçus, ils se mirent à courir à toutes jambes en poussant des cris affreux, et entrèrent dans un petit bois où nous les perdîmes de vue. Ayant dirigé notre route sur la leur, nous traversâmes le bois, et nous arrivâmes dans une habitation

composée d'une cinquantaine de cabanes, toutes habitées par une nation à demi-sauvage, vêtue de peaux, et parlant à peu près comme les grenouilles croassent.

Dans un instant nous fûmes environnés de toute la bourgade. Les hommes étaient armés d'arcs, de flèches et de longs bâtons dont la pointe était durcie au feu ; quelques-uns mêmes avaient des haches, ce qui nous fit croire qu'ils avaient relation avec quelque nation à qui le fer était connu, car, pour eux, il ne nous parut point qu'ils exerçassent aucun art, aucun métier, en un mot, qu'ils connussent d'autre occupation que la chasse. Quoique ces hommes fussent tous armés, ils ne témoignèrent en aucune manière de vouloir nous faire du mal : au contraire, ils nous présentèrent du lait dans une espèce de jatte de bois, qui paraissait avoir été creusée avec la pointe d'un couteau ; après quoi ils nous offrirent de la viande sèche, quelques fruits inconnus en Europe, mais de très mauvais goût.

Nonobstant ce bon accueil, nous nous tînmes sur nos gardes, et nous refusâmes d'entrer dans leurs cabanes. S'étant aperçus de notre défiance, ils nous menèrent dans une hutte vide, qui se trouvait à la portée du pistolet des autres, et nous firent entendre par signes que nous pouvions nous en accommoder. Ensuite le plus âgé d'entr'eux ramassa une cinquantaine de petites pierres blanches, parmi lesquelles il en mit quelques noires : puis ayant mis ces pierres dans son bonnet, les chefs de famille s'approchèrent et en tirèrent chacun une. Ceux auxquels les pierres noires tombèrent, poussèrent un cri de joie, disparurent à l'instant, et revinrent un moment après avec cinq chèvres et une jatte de bois, qu'ils nous présentèrent, en nous faisant signe que nous pouvions nous servir de ces animaux pour en tirer le lait. Après quoi ils furent chercher chacun leur femme, et nous proposèrent de les tirer au sort ; ce que nous fîmes pour leur complaire. Lorsque nous fûmes ainsi partagés, toute la bourgade environna notre cabane, et se mit à hurler si épouvantablement, que Diégo faillit mourir de frayeur. Ces hurlements n'étaient cependant qu'une espèce de canti-

que, par lequel ils nous souhaitaient toutes sortes de plaisirs et de prospérités.

Lorsque le cantique fut fini, nos hôtes s'éloignèrent environ deux cents pas de notre cabane ; ils s'assirent sur leur cul, à la manière des tailleurs, et nous laissèrent avec ces femmes. Pendant ce temps-là, celles-ci nous firent entendre par leurs gestes, par leurs caresses, la raison pourquoi elles étaient envoyées ; mais nous étions trop épuisés par les fatigues que nous avions essuyées, pour les aider à remplir l'objet de leur mission : d'ailleurs, elles étaient si laides, si mal propres, qu'elles étaient plus capables de nous faire passer toute envie, que de nous en donner. Voyant que nous ne remuions pas, elles se mirent à hurler comme si on les eût écorchées. Alors père Jean nous dit : " Vertu de froc ! Si nous ne satisfaisons ces femelles-là, leurs maris et toute la f... bourgade vont nous tomber sur la carcasse. — J'aimerais mieux être empalé, répondit le Compère, que d'en toucher une ; — et moi aussi, dit Vitulos ; — et moi de même, ajouté-je : — et moi non, dit Diégo ; il faut apprendre à se vaincre dans ce monde, c'est un péché que d'être si délicat : mais hélas ! la nature me refuse son secours dans ce moment-ci ; il ne me reste que le désir de bien faire. O mon bon ange ! vous savez que dans tout cas d'impossibilité le désir est réputé pour fait."

Lorsque Diégo eut fini de parler, le révérend dit qu'il avait bien prévu que cette besogne allait retomber sur lui : il se mit donc en devoir de s'en acquitter, et s'en acquitta si bien, que ces femmes furent ensuite de la meilleure humeur du monde.

Au bout de deux heures, nos hôtes se rapprochèrent de notre baraque, se mirent à beugler comme auparavant, les maris reprirent leurs femmes, et l'on nous laissa tranquilles.

Lorsqu'ils furent partis, le Compère nous dit : " Je ne sais à quoi ceci tournera ; mais il me semble que nous sommes chez une nation qui est plus disposée à nous faire du bien qu'à nous faire du mal. Ces hommes nous ont offert peu de choses, mais ils ont nous offert tout ce qu'ils possèdent.

O nations policées ! recevez-vous ainsi l'étranger ? Non ; vous lui demandez des passe-ports, vous le mettez en prison lorsqu'il n'en a pas ; s'il en a, et qu'il séjourne parmi vous, vous ne lui donnez rien sans intérêt, ou sans vue d'intérêt ; vous lui faites payer le plus cher que vous pouvez ce qu'aucun animal ne paie sur la terre, c'est-à-dire, sa subsistance ; vous lui tendez des embûches, vous le trompez, vous le ruinez, vous le tourmentez, vous le pendez enfin, si en suivant la loi naturelle, il a le malheur de violer les lois barbares que vous avez forgées."

Environ une demi-heure après, deux députés de la bourgade nous apportèrent environ trente livres de viande fraîche, et firent mille cérémonies ; mille contorsions en nous la présentant ; puis ils se bouchèrent les oreilles avec les doigts, et se mirent à hurler comme leurs compagnons avaient fait auparavant. Le Compère leur témoigna, par ses gestes, que nous leur étions très obligés de leurs égards et de leur générosité ; mais ils ne parurent pas faire grand cas de cette espèce de témoignage. Père Jean s'imaginant qu'il leur fallait des expressions de reconnaissance plus sensibles, se mit à faire des grimaces épouvantables, et à beugler d'une si terrible manière, que je craignis que la baraque ne croulât, et nous ensevelit tous. Les deux députés, sensibles aux politesses du révérend, lui crachèrent au visage, et l'essuyèrent avec leur barbe.

Une faveur si singulière anima père Jean, il redoubla ses grimaces et ses beuglements ; nous nous mîmes à faire comme lui, les deux envoyés en firent autant, toute la bourgade accourut au bruit, et fit chorus ; ce tintamarre infernal dura jusqu'à ce qu'épuisés et couverts de sueurs, nous tombâmes tous à la renverse.

Cette scène acheva de nous concilier la bienveillance de nos hôtes : pour marque de leur estime, ils allumèrent un grand feu vis-à-vis de notre cabane, laissèrent deux hommes qui passèrent le reste de la journée, et toute la nuit, à en avoir soin.

Le lendemain père Jean voulut rendre visite à nos hôtes.

Ayant chargé nos deux fusils de frais, il en donna un à Vitulos, et garda l'autre pour lui : le Compère et moi prîmes chacun un arc ; Diégo se chargea de la marmite, et nous nous mîmes en marche. Le révérend marchait le premier ; Diégo le suivait en frappant sur la marmite en guise de tambour ; le Compère et moi faisions le corps de la troupe, et Vitulos l'arrière-garde.

Lorsque nous fûmes arrivés à la cabane de l'ancien, père Jean déchargea son fusil pour lui faire honneur. L'ancien, qui n'avait jamais reçu d'honneur pareil, prit l'épouvante, et se mit à courir en criant comme un énergumène. Cette aventure mit toute la bourgade en alarme : mais père Jean ayant témoigné que nous ne leur voulions point de mal, tout le monde se rassura : l'ancien complimenta le révérend, et finit par nous donner deux chèvres et cinq jeunes filles, qui parurent fort satisfaites de leur destinée.

La visite étant finie, nous retournâmes dans le même ordre, à notre baraque, tandis que quatre hommes, marchant en cadence, conduisaient nos nouvelles provisions.

Le reste de la journée se passa fort tranquillement de part et d'autre. Le soir étant venu, père Jean, en qualité du plus fort, s'appropria la plus belle de nos filles ; le Compère, comme philosophe, s'empara de celle qui suivait ; quant à Vitulos, Diégo et moi, nous tirâmes les trois autres au sort.

Au bout de deux jours l'on nous retira nos femmes, et l'on nous en donna d'autres. Nous ne perdîmes point au change, soit que ces dernières fussent plus belles, ou que le changement réveillât notre appétit. Cela continua ainsi pendant trois semaines. Au bout de ce temps-là, le Compère ne put plus contenir l'excès de sa joie : il courait quelquefois autour de notre cabane en faisant des sauts et des cabrioles tels que Diégo n'avait faits de sa vie. " O divine philosophie ! s'écria-t-il dans l'enthousiasme qui l'agitait, je n'ai jamais douté que ta lumière ne conduisit l'homme à la connaissance du vrai : mais je ne me serais point imaginé qu'il y eût des hommes qui vécussent heureux, sans être aussi sauvages que les ourangs-outangs, ou les rhinocéros.

Voici cependant un peuple à demi sauvage, à demi sociable, qui jouit de tout le bonheur que l'on puisse désirer en ce monde : il jouit de tous les avantages de la santé la plus robuste ; il vit dans un pays qui n'est ni assez riche pour donner de l'envie à personne, ni assez stérile pour y manquer du nécessaire, lorsque l'on sait se contenter de la nourriture la plus simple. Ce peuple est doux, humain, généreux, exempt de crainte et d'ambition, de jalousie même ; il n'a ni lois, ni religion, ni préjugés qui le tourmentent. Un vieillard vénérable est le père commun de ce peuple fortuné, sans en être le maître : il n'a rien à demander à ses enfants, rien à leur donner ; il n'a que des conseils paternels à leur procurer. O peuple mille fois heureux ! je veux finir mes jours avec toi. Je déteste mon ingrate patrie ; je veux brûler les haillons que je porte, et qui me rappellent encore la mémoire des états policés ; je renonce à ma langue maternelle ; je ne veux plus que croasser ou hurler comme tu fais ; je veux, en un mot, mourir et être enterré au milieu de toi."

En finissant ces mots, le Compère se dépouilla nu comme la main, et jeta ses habillements dans le feu ; puis s'étant couvert le dos d'une peau que nous avions trouvée dans la baraque, il se mit à croasser comme les grenouilles ; et quelques instances que nous lui fîmes, nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible.

CHAPITRE XX

RAISONNEMENT DE L'ESPAGNOL SUR L'ÉTAT DU COMPÈRE

Diégo avait cru d'abord que le Compère badinait ; mais lorsqu'il vit que c'était tout de bon, il se leva en s'écriant : "Je crois, en vérité, que mon doux maître est devenu fou. Serait-il possible que le plus grand philosophe de la terre eût perdu l'esprit tout d'un coup ? Juste ciel ! qu'est-ce que de nous ? Hélas ! le révérend père Yvo de Ribeira avait bien raison de

dire que les choses d'ici-bas sont fragiles et périssables. "Tout ce qui existe dans le monde, disait-il, n'est porté à " sa perfection qu'avec lenteur et par degré, mais un instant " l'absorbe ou l'anéantit. Le blé semé dans les champs doit " être un certain temps dans la terre avant que ses parties " séminales commencent à végéter, se développer et s'éten- " dre ; avant qu'elles brisent l'enveloppe qui les renferme ; " alors il lui faut un temps beaucoup plus considérable pour " passer les différentes formes, par les différents degrés " d'accroissement nécessaires, par lesquels il parvient à son " état de perfection et de maturité. Mais en est-il là, un " vent impétueux annonce tout à coup un orage terrible ; " une grêle foudroyante arrive qui l'écrase et le hache en " pièces.

" Un pêcheur bâtit une cabane sur le bord de la mer ; un " second pêcheur en bâtit une autre près de celle-là, et " d'autres pêcheurs en font de même ; insensiblement la " nouvelle habitation s'accroît, les habitants s'y multiplient, " l'industrie y devient nécessaire, le commerce s'y introduit, " et les arts de même ; un prince bienfaisant accorde à ce " lieu des privilèges dictés par sa sagesse et par sa prudence; " l'habitation devient une ville grande et opulente ; la " renommée porte aux quatre coins de la terre, que cette " ville égale Tyr et Carthage. Alors un valet ivre oublie " une chandelle dans un magasin ; le feu prend à des " matières combustibles ; la maison brûle, l'embrasement se " communique à toute la ville, et en moins de 24 heures, il " ne reste d'un endroit si florissant qu'un monceau de " décombres fumants."

" Ah ! père Yvo de Ribeira, père Yvo de Ribeira, si vous étiez présent à ce spectale funeste et déplorable qui est devant nos yeux, que ne diriez-vous pas de l'esprit humain ! Hélas ! vous en diriez la même chose que ce que vous venez de dire de l'accroissement lent et graduel du blé qui couvre les campagnes, de celui d'une ville riche et florissante, et de leur destruction subite.

" En effet, si l'on considère l'esprit de l'homme immédiate-

ment après sa conception, l'on verra que les nerfs étant encore faiblement animés, cet esprit n'éprouve que des sensations extrêmement faibles et confuses, ne réagit sur les fibres nerveuses que d'une force proportionnelle à la quantité de leur mouvement. [1] Cependant, à mesure que le germe se développe, les sensations acquièrent plus de vivacité, et l'esprit plus d'aptitude à faire usage de ses facultés naissantes : il vient insensiblement au point d'acquérir quelques idées ; de lier ces idées, de distinguer, de se rappeler celles dont il a déjà été affecté. Ensuite la sphère de ses idées s'élargit : aux signes naturels dont elles étaient revêtues, se joignent des mots, des termes et autres signes de la pensée ; la nature des choses, leurs qualités, leurs changements, leur succession, leurs usages, leur durée, exprimés par des paroles, ou autrement, offrent à l'esprit un fond d'idées, sur lequel il s'exerce sans jamais s'épuiser. A mesure que les opérations, qu'il faisait sur les choses ou sur leurs images, s'étendent sur les termes qui représentent ces mêmes choses, ses idées deviennent plus générales ou plus universelles, ses connaissances s'accumulent, se perfectionnent et se multiplient : enfin, il parvient, avec le temps, à un tel degré de perfection, que ce n'est point sans raison que quelques-uns l'ont pris pour un rayon de la Divinité.

« Mais si au bout de ce temps qu'il fallut à l'esprit pour en venir là, la machine organisée, à laquelle il est uni, se détraque tout à coup, si le cerveau éprouve quelque changement subit et funeste, adieu l'intelligence, les réflexions, le raisonnement, les connaissances ; adieu l'esprit même ; il disparait avec autant de célérité, qu'il avait mis de temps à devenir ce qu'il était.

« O mon très honoré maître ! tel est pourtant le cas où vous vous trouvez. Dès votre plus tendre jeunesse votre esprit fut comme une étoile nouvelle et resplendissante qui

[1] Ce que Diégo débite ici est encore un lambeau de la philosophie du Compère, qu'il a retenu. S'il ne s'exprime point dans les termes propres, s'il prend ses braies pour ses chausses, il faut l'excuser, c'est mon camarade Diégo qui parle.

parait sur l'horizon, et qui efface toutes les autres par sa clarté. Insensiblement cet astre est monté vers son apogée ; son éclat dissipait les ombres de la nuit : mais un nuage ténébreux s'est élevé tout à coup, et l'a offusqué ; cet esprit qui faisait l'admiration des sages, la frayeur des faibles, et la honte des sots, s'est éclipsé dans un instant, peut-être pour ne reparaître jamais !... O très redoutable père Jean de Domfront ! il ne me reste plus que vous dans le monde ; si l'esprit vient à vous tourner aussi, je n'y pourrai tenir, le mien me tournera à mon tour.

" Mais la tête aurait-elle effectivement tourné à mon doux maître ? L'état où je le vois ne serait-il point plutôt l'effet d'une renonciation volontaire et préméditée à toutes les connaissances qu'il avait acquises, ainsi qu'il l'a dit lui-même ?... C'est cela, et non autre chose. Mon maître a abandonné son savoir, comme un outil inutile qu'on rejette après s'en être servi. Le vaste savoir de mon cher maître lui a fait connaître que l'homme en société est tyran ou esclave, et toujours méchant ; que toutes les connaissances, que toutes les sciences que l'homme cultive en cet état détériorent de plus en plus son espèce : la force du génie de mon maître chéri lui a fait connaître le maximum et le minimum de tout cela ; il en a conclu ce qu'il en avait à conclure, et il est devenu tel que le voilà.

" Que l'on ne dise pas que la renonciation au plus bel avantage que la nature a donné à l'homme, c'est-à-dire, aux connaissances qui nous élèvent si fort au-dessus des animaux, à l'usage de cette faculté inestimable par laquelle nous acquérons ces connaissances, est une instigation du diable, est l'effet d'une ingratitude détestable envers l'auteur de la nature, car je prouverais, par l'exemple des plus saints personnages de l'antiquité, qu'on ne peut atteindre à la vraie perfection qu'en se dépouillant de la condition humaine, qu'en devenant, en quelque sorte, semblable aux brutes.

" Parmi ces hommes admirables dont je viens de parler, les uns ont abandonné les honneurs, les richesses, l'aisance et la volupté pour se retirer dans les déserts, où ils se creusaient

des tanières, où ils ne se nourrissaient que d'herbes et de racines, comme font la plupart des animaux. D'autres se sont dépouillés de leurs babillements, des parures du siècle, et ont marché nus ou presque nus, en dépit de la rigueur des saisons. D'autres ont renoncé à l'usage de la parole ; ils ne se sont plus expliqué du tout.

" O très humbles et très pieux solitaires ! ô mon maître ! si les hommes ordinaires n'eussent jamais porté leurs regards au-delà de leur sphère ; si les autres, satisfaits d'avoir vu, se fussent retirés dans les bois, eussent fermé les yeux, et se fussent tus pour jamais, le genre humain s'en serait trouvé mieux ; notre S. Père le Pape serait bien plus grand seigneur qu'il n'est, et les trois quarts du mal qui existe sur la terre, seraient encore à naître. Je veux donc suivre votre exemple, ô hommes incomparables ! dussé-je être réduit à l'état que je craignais tant, lorsqu'il s'agît de nous séparer dans le désert : je renonce au peu de connaissances que j'ai acquises, je renonce à la parole, et je n'en réserve l'usage que pour réciter le *pater* et le *miserere*."

CHAPITRE XXI

AUTRES RÉFLEXIONS SUR LE MÊME SUJET

Père Jean et Vitulos faillirent étouffer de rire, en voyant le Compère et Diégo croasser l'un à côté de l'autre : quant à moi, il s'en fallut beaucoup qu'une telle envie me prît. Ce n'était pourtant pas que l'état de l'Espagnol me touchât en aucune manière, car il y avait longtemps que je savais qu'il était fou ; mais celui du Compère me pénétra de douleur, et me porta à faire les réflexions les plus affligeantes sur la condition du genre humain.

" Est-il possible, m'écrié-je, que cet esprit qui nous élève si fort au-dessus des animaux, qui doit servir de flambeau dans toute notre conduite, qui doit être la source de notre bonheur et de notre tranquillité, soit un sujet perpétuel d'humi-

liation, soit la cause de nos égarements et l'instrument de nos malheurs ?

" Quelle est donc la cause d'un effet si funeste ? Notre inquiétude naturelle, notre ignorance, notre orgueil, en un mot, toutes nos passions : notre inquiétude, qui nous porte sans cesse à vouloir connaître ce qui ne nous touche pas ; notre ignorance, qui se laisse éblouir par le vain éclat des objets fantastiques qui nous environnent ; notre orgueil, qui nous fait croire que rien n'est inaccessible à nos recherches, à notre pénétration ; nos passions, enfin, qui nous aveuglent au point que nous croyons que la vraie félicité ne consiste qu'en tout ce qui les flatte.

" Le Compère né d'un tempérament vif et inquiet, a prétendu accumuler connaissances sur connaissances, et il n'a point vu que ce qu'il prenait pour de l'or, n'était qu'un faux clinquant. Il avait remarqué que la société est remplie de maux ; il a cherché la source de ces maux ; il a cru l'avoir trouvée dans la religion et les lois qui constituent cet état, dans les sciences qu'on y cultive, dans les opinions qui y sont répandues. Animé par cette découverte, sa voix s'est élevée ; il a tonné contre cette source, et s'est attiré malheurs sur malheurs : au lieu de rentrer en lui-même, et de voir si, en prêchant contre des abus, il ne s'abusait point lui-même, il a renoncé fièrement à tout ce qui caractérise l'homme civilisé; il a bravé la société irritée, et il n'a point senti qu'il n'était dans ce moment que le jouet de son aveuglement, de son orgueil, et qu'il allait devenir la victime de son propre ressentiment ; enfin, il voulait instruire l'univers, et il a fini par extravaguer : il croyait faire l'admiration des sages et de la postérité, et il est devenu l'objet de leur pitié.

" La vraie philosophie ne consiste donc point à voir, vu que l'illusion, le vice et la méchanceté sont l'apanage des hommes civilisés, ni à publier, en dépit de tout ce qui peut arriver, que la religion, les lois, les opinions différentes, etc. en sont la cause, ni à devenir sauvage après ce bel exploit ; mais elle consiste, et je le vois aujourd'hui, à savoir vivre tranquille et heureux au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle

soit : un chacun en possède les moyens ; le simple usage de sa raison et de sa prudence suffit pour cela ; et lorsque je réfléchis sur ce que j'ai vu tant de fois dans les différents lieux où nous avons séjourné, mille exemples s'offrent à ma mémoire, et confirment ce que j'avance. Ah ! Whiston, Whiston, je ne vous ai jamais oublié, ni ne vous oublierai jamais. Si votre condisciple eût suivi les conseils que vous lui avez donnés lorsqu'il vous rencontra à Paris, il se serait bien épargné des peines, ainsi qu'à ceux qui l'ont suivi : il y aurait longtemps que le fantôme qui me fascinait les yeux se serait évanoui..."

J'allais continuer sur le même ton lorsque Vitulos m'interrompit pour me demander, d'un petit air moqueur, pourquoi tous les hommes, ayant des moyens aussi faciles que je disais pour se rendre heureux, il y en avait si peu qui le fussent ; pourquoi ils s'abandonnaient presque tous aux impulsions de leur inquiétude, aux ténèbres de leur ignorance, aux transports de leurs passions.

Je ne savais d'abord si je devais lui répondre ; mais après quelques moments de réflexion, je lui dis: "Monsieur Vitulos, si les hommes ne sont point heureux, ayant tous les moyens de l'être, c'est parce qu'ils font comme le Compère, comme le révérend que voilà, comme Vitulos, tant d'autres et moi avons fait ; c'est parce qu'en s'abandonnant lâchement au tourbillon que les entraîne, ils ne se donnent point la peine de réfléchir sur la vraie manière par laquelle ils peuvent atteindre au bonheur dont ils sont susceptibles ; en un mot, c'est que, par une fatalité inconcevable, l'homme malgré le pouvoir qu'il a du contraire, se plaît à chercher hors de lui ce qui n'y existe pas, ce qu'il a senti mille fois exister au dedans de lui-même.

— Et ce peuple qui croasse, dit père Jean, et qui t'a si bien régalé, te semble-t-il aussi qu'il ne soit point heureux ?

— Sans doute, répondis-je : il faudrait pour cela qu'il n'y eût chez lui ni erreurs, ni vices ; mais il est trop ignorant pour qu'il n'y ait ni l'un ni l'autre. J'ai grand'peur qu'il n'erre par l'extrêmité opposée à celle de ceux qui s'aveuglent

par leur trop de lumières, et qu'il ne soit méchant d'une tout autre manière qu'on ne l'est dans nos contrées. Quoiqu'il en soit, ses erreurs n'en seraient pas moins des erreurs, ni ses vices des vices, et par conséquent son état véritablement malheureux. Le Compère croasse ici à sa manière : mais si nos hôtes si doux, si bienfaisants, si tranquilles en apparence, voulaient lui permettre d'aller croasser quelques jours parmi eux, il découvrirait bientôt qu'ils ne sont point tels qu'il se l'est imaginé. Sa révérence se souvient qu'il en vint ici un, il y a quatre jours, qui nous fit entendre que sa nation est fort nombreuse, qu'il y a plus avant quantité d'autres bourgades semblables à celle-ci : je ne m'étonnerais pas si ces bourgades se réunissaient quelquefois pour aller en course sur quelque peuple voisin ; car les haches et autres effets que nous avons vus ne viennent certainement point de leur crû ; je me trompe donc de beaucoup si nos hôtes si hospitaliers, si charitables, ne sont que des brigands fieffés ; enfin, si nous demeurons, le temps nous apprendra à quoi nous devons nous en tenir sur leur compte. — Ma foi, dit père Jean, tu pourrais bien avoir raison. Si tu avais toujours raisonné de même, je ne t'aurais point pris si souvent pour un sot."

CHAPITRE XXII

CHANGEMENT DE SCÈNE.

Le révérend avait à peine fini de parler, qu'un bruit confus se fit entendre. Nous sortîmes de la cabane pour voir ce que c'était et nous aperçumes toute la bourgade en mouvement.

Quoique père Jean eût la meilleure opinion de nos hôtes, il ne laissa point de s'armer d'un de nos fusils, de faire prendre l'autre à Vitulos, à moi la hache, et de dire au Compère et à Diégo de prendre nos arcs et de se tenir sur leurs gardes en cas d'événement : mais le Compère ne fit

point semblant d'écouter son oncle, et Diégo croyant qu'on allait combattre, se cacha sous la litière, dont le sol de la cabane était couvert.

Un instant après, nous vîmes paraître le vieillard, paré extraordinairement, et marchant à la tête des hommes de la bourgade, dont les uns étaient armés d'arcs, les autres de massues ou de haches. Quatre femmes venaient ensuite, menant chacune par la main un enfant d'environ trois ans, couronné de feuillages, et ayant le corps peint de diverses couleurs. Le reste des femmes et des enfants suivaient.

Cette troupe marchait d'un pas grave et dans un profond silence. En passant devant notre cabane, elle poussa un cri de joie et s'arrêta. Le vieillard s'étant avancé avec quatre des siens, nous fit entendre qu'ils allaient à quelque distance de là, d'où ils ne tarderaient pas à revenir, et comme le Compère témoignait vouloir les accompagner, il lui fit signe de demeurer.

Lorsque ce compliment fut fini, le vieillard se remit à la tête de la troupe, celle-ci poussa un second cri, et se remit en route.

Au bout d'environ un quart d'heure elle entra dans un bois et disparut. Alors père Jean nous dit qu'il voulait voir ce qu'elle allait faire ; Vitulos dit la même chose ; ils prirent leurs fusils et se mirent en chemin ; enfin, je me joignis à eux avec la hache sur l'épaule ; le Compère suivit en croassant, et Diégo en tremblant.

Lorsque nous fûmes à l'entrée du bois, nos hôtes, qui s'y étaient enfoncés à environ une portée de carabine, firent retentir l'air de cornets à bouquins, et de hurlements effroyables. Aussitôt père Jean avança plus avant, et voulut, malgré les instances que nous lui fîmes, percer jusqu'à l'endroit où ils étaient.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendîmes des cris perçants, qui nous semblèrent être ceux de quelques enfants. Ces cris nous firent redoubler le pas ; nous arrivâmes à portée de la troupe, nous aperçumes à travers les broussailles tout le monde prosterné devant un gros vilain bouc,

aux pieds duquel le vieillard venait d'ouvrir le ventre, et d'arracher les entrailles à deux des quatre petits innocents dont j'ai parlé plus haut. Ce spectacle horrible nous fit dresser les cheveux, et mit père Jean dans une telle fureur, que, sans considérer ce qui pouvait arriver, il jeta d'un coup de fusil le vieillard sur le carreau ; en même temps, il m'arracha la hache, il fondit sur ces barbares : il en avait déjà jeté une dizaine par terre, la troupe épouvantée prenait la fuite en toutes jambes, avant que Vitulos eût songé à le seconder.

Après cet exploit, le révérend écumant de rage, vint prendre le Compère par le collet, le traîna près de ces victimes encore palpitantes, et lui dit : " Regarde, malheureux, considère les fruits de la férocité aveugle et enragée des peuples qui approchent le plus de cet état de nature, que tu prétends être l'état le plus parfait que l'on puisse imaginer. Mais vois, et juge par ce spectacle sanglant, de quoi seraient capables des hommes dont l'ignorance fût poussée à quelques degrés de plus."

Ce que nous venions de voir, ce que père Jean venait de dire avait pétrifié le pauvre Compère ; mais lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il s'écria : " O l'abominable espèce, que l'espèce humaine ! qui l'aurait jamais cru ?... J'avais renoncé à la parole et à la raison ; je renonce pour le coup à l'humanité ;... je renonce à la vie. Ah ! mon cher oncle, prêtez-moi votre main secourable ; défaites-moi d'un fardeau que je ne puis plus supporter qu'avec horreur ; donnez-moi la mort..." Mais le révérend au lieu d'écouter son neveu, nous dit qu'il fallait retourner à notre cabane, pour y prendre notre marmite et des provisions, et partir de cet endroit sans délai. Vitulos trouva cette proposition un peu hardie : il lui dit que si les barbares, revenus de leur première frayeur, nous apercevaient dans la plaine, nous courrions grand risque d'en être massacrés ; mais le révérendissime lui répondit que les gens cruels étaient ordinairement des lâches, et qu'il ne les craignait pas.

Là-dessus nous nous remîmes en route vers notre cabane,

et nous n'aperçumes personne : la troupe dissipée s'était enfoncée dans le bois.

CHAPITRE XXIII.

CONTINUATION DE NOTRE ROUTE.

Lorsque nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenait, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays ; ensuite nous tirâmes à travers une plaine sablonneuse droit à une chaîne de montagnes, qui paraissaient à deux ou trois lieues de nous.

Lorsque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étaient inhabitées ; c'est pourquoi nous entreprîmes de les passer, et en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté : alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui sortait d'un rocher, et nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir qu'à réfléchir et raisonner sur ce que nous venions de voir. Le Compère, honteux d'avoir été la dupe de ses fausses conjectures, persistait toujours à vouloir être assommé : le révérend allait enfin le satisfaire, mais Vitulos vint à bout de leur faire entendre raison.

Lorsque le jour fut venu, nous tînmes conseil sur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut résolu que nous tirerions droit au midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du Mogol, et passer de là à Surate et de Surate en Europe.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenses, parsemés de quelques bocages, et entrecoupés de ruisseaux. Au bout de ce temps-là, nous rencontrâmes une horde de trois à quatre cents Tartares, qui nous régalèrent d'abord de quelques pintes de lait, et qui finirent par nous voler nos armes et tout ce que nous avions, malgré la résistance du père Jean, les reproches du Compère, les représentations de Vitulos, les cris de Diégo, et mes pleurs.

Lorsque nous eûmes quitté ces Tartares, nous poursuivîmes notre route ; mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir, notre seule ressource ne consistait plus que dans les herbes et les racines ; heureusement que nous découvrîmes parmi ces dernières une espèce de raifort qui était d'assez bon goût et très nourrissant.

De temps en temps nous rencontrions encore quelques Tartares qui nous régalaient comme les autres, et qui nous auraient volé de même, si nous eussions eu encore quelque chose à voler : enfin, au bout de trois mois de fatigues et de périls de toute espèce, nous arrivâmes dans le Mogol.

Il s'agissait de traverser ce vaste empire, et de vivre un peu plus à notre aise que nous n'avions fait jusqu'alors ; mais nous n'avions pas le sou. Père Jean, qui avait été notre protecteur, notre appui, notre réconfort en mille occasions, le fut encore dans celle-ci. Il connaissait parfaitement les simples ; il se mit à en chercher de propres contre différentes maladies, et s'annonça pour médecin dans la première ville que nous rencontrâmes ; mais le délabrement de son habit fut la cause que l'on ne se fia point d'abord à ce qu'il s'efforçait de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fièvre maligne, et un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, et les présents lui tombèrent de toutes parts.

Au bout de quelque séjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de ville en ville, et nous arrivâmes à Lahor, où la renommée avait déjà devancé notre nouvel Esculape.

A peine fûmes-nous dans cette ville, que les principaux de l'endroit voulurent voir sa révérence : c'était à qui le fêterait, à qui l'emploierait dans les circonstances où son ministère était nécessaire : enfin, au bout de trois mois nous avions plus de deux mille écus de bien, tant en argent qu'en bijoux et étoffes, etc.

Nous étions résolus de séjourner au moins un an dans cette ville ; lorsqu'un soir le révérendissime ayant goûté d'un pot de confitures qu'on lui avait envoyé, se trouva

attaqué tout à coup d'une colique affreuse. Il ne douta point que les médecins de Lahor, jaloux de ses succès, ne l'eussent fait empoisonner ; il eut recours à tous les remèdes imaginables en cette occasion, et grâce à l'effet de ces remèdes, à la force de son tempéramment, il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lendemain. Père Jean avait non-seulement le même régal à craindre pour l'avenir, mais aussi les assassins que messieurs de la médecine n'auraient point manqué de lui susciter, au défaut de tout autre moyen de se défaire de lui.

A la sortie de Lahor, nous passâmes par Nicodar, par Syrina, et nous arrivâmes à Delhi, où la science du révérend père doubla notre capital. De Delhi, nous fûmes à Agra, oû il gagna encore quelque chose : enfin, d'Agra nous vînmes en droite ligne à Surate, où nous trouvâmes un vaisseau qui nous transporta à Goa ; et dans cette dernière ville, un vaisseau qui partait dans la quinzaine pour Lisbonne.

CHAPITRE XXIV

NAUFRAGE ET CE QUI S'ENSUIT.

Il ne nous était rien arrivé de remarquable dans notre traversée de Goa en Europe ; mais lorsque nous fûmes à environ trente lieues de Lisbonne, un orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, et nous poussa jusque vers la pointe du cap de S. Vincent, où notre vaisseau fut brisé en mille pièces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage : la crainte ou j'étais plongé pendant qu'il dura, m'avait ôté l'usage entier de mes sens ; je ne le recouvrai, lorsque je me trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai sous ma main.

Lorsque le jour fut venu, je regardai de toutes parts ; je ne découvris que le ciel et la mer qui s'étaient calmés. Toutes les horreurs d'une mort prochaine se présentèrent à mon esprit ; je pleurais, je me lamentais, j'appellais tous les

saints du paradis à mon secours ; enfin, le désespoir le plus affreux allait me saisir, quand j'aperçus un vaisseau anglais qui voguait à toutes voiles vers moi.

Lorsque ce vaisseau fut à portée, l'équipage m'aperçut, et le capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point sitôt dans cette chaloupe, que je demandai aux matelots s'ils n'avaient point ramassé quelques autres malheureux qui avaient fait naufrage avec moi ; ils me répondirent que non : à ce mot je ne doutai plus que le Compère, le Révérend, Vitulos et Diégo ne fussent péris ; ce qui faillit me faire évanouir de douleur et de tristesse.

Le capitaine de ce vaisseau prit tous les soins possibles de moi ; il me donna deux chemises, un chapeau et quelques autres nippes dont j'avais besoin. Comme son vaisseau était destiné pour Gibraltar, il fit faire une quête a son arrivée en cette ville, et au bout de deux jours je me trouvai au moins vingt-cinq à trente guinées dans la poche. Cette somme suffisait pour me reconduire en France ; mais comme ma santé était fort délabrée, tant par les peines que j'avais souffertes, que par le souvenir de mes pauvres camarades, que je regrettais sans cesse, je résolus de faire quelque séjour en cette ville.

Pendant ce séjour, je fis connaissance avec un veillard hollandais, logé dans la même maison que moi, et qui s'était sauvé d'Espagne à cause de l'inquisition. Comme je passais presque toutes les après-dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il avait eu avec les inquisiteurs, et il me répondit en ces termes :

“ Lorsque j'étais encore en Hollande, des personnes de la première considération d'Espagne me sollicitèrent plus de cent fois de passer en leur pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquaient : mais ma religion qui est celle des unitaires, m'empêcha, pendant plus de six ans, de me rendre à ces sollicitations : enfin les avantages que je voyais à cet établissement, et les promesses qu'on me fit d'une tolérance entière, me déterminèrent à quitter ma

patrie avec ma famille et mes biens, et d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me désirait.

" En moins de deux ans, poursuivit le vieillard, le ciel avait tellement béni mon entreprise, que, sans compter les ouvriers que j'avais amenés de Hollande, j'occupais plus de deux cents familles que j'avais trouvées dans la dernière misère, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes bienfaits m'avaient attiré l'estime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étais établi. Ma maison, ma table leur étaient ouvertes, et nos conversations ne roulaient que sur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

" Un projet de société pour faire fleurir l'agriculture rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les dévots me soupçonnèrent de dogmatiser : un orage terrible allait éclater sur ma tête et sur celle de tous mes amis, lorsqu'un soir un honnête homme accourut nous avertir de nous sauver tous dans l'instant, si nous ne voulions point tomber entre les mains de l'inquisition. Nous n'eûmes le temps de mettre aucun ordre à nos affaires : nous partîmes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma femme et mes deux fils : une fille que j'avais, et qui était alors dangereusement malade, ne put être transportée : elle fut abandonnée à la garde de Dieu, et depuis ce temps-là je n'ai pu en avoir aucune nouvelle."

Ici les larmes empêchèrent le vénérable vieillard de continuer. Lorsqu'elles furent un peu apaisées, je lui demandai s'il n'y avait point de moyen de rentrer dans ses biens. "Tout est perdu, s'écria-t-il : la manufacture est anéantie ; les pauvres gens que je nourrissais sont réduits à une misère affreuse ; mes amis dispersés sont aussi malheureux que moi, et s'il m'en restait encore, ils n'oseraient ouvrir la bouche pour implorer la justice, et réclamer les droits de l'humanité."

J'avoue que si quelque chose m'a touché dans la vie, ce fut la situation de ce vieillard. Lorsqu'il eut fini de parler, je le consolai le mieux qu'il me fut possible, et je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'espoir de revoir sa fille un jour, et de rentrer dans ses biens.

[*Jérôme se dirige ensuite vers Madrid, mais à Grenade, il est frappé d'un coup de soleil et reste plusieurs jours malade. La veille de son départ de cette ville il a une malencontreuse controverse avec deux pères dominicains ; ce qui entraîne les événements qui vont suivre. Il s'est couché de bonne heure pour être dispos le lendemain matin.*]

CHAPITRE XXV

SUITE DES AVENTURES DE JÉRÔME.

Je dormais d'un profond sommeil, lorsque, vers le minuit, un bruit soudain m'éveilla : ayant ouvert les yeux, je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna, de la part du saint office, de le suivre à l'instant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raison pourquoi ; mais il me réitéra son ordre d'un ton si ferme, que je pris le parti de m'habiller au plus vite, et de le suivre sans murmurer, jusqu'à ce qu'il m'eût conduit et renfermé dans un des cachots de l'inquisition.

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en carré, sur autant de hauteur, à plus de vingt-cinq pieds sous terre, où il est impossible de distinguer le jour d'avec la nuit ; où l'on n'a pour toute nourriture qu'un peu de pain noir, et quelques fèves mal cuites et de l'eau puante ; où quelques brins de paille à demi-pourrie servent d'oreiller et de grabat ; où l'on est quelquefois des mois entiers, même des années, sans parler à personne ; où l'on est assommé de coups de nerfs de bœuf, lorsqu'on se plaint un peu trop haut de sa situation : voilà quelle était ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire, surtout au bout de quelques jours de séjour : jugez si je me ressouvins de mon entretien de la veille.

Après six semaines d'emprisonnement, celui qui avait coutume de m'apporter mon nécessaire me parla pour la première fois, et me conseilla de demander l'audience des révérends pères inquisiteurs : je la demandai dès l'instant

même, et elle me fut accordée pour le lendemain. Lorsque je fus devant ces messieurs, l'un d'eux me demanda ce que je voulais. Je lui dis que je suppliais leurs révérences de me faire élargir, ou du moins d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avait arrêté. L'on ne me répondit rien, et l'on me renvoya au cachot.

Quatre jours après, je comparus derechef devant le sacré tribunal : l'on me fit la même demande, j'y fis la même réponse et l'on me renvoya à mon trou. A peine fus-je rentré, que la rage et le désespoir me saisirent à un tel point, que je me frappai de toutes mes forces de la tête contre une ancre de fer qui était attaché à la muraille : le sang que je sentis ruisseler sur mon visage augmenta ma fureur. Deux semblables coups allaient mettre fin à tous mes maux ; mais ayant aperçu que l'ancre était cassée par la violence du coup que je m'étais donné, je réfléchis que je pouvais, par son moyen, me procurer ma délivrance, en me conservant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur et la force suffisantes pour ce que j'en voulais faire, je me mis à l'ouvrage dès l'instant même, et en moins de deux jours je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon cachot.

La pierre que j'avais ôtée me procura la facilité d'en ôter une seconde, celle-ci une troisième, tellement qu'au bout de six jours la muraille se trouva percée, et le trou assez grand pour y passer. Ce trou donnait dans un souterrain d'une grandeur prodigieuse, et aussi obscur que le cachot même. Je ne suis pas plutôt dans ce nouvel endroit que je rôde, que je tâtonne, que je furette partout, et je ne rencontre que des cordes, des poulies, des billots, des roues, des chevalets, et autres attirails patibulaires : à la fin je trouve une porte, mais elle était trop bien fermée pour que je pusse l'ouvrir : je rôde de nouveau ; je découvre une cheminée, je crois mon évasion certaine ; l'espoir redouble mes forces, je m'enfourne dans cette cheminée, je m'y cramponne, je m'y guinde, je parviens au milieu, où, par un malheur inattendu, je rencontre une grille qui s'oppose à ma sortie. Cet obstacle n'abat point mon courage. Je saisis l'ancre que j'avais eu soin d'em-

porter avec moi ; je parvins à percer la cheminée au dessous de la grille. Ce dernier trou donnait dans un grenier rempli de grains, et dont le toit communiquait aux maisons voisines; mais comme c'était en plein jour, je n'osai hasarder de continuer ma route : je résolus de descendre dans le souterrain pour y attendre la nuit. Je risquais d'autant moins à prendre ce parti, que, quelque temps avant ma sortie du cachot, mon pourvoyeur m'avait apporté ma pitance pour vingt-quatre heures, et que je n'avais plus de visite à attendre de lui avant le lendemain matin.

Etant descendu, je ramassai toutes les pierres qui étaient tombées dans le foyer de la cheminée ; je les cachai derrière quelques planches qui étaient contre la muraille ; je bouchai, je barricadai le trou que j'avais fait entre mon cachot et le souterrain.

Je finissais à peine cette dernière besogne, que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré, le plus qu'il me fût possible, derrière ces mêmes planches où j'avais mis les décombres, la porte s'ouvrit, et comme ces planches n'étaient pas trop serrées, les premiers objets qui s'offrirent à ma vue furent deux grands hommes basanés, aux yeux hagards et farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, et ayant deux pistolets à la ceinture.

Trois gros pères dominicains (dont l'un était mon souhaiteur de bon voyage) et un secrétaire du saint office qui les suivait, vinrent s'asseoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, sur laquelle était un bénitier d'un côté, un missel de l'autre, et au milieu, un crucifix passé en sautoir sur une épée nue. A ce spectacle épouvantable, je me crus perdu sans ressource ; l'on pouvait voir le trou que j'avais fait, et me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros personnages eurent ri et goguenardé entre eux environ un demi-quart d'heure, ils se levèrent, et récitèrent, d'un ton mâle et vigoureux, le psaume *exurgat Deus*. Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux se tinrent debout à côté de la table, et me parurent plus terribles que jamais.

Le psaume était à peine fini, que j'entendis quelques gémissements, sans que je susse trop de quel côté ils partaient. Un instant après la porte du souterrain s'ouvrit derechef. Une fille d'environ dix-sept ans, qui malgré sa douleur et son abattement, était plus belle que le jour, parut au milieu de quatre spectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant sur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez et de la bouche, en un mot, tel que le portent ces frères pénitents que l'on voit dans quelques villes de France, en Italie et ailleurs.

Cette créature infortunée s'étant avancée à pas chancelants et les yeux baissés jusqu'auprès de la table, se jeta aux pieds de ses juges, en répandant un torrent de larmes, et sans pouvoir prononcer une parole. Mais ses soupirs et ses sanglots étant un peu apaisés, elle leur dit en français, et d'une voix capable d'attendrir les rochers : "Hélas ! mes pères, qu'allez-vous faire de moi ? n'ai-je point assez souffert depuis un an que je suis ensevelie dans un cachot affreux, où accablée de la plus cruelle misère, où livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus tristes, les plus noires....? — Levez-vous, ma belle enfant, interrompit un des inquisiteurs ; l'on vous a amenée cette fois devant nous pour que vous confessiez ingénument tous les crimes dont vous êtes accusée dans votre procès, et que vous méritiez, par cet aveu sincère, d'éprouver la douceur, la clémence et la charité du S. office.

— Eh ! quel aveu, quelle confession puis-je vous faire, reprit la fille ? je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire la première fois que je parus devant vous ; je vous le répète encore : je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que je sers et que j'adore : je ne crois pas jamais avoir offensé un père que j'aime et que j'honore, non plus qu'une mère tendre et respectable, dont la mémoire me sera toujours en vénération, dont les leçons de sagesse, les exemples de vertu me seront éternellement devant les yeux ; je ne crois pas non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qu'il m'était possible, et auquel je souhaite tout le

bonheur qui puisse m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre.... — Brisons, s'il vous plaît, sur ces lieux communs, interrompit derechef le dominicain : nous avons les oreilles rebattues de ces sortes de propos : il semble que les trois quarts de ceux qui paraissent devant nous se soient donné le mot pour nous débiter les mêmes discours. Venons au fait, ma chère enfant : avouez de bonne foi que votre père, qui s'est échappé à nos recherches, est un de ces impies, qui, méprisant cette quantité prodigieuse, mais respectable, de mystères et d'articles de foi, que notre mère la sainte église croit, enseigne et commande de croire, ainsi que toutes les pratiques pieuses et salutaires qu'elle a instituées pour la sanctification de nos âmes, se sont ingérés de réduire leur croyance presqu'à rien, et de borner leur morale à la simple observation de la loi naturelle [1] : de sorte que sous les apparences trompeuses d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entière des opinions d'autrui, pour qu'on tolère les leurs ; de même qu'à force de se rendre officieux, complaisants, nécessaires, et de paraître les plus paisibles, les plus fidèles et les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les simples dans leur parti, et par conséquent dans la nasse de Satan, cette maudite engeance a déjà fait une brèche considérable au troupeau des fidèles. O race indigne et détestable ! que n'es-tu engloutie dans le fin fond de l'abîme, avec Coré, Dathan et Abiron, ainsi qu'avec tous les païens, les juifs, les hérétiques, et tous les sorciers qui existent sur la terre.... ? Mais non, subsistez encore, continuez d'être l'objet de la charité, du zèle, des travaux et des veilles des ministres du Seigneur, et nommément du S. office, qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut de vos

[1] Ces mots ne me laissèrent plus douter que cette malheureuse ne fût la fille du vieillard hollandais : car la plupart des unitaires de Hollande rejettent non seulement les mystères que l'église romaine adopte, mais encore tout ce qui répugne à la raison humaine, quoique reçu parmi les protestants : telle est la doctrine du péché originel, etc. D'ailleurs, si cette fille s'exprime en français, c'est apparemment qu'elle ignore encore l'espagnol, et que l'inquisiteur n'entend point le hollandais.

âmes. Ah ! ma chère fille, vous ignorez encore jusqu'où vont ce zèle, cette charité, qui nous animent pour le redressement des pauvres fourvoyés.

" Ne nous laissez donc point insister davantage sur la confession que l'on exige de vous. Avouez que votre père ne vous eut point sitôt inculqué ses principes abominables, que vous conçûtes un souverain mépris pour la religion catholique, apostolique et romaine, et une haine implacable pour la très sainte inquisition ; qu'à l'ombre de ce mépris, de cette haine, le diable s'est emparé de vous ; qu'il vous a séduite par ses illusions ; que vous vous êtes donnée à lui ; que vous avez usé de maléfices et de sortilèges ; avouez, dis-je, avouez ces crimes horribles envers l'église et ses ministres ; nommez-nous vos complices ; révélez-nous la retraite de votre père, ainsi que celle de tous ceux qui lui ressemblent, pour que nous leur ouvrions les yeux sur leurs égarements, et que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils sont.... — Ah ! pour mon père, s'écria la fille, sussè-je mille fois où il est, fût-il le plus criminel de tous les hommes, je n'obéirai sur ce point qu'à la voix de la nature : cette voix aimable et touchante ne nous criera jamais de vendre notre propre sang. Pour ceux qui ressemblent à ce père si chéri, si respectable, j'en connais peu ; mais ce sont des personnes sages et vertueuses, qui ne diffèrent de vos opinions qu'autant que la raison le leur enseigne, et qu'une conscience éclairée les y oblige ; qui font le bien pour l'amour du bien, qui, autant qu'ils le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits, et que je me garderais bien aussi de vous nommer, si je savais où ils sont. Au contraire, si la foi la plus pure, la vertu la plus sévère, dont j'ai fait profession toute ma vie, sont récompensées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai soufferts depuis que je suis entre vos mains, et que je souffrirai peut-être encore, je prie le ciel de les préserver d'une telle récompense. Pour ce qui est du mépris, de la haine, que l'on m'accuse d'avoir pour l'église et ses ministres, je puis vous protester, dans toute la sincérité de mon âme, que l'un des premiers devoirs que mes parents m'ont enseignés,

fut de ne haïr ni mépriser personne, de telle religion qu'il fût ; ce qu'à leur exemple j'ai constamment pratiqué jusqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avait que la superstition de méprisable, que le vice de haïssable ; qu'il fallait se borner à déplorer le sort du superstitieux et celui du vicieux, les plaindre l'un et l'autre, les éclairer ; s'il était possible, les traiter en tout comme nos frères. Et tel est le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que malgré les peines que j'ai souffertes depuis que je suis en votre pouvoir, ma patience, et l'espoir que j'ai toujours eu que le temps et la vérité vous feraient un jour ouvrir les yeux sur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout ressentiment. Or, cette haine, ce mépris, ainsi que ces prétendues illusions du diable et tout ce qui s'ensuit, n'existent que dans le cerveau de ceux qui, par faiblesse ou par méchanceté, sont venus vous débiter la plus absurde et la plus sanglante des calomnies... — Ma chère enfant, dit l'inquisiteur, vous venez d'avouer, sans y penser, que vous êtes hérétique. Courage : dites-nous en quoi consiste plus particulièrement votre hérésie, et les suites qu'elles a eues : ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur : avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire subir la question.

— Grand Dieu ! s'écria cette malheureuse ; la question ! hélas !... pourrai-je la supporter ?... Ah ! mes pères, qui vous autorise à tourmenter vos semblables, qui, avec toutes les vertus morales possibles, ont le malheur d'être d'un autre sentiment que vous ? — Qui nous autorise, repartit l'inquisiteur ? L'honneur de la religion, la gloire d'un Dieu vengeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des armées... — Arrêtez ! s'écria la fille ; ce Dieu-là n'est point mon Dieu, mon Dieu n'est point terrible, il n'est point le Dieu des armées : mon Dieu n'approuve ni ne conduit les persécutions, ni la désolation du genre humain ; il hait la discorde, l'injustice, la vengeance, la violence, la cruauté, la fureur, et généralement tous ces funestes fruits de l'ambition, du fanatisme et de l'intérêt. Mon Dieu est bon ; toute la nature me l'annonce ainsi. Elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne et répand partout la terreur et l'effroi :

elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel et capricieux, qui s'abreuve de sang et de pleurs, ou qui s'apaise par des pratiques insensées, par des grimaces de gueux. Elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ses plus tendres soins, qui nous a prodigué ses largesses, qui nous a donné une raison pour nous conduire dans la jouissance de ses bienfaits : elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la justice, la charité, la bienfaisance, et qui exige de nous la pratique de ces vertus ; un Dieu qui a pitié de nos faiblesses, qui, s'il nous punit, nous punit en père, et s'il réserve, ce Dieu, quelque supplice épouvantable, ce n'est que pour les méchants obstinément méchants, et surtout pour ces hommes vains et cruels, qui se sont fait un Dieu semblable à eux, c'est-à-dire, un monstre composé de l'odieux assemblage de toutes les passions et de tous les vices, un monstre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniser les consciences, d'être les fléaux de l'humanité, l'horreur et l'opprobre de la nature.

— Juste ciel ! quelle impiété, s'écria l'inquisiteur ! Créature abominable ! il n'y a que le démon qui puisse t'avoir inspiré de tels blasphèmes contre les attributs de la Divinité, si solidement établis dans l'écriture sainte, et contre son divin culte, si étroitement prescrit par l'église... Bourreaux ! faites votre devoir : arrachez-lui, à force de tourments, la confession de ses liaisons avec Satan son maître, le détail de ses autres crimes, et la révélation de ses complices."

L'inquisiteur eut à peine prononcé ces paroles, que deux de ces quatre spectres qui avaient amené cette créature infortunée, se mirent à la dépouiller des haillons dont elle était couverte : les deux autres préparèrent ce qu'il fallait pour cette exécution.

Le profond silence qui régnait dans ce lugubre lieu pendant ces préparatifs effrayants, la sombre lueur dont il était éclairé, les funestes instruments dont il était meublé, la douleur, l'accablement de la victime, les regards irrités des juges, l'air féroce des bourreaux suspendirent tous mes sens, et faillirent me faire mourir de frayeur et d'angoisse.

Quant cette malheureuse fut entièrement dépouillée, à la réserve des parties qu'on ne nomme pas, les bourreaux lui lièrent les mains derrière le dos, y attachèrent une corde passée dans une poulie qui était à la voûte, et l'élevèrent, par ce moyen, aussi haut qu'ils purent. L'ayant tenue quelque temps ainsi suspendue, ils lâchèrent la corde, et elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre : cette secousse terrible lui disloqua toutes les jointures ; la corde, qui lui serrait les poignets, lui entra dans la chair jusqu'aux nerfs ; et la douleur qu'elle en ressentit lui fit pousser des cris effroyables. Un instant après que l'on recommença ce cruel supplice, ses plaintes, ses cris redoublèrent ; mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fût sorcière, parce qu'elle ne l'était pas, ni le lieu où son père s'était caché aux poursuites du S. Office, ni celui où s'étaient retirés ceux de sa croyance,[1] parce qu'elle ne le savait pas, parce qu'elle aimait mieux mourir que d'exposer autrui au même malheur qu'elle.

Il y avait environ une heure qu'on lui faisait souffrir des tourments inexprimables, lorsque les forces lui manquant tout-à-coup, elle parut comme morte. Un des inquisiteurs s'étant levé, appliqua sa main infâme sur le sein livide et meurtri de cette malheureuse, et dit, d'un ton de scélérat, *qu'il n'était point nécessaire d'appeler le médecin, qu'il suffisait de lui introduire quelques gouttes d'eau de mélisse dans les narines, pour lui faire revenir les forces.*

En effet, cette essence lui rendit la connaissance ; mais elle demeura étendue par terre sans pouvoir remuer aucun membre. Alors les inquisiteurs s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha, dans les termes les plus durs, les blasphèmes inouis qu'elle avait vomis contre la Divinité et son saint culte : il ajouta ensuite qu'elle ne devait pourtant point désespérer de la miséricorde de Dieu : il lui prôna le zèle et la charité du S. Office, qui ne voulait point la mort du pécheur, mais le salut de son âme, etc. Ce discours, les promesses et les menaces qui le suivirent, ne l'ébranlèrent point;

[1] C'étaient apparemment quelques ouvriers que son père avait amenés de Hollande.

elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandait. Mais lorsque cet inquisiteur eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher : “ Hélas ! mes pères, avez-vous renoncé à toute humanité ! ce spectacle douloureux ne vous touche-t-il pas ? Ah ! considérez ces membres disloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, et ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur et de désespoir ; ayez pitié de mon sexe, de ma jeunesse et de mon triste sort... Non, barbares, s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne sont point faits pour être sensibles ; je lis dans vos yeux toute la férocité des lions et des tigres furieux. Monstres abominables ! voici mon corps ; jetez-vous dessus ; rassasiez-vous du plaisir horrible de le déchirer ; abreuvez-vous de mon sang ; assouvissez votre rage exécrable ; je respire encore... et vous, ô déplorables victimes, qui gémissez dans les cachots affreux dont ces lieux sont remplis, puissent les tourments que j'endure adoucir votre malheureux sort, et vous garantir des maux qu'on vous prépare ! puisse ma mort être le dernier des forfaits de mes bourreaux ! ” Elle allait continuer ; mais on la ressaisit de nouveau, on lui entonna plusieurs pintes d'eau dans l'estomac, ensuite on la coucha dans un banc creux, où on la serra d'une si cruelle force, qu'elle perdit derechef connaissance.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les mêmes propos que la première fois, et le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu : après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard et autres matières pénétrantes, on les lui chauffa d'une si terrible manière, qu'en moins d'une heure la chair était tellement crevassée, que les nerfs et les os paraissaient de toutes parts. De si horribles tourments ne furent plus capables de lui arracher une seule plainte : son courage, sa résignation bravèrent la cruauté des inquisiteurs et l'acharnement de leurs ministres. Enfin, ses forces l'ayant abandonnée pour la troisième fois, on l'emporta. Et, à ce que j'appris par la suite, trois jours après elle fut traînée dans un vil tombereau en la place publique, où, chargée des imprécations de ses juges, et de l'exécration d'un peuple

immense, elle fut brûlée vive, pour apprendre à toute la terre que si toutes les vertus morales possibles suffisent pour nous faire tolérer, estimer, honorer les peuples les plus barbares, elles passent pour des crimes énormes chez une nation qui fait gloire de professer une religion établie par un homme divin, qui ne prêchait que la douceur et la charité, et qui mourut sur une croix en pouvant de son souffle anéantir ses bourreaux.

Lorsque je me vis seul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même : Oh les abominables scélérats que ces inquisiteurs ! tout ce que l'on m'avait conté de leur cruautés, de leurs fureurs, n'approche point de ce que je viens de voir. Je m'étais imaginé que la prudence suffisait à un homme pour vivre tranquille et heureux au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle fût; mais je vois tout le contraire.... Le sacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfants à un bouc infect, était du moins l'effet d'un culte mal entendu, de la superstition d'un peuple enseveli dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance ; mais ce qui vient de se passer devant mes yeux, n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, n'a d'autre objet que la satisfaction exécrable d'assouvir sa rage de meurtre et de sang.... Quoi ! les prêtres d'un Dieu de paix et de miséricorde, non contents de repaître de mensonges et d'imposture l'esprit d'un peuple auquel ils doivent leur aisance et leur opulence, non contents de leurs querelles intestines, et de la haine implacable qu'ils portent au dehors à tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ou qui les ont offensés ; ces prêtres méchants et cruels se sont érigé des tribunaux où ils jugent sans raison, sans piété, sans miséricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte ; et descendant de ces tribunaux odieux, ils montent à l'autel, où, les mains ensanglantées du meurtre de leurs frères, ils osent offrir des sacrifices à l'éternel... Grand Dieu, si tu as des raisons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime.

CHAPITRE XXVI

SUITE DE MES AVENTURES.

J'eus à peine fini ces réflexions que je regrimpai au plus vite dans la cheminée, et j'entrai dans le grenier que j'avais découvert. Comme il était soir, je passai par une lucarne, je courus de toit en toit, et je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toits m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne sus que devenir : je n'osai descendre dans aucune maison, de crainte d'être vendu. L'inquisition est si cruelle, que si elle venait à savoir qu'un Espagnol eût osé favoriser l'évasion d'un de ses prisonniers, un tel homme serait sûr d'être brûlé vif pour prix de sa charité. Cependant je franchis le pas ; je je me mis à descendre dans une de ces maisons, résolu d'assommer de mon ancre, que je tenais toujours, le premier qui s'opposerait à mon évasion.

Je fus à peine au second étage, qu'une servante, qui faisait un lit dans une chambre, m'aperçut sur l'escalier. A mon accoutrement, qui était une robe de toile noire, à ma barbe longue, à mon visage exténué, à mes yeux étincelants de crainte, de colère et de désespoir, cette fille me prit pour le diable ; elle poussa un cri épouvantable, et tomba à la renverse. Ce cri fit monter le maître de la maison, qui faillit de s'évanouir à son tour, lorsqu'il me vit ; mais je le rassurai, je m'approchai de lui, et je le reconnus pour le médecin français qui m'avait guéri d'un coup de soleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à son tour, me sauta au cou, m'embrassa et m'arrosa de ses larmes. Etant descendu dans son cabinet, je lui contai généralement tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais quitté. Il me plaignit de tout son cœur ; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avais eue de parler aux dominicains avec aussi peu de retenue que j'avais fait la veille de mon emprisonnement. “ Comment ! me dit-il, un homme de votre âge a

ignoré jusqu'aujourd'hui à quel danger l'on s'expose dans ce pays, lorsqu'on s'avise de blâmer la conduite et la façon de penser des ecclésiastiques ? Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis de ces gens-là, non-seulement en Espagne, mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

— Je savais, lui répondis-je, que les ecclésiastiques sont très dangereux en ce pays, mais je ne les croyais pas tels que je les connais aujourd'hui : pour ailleurs ils sont beaucoup moins à craindre ; ils piaillent, tempêtent, ils tourmentent les gens ; mais ils ne les brûlent pas.

— S'ils ne les brûlent pas, ce n'est pas leur faute, reprit le médecin : qu'on leur donne carte blanche, l'on verra beau jeu ; qu'on leur permette demain d'établir l'inquisition partout où elle n'est pas, dans deux mois les bûchers seront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté et de la fureur n'en existe pas moins dans leur âme, quoiqu'il n'y paraisse pas : il ne leur manque qu'une entière liberté, pour que ce germe se développe, pour qu'il prenne un accroissement subit et prodigieux ; pour qu'il devienne capable d'embraser tout l'univers.

“ Non contents du mal que certains d'entre eux ont fait sur la terre, ils ont craint que la postérité sacerdotale ne dégénérât ; ils lui ont transmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entre autres un Nicolas Eymeric a eu l'audace détestable d'avancer dans son *directorium inquisitorum*, que non seulement les hommes privés, mais que les princes et les rois peuvent être jugés secrètement par l'inquisition, sans être entendus, et ensuite être mis à mort par le fer ou par le poison. Un autre scélérat, nommé Penna, a orné ce livre exécrable de commentaires non moins horribles ; et les éditions d'un tel livre se sont multipliées à la face de l'Europe étonnée.

“ Votre dominicain a vraisemblablement prétendu relever les fastes de la prêtraille des premiers siècles, en étalant les prouesses de S. Cyrille ; mais il a passé le plus beau de l'histoire. Je ne parle point des brouilleries du pape Victor avec S. Irénée et autres, pour la célébration de la pâque ; ni

de celle du pape Etienne avec S. Cyprien ; ni de la mort de Priscillien et de ses sectateurs, causée par des évêques espagnols ; ni des violences de Théophile d'Alexandrie, de l'orgeuil des prêtres des Gaules, etc. Cela nous mènerait trop loin ; il me suffit de vous rapporter quelques passages qui pourront servir de pendant à ce que le bon père vous a débité :

" L'an 305, dit M. Fleuri, il s'assembla onze ou douze " évêques à Cirthe, où ils se reprochèrent des crimes " énormes. La plupart avaient livré les écritures aux païens " pour éviter la persécution, pendant qu'un grand nombre " de simples fidèles l'avaient soufferte constamment : d'autres " les avaient eux-mêmes jetées au feu. Un Purpurius de " Limarc étant accusé d'avoir fait mourir les deux enfants " de sa sœur, au lieu de s'excuser, dit hardiment : Pour " moi, j'ai tué et je tue ceux qui sont contre moi. Ne " m'obligez pas d'en dire davantage vous savez que je ne " me soucie de personne. Dès qu'il y eut des empereurs " chrétiens, les plaisirs commencèrent à s'introduire dans " l'église et l'on ne voyait parmi les ecclésiastiques qu'ini- " mitiés et que divisions. Et parce que les évêques étaient " riches et considérés, on se servait de toutes sortes de voies " pour parvenir à l'épiscopat ; et, quand on y était parvenu, " l'on prenait une autorité tyrannique. Ces désordres " augmentèrent toujours, jusqu'à ce qu'ils vinssent au comble " où l'on les a vus, comme le savant archevêque irlandais " Usserius le montre par un grand nombre de passages " d'auteurs célèbres, qui nous ont laissé des peintures " affreuses de la corruption de leurs siècles."

" Les sectes des nestoriens et eutychéens, dit un autre " auteur, nées en partie de l'oisiveté et de la superstition, " et en partie des haines particulières, de l'envie et de la " malignité des ecclésiastiques, mirent la dernière main à " l'intolérance en matière de religion. Il est vrai qu'elle était " déjà née, cette intolérance ; mais elle n'avait pas encore " exercé sa tyrannie avec toutes les cruautés dont elle a été " accompagnée depuis le malheureux siècle auquel on se

" divisa pour des opinions, desquelles il aurait été aisé *de* " *convenir si l'esprit du christianisme avait présidé dans les* " *assemblées des ecclésiastiques.* Depuis ce temps-là on ne vit en " Orient que proscriptions, que massacres, que fureurs. *Je* " *passe sous silence*, dit un évêque du Ve siècle, persécuté pour " le nestorianisme, *les chaînes*, *les cachots*, *les confiscations*, *les* " *notes d'infamies*, *ces massacres dignes de compassion*, *dont* " *l'énormité est telle*, *que ceux même qui ont le malheur d'en être* " *les témoins*, *ont peine à les croire véritables.*[1] Cela alla " toujours depuis en augmentant. L'empereur Justinien ne " voulut pas avoir moins de zèle que les prélats du Ve et " VIe siècle. *Il ne croyait pas*, dit Procope, *commettre un* " *homicide*, *quand ceux qu'il condamnait à mort faisaient* " *profession d'une autre religion que la sienne.* L'univers vit " commettre, dans ces malheureux siècles, des cruautés " effroyables. On soutenait des sièges dans les monastères, on " se battait dans les conciles, on entrait à main armée dans " les églises, on traitait avec la dernière cruauté tous ceux " que l'on soupçonnait de favoriser *des opinions qui souvent* " *n'étaient entendues de personne*, *non pas même de ceux qui les* " *défendaient avec le plus d'entêtement et d'opiniâtreté.* "

" Après le VIe siècle, les papes, les évêques et tous les ecclésiastiques en général devinrent encore pires que ceux qui les avaient précédés. L'ignorance, l'imposture, la superstition, le fanatisme, les persécutions, les cruautés de toute espèce augmentèrent de siècle en siècle ; et l'enfer infesta l'église de tant d'abominations, que les cheveux me dressent d'horreur quand j'y pense."

Le médecin allait continuer, mais je lui témoignai tant d'inquiétude, qu'il prit le parti de se taire. Il ajouta seulement que j'eusse à me tranquilliser ; qu'il se faisait fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraîchissement : il me rasa la barbe, il me coupa les cheveux en rond, et me fit une couronne de prêtre ; puis il me donna un habit et

[1] Etherius, *Tyranorum episcop. inter opera Theodoreti, tom. V*, p. 668 et 689.

un manteau noirs ; sa domestique me fit un petit collet, et il me dit que c'était dans cet équipage qu'il voulait que je partisse le matin à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante piastres, et me pria de lui écrire lorsque je serais en lieu de sûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avait pour moi, nous nous dîmes adieu, et je partis.

CHAPITRE XXVII

SUITE DE MES AVENTURES.

Étant sorti de la ville, je rencontrai un muletier qui avait amené deux officiers d'Antiquera à Grenade. Je fis marché avec cet homme ; je montai sur une de ses mules, et en quatre jours il me transporta à Cadix.

Au moment que j'entrai dans cette ville j'appris qu'il y avait un vaisseau qui allait mettre à la voile pour Londres. A cette nouvelle, je cherchai le capitaine, et je reconnus le galant homme qui m'avait sauvé la vie après mon naufrage, et qui m'avait si généreusement traité à Gibraltar. Je n'eus point le loisir de lui faire grand compliment ; je lui dis seulement que puisqu'il avait eu la bonté de me sauver la vie une fois, il fallait qu'il me la sauvât une seconde, en un mot, que l'inquisition était à ma poursuite. Cet honnête homme ne perdit point de temps à me demander quel était le sujet de mon démêlé avec l'inquisition ; il chercha les moyens de me déguiser ; il me fit passer à son bord, deux heures après il leva l'ancre et partit.

Lorsque nous fûmes en pleine mer, je contai à mon libérateur ce qui m'était arrivé à Grenade : ce récit le toucha : mais celui de ce que j'avais vu dans le souterrain lui fit dresser les cheveux.

Lorsque j'eus fini ce récit, je lui dis que mon premier dessein était de me retirer en France ; mais que mes dernières aventures m'avaient fait concevoir une telle aversion

pour les pays où le catholicisme était la religion dominante, que j'avais juré de n'y remettre jamais le pied.

Le capitaine approuva ma résolution, et me demanda en même temps dans quel pays j'avais dessein de me fixer dorénavant. " Dans votre pays, lui répondis-je : dans ce pays opulent et heureux, où l'on dit que la liberté règne autant qu'il est possible qu'elle règne parmi une nation policée ; dans ce pays où tout particulier possède paisiblement ce qu'il a ; où un homme raisonnable peut dire ce qu'il pense ; où un chacun peut aller au ciel par le chemin qu'il lui plaît.

— L'opulence et la liberté ne sont point si grandes dans mon pays que vous le croyez, reprit le capitaine. Une nation qui a plus de douze cents millions d'écus de dette ; qui se plaint sans cesse que ses ressources sont épuisées ; à qui l'étendue de ses domaines coûte des sommes immenses, en la dépeuplant tous les jours ; chez qui les artisans s'attroupent trois ou quatre fois l'an, en criant: du travail ou du pain ! une telle nation n'est point riche.

" Une nation qui s'écrase elle-même par ses propres forces; que des divisions intestines déchirent continuellement ; chez qui les suffrages des citoyens sont à l'enchère, chez qui l'on ne voit que édits de réforme ou d'amélioration, et tout aller de mal en pis ; une telle nation n'est point heureuse.

" Une nation chez qui une vérité très indifférente dans un temps, devient dans un autre la cause de mille procédés tyranniques contre son auteur, celle de la perte de ses biens, de sa liberté, de sa vie même ; chez qui les événements ordinaires, et qui ne dépendent point de nous, sont punis de mort, etc.; une telle nation n'est point libre.

" L'opulence, la liberté, le bonheur de ma chère nation ne sont donc que des êtres chimériques, dont mes compatriotes se glorifient à tort. Cette liberté surtout, qu'ils font sonner si haut, n'est qu'une espèce d'ivresse frénétique qui les agite et les tourmente ; n'est qu'un vain fantôme dont la tyrannie est aux yeux d'un homme qui pense, souvent plus réelle et plus dure que celle du despote le plus absolu.

" Quant à la liberté de conscience que vous prétendez

régner dans ma patrie, je vous dirai qu'il en est là comme ailleurs. La religion dominante y domine, c'est tout dire. Quant aux autres, indépendamment des petites vexations, et du mépris que l'on y essuie de la part de ceux qui sont à la tête du parti le plus fort, ceux qui en font profession sont comme dans tous les pays : leurs prêtres ou leurs ministres sont vains, hypocrites, tracassiers, turbulents, opiniâtres absolus et vindicatifs : l'ignorance et l'imposture y tracent le sentier que la multitude doit tenir : les préjugés la guident, et l'autorité l'entraînent. En un mot, quant à ce qui regarde la religion, l'homme est chez nous, comme partout ailleurs, le plus sot, ou le plus furieux de tous les animaux : ou, si vous l'aimez mieux, il est le jouet des passions de ceux qui le guident. Bridé par la superstition, épouvanté de l'avenir, il rampe en tremblant aux pieds de ceux qui le sauvent ou le damnent à leur gré. C'est un dogue enchaîné qui se laisse battre ou flatter par son maître, et qui ne connaît sa force et son courage, que pour s'élancer avec furie sur ceux contre lesquels il est lâché.

" Jugez par cette esquisse, continua le capitaine, si ma chère nation a lieu de se glorifier de ses avantages et de ses prérogatives, et de mépriser souverainement tous ceux que le hasard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant si vous vous déterminez à vous fixer à Londres, ou dans quelque autre ville d'Angleterre, vous pouvez compter sur tous les services qui dépendront de moi."

Je remerciai le capitaine, et lui dis qu'il fallait bien que je me fixasse quelque part ; que, puisque ma destinée était de vivre parmi des hommes, et qu'ils étaient partout plus ou moins faibles, sots et méchants, je devais bien me résoudre à les supporter tels qu'ils étaient, mais que j'aimerais mieux mourir que de demeurer dans un pays où l'on faisait des autodafés.

CHAPITRE XXVIII

SUITE DE MES AVENTURES.

Lorsque nous fûmes arrivés à Londres, le capitaine anglais me força d'accepter quelques guinées, et me réitéra ses offres de service ; je le remerciai mille fois de sa générosité, et nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier soin fut de donner de mes nouvelles au médecin ; mais comme je craignais que ma lettre ne fût interceptée, je n'osai y faire mention de la tendre et sincère reconnaissance dont j'étais pénétré à son égard. Je lui écrivis comme un parent qui serait charmé d'apprendre de ses nouvelles, et rien de plus. Il lui suffisait de savoir que j'étais en lieu de sûreté; il n'avait pas besoin que je lui exprimasse les sentiments de mon cœur, après le service qu'il m'avait rendu ; il me connaissait assez pour en juger.

Il me tarda longtemps d'apprendre si ma lettre était arrivée à bon port, et encore plus de savoir si la générosité de mon ami ne lui avait point été funeste. Enfin, je reçus de ses nouvelles. Il m'exprimait la joie extrême qu'il ressentait de me voir hors des mains de mes ennemis. Il m'apprenait que l'on avait fait des recherches extraordinaires après moi, que l'on avait visité toutes les maisons du voisinage de l'inquisition ; que l'on avait fait faire serment à tous les habitants de ces maisons, pour tirer d'eux quelque connaissance de mon évasion ; que sa servante et lui en avaient été du nombre, et qu'ils avaient juré l'un et l'autre qu'ils ne savaient ce qu'on leur voulait dire. Enfin, il ajoutait que le surlendemain de mon départ l'on avait brûlé la malheureuse créature que j'avais vu si cruellement tourmenter dans le souterrain, ainsi que vingt-deux autres personnes, de tout sexe, de toute âge, de toute condition, sans compter ceux qui furent fouettés et

condamnés à une prison perpétuelle, ou aux galères pour toute leur vie.

Quoique le capitaine m'eût promis de me rendre tous les services qui dépendraient de lui, si je me déterminais à demeurer à Londres, je ne sus d'abord si je devais me fixer dans cette ville ou ailleurs ; tantôt je voulais demeurer à la campagne, tantôt dans quelque bourgade du nord de l'Angleterre, et partout je trouvais ces mêmes difficultés pour subsister : j'avais l'âme trop haute pour me résoudre à chercher une condition, et je ne possédais aucun talent, je ne savais aucun métier.

Cela seul aurait fait le malheur de ma vie, mais le souvenir de mes aventures passées, mes réflexions continuelles sur la vie humaine mettaient le comble à mes maux. Est-il possible, m'écriais-je quelquefois, que je sois né homme ; que je sois né pour être aussi malheureux que je le suis ? J'ai passé ma jeunesse aux études ; et malgré toutes les peines que j'ai prises, malgré le fouet qu'on me donnait régulièrement toutes les semaines, je suis sorti du collège aussi sot que j'y étais entré. Je m'étais mis dans la tête que les ignorants ont toujours tort, et je crus que les savants avaient toujours raison. Mon Compère était de ces derniers : je suivis ses conseils, sa personne ; je menai avec lui une vie errante et infortunée, jusqu'à ce qu'après avoir vu sa philosophie échouer dans les déserts de la grande Tartarie, je vins faire naufrage, avec lui et mes autres compagnons, sur les côtes de l'Espagne occidentale.

Ayant eu le bonheur d'échapper de ce naufrage, je crus que le destin, las de me poursuivre, allait mettre fin à mes maux. Je pris le parti de me retirer dans ma patrie, d'y aller vivre et mourir dans la religion de mes pères. Mais j'éprouvai en route que les ministres de cette religion sont, dans certains endroits, des tyrans exécrables : un honnête homme m'apprit ensuite qu'ils étaient ailleurs des imposteurs odieux et toujours prêts à devenir tels que ceux que j'ai vus tourmenter si cruellement les innocents ; il m'apprit enfin, que le pays que je croyais être le plus heureux pays

de la terre, ne valait pas mieux que les autres. O mon Compère, mon Compère ! vous aviez bien raison de dire que les sociétés civilisées étaient le réceptacle de toutes les erreurs, de tous les vices et de tous les maux : c'est bien dommage que vous en ayiez conclu qu'il en était tout autrement chez les sauvages !

CHAPITRE XXIX

RÉCIT DES AVENTURES DU PÈRE JEAN APRÈS LE NAUFRAGE, ETC.

Un jour que je me promenais le long de la Tamise, je me mis à repasser dans ma tête les différents événements de ma vie. Lorsque j'en fus au naufrage où j'avais perdu mes anciens amis, je ne pus m'empêcher de m'attendrir sur leur sort : " Mon cher Compère ! m'écriais-je tout haut, vous n'avez jamais connu de vrai bonheur : hélas ! si vous viviez encore, et que je pusse vous faire part du mien, je le ferais de tout mon cœur. Mais vous..."

J'en étais là, lorsque j'entendis quelque bruit derrière moi. Je me retournai... ciel ! que vis-je... ? je vis le révérendissime père Jean de Domfront, qui riait de toutes ses forces de m'entendre parler seul.

J'eus à peine reconnu le révérend, que je me jetai à son cou, et je l'embrassai plus de cent fois : " Quoi, c'est vous, m'écriè-je ? par quel bonheur... Ah ! mon cher père Jean, serait-il possible...! Où est mon Compère...? où est Vitulos...? où est Diégo ? — Ils sont tous les trois ici, me répondit-il. — Menez-moi au plus vite où ils sont, repris-je. Quoi ! vous vivez encore...? Ah ! mon cher père Jean, contez-moi, je vous prie, par quel hasard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me suis tiré que par une espèce de miracle."

" Tu sauras, répondit père Jean, que lorsque le vaisseau fut en danger de se briser, je montai deux futailles sur le pont,

je les bouchai bien, je coulai à l'entour quelques cordes à nœuds, je dis au Compère et à Vitulos que si nous venions à faire naufrage, de saisir chacun une de ces cordes avec moi, et de nous abandonner ensuite à tout ce qu'il plairait à dame fortune de faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avait mis dans un état à n'entendre aucune raison ; Diégo était étendu sur le plancher sans mouvement, sans connaissance, dans le même cas où tu le vis après le coup de tonnerre de Senlis. C'est pourquoi nous vous laissâmes là l'un et l'autre ; nous nous tînmes près de nos futailles ; et lorsque le vaisseau se brisa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous soutenir sur l'eau jusqu'au lendemain, que des pêcheurs de la côte nous recueillirent et nous menèrent à terre.

“ Comme j'avais eu soin de ne pas oublier le reste de notre argent, et que, dans le trouble que la tempête occasionnait, j'avais escamoté au capitaine une boite remplie de perles et de diamants, je regardais ce naufrage comme un bonheur pour nous. Je te regrettai pourtant, ainsi que l'ami Diégo ; mais je me consolai en buvant quelques coups à votre intention. — Et le Compère, interrompis-je ? — Le Compère, poursuivit père Jean, parut très sensible à ta perte, ainsi qu'à celle de l'Espagnol ; mais ma trouvaille ne le toucha guère. Ce naufrage l'avait mis d'une humeur insupportable. Une aventure assez fâcheuse, qui nous arriva peu de temps apès, acheva de lui tourner la tête ; il devint d'une misanthropie aussi farouche que celle de Timon l'Athénien ; il accusa les hommes de méchanceté, le ciel d'injustice, et finit par devenir manichéen... — Quoi ! le Compère est devenu manichéen ! — Oui, manichéen, et très manichéen. Mais écoute le reste de notre histoire.

“ Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en Espagne et en Portugal, je formai le dessein de passer en Angleterre. Je communiquai ma résolution à mon neveu et à Vitulos. Le premier me dit de faire à ma fantaisie ; le second trouva que j'avais raison : là-dessus nous tirâmes droit à Lisbonne, où nous trouvâmes un vaisseau hollandais, qui nous transporta à Londres.

“Lorsque nous fûmes arrivés en cette ville, j’essayai, ainsi que Vitulos, de faire entendre raison au Compère ; mais nous perdimes nos peines : le Compère nous dit qu’il était misanthrope et manichéen, qu’il voulait demeurer tel, et qu’il romprait avec nous si nous parlions davantage sur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, et occupé à faire un livre où il prétend démontrer que les hommes, tant sauvages que policés, sont des sots, des injustes, des enragés, et que le diable a autant à dire que le bon Dieu dans le gouvernement de l’univers. Quant à Diégo, il est aujourd’hui plus fou qu’il n’a jamais été. Je le retrouvai par le plus grand hasard du monde. Comme je me promenais un jour à Hyde-Park, je vis un tas de monde attroupé ; je voulus savoir ce que c’était : j’approchai, et j’aperçus au milieu de la foule le seigneur Diégo, qui faisait un sermon sur le dernier jugement. Il était dans un état à faire pitié ; il était presque nu : il avait la barbe d’un pouce de long, les yeux enfoncés, et le visage exténué de misère. Cet état me toucha, je fendis la presse pour l’emmener ; il me reconnut, et se mit à faire des exclamations terribles, et des grimaces si effroyables, que la plupart du monde qui l’écoutait, crut qu’il était possédé de plus de soixante et quinze mille diables. La foule, qui était déjà assez forte, s’accrut dans un instant si prodigieusement, que je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de là. Enfin, je l’en retirai, je le fis monter dans le premier fiacre que je trouvai et je l’emmenai à notre logis. Lorsqu’il aperçut le Compère et Vitulos, ses exclamations redoublèrent, et ne finirent que très longtemps après. Quand il fut un peu apaisé, je lui demandai par quel moyen il était échappé du naufrage. Il me dit que S. Nicolas et S. Guillaume, auxquels il s’était recommandé pendant la tempête l’avaient soutenu sur les eaux jusqu’à ce qu’un vaisseau anglais le recueillit et le conduisit à Portsmouth, et que ces saints lui avaient révélé en même temps, que le monde devait finir bientôt.

“Voyant que je ne pouvais en tirer d’autres raisons, je le laissai tranquille, et je lui défendis de sortir jusqu’à ce qu’il fût habillé plus proprement. Lorsqu’il fut en état de paraître,

je lui fis promettre de ne plus prêcher, et je le laissai aller par la ville ; et à ses visions près, il nous sert très affectueusement, et fait assez bien les commissions dont on le charge."

Père Jean finissait de parler lorsque nous arrivâmes à son logement. Le lecteur me dispensera de lui décrire la joie que je ressentis de revoir mon cher Compère et mes anciens camarades ; elle fut inexprimable, et celle de mon Compère ne fut pas moindre : " Ah ! mon cher Jérôme, s'écria-t-il en me voyant, si tous les hommes te ressemblaient...; mais..." Il allait continuer, mais les cris de joie et le tintamarre de Diégo l'en empêchèrent : il se passa plus d'une demi-heure avant que nous pussions nous faire entendre.

La scène de l'Espagnol étant finie, nous nous dimes tout ce que l'on peut se dire en pareille occasion ; après quoi, je contai tout ce qui m'était arrivé depuis le naufrage.

Mon récit acheva d'irriter le Compère contre le genre humain. Il avait cru jusqu'alors que tout ce qui existe était un composé de bien et de mal ; il se persuada pour le coup que tout était mal. Vitulos fut presque de son sentiment ; Diégo ne douta plus que la fin du monde n'approchât ; le révérendissime jura qu'il étriperait autant de moines qu'il en rencontrerait ; pour moi, quelque sujet que j'eusse de me plaindre, je trouvai que le Compère et père Jean outraient les choses. Je ne disconvenais point qu'il y eût beaucoup de mal dans le monde, mais j'étais bien éloigné de croire que tout fût mal, et que le mal qui existe dans l'univers, procédât d'un mauvais principe, égal au bon. A l'égard de père Jean, je lui dis que quand il étriperait tous les moines de la terre, la persécution des gens d'église n'en irait pas moins son train ; que l'histoire de tous les temps prouve que résister à leurs violences, est les irriter ; que le plus court était d'éviter d'avoir quelque chose à démêler avec eux. Mais tout ce que je pus dire là-dessus fut inutile ; l'oncle et le neveu persistèrent dans leurs opinions.

CHAPITRE XXX

RAISONNEMENT SUR L'OPINION DU COMPÈRE.

Le propre jour de ma réunion à mes anciens amis, je quittai le logement que j'avais pris ; mais je ne cessai point pour cela de copier de la musique, [1] pour gagner de quoi fournir ma part à la dépense du ménage ; j'étais devenu trop scrupuleux pour me servir du produit de la boite que sa révérence avait escamotée au capitaine portugais avant le naufrage. Mais lorsqu'après toutes les informations possibles que je fis faire à Lisbonne, je fus certain que personne d'autre que nous n'était échappé de ce naufrage, j'usai sans scrupule de la bourse commune, et je ne travaillai plus que pour m'amuser.

Tous mes souhaits auraient été satisfaits, si j'eusse vu mon cher Compère plus raisonnable, ou du moins s'il eût renoncé à la manie qui le tenait de divulguer son manichéisme et ses autres sentiments par le livre auquel il travaillait. Un jour que son esprit bourru s'était un peu adouci, j'employai tous les raisonnements dont j'étais capable pour lui prouver que quand il y aurait cent fois plus de mal sur la terre, l'on ne pourrait en conclure que l'univers ne fût soudainement gouverné par un Être bon, sage et tout-puissant. J'ajoutai que son opinion à cet égard n'était fondée que sur une prévention aveugle, et nourrie par son humeur atrabilaire ; qu'il devait savoir, par sa propre expérience, combien l'on devait faire peu de fondement sur ces opinions outrées, qui ne nous paraissent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés et nos passions, et jusqu'à ce que l'expérience et des connaissances ultérieures viennent à faire

[1] Notre héros a appris ce métier d'un vieillard avec lequel il vient de vivre quelque temps. Cette circonstance était racontée dans quelques chapitre remplis de discussions ardues et que nous avons cru pouvoir supprimer. (N. D. E.)

tomber le bandeau qui nous offusquait la vue. Enfin, je le priai de se souvenir que puisqu'il haïssait les hommes pour leur méchanceté, il devait éviter d'être méchant à son tour ; et que c'était l'être en effet, que de répandre dans le public des opinions qui n'avaient aucun fondement solide et réel, et qui pouvaient entraîner après elles les plus grands maux.

Le Compère, peu accoutumé à m'entendre raisonner de la sorte, me demanda depuis quand je m'ingérais de faire le raisonneur : " Depuis, lui répondis-je, que je me suis aperçu que dix ans de vos leçons ne m'avaient rendu ni plus savant, ni plus heureux ; depuis que j'ai vu qu'un homme [1] qui a assez de lumières, assez de pouvoir sur soi-même pour secouer le joug des préjugés de l'enfance, et assez de prudence pour ne pas se laisser éblouir par les sophismes des philosophes du siècle, n'a de maximes à suivre que celles qu'approuve le sens commun, n'a de route à tenir que celle que lui prescrivent l'amour propre, la justice et la modération. Laissons le monde tel qu'il est, et les hommes tels qu'ils sont ; n'ouvrons les yeux que pour voir si nos opinions nous sont utiles, raisonnables, et demeurons-en là. Le vrai bonheur ne consiste point dans les spéculations creuses, qui ne servent qu'à nourir notre inquiétude et nous tourmenter. Le vrai bonheur consiste à être à soi, et non à ses idées ; à être son propre maître, et non l'esclave de soi-même.

" Je sais aussi bien que vous que les hommes sont généralement méchants. Je n'ignore pas non plus que le monde est rempli de maux. Mon expérience en est garant. Mais dois-je pour cela haïr opiniâtrement tous les hommes ? Non, la haine est un serpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un principe malfaisant se plaît à troubler l'ordre établi dans l'univers ? Non, cette opinion ne ferait que troubler mon repos, qu'accroître mes maux ; et les choses n'en iraient pas moins leur train.

" Bornons-nous donc à avoir de l'aversion pour les mé-

[1] Il s'agit du vieillard qui apparaissait dans les chapitres supprimés et qui est mort. (N. D. E.)

chants, et non de la haine; et prenons garde en même temps de confondre les bons avec eux. Ayons en horreur les persécuteurs et les tyrans, mais ne les haïssons pas : l'horreur et l'aversion sont, en ce cas, des sentiments naturels et raisonnables, et la haine est toujours une passion aveugle et outrée, qui nous mine et nous dévore, tandis que ceux qui en sont les objets se moquent de nous. Plaignons les superstitieux et les ignorants, mais ne les méprisons pas. Le mépris est fait pour l'erreur et le ridicule ; un sentiment plus humain doit être réservé pour ceux qui en sont atteints.

" Bornons-nous encore à savoir que le mal existe, et n'étendons point nos regards plus loin ; son origine est environnée de ténèbres impénétrables à la raison humaine. Il y a de la témérité, ou pour mieux dire, de la folie, à prétendre en savoir plus que les autres sur ce point, et surtout à penser comme vous faites. Que diriez-vous, si, après avoir publié vos opinions, vous veniez à vous apercevoir que vous vous êtes trompé sur cet article, comme sur celui de la perfection des sauvages ? Ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité ? Vous feriez plus, vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette espèce à celles dont les hommes sont infectés.

— Par la ventrebleu, dit père Jean, l'ami Jérôme vient de raisonner comme la raison même. La vie est trop courte et trop précieuse pour la passer dans la haine et l'amertume, dans des déclamations et des jérémiades continuelles sur la méchanceté des hommes, et sur les maux dont l'univers est rempli. Pour moi je me moque de tous ceux qui ne méritent pas mon estime, et rien de plus. Il est vrai que j'ai juré d'étriper tous les moines qui me tomberont dorénavant entre les mains ; mais c'est de la façon qu'on extermine ces reptiles dangereux, dont le souffle empoisonne l'air, et dont la piqûre tue l'homme. D'ailleurs, je borne mon étude et mes richesses aux seuls plaisirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le souvenir de deux ans de diète et d'un siècle de mélancolie ; un bon repas, un bon lit et un tendron de quinze ans m'apprennent que s'il y a du mal dans le

monde, il y a aussi quelque bien, et que la moindre chose de celui-ci défraie au centuple de celui-là. En un mot, je me moque de tout ce qui s'appelle science. Savoir jouir est tout ce que je sais : c'est bien assez. Deux ans d'expérience devraient dessiller les yeux à un galant homme sur l'article des opinions, qui ne sont fondées que sur des conjectures.

" Mon neveu a donc tort de prendre pour des réalités toutes les idées qui lui passent par la tête. Nos facultés intellectuelles sont bornées ainsi que nos facultés corporelles : l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir sur cet article. Nos yeux sont faits pour distinguer certains objets, pour voir à une certaine distance, et rien de plus, rien au-delà. Pourquoi ? Parce qu'il n'était point nécessaire que nous vissions plus loin. Il en est de même de nos autres sens.

" Un homme peut porter un fardeau, peut soutenir la fatigue, peut courir, sauter, voltiger mieux qu'un autre ; il peut exceller par-dessus tous les autres dans un art ; mais sa force, son adresse, sont bornées fort près du point où sa supériorité le distingue des autres ; et s'il a pour quatre sous de bon sens, il sera le premier à s'apercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les seuls raisonneurs prétendent-ils outre-passer les bornes de l'intelligence humaine ? Sont-ils les seuls qui ignorent quelle est leur condition ? Ne savent-ils pas que les idées que nous nous formons des choses, purement abstraites à notre égard, sont trop imparfaites pour servir de fondement à la découverte de l'origine et de la nature de ces choses ?

" Lorsque je vois un sauteur de la foire sauter par-dessus une pique de douze pieds, plantée au milieu d'un théâtre, je dis qu'un tel saut est l'action la plus hardie, la plus adroite de tous les sauteurs de la terre ; mais lorsque je compare la distance qu'il y a entre la pointe de cette pique et le soleil, ce sauteur n'est plus à mes yeux qu'un vermisseau rampant sur un tas de boue.

" Lorsque j'entends un orateur renommé débiter d'un ton emphatique, quelque discours sur l'origine du mal, je dis

qu'il est un habile homme, qui sait se concilier l'attention de ses auditeurs, leur plaire, les persuader même ; mais lorsque je compare la matière qu'il traite, à l'imperfection du petit nombre d'idées qu'il a de cette matière, à l'impossibilité d'en acquérir davantage, je regarde cet orateur comme une grenouille qui croasse dans un marais fangeux.

" Le nombre des vérités dont l'intelligence est à notre portée, est extrêmement petit, et ces vérités sont extrêmement simples ; mais elles nous suffisent. Celles qui sont au-dessus de notre conception, ne sont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer, sont des fous ou des imposteurs, qui éblouissent la multitude par un tas de sophismes absurdes ; et les idoles qui les écoutent, ressemblent, comme dit Horace, à une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt : ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare, l'un à droite, l'autre à gauche ; ils prennent toutes diverses routes, chacun croit suivre la bonne, et plus il le croit, plus il s'écarte : quoique tous leurs égarements soient différents, ils n'ont pourtant qu'une même cause ; c'est que leur guide les a trompés, et que la nuit les empêche de se redresser."

CHAPITRE XXXI

RAISONNEMENT DE VITULOS, SUR CE QUI A ÉTÉ DIT DANS LE CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Lorsque père Jean eut fini de parler, Vitulos reprit la parole, et dit que nous avions raison l'un et l'autre, et que le Compère avait tort, surtout à l'égard de son manichéisme:

" Quand même, lui dit-il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme aussi funeste serait fondé, s'il vous restait l'ombre du sens commun et de la prudence, vous devriez le cacher plutôt que le divulguer. Le monde est tellement constitué, qu'il est des vérités très peu importantes en elles-mêmes, dont l'exposition serait mille fois plus nuisible au

genre humain, que l'erreur où il est à leur égard : à plus forte raison une vérité de cette espèce, si c'en était une, devrait être ensevelie pour jamais dans les ténèbres les plus épaisses. L'erreur et la superstition ont engendré des désordres, des fureurs et des cruautés inouïes : il est des circonstances où la vérité en engendrerait de même, si elle se présentait où elle n'a que faire.

" Il y a mille et mille personnes sages qui s'aperçoivent des erreurs dont le peuple est imbu, surtout à l'égard de la religion ; mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le désabuser, à moins qu'il ne soit suffisamment préparé à voir le jour, et que cette vue ne puisse donner lieu à aucun accident funeste. Ce n'est pas que la vérité entraîne naturellement après elle aucune suite dangereuse : les maux qui résultent de son exposition, ne viennent que de la nature des sujets auxquels elle est exposée. Il y a des circonstances où il est très dangereux de se servir d'une chose, quoiqu'excellente en elle-même. Le vin est de sa nature bienfaisant ; il ranime les forces, et réjouit le cœur de Pierre, tandis qu'il enivre Jean, et le rend furieux. D'où viennent des effets si différents ? Des différentes constitutions de Pierre et de Jean ; et non de la nature du vin. La nature du vin est d'animer et d'échauffer : il est de la nature de Jean d'entrer en furie lorsqu'il est échauffé : voilà tout le mystère. Un homme de bon sens, qui connaîtrait le tempéramment de Jean, se garderait bien de lui donner à boire autre chose que de l'eau.

" Non seulement l'amour de l'ordre doit nous faire abstenir de débiter des vérités dangereuses à la multitude, mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter aussi à être très réservé sur cet article. Nous le savons par expérience. Lorsque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnaie en Russie, nous dîmes aux juges, commis pour nous examiner, que *nous n'avions fait que suivre en cela le droit naturel.* Et il est certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pouvoir de donner telle forme, tel poids que l'on juge à propos à un morceau d'or et d'argent, et de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs ce qui est naturel est imprescriptible. Mais les gens à

qui nous avions à faire ne pensaient point de même sur ce point. " Le droit positif, selon eux, a, dans certains cas, " anéanti le droit naturel. Les souverains se sont arrogé " celui de battre monnaie ; et tous ceux qui y portent " atteinte doivent être punis. " Nous devions donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute, et rien de plus. L'on est assez indulgent dans ce pays-là : l'on se serait contenté de nous appliquer quelques coups de bâton sur la plante des pieds, et l'on ne nous aurait point envoyés piocher dans les mines de la Sibérie, d'où l'on ne sort pas toujours aussi facilement que nous avons fait.

" Enfin, pour revenir au sujet dont il est question, s'il est de la prudence de taire quelquefois certaines vérités, il le sera toujours de ne point répandre une opinion aussi absurde, aussi dangereuse que celle dont le Compère est actuellement infatué. Il ferait bien à l'avenir de penser pour lui, et de se taire ; et nous ne ferions point mal d'en faire autant.

— Voilà ce qui s'appelle raisonner, dit père Jean. Pour moi, je laisse dorénavant les hommes dans leurs opinions, bonnes ou mauvaises ; qu'ils se trompent ou qu'ils ne se trompent pas, c'est leur affaire, et non la mienne. Quand je me rappelle les différents événements de notre vie, je vois que la moitié des persécutions que nous avons essuyées, vinrent autant d'avoir parlé contre les opinions reçues, que d'avoir agi contre les lois que les hommes ont établies. Mais l'on ne devient avisé que par l'expérience. J'avoue que les hommes sont injustes et méchants ; mais la société est tellement constituée, qu'ils doivent être tels. Il est vrai que l'univers est un composé de bien et de mal ; mais un homme de bon sens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti possible de la vie, que de s'embarrasser de ce qui ne le regarde pas. Ça buvons un coup."

CHAPITRE XXXII

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Nous crûmes d'abord que le Compère allait répondre en détail à tout ce que nous venions de lui débiter ; mais il se contenta de nous dire que nous étions des ignorants, et qu'il persisterait dans ses opinions jusqu'à ce qu'on lui eût démontré le contraire par des raisons incontestables, et non par un tas de lieux communs, qui ne convenaient que dans la bouche des pédants, et non à des gens qui faisaient profession d'être philosophes.

J'aimais mon Compère ; mais son propos me piqua ; je ne pus m'empêcher de répliquer qu'il n'y avait point tant de pédantisme qu'il se l'imaginait dans ce qu'on venait de lui dire ; que je lui accordais très volontiers que les hommes en général étaient des méchants, des scélérats, mais que je n'avouerais jamais que l'univers fût mal gouverné.

"Il est vrai, continuai-je, que les efforts que j'ai faits jusqu'aujourd'hui pour accorder l'existence du mal avec la toute-puissance, la sagesse et la bonté de l'Être qui gouverne l'univers, ont été vains ; mais cela dépend de mon peu de lumières, ou plutôt, de ce que je m'y suis mal pris ; car les plus importantes découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus savants.

— Je te défierai bien de faire celle-ci, interrompit le Compère. — Cela se peut, repris-je..., mais il me vient une idée..., si mon cher Compère voulait me donner vingt-quatre heures pour penser là-dessus, je lui démontrerais peut-être que son défi n'est point si fondé qu'il le croit."

Le Compère m'accorda, par pitié, les vingt-quatre heures que je lui demandais, et personne au monde ne fut plus étonné que père Jean et Vitulos, lorsqu'ils me virent accepter ce défi.

CHAPITRE XXXIII

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

J'employai ces vingt-quatre heures à éclaircir l'idée qui m'était venue sur le sujet de notre dispute ; et lorsque le moment de la conférence fut arrivé, je parlai en ces termes :

" Il me semble, mes chers amis, que si l'on venait à bout de définir la nature de la liberté de Dieu, ainsi que la nature de la liberté de l'homme, l'on pourrait rendre raison de l'origine du mal qui existe dans l'univers, tant dans le physique que dans le moral.

" C'est ce que je vais essayer de faire.

" La *liberté* de Dieu ne peut consister dans ce que les théologiens appellent *indifférence*, *contradiction*, c'est-à-dire, dans le *pouvoir d'agir* ou *de ne pas agir:* une telle *liberté* supposerait en Dieu, ou de l'ignorance ou de l'irrésolution, ou le pouvoir de choisir deux moyens différents dans l'exécution d'une chose, ou celui de se déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux choses opposées. La *liberté* de Dieu consiste donc en ce qu'il *fait ce qui lui plaît* : or, il n'y a jamais dans ce qu'il fait, que le *meilleur qui lui plaît*.

" Que l'on ne dise pas que si Dieu se détermine nécessairement, il n'est pas libre ; car je demanderais si un Être infiniment puissant n'est pas infiniment indépendant. Que l'on ne dise pas non plus qu'un Être infiniment puissant a la *liberté* de choisir plusieurs moyens dans l'exercice de sa puissance, ou de faire une chose, ou de ne la pas faire ; car je répliquerais qu'un Être infiniment bon, infiniment sage se détermine nécessairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire ; et que lorsqu'une chose n'existe point, il se détermine nécessairement à produire cette chose, s'il est meilleur qu'elle existe, ou à la laisser dans le néant, s'il est meilleur qu'elle n'existe pas.

" Poursuivons.

“ Lorsque l’univers était encore dans le néant, l’univers n’avait rien en soi qui déterminât Dieu d’une manière absolue à lui donner l’existence. Il faut donc considérer le *pouvoir* dont il s’agit ici, du côté de l’agent, et non du côté de l’objet.

“ Dieu a résolu, de toute éternité, de créer le monde *tel qu’il est ;* les *décrets* de Dieu sont invariables : donc Dieu n’avait pas le pouvoir de ne pas créer le monde, et cependant on ne peut nier qu’il ne fût parfaitement libre en le créant, par conséquent l’*indifférence de contradiction* n’est point l’essence de la *liberté*.

“ Que l’on ne dise pas que Dieu ayant été libre de faire ou de ne pas faire ce *décret*, il s’ensuit qu’il pouvait fort bien se dispenser de créer le monde, qui est l’effet de ce *décret ;* car si l’on ne peut supposer un instant qui ait précédé ce *décret*, on ne peut supposer un instant où Dieu ait eu le *pouvoir* en question, l’existence de ce *décret* anéantissant nécessairement ce *pouvoir* dans un être immuable : or, la supposition d’un instant détruirait l’éternité du *décret*, l’immutabilité de Dieu, et par conséquent Dieu lui-même.

Faisant abstraction du *décret*, par lequel Dieu s’est déterminé à créer le monde, ce *pouvoir* de le créer ou de ne pas le créer n’a pu se trouver en lui. Un tel *pouvoir* considéré du côté de l’agent, est toujours l’effet de son ignorance ; imperfection qui ne peut se trouver que dans la créature. Si Jean a le pouvoir de faire ou de ne pas faire telle action, c’est qu’il ignore ce qui lui est plus avantageux dans cette occasion, d’agir ou de ne pas agir. Que l’ignorance de Jean se dissipe, le parti qu’il découvrira être le plus à son avantage, sera celui qu’il suivra infailliblement, sans conserver le moindre pouvoir réel pour son opposé. Combien, à plus forte raison, Dieu, dont les connaissances sont sans bornes, suivra-t-il toujours infailliblement dans ses productions, la règle que lui prescrivent ses perfections infinies !

“ La *liberté* de Dieu cesserait d’être infiniment parfaite, si, pour agir, il devait examiner les objets de son action, choisir celui qui lui plaît le plus, sans qu’aucun motif le déterminât

nécessairement à ce choix, et si, après avoir choisi, il lui restait encore le moindre pouvoir de changer de résolution ; car, sans parler de l'incompatibilité d'une telle *liberté* en lui, avec ses *décrets éternels* et son immutabilité, cet examen supposerait en Dieu un défaut de connaissance suffisante ; ce choix, sans aucun *motif déterminant*, serait plutôt l'effet d'un destin aveugle que d'un être infiniment sage ; et ce pouvoir de révoquer son choix, ou serait chimérique, ou, s'il était réel, marquerait que l'intelligence, infiniment parfaite, pourrait rejeter un bon projet pour en suivre un qui ne le serait pas.

" Il résulte de ce que je viens de dire, que Dieu, en vertu d'un *décret* aussi éternel que lui, ne pouvait ne pas créer le monde, ni ne pas le créer *tel qu'il est :* il résulte encore que le monde, *tel qu'il est*, est *le meilleur des mondes possibles*, parce qu'il est l'effet d'une cause infiniment parfaite. Le *mal* qui existe dans le monde est donc l'*effet* des limites naturelles de la création ; et cet *effet* était nécessaire, parce que l'univers ne pouvait être aussi bon que la *cause* qui l'a produit : il ne pouvait être aussi parfait que l'*être existant par soi.* — Si ce que tu dis est vrai, interrompit père Jean, voilà l'origine du *mal*, tant *physique* que *moral*, toute trouvée. Mais il s'ensuivrait que ce *mal* serait nécessaire, et que les hommes ne seraient injustes et méchants, que parce que leur injustice et leur méchanceté seraient des effets des limites naturelles de la création.

— Si le révérendissime se donne la peine d'écouter un moment, repris-je, il verra que quoiqu'il fût de la nature de l'homme d'être imparfait, il est de sa nature aussi d'être meilleur qu'il n'est. La nature de l'homme est comprise dans les limites de la création, il est vrai ; mais l'homme ne laisse pas pour cela d'être libre dans ce qu'il fait : ce n'est donc pas justement à cause de l'effet de ces limites, s'il n'est point toujours aussi bon qu'il devrait l'être, s'il ne fait pas toujours tout le bien qu'il devrait faire. Mais avant d'aller plus loin, disons un mot de la *liberté* de l'homme.

" J'ai démontré que la liberté de Dieu ne consiste point dans le choix d'agir, ou de ne pas agir ; or, la liberté

de l'homme est de même nature que celle de Dieu : l'homme est toujours déterminé à agir d'une certaine façon ; il n'y a de la différence entre la liberté de Dieu et celle de l'homme, qu'en ce que la première s'exerce constamment sur le meilleur, et que celle de l'homme s'exerce toujours sur ce qu'il prend pour le meilleur. Mais soit que l'homme exerce sa liberté sur le bien réel ou sur le bien apparent, il ne laisse pas d'être libre, puisque dans l'un et l'autre cas il fait ce qu'il lui plaît : or, faire ce qu'il nous plaît est un acte de liberté. Voilà quelle est la liberté de l'homme.

" Puisque la liberté de l'homme consiste en ce qu'il fait ce qu'il lui plaît, il s'ensuit qu'il peut être regardé à juste titre comme l'auteur de ses actions, quoiqu'il ne soit point celui des principes de ses déterminations : en agissant il use avec plaisir, avec connaissance du pouvoir d'agir, et ses actions peuvent lui être imputées en partie, comme à la cause immédiate qui les produit. Voici comment :

" Les déterminations de chaque être ont leurs avantages et leurs inconvénients ; une manière d'être exclut une autre manière d'être ; une propriété suppose une autre propriété ; un arrangement, un autre arrangement ; une force n'est pas une autre force, ni un degré, un autre degré. Dieu a vu la combinaison de tout cela, et l'univers est la solution d'un problème digne de sa sagesse infinie. En un mot, Dieu agit par les causes secondes ; il a voulu que ces causes produisissent leurs effets, et que ces effets devinssent causes à leur tour. Rien n'est plus vrai que cela ; et je ne suis point le premier qui l'ai dit.

"Or, comme Dieu a donné aux hommes des sens et une raison pour connaître la nature des causes secondes qui les environnent, leurs rapports, leurs effets, les rapports et les effets de ceux-ci à leur tour, etc., l'on peut dire que c'est sur la *connaissance de l'ordre établi dans ces causes et dans tout ce qui en dépend*, que doit être en partie fondée la prudence de chaque individu humain, ainsi que les différentes vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait dont il soit susceptible en ce monde.

" Par exemple :

" Nous connaissons que le feu brûle, et que le froid glace; cette connaissance nous porte à éviter leurs effets naturels, et à chercher dans leur usage combiné un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impressions nuisibles ou trop sensibles.

" Nous connaissons qu'une diète outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malades ; cette expérience nous porte à prendre justement la nourriture nécessaire pour nous conserver les forces et la santé.

" Nous savons que la brutalité, la rigueur, la violence nous attirent des ennemis ; cette connaissance nous avertit d'être doux, humains, généreux, afin de vivre en paix, et d'acquérir l'amour et l'estime de tout le monde.

" Nous savons qu'en violant les lois établies parmi les hommes nous courons risque d'être punis ; cette connaissance nous porte à observer ces lois, parce que la satisfaction qu'apporte une telle observation, est préférable au châtiment qui suit leur violation ; à la crainte même qu'accompagne ordinairement cette violation.

" Mais la fougue du tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugé, etc. concourent tous les jours à faire que Pierre juge faussement des causes et de leurs effets, et par conséquent à le rendre malheureux ou méchant ; tandis que Paul, qui est né d'un tempérament modéré, qui a eu une excellente éducation, de bons exemples à imiter, juge plus clairement des causes et de leurs effets, et devient plus heureux ou moins méchant que Pierre. D'où vient donc la différence des affectations de Pierre et de Paul ?... Elle vient de différentes circonstances qui ne dépendent originairement, ni du fait de Pierre, ni de celui de Paul, mais qui dérivent d'un enchaînement de causes et d'effets ; et cet enchaînement tient au système général ; mais Pierre et Paul n'en font pas moins librement ce qu'ils font.

" Il résulte non seulement de ce que je viens de dire, que l'effet des limites naturelles de la création rend l'homme imparfait ; que les circonstances où il se trouve le rendent

plus ou moins heureux ou malheureux :[1] mais il résulte encore que le bien ou le mal que l'homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve, doivent lui être imputés en raison du pouvoir plus ou moins grand qu'il aura eu de prévenir, d'éviter, de rompre, ou d'affaiblir, *à temps*, le concours des circonstances qui le déterminent ; car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, les préjugés, etc. de même que les limites naturelles de la création, ne *nécessitent* point Pierre à être plus mauvais ou plus malheureux que Paul ; mais ces choses concourent seulement à le rendre *tel*, c'est-à-dire, à faire naître des circonstances suffisantes pour le *nécessiter* à être *tel*. La liberté que chaque homme raisonnable a toujours de réfléchir *plus* ou *moins*, avant que les causes ou les motifs de ces déterminations deviennent irrésistibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de causes et d'eftets dont j'ai parlé tout-à-l'heure, et ne tient pas moins au système général, que les circonstances susdites. Il faut distinguer deux choses en l'homme, sa *nature* en général, et la *nature* des causes éloignées et des causes prochaines des déterminations de chaque individu humain. C'est souvent par le peu de connaissances que l'on a de ces choses, ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la liberté de l'homme, et que l'on juge encore plus mal des principes et de la moralité de ses actions.

— Je veux devenir sorcier si je t'entends, interrompit père Jean. — Si cela est, repris-je, je vais tâcher de me faire comprendre par quelque comparaison. Quoique cette méthode soit propre à donner une idée nette et distincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, et de mettre un auditeur sur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

" Si l'on suppose qu'il y ait un fleuve qui coule d'un bout de la terre à l'autre, que tous les hommes doivent passer ce fleuve, et qu'il y ait pour cet effet des ponts plus ou moins

[1] L'on se souviendra qu'il ne s'agit ici que du *bien* et du *mal*, considérés dans le *moral*.

dangereux établis de distance en distance, je dis, 1° que la chute et la mort de ceux qui se noient dans ce fleuve en le passant, ne peuvent jamais être imputées à Dieu, parce que le passage de ce fleuve sur de tels ponts entrait dans le système général ; parce que cette chute n'est en elle-même qu'un effet des lois de la gravité des corps vers un centre, lois établies dès le commencement, et tenant à la constitution du seul univers possible dont l'existence était nécessaire ; parce que cette mort n'est en elle-même que l'effet d'une autre loi établie aussi dès le commencement, qui est celle dont il résulte qu'une suppression totale de la respiration chez l'homme lui cause la mort. Je dis: 2° que cette chute et cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui se noient, et que, lorsque cette imputation a lieu, elle a ses degrés. Voici comment :

" Si les ponts établis pour passer ce fleuve sont tous originairement défectueux, ou percés en différents endroits, il sera de l'intérêt de tous les hommes de n'entreprendre ce passage qu'en plein jour, et non la nuit : quels que soient les motifs qui les poussent à passer pendant les ténèbres, la conservation de leur vie doit l'emporter sur tout. Mais si les motifs qui poussent tous les hommes à passer pendant les ténèbres, l'emportent chez quelques-uns, et qu'ils se noient, leur mort leur sera imputée, non point parce qu'en passant, ils n'auront fait que suivre ce qui leur paraissait actuellement le *meilleur*, mais parce qu'ils auront fait le choix de ce prétendu *meilleur* dans le temps que le sentiment intérieur, que tout homme raisonnable a en soi, était assez puissant pour leur faire apercevoir le rapport du risque qu'ils couraient à passer le fleuve pendant les ténèbres, au risque de le passer en plein jour ; ou plutôt leur mort leur sera imputée, parce qu'antérieurement à tout cela, ils n'auront point suffisamment usé du pouvoir qu'ils auront eu de se rendre capables de juger de ces rapports.

" J'ai dit que la mort de ces hommes qui se noient leur serait imputée plus ou moins ou point du tout.

" Par exemple :

“ Ceux qui auront connu, ou qui auront été dans le cas de connaître quelques ponts moins mauvais, moins dangereux que celui qu'ils auront choisi par préférence, seront plus coupables de leur mort que ceux qui n'auront point eu cette connaissance, ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

“ Ceux qui auront su ou pu savoir que presque tous ceux qui avaient passé le fleuve pendant les ténèbres étaient péris, et qu'aucun de ceux qui l'avaient passé pendant le jour n'avaient eu ce malheur, seront plus coupables de leur mort que ceux qui, n'ayant eu ni pu avoir cette connaissance, auront cru qu'il pouvait en périr quelques-uns pendant le jour, quoiqu'il en périt davantage pendant la nuit.

“ Ceux qui auront su ou pu savoir qu'en sachant nager l'on pouvait souvent éviter la mort après être tombé dans le fleuve, et qui auront négligé d'apprendre à nager, le pouvant faire, seront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront connu, ni pu connaître ce moyen de se conserver la vie, et qui n'auront point été à même de l'apprendre, etc.

“ Ces circonstances, et mille autres semblables, aggravent donc ou diminuent l'imputation que l'on peut faire à ces hommes de leur mort ; cette imputation s'anéantit même entièrement à l'égard de quelques-uns, si le choix du pont, du moment de leur passage, les connaissances et les moyens de passer sûrement leur ont manqué. Et s'il est absurde de conclure que tous les hommes qui se noient en ce cas sont *homicides* d'eux-mêmes, il l'est bien davantage de soutenir que tous les hommes en général soient *tels*. Tout ce que l'on peut dire est que tous les hommes ayant un fleuve à passer, il est du pouvoir de la plupart de le passer heureusement, et de nécessité que le reste, tels que les aveugles sans secours et sans conducteurs, s'y noient : que si, dans le plus grand nombre, quelques-uns n'usent pas de ce pouvoir, et périssent, ceux-là sont plus ou moins coupables de leur mort, tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

“ Le pont dont je viens de parler est le *cours* de la vie humaine, *considéré* dans les *circonstances* où chaque homme se

trouve naturellement, et le *mal* qu'il fait est le fleuve où il est tombé. Et comme (à la réserve d'un petit nombre) tout homme est plus ou moins le maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces *circonstances*, ou de s'y abandonner, tout homme est aussi censé plus ou moins coupable du *mal* qu'il fait. Mais, comme il y a des hommes aussi bons que la nature humaine le comporte, et qu'il y en a qui, par défaut de connaissances et de moyens nécessaires, font le mal malgré eux, ou plutôt sans savoir et sans pouvoir savoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les hommes soient généralement méchants ; mais l'on doit dire qu'en général il est de la nature de l'homme d'aimer le *bien*, et que s'il y a des hommes véritablement méchants, ce n'est que par le mauvais usage qu'ils font de leur volonté, lorsqu'il s'agit de choisir et de se déterminer ; ou, si l'on veut, ce n'est que dans le *peu d'attention* qu'ils ont d'affaiblir à temps les *raisons* qui peuvent les porter au mal par la suite, dans le *peu de soin*, qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, et d'acquérir la faculté de se déterminer dans tous les cas moraux sur des *raisons distinctes*.

“ Il est aisé de concevoir, par tout ce que je viens de dire, que mon cher Compère se trompe grandement lorsqu'il prétend que le mal qui existe dans l'univers provient d'un mauvais principe, ou plutôt que tout est mal, et que tous les hommes sont des scélérats. Son amour propre ne se trouverait-il pas blessé par une assertion si téméraire ? Mon Compère ignorerait-il qu'il a soutenu tant de fois que l'homme apporte en naissant les germes de la justice et de l'équité au fond de son âme ; qu'il n'y avait que la multitude et la variété des connaissances qu'il acquérait qui étouffaient ce germe... ?

— Je t'ai dit aussi, interrompit le Compère, qu'il ne fallait point s'étonner de me voir nier dans un temps ce que j'avais affirmé dans un autre, et que ce qui paraissait une contradiction en moi, était une marque d'un nouveau degré de connaissance que j'avais acquis.

— Je me souviens de cela, repris-je ; mais je n'aurais jamais

cru que mon Compère en fût venu au point de rejeter les principes de la morale, ou plutôt de nier la réalité de la morale même ; car c'est en venir là que de prétendre que tout est mal dans le monde, et que tous les hommes sont méchants de leur nature. Mais qui ne voit pas que cette opinion est d'une absurdité insoutenable ? Pour la détruire de fond en comble, il n'y a qu'à consulter la raison et la conscience ; rien ne démontre mieux qu'elles, que nous avons des devoirs à remplir, et, pour cet effet, des règles à suivre. Il y a une raison commune qui prend connaissance de nos actions : il est des devoirs communs, et les maximes qui exposent ces devoirs sont les lois naturelles."

CHAPITRE XXXIV

SUITE DE MON DISCOURS AU COMPÈRE.

" J'ai dit que l'homme avait naturellement la faculté de distinguer et d'affaiblir à temps les raisons qui peuvent le porter au *mal*. Cela étant, qui peut douter que la bonne éducation ne perfectionne cette faculté, et que la mauvaise ne la détériore ? La bonne éducation corrige le tempérament, les préjugés, et éclaircit l'entendement. La bonne éducation est un surcroît de moyens donné aux hommes pour faire le *bien*. Dieu ne nous demande rien au-delà de la somme et de la valeur de ces moyens ; mais il en exige absolument l'emploi. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait et dû faire, et non pas sur ce que nous n'aurons pu faire.

" Puisque la bonne éducation éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaises affections, et qu'il y a différents degrés de bonne éducation, il est avantageux aux hommes de connaître le plus parfait de ces degrés, et par conséquent de le chercher. Comme toutes les lois humaines, tous les systèmes de morale que nous avons, que nous formons, contiennent une infinité d'imperfections, voyons si les *livres*

saints ne sont point la source où l'on puisse puiser le meilleur genre d'éducation.

“ Aucune histoire, aucun système de morale ne nous donne une idée plus parfaite, plus sublime de la divinité que l'*Ecriture*. Tout ce qu'elle contient nous peint la puissance, la majesté, l'intelligence, la bonté, la justice de *L'Etre suprême*, son amour pour les créatures, la dignité, la grandeur et la perfection de ses ouvrages. Elle nous donne une idée claire et distincte de nos devoirs, et des règles que nous avons à suivre pour les remplir. Elle fait plus, elle nous fournit tous les motifs et les moyens possibles pour nous porter au *bien*. C'est une source de lumières, de secours et de consolations. Tous les vices y sont peints dans leur laideur, toutes les vertus dans leur beauté. Rien ne peut mieux faire le bonheur d'un homme de bien, que la foi en ce qu'elle annonce, que la pratique de ce qu'elle prescrit. Eh ! qui peut faire supporter les infirmités, les infortunes avec plus de courage et de résignation, que la croyance en un Dieu rémunérateur, que la perspective consolante d'un bonheur infini ? Quel motif plus pressant peut nous porter à la perfection que la certitude de plaire à ce Dieu juste et bon, si nous faisons le bien, et celle d'une punition certaine, si nous faisons le mal ? Punition juste, et dont nous ne devons pas nous plaindre, parce qu'elle est une suite naturelle du crime, et que le crime est une action à laquelle nous nous déterminons volontairement. Les livres saints contiennent donc le meilleur genre d'éducation.

“ Si ces livres sont dans une espèce d'avilissement aux yeux des philosophes du siècle, ou plutôt si la religion chrétienne est décriée et attaquée de toutes parts, ce n'est point que cette religion soit en elle-même ridicule et nuisible, ce n'est pas qu'elle ne soit utile et respectable ; mais c'est que la plupart de ceux qui la professent ont de tout temps été fourbes, cuels et sanguinaires ; c'est qu'ils ont altéré la pureté de la religion, et l'ont déshonorée.

“ Si les chrétiens avaient connu véritablement l'esprit de cette religion auguste, chacun d'eux se serait plus appliqué à

pratiquer ce que l'écriture enseigne, qu'à y chercher ce qu'elle ne contient pas, qu'à expliquer ce qu'il ne comprenait pas, qu'à forcer les autres à recevoir ses visions.

" L'ambition du chrétien se serait bornée à la charité envers ses semblables qui n'étaient pas chrétiens. Il aurait dit à un païen : *Mon frère, il est possible que tu sois heureux ; mais il est certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embrassant le christianisme* : il aurait établi ses preuves sur des faits, et ces faits n'auraient consisté que dans la vie pure et exemplaire des chrétiens. Si le païen avait témoigné quelque envie de posséder un tel bonheur, il lui aurait alors fait connaître qu'il n'y *a qu'un Dieu ; que ce Dieu est juste, bon et tout puissant : qu'en vertu de sa toute puissance il a créé le ciel et la terre ; qu'en vertu de sa justice, il aime l'ordre ; qu'en vertu de sa bonté, il aime notre bonheur ; et que, pour que nous puissions parvenir au plus haut degré du bonheur, il avait révélé des motifs qui nous y portent, et des moyens qui nous y conduisent ; et que la révélation de ces motifs et de ces moyens était contenue dans l'écriture.* Si ces raisons n'avaient pu porter le païen à embrasser le christianisme, le chrétien aurait dit au païen : *Mon frère, puisque tu ne veux pas être chrétien, sois mon ami, comme je suis le tien. Que la différence de nos opinions n'altère jamais entre nous l'obligation des devoirs que tous les hommes se doivent réciproquement. Si tu es malade, si tu es pauvre, si tu as besoin de conseils dans tes affaires, parle, tu me trouveras toujours disposé à te rendre tous les services que je pourrai.* Un chrétien, voyant un autre chrétien agir dans les principes différents de l'esprit de la religion, aurait pris un temps dicté par sa prudence, et lui aurait dit avec douceur : *Mon frère, Dieu, notre père commun, nous a donné l'évangile pour éclaircir notre entendement, pour nous rendre maîtres de nos affections, pour ne laisser à notre volonté que des désirs légitimes ; mais vous vous refusez à la lumière qui vous a été donnée : vous vous livrez à vos affections : vous désirez, vous faites votre malheur ; vous allez faire celui des autres en troublant l'ordre et la paix. Rentrez en vous-même ; soyez chaste, sobre, humain, désintéressé, généreux, bienfaisant, pacifique, et vous trouverez un bonheur réel, vous ferez*

celui des autres. Si cet homme n'eût point voulu écouter des conseils si raisonnables, le chrétien lui aurait fait le même compliment qu'au païen, et l'aurait laissé tranquille.

" Mais, par un malheur déplorable, les chrétiens n'ont point agi et n'agiront, je crois, jamais de la sorte. Au lieu de trouver dans les livres saints la source de la charité, de la paix et de l'union, ils y ont cherché celle de la haine et de la discorde ; au lieu de professer la religion telle que Dieu la leur avait donnée, telle que Jésus-Christ l'avait enseignée, ils en ont altéré la pureté, il l'ont rendue méconnaissable ; chaque secte y a ajouté, substitué ou retranché, selon ses caprices ou ses intérêts. Ceux dont le devoir était d'enseigner au peuple une morale pure et simple, ou lui ont enseigné des absurdités abstraites, ou ils l'ont occupé de divisions, de querelles nées du sein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude et de l'oisiveté ; ou ils ont recherché les honneurs et les richesses, et se sont abandonnés à une mollesse honteuse, à des débauches infâmes ; et les esprit forts ont dit : *Ces gens-là ne prêchent point une doctrine raisonnable ; leurs propos, leurs mœurs, leurs actions, tout annonce en eux qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils disent être : les hommes qu'ils instruisent sont ignorants et méchants. Il en est de même dans toutes les religions de la terre : donc il n'y a aucune religion qui soit l'ouvrage de Dieu ; donc la religion n'est point nécessaire ; car si elle était nécessaire, Dieu en aurait donné une aux hommes : on la connaîtrait aux mœurs, à la doctrine de ceux qui l'enseigneraient, et aux œuvres de ceux qui la professeraient.*

" O chrétiens ! quand serez-vous ce que vous devriez être ? O ministres du Très-Haut, ou vous qui vous dites tels, quand est-ce que vous serez doux, humbles, pacifiques, comme Jésus-Christ a été ? Quand est-ce que vous n'abuserez plus de votre ministère pour aveugler vos frères de votre autorité, pour les faire servir de marche-pied à votre ambition, de jouet à vos caprices, d'instrument à votre haine ? Quand est-ce que vous ressemblerez à Jésus-Christ, et vos ouailles à ses apôtres ?

" O philosophes du siècle ! jusqu'à quand prendrez-vous

l'ombre pour le corps ? jusqu'à quand jugerez-vous de l'arbre par l'écorce ?... jusqu'à quand crierez-vous que les aliments les plus sains sont nuisibles, parce que la plupart des hommes ruinent leur santé, et abrègent leurs jours par leur usage ?... Ne savez-vous pas que si les chrétiens sont méchants, cela ne vient point de la religion, mais de l'abus qu'ils en font ? Ne savez-vous pas que si la religion est altérée, sa source ne l'est point ? L'Ecriture est là ; Dieu nous l'a donnée ; et, quoiqu'on en dise, elle n'est ni ne peut être corrompue. Si des hommes de mauvaise foi y ont ajouté quelques mots, si d'autres en ont retranché quelques paroles, ils n'ont point touché au fond ; l'Ecriture est telle que Dieu a voulu qu'elle fût ; la doctrine qu'elle contient est en son entier ; les motifs qui doivent nous porter à la perfection, nous y sont présentés avec toute la clarté possible ; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité le sont de même ; que demandons-nous davantage ?

" Ne soyons point chrétiens, parce que tels ou tels le sont; mais soyons-le, parce qu'il est raisonnable de l'être : ne soyons pas chrétiens de la manière dont tels ou tels le sont ; mais soyons chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'évangile : Jésus-Christ nous y parle dans les termes qu'il a parlé lorsqu'il était sur la terre. Nous sommes doués de la raison, ainsi que les apôttes et les disciples qui l'écoutaient ; nous le comprendrons comme ils l'ont compris ; nous serons chrétiens comme ils l'ont été. Apportons dans cette lecture toutes les bonnes dispositions possibles, la bonne foi, la bonne intention, le discernement, et chacun de nous y trouvera ce qui sera propre à le rendre vertueux, à le rendre heureux. Notre bonheur, notre perfection ont été le but de la mission de Jésus-Christ ; l'objet de cette mission sera rempli en un Chrétien toutes les fois qu'on le verra agir de la manière que l'évangile l'enseigne.

" Quant à notre foi, qu'elle soit simple et raisonnable ; elle sera telle, si nous la bornons à l'*assentiment* que la raison donne au *moyen* et à la *fin évangélique*. Le mérite de la foi ne consiste pas à *croire*, mais à *rechercher ce qu'il faut croire*. Il

ne dépend pas de nous de voir *blanc* ce qui est noir ; mais il dépend de nous de distinguer le *blanc* du *noir*...

“ Mais pour confirmer ce que j’avance, disons un mot des vertus d’un vrai chrétien.

“ Un vrai chrétien est humble : l’évangile lui a appris qu’il n’est qu’un simple vermisseau qui rampe sur la terre, et que tous les hommes sont ses frères et ses égaux ; mais l’évangile lui a appris en même temps qu’il est destiné à aimer, à servir Dieu, qu’il est capable de parvenir à une félicité éternelle et bienheureuse. De si glorieuses prérogatives relèvent la dignité de son être, et font de son humilité un état mitoyen entre l’orgueil et la bassesse, un état qui n’excite ni la haine, ni le mépris. Il n’y a que l’évangile qui apprenne à être humble ainsi.

“ Un vrai chrétien est chaste ; il ne séduit ni ne débauche la femme ou la fille de son prochain. Il sait que l’amitié, la fidélité, la confiance sont les nœuds les plus forts de la paix du mariage ; que les époux qui vivent dans la mésintelligence, dans le désordre, sont peu propres à donner des sujets vertueux à l’état ; que les mauvais exemples des pères ont souvent rendu les enfants vicieux ; que ceux-ci en ont rendu d’autres, ainsi à l’infini : tant un mal est fécond dans la production d’autres maux ! il sait en outre, qu’une fille, une fois séduite est déshonorée ; qu’une fille déshonorée est indigne de devenir la femme d’un honnête homme, peu disposée à faire une épouse fidèle, et peu propre à élever des enfants dans la vertu : il sait enfin qu’une fille, une fois séduite, se laisse facilement séduire une seconde fois ; que de la séduction au libertinage il n’y a qu’un pas ; et que le libertinage du sexe est la cause d’une grande partie des maux qui règnent dans la société.

“ Un vrai chrétien est sobre, parce qu’il sait que la gourmandise abrège une vie qui n’appartient qu’à Dieu, à la patrie, à sa famille ; qu’elle irrite les désirs, qu’elle multiplie les besoins, qu’elle augmente la dépense, qu’elle cause la ruine de la fortune d’un homme, et qu’un homme, une fois ruiné par la gourmandise, a le plus souvent recours à des

moyens illicites, au crime même, pour satisfaire à cette passion. D'ailleurs, il sait que la gourmandise et l'ivrognerie, en nous ruinant de corps et de biens, détériorent le sentiment, abrutissent l'esprit, et nous rendent peu propres, ou même incapables de remplir les devoirs de citoyen, de père et d'ami : l'ivrognerie, surtout, peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

" Un vrai chrétien est désintéressé, généreux, humain, bienfaisant, pacifique. Il est désintéressé, parce que, dans tout ce qu'il fait, il recherche autant les intérêts de son prochain que les siens propres. Il est généreux, parce qu'il ne fait rien qu'avec cette franchise, cette droiture, cette grandeur d'âme qui caractérisent un parfait honnête homme. Il est humain, parce qu'il excuse les faiblesses, qu'il supporte les défauts de son prochain, qu'il compatit à ses peines, à sa misère, qu'il le soulage autant qu'il le peut. Il est bienfaisant, parce qu'il fait tout le bien qu'il lui est possible de faire, sans autre motif humain que la satisfaction de faire du bien. Il est pacifique, parce qu'il hait les haines, les animosités, les querelles, et tous les moyens qui les font naître ; parce qu'il tâche de conserver l'union entre les hommes, et à éteindre la discorde partout où elle se trouve. Enfin, le vrai chrétien est le père, le frère, l'ami de tous les hommes, et le meilleur citoyen d'un état.

" *Mais*, dira-t-on, *un athée peut être tout cela....* Je n'entreprends point de discuter s'il est possible qu'un athée puisse être tout cela ; je dirai simplement qu'il manque à l'athée les trois plus puissants motifs qui portent le chrétien à être tel que je viens de le décrire ; que l'athée ne peut avoir tout au plus que quelques vertus morales qu'il devra à son tempérament, à l'amour propre, à l'exemple, etc. Mais le vrai chrétien reconnaît un Dieu, un créateur, un père auquel il doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède, un Dieu juste, bon, bienfaisant : or, ce chrétien, pénétré d'amour, de respect et de reconnaissance, se conformera autant qu'il le pourra aux volontés d'un tel maître. Le vrai chrétien sait qu'il a une âme immortelle, à laquelle il est réservé une éternité bien-

heureuse, s'il fait le bien dans ce monde : or, l'amour qu'il a naturellement pour son bonheur le portera à faire ses efforts pour y parvenir. Le vrai chrétien sait qu'il sera puni, s'il ne se conforme pas à l'ordre, s'il refuse de faire le bien : or, la crainte des peines le portera à faire son possible pour les éviter.

" Quels motifs plus puissants peuvent porter un homme à la perfection, que l'amour de Dieu, que l'espoir d'une félicité infinie, que la crainte d'une réprobation éternelle ? Que sont le tempérament, l'éducation, l'habitude, en comparaison de trois motifs aussi puissants ! Quelle est la perfection de l'athée au prix de celle du vrai chrétien ? Quel est le nombre d'athées vertueux, en comparaison de tous les vrais chrétiens, qui sont essentiellement tels ? Que peut-on attendre d'un athée qui méconnait Dieu, tandis que tout ce qui l'environne annonce son existence ?

" O athées audacieux et téméraires ! que la rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus, abandonnez une métaphysique insensée ; arrêtez-vous à la certitude des choses, et n'allez pas plus loin. Sachez distinguer en Dieu sa nature de ses attributs que les faits vous annoncent, n'entreprenez point de pénétrer jusque dans cette nature, cessez de chercher la raison de la *raison* même, ne vous informez pas de ce *que faisait l'Eternel avant qu'il créât*, *de quelle manière il a tiré l'univers du néant*, *quelle est la nature de sa durée*, *comment il aperçoit la succession.* [1] Arrêtez-vous où la raison refuse de vous suivre ; apprenez que les preuves qui établissent la nécessité d'une première cause, ne sont point affaiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'essence de cette cause : contentez-vous de voir clairement que le monde est successif, et qu'une progression infinie de causes est absurde: calculez, et vous apprendrez que chaque cause individuelle ayant sa cause hors de soi, la somme de toutes ces causes, quelqu'*infinie* qu'on la suppose, a nécessairement sa cause hors de soi. Ecoutez, dans les sentiments de l'admiration la plus vive, cette voix majestueuse, qui répond à toutes les

[1] Traité de Psychol. ch. 55.

intelligences : *je suis celui qui est.* Bornez-vous à apprendre de la contemplation des faits, que *l'être existant par soi* est nécessairement puissant, sage et bon ; attendez de ses attributs divins les sources intarissables de votre bonheur : conformez-vous à l'ordre, ouvrez les livres saints, vous y trouverez des motifs et des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'ordre. Vous apprendrez que cet ordre comporte que le sort, qui vous attend dans l'autre vie, soit une suite naturelle du *bien* ou du *mal* que vous aurez fait dans celle-ci..."

J'avais été jusqu'ici tellement occupé de la matière que je traitais, que je n'avais pas pris garde à ce qui s'était passé autour de moi. Mais lorsque je voulus faire une petite pause pour reprendre haleine, je m'aperçus que si la vérité ne fait pas toujours impression sur l'esprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient souvent de la rhétorique du prédicateur. Père Jean, ennuyé de m'entendre, s'était enivré ; Vitulos s'était endormi, et le Compère était disparu : il ne restait plus que Diégo, qui me regardait avec deux grands yeux, et la bouche béante.

CHAPITRE XXXV

DISCOURS DE DIÉGO, ETC.

Mon camarade Diégo voyant que je ne parlais plus, ouvrit la bouche à son tour, et parla en ces termes :

" Quoique je n'aie rien compris au discours de mon cher ami Jérôme, je ne laisse point d'affirmer que ce discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître l'illustre prélat Tongarini, que Dieu absolve, ainsi que nous, quand nous serons morts. L'*indifférence de contradiction*, surtout *les motifs déterminants*, les *ponts*, le *fleuve* et *ceux qui s'y noient*, les *aveugles sans secours*, l'*effet des circonstances*, etc. m'ont plû au souverain degré ; et je ne sais par quelle fatalité le redoutable père Jean s'est amusé à boire, au lieu d'écouter ; je ne sais

par quelle raison son confrère Vitulos s'est endormi plutôt que de veiller ; et j'ignore pourquoi mon cher maître s'est enfui plutôt que de demeurer.

" L'intrépide père Jean ne devait-il pas savoir que si c'est un *péché mortel* que de se soûler, c'en est au moins *deux*, si cela arrive quand on entend prêcher : " Comme la trop
" grande abondance de pluie dissout la terre, la rend boueuse,
" la met hors d'état de recevoir culture, dit le grand
" S. Augustin, de même lorsque notre corps est inondé ou
" trempé par le vin, il devient incapable de recevoir aucune
" semence spirituelle, et de produire aucun fruit pour la
" nourriture de l'âme. Si les hommes ne souhaitent que la
" quantité des pluies nécessaires à la culture et à la fertilité
" de leurs champs, à plus forte raison devraient-ils se borner
" à ne boire qu'autant que le besoin l'exige, de crainte que
" la terre de leurs corps ne se transforme en marais, et ne
" produise que des vers et des serpents, c'est-à-dire, des vices,
" au lieu des fruits salutaires des bonnes œuvres. L'on ne
" peut mieux comparer les ivrognes qu'à ces lieux maréca-
" geux où l'on ne voit que des couleuvres, des sangsues, des
" grenouilles, des crapauds, des lézards, des crocodiles et des
" escargots, mille fois plus horribles que mangeables ; et
" comme les herbes qui croissent dans ces marais ne sont
" propres qu'à être brûlées, de même les fruits produits par
" l'ivrognerie seront jetés au feu, et vraisemblablement les
" ivrognes aussi. " O très vénérable père Jean ! si S. Alexis ne vous retire de ce vice auquel vous êtes un peu trop enclin, vous périrez un jour ou l'autre comme Holopherne ; si quelque Judith ne vous coupe pas le cou, le diable vous le tordra, et vous vous trouverez tout d'un coup en enfer avec Pantagruel et Gargantua.

" Le très érudit père Vitulos s'est endormi. Ignorait-il que le sommeil est le piège que le diable tend aux hommes pour les empêcher d'écouter la vérité et faire le bien ? Si l'on doute de ce que je dis, que l'on jette un coup-d'œil sur l'histoire de tous les temps, l'on verra des rois dormir sur le trône, tandis que des harpies impitoyables dépouillaient leurs

sujets, tandis que des sangsues insatiables se gorgeaient du sang du peuple, et que des tyrans de toute espèce le tourmentaient.

“ L'on verra des généraux dormir à la barbe d'un ennemi qui veillait, et qui se disposait à profiter d'un moment favorable pour égorger les trois quarts de leur armée.

“ L'on verra des juges dormir à l'audience, tandis qu'on y plaidait des causes d'où dépendaient souvent la fortune des veuves et des orphelins, et la vie de l'innocent.

“ L'on verra des pasteurs dormir à la cour tandis que Satan parcourait leur diocèse, et leur escamotait leurs ouailles.

“ L'on verra des religieux dormir au chœur au lieu de chanter les louanges de celui qui veille et qui ne dort jamais.

“ L'on verra les femmes du monde dormir dans les églises pendant l'office divin, pendant les prédications, fût-ce saint François même qui prêchât...

“ Mais ces gens-là dormaient-ils toujours?... Non.

“ Ces princes s'éveillaient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'imposture et de la volupté.

“ Ces généraux s'éveillaient au son de l'argent qu'ils tiraient du pillage et des contributions.

“ Ces évêques s'éveillaient à la voix du fanatisme et de la discorde, ou à la nouvelle d'un bénéfice vacant dont ils n'avaient que faire.

“ Ces magistrats s'éveillaient à la voix d'une belle femme qui plaidait à tort contre un honnête homme qui avait droit, ou au son des écus d'un riche fripon qui voulait engloutir l'héritage d'un pauvre qui n'avait rien.

“ Ces moines s'éveillaient au son des pots et des verres, à l'odeur d'un bon plat, aux accents amoureux de quelque tourterelle de Sion, ou à la voix mourante de quelque usurier, qui voulait rendre à Dieu ce qu'il avait pris aux hommes.

“ Les femmes du monde s'éveillaient au fausset aigre de la satire, aux sifflements aigus de la calomnie, ou aux tendres cajoleries d'un paladin de Cythère.

“ De sorte que, de l'une ou de l'autre manière, le diable n'y perdait rien.

" O sommeil dangereux et funeste ! que tu as causé de maux dans le monde ! O Vitulos ! mon cher Vitulos ! pourquoi dormez-vous maintenant que vous devriez être éveillé ? pourquoi veillez-vous quelquefois, lorsque vous devriez dormir ?

" Mais laissons-là le révérendissime ivre, et son confrère qui dort : venons à mon doux maître, à ce philosophe incomparable, dont la philosophie, semblable au soleil, est toujours lumineuse et rayonnante, quoiqu'elle soit parsemée de taches, et toujours admirable quoiqu'elle ait souvent ses éclipses.

" Pourquoi mon maître est-il disparu dans le temps que mon confrère Jérôme était au plus beau de son discours ? Serait-ce par mépris ou par honte d'entendre sortir des vérités d'une bouche qui jusqu'à ce jour n'avait débité que des sottises ? Une pièce d'or perdrait-elle de son prix pour sortir d'un sac qui n'aurait jamais renfermé que des babioles ? Une perle serait-elle moins précieuse aux yeux d'un lapidaire, parce qu'il l'aurait trouvée sur un fumier ? Mon cher maître ignorerait-il que le ciel se sert quelquefois de la bouche des faibles et des idiots pour annoncer la vérité aux hommes, pour les avertir de leurs devoirs ou des dangers qui les menacent ? N'aurait-il pas entendu parler d'un S. Fursey, qui moralisa dans le ventre de sa mère ; d'un S. Canaguera, qui expliqua Baruch, et Ezéchiel en venant au monde ; d'un S. Pilagori, qui défendit la cause du pape, n'ayant encore que neuf mois ; d'un S. Guinolin, qui se mit à courir à la sortie du ventre de sa mère, en criant que la maison allait tomber ?... Non seulement la bouche des simples a souvent été l'organe de la vérité, mais celle des animaux a servi quelquefois au même usage. Depuis l'âne de Balaam jusqu'au chat de Ste. Pétronille, il y a mille exemples qui confirment ce que je dis. Les païens mêmes ont eu leurs bêtes qui parlaient. Qui est-ce qui n'a pas lu l'histoire des vaches du mont Olympe, du bélier de Phryxus, et du cheval d'Achille ? Qui est-ce qui ignore l'aventure du bœuf de Rome, du chien de Tarquin, de la co eille de Suétone, des

chèvres de Murius, et des anguilles de Marc de Trébisonde ?... Mon doux maître a donc eu tort de disparaître : il devait demeurer jusqu'à la fin du discours de son compère Jérôme, et profiter de ses leçons, s'il les eût trouvées raisonnables. Mais l'orgueil et la présomption sont l'écueil du sage, dit Lopez de Cuença ; et je ne voudrais pas jurer que la sagesse de mon cher maître n'y échouât un jour ou l'autre.

" O mon maître ! mon cher maître ! prenez exemple sur la chute de Satan, qui est tombé du faite de la gloire dans le puits de l'abîme, comme dit S. Pierre [1], parce qu'il n'a écouté que ce que sa vanité et son orgueil lui inspirèrent. Cependant Satan était pour le moins aussi grand philosophe que vous, mon doux maître ; il était le plus sage, le plus parfait, le plus beau de tous les anges ; et il est aujourd'hui la plus ignorante, la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les créatures. Sa sagesse s'est convertie en malice, ses perfections en imperfections, et sa beauté en laideur : il est devenu l'antagoniste de la vérité, le prototype de tous les vices, et l'ennemi des honnêtes gens, ainsi qu'il l'a fait voir en plusieurs rencontres, et notamment en colaphisant S. Paul, pour l'empêcher de faire le bien [2].

" Mais, mon cher Jérôme, si le redoutable père Jean s'est enivré, si Vitulos s'est endormi, si mon doux maître s'est enfui au lieu de t'écouter, n'y aurait-il point un peu de ta faute ? Tu leur as débité des choses admirables, à la vérité, mais tu ne les as appuyées d'aucune autorité ; et les autorités sont d'un grand poids, comme tu sais, pour faire recevoir ce que l'on veut persuader. Depuis quelque temps tu es devenu savant comme un docteur de Salamanque ; il ne t'aurait rien coûté à citer, par-ci, par-là, les SS. Pères, ces lumières du monde, ces colonnes de la foi et de la pureté de la morale, de même qu'un Emmanuel Sa, un Suarès, un Lessius, un Mariana, un Santarel, un Escobar, et autres grands hommes sortis du sein de l'ordre de mon compatriote Inigo de Guipuscoa, le plus grand serviteur de Dieu qui ait paru depuis la création

[1] II épit. 2, v. 4.
II Corinth. ch. 12, v. 17.

d'Adam jusqu'aujourd'hui, et qui paraîtra peut-être jusqu'au jour du jugement.

— Mon cher Diégo, dis-je à l'Espagnol, des vérités telles que celles que j'ai débitées n'ont besoin d'aucun appui ; leur importance et leur clarté suffisent pour les faire écouter et recevoir. D'ailleurs, je ne suis point devenu si savant que tu le crois ; je ne suis devenu que plus raisonnable que je ne l'étais. Je n'ai lu ni les SS. Pères, ni les *grands hommes* de la *société* de ton compatriote. Mais si l'on doit s'en rapporter à d'autres grands hommes aussi, les SS. Pères ne sont rien moins que ce que tu le crois. S'il suffit d'être ignorant, brouillon, tracassier, perturbateur, intolérant, pour mériter le titre de *lumière* du monde, la plupart de ces messieurs réunissent au suprême degré ces belles qualités entre eux : la morale, les dogmes, les mystères de la sainte religion ne pouvaient passer par de meilleures mains pour être transmis à la postérité ; et je ne m'étonne plus que leurs ouvrages aient été la source où les théologiens des siècles postérieurs puisèrent leurs arguments pour appuyer leurs opinions.

“ Quant à ton Emmanuel Sa, Suarès, et leurs semblables, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent pas que je réponde sur leur article.

— Bienheureux S. Polycarpe ! s'écria Diégo, mon ancien camarade, mon intime, mon ami Jérôme est devenu hérétique. Il rejette l'infaillibilité des SS. Pères ; il se moque de S. Suarès et de ses *compagnons ;* il ne lui manque plus que de se moquer de notre S. Père le pape. O mon ami ! mon cher ami ! je ne m'étonne pas que la sainte Hermandad vous ait voulu brûler. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ! je n'aurais point aujourd'hui le déplaisir de voir le meilleur ami que j'aie sur la terre, marcher à grands pas dans le chemin de la perdition ; chemin trompeur et funeste, qui a mené Martin Luther et Jean Calvin en enfer... dans le fin fond de l'enfer !... Ah ! mon cher Jérôme, renoncez aux opinions détestables où vous êtes. Ouvrez les yeux ; lisez le huitième chapitre de la *Cayeda del Ciego* de Caramuel d'Orviedo ; lisez la *Rienda del Asno* de Gusman de Badajox ; ou, si vous

ne savez point l'espagnol, lisez les œuvres du R. père en Dieu, dom Vincent Cellier, religieux bénédictin de la congrégation de S. Maur, et français comme vous : vous verrez les erreurs monstrueuses où vous êtes sur l'article des Pères de l'église ; et puis un peu de réflexion sur vous-même vous fera désabuser sur le compte de ces dignes enfants du glorieux S. Ignace, que vous vilipendez si injustement.

" Vous avez fait un pas vers le précipice ; demain vous en ferez dix autres, et après demain cent autres ; en augmentant ainsi de vitesse à l'infini, vous vous trouverez sur le bord de l'abîme, vous y culbuterez, et les prières de toutes les saints du calendrier ne pourront vous en retirer. La route que vous prenez est une pente rapide et glissante, que l'on a d'autant plus de peine à abandonner, que l'on est éloigné du point où l'on y fait le premier pas. Rétrogradez donc, mon cher Jérôme, il en est encore temps, et prenez garde surtout de répandre vos opinions dans ce pays, où il n'y a sorte d'absurdités qui ne prenne cours quand la fureur épidémique de dogmatiser s'y allume. Le dernier siècle y a vu naître plus de cent quatre-vingts sortes d'hérésies en moins de six ans : l'on en verrait naître aujourd'hui cent quatre-vingts fois autant, si cette manie reparaissait. Dom Lopès de Cagliari dit que l'indifférence où sont actuellement les Anglais pour toutes sortes de religion, est une marque qu'ils ne sont point éloignés de rentrer dans le sein de notre mère la sainte église ; mais je dis, moi, que c'est une marque aussi qu'ils sont très disposés à saisir toutes les opinions nouvelles et dangereuses qu'on leur débiterait. L'esprit vide d'opinions est une cire molle, susceptible de toutes sortes d'impressions ; c'est une table rase qui n'attend que les caractères que l'on voudra y graver.

" Partez donc, au plutôt, mon cher, tant pour votre bien que pour celui des autres. Prenez la poste de Douvres, embarquez-vous pour Calais, passez par Paris, par Lyon, par Turin, par Florence, arrivez à Rome, jetez-vous aux pieds du S. Père, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'absolution de vos fautes, et revenez-ici faire la pénitence qu'il vous aura enjointe...

"Mais que vois-je ? mon camarade Jérôme rit de mes remontrances.... O aveuglement terrible !... obstination abominable !... ô mon cher ami Jérôme ! que de maux vont fondre sur ta tête !... L'esprit prophétique me saisit... je les vois... le ciel et la terre sont conjurés contre toi... malheureux ! viens à résipiscence, ou tu es perdu. Tout ce qui respire te déclare la guerre... Les lions vont t'engloutir comme Milon Crotoniate, les tigres vont te déchirer comme Abul-Méhédin, les loups vont t'avaler comme Hasau de Phyra, les ours vont te dévorer comme les polissons de Béthel, les crocodiles vont te happer comme Hugo de Preneste, les serpents vont t'étrangler comme Camille d'Orviette, les vers vont te ronger comme Hérode Agrippa, et les chiens vont te manger comme le bacha de Girgio ; après tout cela, la foudre t'écrasera, la terre t'engloutira, et le diable t'agrippera comme Aubert de la Saussée, lorsqu'il se moqua du curé d'Alençon."

CHAPITRE XXXVI

CHANGEMENT DE MATIÈRE.

L'espagnol finissait à peine son compliment, que le lord Foolishon arriva. C'était une des pratiques que le vieillard [1] m'avait laissée : il venait me prier de lui copier quelques ariettes nouvelles qu'il avait reçues d'Italie. J'avais renoncé au métier de copiste ; mais comme ce lord payait très généreusement, je ne voulus point lui refuser ce qu'il me demandait.

Lorsque ce seigneur m'eût ordonné ce que j'avais à faire, il aperçut père Jean qui cuvait son vin au coin de la cheminée, et me demanda, d'un ton de gentilhomme, qui était cet original. Le révérend entendit ce mot, ouvrit les yeux et répondit qu'il n'était ni original ni copie, mais qu'il s'appelait père Jean de Domfront. L'air dont le révérendissime

[1] Celui dont il est question dans la note de la page 218.

prononça ces paroles déplut au lord, qui lui demanda s'il ignorait à qui il parlait. " Je ne m'informe jamais à qui je parle, repartit père Jean : lorsque quelqu'un m'interroge, ou qu'il parle de moi, je conclus que c'est un homme, et je lui réponds comme à mon semblable." Le lord surpris d'une telle repartie, me demanda si cet homme était ivre. Je lui répondis qu'il avait bu effectivement quelques flacons de trop ; mais quand cela ne serait pas, c'était sa coutume de ne se gêner pour personne. Le seigneur anglais, plus surpris qu'auparavant, me demanda s'il était quaker. " Je ne suis ni quaker, ni juif, ni anglican, dit le révérend, je porte des boutons à mon habit et un chapeau retroussé : la raison seule mesure mes termes, et non l'orgueil et le préjugé. — Si tu étais aussi raisonnable que tu le dis, reprit le lord, tu te conformerais à l'usage ; tu saurais distinguer un homme de condition d'avec un crocheteur, et tu aurais pour ce premier les égards dus à son rang. — Je ne connais d'autres rangs dans le monde, repartit sa révérence, que l'ordre immuable que la nature a établi entre les espèces. Un homme est constamment un homme, et jamais une huître. Ces distinctions frivoles, que le hasard a mises parmi ceux de notre espèce, ne sont ni assez solides ni assez considérables pour en imposer à un homme de bon sens. Celui qui n'est que crocheteur aujourd'hui, peut être demain général d'armée ou ministre d'état ; il peut être le plus grand prince de l'univers ; de même que celui qui est au pinacle de la fortune, peut être réduit en vingt-quatre heures à faire des fagots. — Mais la vertu, les sentiments..., dit le lord ? — La vertu, les sentiments reprit père Jean, se trouvent indifféremment dans tous les états, et non attachés à aucun rang. Les champs sont couverts d'Alexandres, de Césars, de Turennes et de Colberts, qui labourent la terre ; et les premières dignités sont souvent remplies par des Garots et des Colas. La fortune distribue les rangs, et la nature les vertus : l'une ne consulte point l'autre dans ses distributions ; c'est pourquoi leurs dons se trouvent différemment distribués. — Et la naissance ? dit le seigneur. — La naissance, poursuivit le

révérend, est aussi l'effet du hasard ; foin d'un homme qui est sorti de la côte de Trajan, s'il ne lui ressemble : l'extraction, les titres, les honneurs et les richesses ne sont que de vains ornements, qui n'en imposent pas moins aux fats qui en sont revêtus, qu'aux sots qui les admirent ; mais un homme d'esprit pénètre à travers cet attirail, et juge si le perroquet vaut le cage. Le mérite essentiel d'une statue consiste dans la statue même, et non dans la matière dont elle est composée. Un fat qui traverse Paris ou Londres dans un char doré, est un épouvantail de chenevières, qui fait peur aux idiots ; mais l'homme sage jette un coup d'œil sur le fat et son train, il l'apprécie à sa valeur, et passe outre.

— Ne me prendrais-tu pas pour un fat aussi, dit l'Anglais en colère ? — Je te prends pour ce que tu es, repartit père Jean. Si tu as l'âme noble, généreuse, et le cœur d'un honnête homme, je respecte en toi le mérite et la vertu, et ce respect rejaillit sur toi : si tu as de l'orgueil, et le cœur mauvais, je te méprise et je me moque de toi. — De quel pays serais-tu par hasard ? — Je suis de ce monde-ci. La patrie du sage est partout : il ne reconnaît point cette patrie au langage de certaines gens, aux murs d'une telle ville, au clocher d'un tel village, ni à la soupe qu'on y mange. Lorsqu'il voit le soleil et les étoiles, il dit : *je suis dans mon pays et non dans un autre.* Mais si tu veux savoir où je suis né, je te dirai que c'est en France. — Quoi ! un Français a l'audace de parler de la sorte à un Anglais ? — Tout Français raisonnable parlera ainsi à un Anglais impertinent, et tout Anglais, qui a le sens commun, ne fera point de différence entre un homme né au-delà de la Manche, et un autre en deçà. Je ne nie point que les Français ne méritent, à certains égards, le mépris que les Anglais ont pour eux, mais pour mépriser les autres avec quelque ombre de raison, il faut être soi-même sans défaut : or, les gens de ton pays ont leurs ridicules, leurs faiblesses et leurs vices, ainsi que les autres nations : ils ont donc autant de tort de mépriser les Français, que ceux-ci en ont de les admirer. Sottise de

part et d'autre. — Sais-tu, dit le lord, que si j'avais ici mes gens, je te ferais jeter par la fenêtre de ton taudis ? — Ah ! monseigneur, s'écria Diégo, savez-vous que le redoutable père Jean a tué un capucin avec une cuiller à pot et un marquis avec un bâton de fagot, et qu'il a mis en fuite six cents et trente-deux sauvages dans les déserts de la Tartarie ? — Qu'il ait fait ce qu'il aura voulu, reprit le lord, je le fais jeter dans la Tamise la première fois qu'il paraît dans les rues."

En disant ces paroles, le seigneur anglais partit, et père Jean haussant les épaules, ne prit point la peine de le regarder aller.

CHAPITRE XXXVII

RÉFLEXIONS SUR L'AVENTURE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Cette scène me mit dans une telle transe que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura : Vitulos qui s'était éveillé au bruit que le lord et le révérend faisaient, fut d'abord si étonné qu'il ne savait où il était. Mais quand l'Anglais fut parti, je dis à père Jean qu'il avait eu tort de parler ainsi à un homme de qualité : que s'il n'avait aucun respect pour sa personne, il devait au moins en avoir pour son rang, et que cette affaire pourrait bien avoir des suites fâcheuses pour lui. " Je ne crains ni le lord, ni les suites fâcheuses qu'il pourra me susciter, répondit le révérend ; son début, en parlant à ma personne, fut celui d'un impertinent, et sa conclusion fut celle d'un fanfaron ou d'un assassin, c'est-à-dire, d'un lâche. Si les lois d'un pays comportent que l'on doive respecter les gens de qualité, elles supposent en même temps qu'ils se rendront dignes de respect. — Le tort d'autrui, repris-je, ne nous autorise pas à avoir tort nous-mêmes. Si le lord s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent, vous deviez lui faire sentir, par votre modération jusqu'à quel point il s'oubliait. Les pro-

cédés nobles et généreux d'un manant vis-à-vis un gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir, ou le confondent. La grandeur d'âme ne consiste point à faire assaut d'impertinences et de grossièretés : elle consiste à opposer des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables. — Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, répliqua père Jean. Que l'on honore, si l'on veut, la poltronnerie du beau nom de modération, je méprise un titre acquis à si bon marché. C'est tolérer le vice que de souffrir les injures ; une repartie vigoureuse est plus propre à rembarrer un impertinent qu'une réponse gracieuse ; l'une le confond et l'autre l'enorgueillit. L'homme est tellement constitué, que l'indulgence l'endurcit, au lieu que la fermeté le corrige, ou le rend plus circonspect. Si le lord a le sang commun, il réfléchira à l'avenir avant que d'attaquer un homme comme moi. Au reste, je n'ai lu nulle part que l'on se garantisse des attaques d'une bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs, il ne faut pas seulement consulter l'intérêt de sa patrie dans ces circonstances, mais aussi le sien propre. Si l'homme à qui vous avez affaire allait tenir parole, que diriez-vous ? que feriez-vous ? — Je dirais, repartit le révérend, que la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire manquer à nous-mêmes, et je me défendrais. Toutes les menaces du monde ne m'empêcheront point de sortir à mon ordinaire :

Jamais rien ne m'arrête :
Je brave la tempête,
J'affronte le trépas ;
Si le ciel en éclats
S'écroulait sur ma tête,
Je ne tremblerais pas."

CHAPITRE XXXVIII

CONTINUATION DU MÊME SUJET

Père Jean parlait encore lorsque le Compère rentra ; et ce dernier fut à peine dans la chambre, que Diégo s'écria : "Ah ! mon cher maître, où avez-vous été ? il est venu ici un maudit milord qui a insulté le respectable père Jean, et qui s'en est allé disant qu'il le ferait jeter dans la Tamise."

Lorsque le Compère eut appris le détail de cette aventure, il pesta à son ordinaire, et nous dit : "L'on soutiendra encore que *tout n'est pas mal* dans ce monde. Des hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de vaines distinctions ; et ceux qui en seront revêtus, viendront impunément insulter les honnêtes gens dans leur logis, et finiront par les menacer de les faire noyer, parce que ces honnêtes gens auront usé du droit que tout homme a naturellement de se défendre. Si *tout était bien*, verrait-on de pareilles choses ? Si les lois étaient justes et suffisantes, un fat oserait-il seulement s'imaginer qu'il puisse injurier, et faire noyer un galant homme avec impunité ? O lois ! on a bien raison de dire que vous ressemblez à des toiles d'araignées, qui arrêtent les mouches, et que les hannetons brisent. La faveur, la considération, la cabale mettent un grand scélérat à l'abri de la poursuite de la justice, et les mêmes choses font que le faible a toujours tort. Si le lord fait noyer mon oncle qu'il a insulté, il n'en sera rien. Si mon cher oncle qui a été insulté, noie le lord, on l'enverra à Tyburn. [1] Tel est le cours des choses dans ce monde.

— L'insuffisance et l'injustice que vous prétendez exister dans les lois, dis-je au Compère, devraient justement faire que des gens tels que nous se conforment à l'ordre. Si l'on a quelque chose à appréhender en faisant le bien, l'on a tout à

[1] Lieu où l'on fait les exécutions à Londres.

craindre en agissant mal. Mais les injustices, les vexations que les faibles essuient quelquefois, ne viennent pas tant de l'insuffisance des lois, que de la perversité de ceux qui en sont les dépositaires. Si l'on condamne un crocheteur qui a manifestement raison, en faveur d'un grand qui a manifestement tort, cela ne vient point de ce que les lois portent qu'il soit ainsi : la plupart des lois qui existent dans l'univers, quelque opposées qu'elles paraissent, tendent plus ou moins directement au même but ; c'est-à-dire, à l'ordre et à la paix : il ne faut que considérer l'esprit du législateur, et les circonstances qui les ont fait naître, pour le voir. En un mot, si mon cher Compère avait une bonne mémoire, il se souviendrait que son condisciple Wisthon lui dit à Paris que, quoiqu'il soit de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, les lois telles qu'elles sont, causent tant de bien dans le monde, qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme.

— L'ami Jérôme a raison, dit Vitulos, et le Compère a tort de piailler sans cesse contre les lois : elles sont ce qu'elles sont : les clabauderies dont il nous étourdit, et qui n'ont rien de commun avec le sujet dont il est question, ne les rendront ni plus parfaites, ni les hommes meilleurs. Voici les paroles d'un grand homme, qu'il ferait bien de mettre dans sa mémoire, d'en faire son profit, ainsi que nous, sans excepter même le révérendissime. « L'advis que je donne icy à celui « qui veut estre sage, dit Charron, est de garder et observer « de parole et de faict les loyx et coustumes que l'on trouve « establies au pays où l'on est ; et ce, non pour la justice « ou équité qui soit en elles, mais simplement pour ce que « ce sont loyx et coustumes ; non légèrement condamner « ni s'offenser des estrangers, mais bien librement et saine- « ment examiner et juger les unes et les autres, n'obligeant « son jugement et sa créance qu'à la raison. Voici quatre « mots. En premier lieu, selon tous les sages, la reigle des « reigles, et la générale loy des loyx est de suivre et observer « les loyx et coustumes du pays où l'on se trouve, *sequi has* « *leges indigenas honestum est.* Toutes façons escartées et par-

“ ticulières sont suspectes de folies ou passion ambitieuse,
“ heurtent et troublent le monde.

“ En second lieu, les loyx et coustumes se maintiennent
“ en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles
“ sont loyx et coustumes ; c'est le fondement mystique de
“ leur authorité, elles n'en ont point d'autre ; et celuy qui
“ obéit à la loy pour ce qu'elle est juste, ne luy obéit pas,
“ parce qu'il doidt ; ce serait soubmettre la loy à son juge-
“ ment, et luy faire son procès, et mettre en doute et dispute
“ l'obéissance, et par conséquent l'estat et la police, selon la
“ souplesse et diversité, non seulement des jugemens, mais
“ d'un mesme jugement. Combien de loyx au monde injus-
“ tes, impies, extravagantes, non seulement aux jugemens
“ particuliers des autres, mais de la raison universelle, avec
“ lesquelles le monde a vescu long-temps en profonde paix
“ et repos, et avec telle satisfaction que si elles eussent esté
“ très justes et raisonnables ! qui les voudroit changer et
“ rhabiller se monstreroit ennemy du public, et ne seroit à
“ recevoir : la nature humaine s'accommode à tout avec le
“ temps, et ayant une fois pris son ply, c'est acte d'hostilité
“ de vouloir rien remuer ; il faut laisser le monde où il est ;
“ ces brouillons et remueurs de ménage, sous prétexte de
“ réforme, gastent tout... Il adviendra quelquefois que nous
“ ferons, par seconde particulière et municipale obligation
“ (obéissant aux loys et coustumes du pays), ce qui est contre
“ la première et plus ancienne, c'est-à-dire, la nature et
“ raison universelle : mais nous luy satisfaisons tenant nostre
“ jugement et nos opinions justes et sainctes selon elle. Car
“ aussi nous n'avons rien nostre et de quoi nous puissions
“ librement disposer que de cela ; le monde n'a que faire de
“ nos pensées, mais le dehors est engagé au public, et luy en
“ devons rendre compte : aussi souvent nous ferons justement
“ ce que justement nous n'approuvons : il n'y a remède, le
“ monde est ainsi fait.”

— Ce passage-là est admirable, dit père Jean à Vitulos, et
mon neveu est un bavard, qui déraisonne de plus en plus ;
mais cela n'empêche pas que si quelques coupe-jarrets, sus-

cités par le lord, s'avisent de me mettre la main sur la carcasse, je ne leur fasse sentir que les os de mon bras ne sont pas sans moëlle."

CHAPITRE XXXIX

SUITE DE CETTE AVENTURE.

Le lendemain de cette aventure père Jean s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha sous son habit, se prépara à tout événement, et sortit à son ordinaire : mais il ne vit aucune apparence que le lord songeât à lui tenir parole. Le surlendemain il sortit derechef, et il ne vit rien. Le troisième jour il sortit encore : pour cette fois, un matelot ivre, ou faisant semblant d'être ivre, lui chercha querelle près de Billengsgate.[1] Père Jean ne fit point semblant d'entendre le matelot, et voulut passer outre : mais un autre se joignit au premier, et l'éclaboussa depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour le coup le révérend perdit patience ; il appliqua un si furieux soufflet sur la face de ce dernier, qu'il l'envoya culbuter à plus de quinze pas. Alors un gros et puissant coquin, qui se trouvait là, irrité de l'affront que le peuple anglais venait de recevoir de la part d'un étranger, mit habit, chemise et perruque bas défia le révérendissime de se battre contre lui, et lui donna en même temps un coup de poing sur l'estomac ; mais ce dernier lui en rendit un autre si terrible, qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche, et le jeta par terre sans mouvement et sans connaissance.

Cet exploit attira à père Jean l'applaudissement des passants : aucuns dirent qu'il était impossible que cet homme ne fut pas Anglais ; que s'il ne l'était point, il méritait non-seulement de l'être, mais encore de recevoir des lettres de bourgeoisie de Londres. Mais les camarades de ceux que père Jean avait jetés par terre, s'armèrent de ce qu'ils purent trouver, et l'assaillirent de toutes parts. Alors le révérendis-

[1] Endroit situé sur la Tamise, un peu au dessous du pont de Londres.

sime tira son gourdin, tomba sur cette troupe d'assassins, et en jeta une demi-douzaine sur le carreau. Cela ne fit qu'irriter cette multitude : mais le redoutable entra dans une telle colère, qu'à chaque coup qu'il portait il jetait bas son homme. Son combat de Pétersbourg et la défaite des sauvages n'étaient que jeu en comparaison de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la mâchoire, le rendit furieux ; il poussa un cri terrible ; il saisit une solive qu'il rencontra par hasard, et tomba de plus belle sur ses ennemis. C'était fait de cette canaille entière, si elle ne se fut dissipée : mais en moins de trois minutes tout était disparu, et père Jean se trouva maître du champ de bataille.

Ceux qui avaient été spectateurs de l'action firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du vainqueur, en disant qu'il méritait qu'on lui érigeât une statue à Westminster : d'autres criaient qu'il fallait lui faire son procès, et l'envoyer à Tyburn : peu s'en fallut que les deux partis n'en vinssent aux mains pour soutenir leur opinion ; mais les premiers l'emportèrent, ils entourèrent père Jean, le ramenèrent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées, et s'opposèrent à la garde qui voulait l'arrêter, ou plutôt se faire assommer ; car le révérend était dans une telle fureur, qu'il se serait plutôt laissé hacher en pièces que de se rendre.

Lorsqu'il fut arrivé au logis, et qu'un de ceux qui étaient montés avec lui nous eut fait le détail de cette aventure, Vitulos et moi, craignant de mauvaises suites, lui conseillâmes de sortir par une porte de derrière qui donnait dans une rue, et de se retirer chez un traiteur français de notre connaissance. Le révérend regarda d'abord cette démarche comme une lâcheté ; mais à la fin il entendit raison et disparut. Il fit sagement, car, peu de temps après son départ, il arriva un détachement de cinquante grenadiers pour le prendre.

L'officier qui était à la tête de ces cinquante hommes, nous demanda où était celui qu'il cherchait. Vitulos lui répondit que nous n'en savions rien, et qu'il ne croyait pas qu'il fût dans la maison ; qu'en tout cas il pouvait en faire

la perquisition. Le Compère lui dit qu'il ferait beaucoup mieux de courir après ceux qui attaquaient les gens dans la rue par ordre d'un lâche, que de venir chercher un homme qui n'avait fait qu'user du droit que la nature a donné à un chacun de se défendre. L'officier demanda au Compère de quelle autorité il lui tenait ce propos. Celui-ci lui répondit que c'était de l'autorité que chacun avait de prendre le parti de l'innocent contre le coupable. L'officier ne prit point la peine de répliquer ; il continua à faire fouiller partout ; et, voyant que le révérend était éclipsé, il se retira.

Cette affaire avait effectivement été suscitée par le lord. Nous apprîmes, au moment que la garde venait de sortir de chez nous, qu'il s'était trouvé parmi les spectateurs de l'action, mais que, pour faire voir qu'il n'y avait aucune part, il avait applaudi avec les autres à la vigoureuse defense du père Jean.

Je trouvai ce procédé indigne d'un honnête homme, et particulièrement d'un seigneur d'une naissance aussi illustre que celle du lord. Mais la noblesse anglaise qui se distingue si glorieusement par la grandeur d'âme, la bravoure et la générosité, n'est pas plus à l'abri que celle des autres pays, de voir parmi elle quelque membre qui la déshonore.

Cette dernière nouvelle nous fit prendre le parti de faire dire à père Jean de sortir le soir de la maison où il était, et de se réfugier à Oxford ou à Cantorbery jusqu'à nouvel ordre ; mais le révérend méprisa cet avis, et s'obstina à demeurer à Londres. Aussi, mal lui en prit-il ; car deux jours après on le surprit dans son lit, et on le conduisit en prison.

CHAPITRE XL

SUITE DE CETTE AVENTURE.

A peine père Jean fut-il en prison, que l'on commença son procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accusait

d'avoir tué sept personnes, et d'en avoir estropié quinze autres. Le révérend se défendit avec tout le courage et la présence d'esprit dont il était capable. Il dit que lord Foolishon étant venu l'insulter dans son logis, il lui avait répondu avec vigueur ; que pour cela ce seigneur l'avait menacé de le faire jeter dans la Tamise, et qu'il ne doutait point que la querelle qu'on lui avait cherchée ne vint de sa part. Il nous nomma comme témoins de cette menace ; on nous cita, nous comparûmes, nous déposâmes la vérité : mais rien de tout cela ne prouva que l'insulte des deux matelots et ce qui s'ensuivit, fussent l'effet de la menace du lord. Par malheur un de ces matelots était mort, et l'autre était disparu : tous ceux qui étaient blessés déposèrent qu'ils s'étaient trouvés par hasard dans la mêlée, et sous les coups du père Jean, qui frappait à tort et à travers, sans égard et sans distinction. Le révérend père n'avait donc aucun témoignage favorable pour lui : au contraire, le lord pouvait prouver qu'il s'était trouvé là, et qu'il avait été le premier à louer et exalter le courage de Père Jean ; mais à dire la vérité, on ne se donna pas la peine de faire de grandes recherches. Le révérendissime était un étranger sans appui, sans connaissances : il avait tué sept Anglais, il en avait estropié deux fois autant, et on tenait le bâton plombé dont il se servit au commencement du combat, et le lord qu'il accusait était d'une famille considérable ; il ne faut point s'étonner si le tort fut de son côté. L'on ne disconvenait point que le lord n'eût fait la menace en question ; mais l'on regardait cela comme un emportement de jeune homme, dont on ne devait tirer aucune conséquence. Un des juges s'avisa même de dire qu'il n'était pas possible qu'un homme de condition se portât à une action si infâme. Enfin, père Jean, voyant que ses juges étaient très indisposés en sa faveur, leur tint le discours suivant :

“ Messieurs, chacun de vous ne sent-il point au fond de son âme que, s'il était prouvé que j'eusse menacé de faire jeter un lord d'Angleterre dans la Tamise, et que trois jours après cette menace, quelques scélérats ayant attaqué ce lord, il en

eût tué quatre fois autant que j'ai fait ; chacun de vous, dis-je, ne sent-il point qu'il avouerait non seulement que la défense du lord serait une action héroïque, comparable à tout ce que Robert Blake, [1] et Jean Churchil [2] ont fait de plus glorieux et de plus éclatant ; mais encore qu'il serait nécessaire de donner ordre de me faire saisir, et de me mettre en prison, jusqu'à ce qu'il fût pleinement constaté que je n'aurais eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire ? Pourquoi donc ne me rend-on pas la même justice et la même satisfaction qu'on rendrait à ce lord ? Si le rang de ma partie la met à l'abri d'une formalité aussi rigoureuse, il ne l'exempte point de toutes les recherches, de toutes les informations qu'on pourrait faire en ce cas : son honneur l'exige, et peut-être que ma vie en dépend. Les lois sont faites pour tout le monde, par conséquent la justice l'est aussi ; et je ne crois pas qu'il y ait d'hommes en ce pays, non plus qu'ailleurs, qui, reconnaissant l'autorité des lois, s'arroge le privilège absurde d'être au-dessus d'elles. Si les ancêtres de ma partie ont mérité d'être ennoblis par leurs vertus, ils n'ont certainement point accepté cet honneur, sous condition que leurs descendants pourraient être impunément des scélérats. Mais tel est le cours des choses de ce monde : la moindre action vertueuse d'un homme de rang est toujours exagérée ; les bassesses, les crimes dont il est coupable sont constamment déguisés : l'on craint de déshonorer une famille, comme si des honnêtes gens devaient porter la peine due aux actions d'un méchant homme. Ce préjugé aussi injuste que ridicule a rendu la plupart des gens de condition incapables d'apprécier leurs propres actions. Tout ce qu'ils font de bien est, selon eux, héroïque ; tout ce qu'ils font de mal est une vétille. C'est un attentat sacrilège aux droits de la noblesse, que de mesurer leurs actions à l'aune de la raison et de l'équité.

" Un noble, véritablement noble, pense bien différemment : il se croirait déshonoré, s'il savait que l'on appréciât ses

[1] Fameux amiral d'Angleterre.
[2] C'est le célèbre duc de Marlborough.

actions au poids de l'opinion. Il ne se fait pas gloire de vertus d'emprunt, mais de celles de son propre fonds. Il sait que ses ancêtres ont laissé des biens et un nom dont il a hérité : mais il sait en même temps qu'il n'en est point ainsi de leurs vertus ; c'est un trésor qui leur est propre, et d'où il ne peut tirer que l'exemple et l'émulation : il regarde la noblesse de son extraction comme un aiguillon qui le pousse sans cesse à se distinguer du commun des hommes, et non autrement.

" Si ce que je vous dis vous est connu, ainsi qu'à moi, messieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la justice qui m'est due ? pourquoi ne vous donnez-vous point toutes les peines que vous vous donneriez sans doute en toute autre occasion, pour découvrir la vérité ? Si ce qu'on nomme bienséance exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la société aux usages établis, il n'en est pas de même dans votre tribunal ; tous égards doivent y être proscrits sans exception : ici tous les hommes sont égaux, et doivent être tels, ou le mot de justice est un vain nom dont l'objet n'a aucune réalité.

" L'on m'accuse d'avoir tué et blessé ; mais je n'ai tué ni blessé personne qu'à mon corps défendant. Un homme me cherche querelle, j'ai la patience de supporter ses injures et de passer outre : son camarade se plaît ensuite de me couvrir de boue ; cette patience m'échappe, je lui donne un soufflet; rien de plus naturel que cela. Un troisième me provoque au combat ; il m'applique un coup de poing sur l'estomac ; je lui en rends un autre : rien encore de plus naturel que ce que je fais là. Vingt ou trente amis de ces gens-là me tombent sur le corps, je saisis un gourdin, que je porte ; je me défends ; j'en jette sept sur le carreau, et j'en blesse quinze ; rien encore de plus naturel qu'une telle défense... *Mais le gourdin était plombé : c'est une arme traîtresse et meurtrière qu'il est défendu de porter dans tous les états policés...* Voudrait-on qu'un homme menacé depuis deux jours d'être jeté dans la rivière, ne portât pour toute arme qu'une baguette ? Il serait absurde de faire une telle supposition.

" Ce que je viens de vous dire, messieurs, est la pure vérité.

Tout autre que moi aurait demandé de remettre la défense de sa cause à quelque avocat, dont la rhétorique captieuse imposât et séduisit plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé est indigne de moi. Je ne suis point orateur, et je méprise tous ceux qui le sont. J'ai exposé mon cas avec simplicité, cela suffit. Tous juges intègres devraient se trouver offensés qu'on leur parlât autrement.

" Il ne me reste plus qu'à vous dire que j'attends avec toute la tranquillité possible la décision de cette affaire. Si elle se termine à mon avantage, tant mieux pour vous ; sinon, tant pis. Il s'agit ici de rendre justice, ou de faire une injustice : je suis le patient, vous les agents ; cette affaire vous regarde donc plus particulièrement que moi."

CHAPITRE XLI

SUITE DE L'EMPRISONNEMENT DU PÈRE JEAN.

Le lecteur croira sans doute que les juges anglais auront eu l'équité de renvoyer père Jean, ou du moins de faire toutes les perquisitions possibles pour justifier son innocence; point du tout : il fut condamné le lendemain à être pendu à Tyburn.

Quelqu'un dira peut-être que si père Jean n'avait pas mérité la mort dans cette occasion, il l'avait méritée dans d'autres, et que le ciel ne laisse jamais rien impuni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit que de cette fois-ci, et non d'autres, et que le ciel n'a point recours aux injustices des hommes pour punir les coupables. Si j'ai avancé quelque part que les peines et les récompenses méritées étaient les suites naturelles du crime et de la vertu, cela regarde l'autre vie. Quant à celle-ci, si les maux que nous y souffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que font les autres. Notre destinée tient ici-bas à trop de circonstances, pour que l'on puisse toujours dire avec exactitude, *un tel vient d'être fait maréchal*

de France, parce qu'il le mérite : un tel vient d'être condamné à mort, parce qu'il le mérite aussi.

Quoiqu'il en soit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle, que nous courûmes tous quatre à la prison pour voir le pauvre père Jean. Nous le trouvâmes à table à côté d'un baril de vin. " Palsembleu, mes amis, s'écria-t-il, en nous voyant, vous me prenez sur le fait. Socrate fit sacrifier un coq à Esculape avant de mourir, et moi je sacrifie un dindon à mon appétit. Or ça, mettez-vous là, et faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, et vous demeurez : cela revient au même, car tôt on tard vous en ferez autant. — Mon cher oncle, dit le Compère, je n'aurais point cru que c'eût été si tôt, ni d'une manière si funeste. — A te dire la vérité, reprit le révérend, ju n'aurais pas cru non plus que c'eût été cette semaine, du moins. Quant à la manière dont je vais mourir, que ce soit de celle-ci ou d'une autre, cela m'est égal : la forme n'y fait rien ; mais la brièveté de l'expédition y fait beaucoup, et je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. — Mais la honte !... — Il n'y a point de honte à mourir, poursuivit père Jean : il n'y en a qu'à mériter la mort. Il est encore indifférent de mourir en public ou dans son lit ; d'avoir dix personnes autour de soi, ou d'en avoir mille. Je suis condamné à souffrir une minute : c'est peu de chose si je suis coupable, et peu de chose encore si je suis innocent. La nature porte tous les jours des sentences bien plus cruelles envers certaines personnes. Les unes, minées d'une consomption funeste, d'une phtisie brûlante, avalent à longs traits le calice de la mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé de mille manières jusqu'à quel point la patience et les forces humaines peuvent aller. D'autres sont condamnés à souffrir des années entières les douleurs d'une goutte opiniâtre, d'un cancer dévorant, et d'expirer ensuite dans des tourments effroyables. Après quoi serait-il raisonnable que je me plaignisse ?

— Ma foi, dit Vitulos, mon confrère à raison : il meurt innocent, il est vrai ; mais il vaut mieux mourir innocent

que coupable ; d'ailleurs, le genre de mort auquel il est condamné, est le meilleur qu'on puisse choisir. Si ceux qui meurent de cette mort avaient le sens commun, ils la regarderaient comme un bonheur plutôt qu'avec horreur ; mais ils sont comme ceux que l'on saigne, la peur leur fait plus de peine que le mal. Pourquoi mourir pendant deux, trois ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment ? Mais telle est la nature de la plupart des hommes, ils ne souffrent que dans la crainte, et ne jouissent que dans l'espoir. Or ça, asseyons-nous, et buvons un coup à l'heureux voyage de mon cher confrère."

Nous nous assîmes donc, et nous nous mîmes à boire pour faire plaisir au révérend.

CHAPITRE XLII

SUITE DU MÊME SUJET.

Lorsque nous eûmes bu quelques rasades, le Compère commença par déclamer à son ordinaire sur le *bien* et le *mal*, et contre l'auteur de ce dernier. "*Si tout était bien*, s'écriait-il à tout moment ; si le monde était gouverné de la manière dont mon compère Jérôme le prétend, verrait-on en ce jour le plus honnête homme de la terre traîté comme le dernier des scélérats ! Grand Dieu, tu connais le cœur de mon cher oncle ! si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, et que la méchanceté triomphe."

Malgré ces déclamations, le Compère, ainsi que nous, ne laissait pas de boire de temps en temps quelques coups, parce que le révérendissime père Jean le voulait ainsi. Mais, comme la tristesse échauffe le sang, le vin fit bientôt son effet : nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heures. Alors chacun de nous déploya son caractère. Père Jean entonna d'une voix de tonne, quelques chansons à boire, et son confrère Vitulos le seconda ; le Compère

redoubla ses déclamations ; Diégo se mit à chanter le *miserere*, et moi à pleurer. Le tintamarre que nous fîmes fut tel, que le geolier, croyant que nous nous battions, accourut avec la garde pour mettre le holà ; mais, lorsqu'il vit de quoi il s'agissait, il se mit à rire, et retourna d'où il était venu.

Enfin, lorsque le soir approcha, l'on nous avertit de nous retirer, mais nous nous trouvâmes dans une situation à ne pouvoir nous tenir sur nos jambes : c'est pourquoi l'on fit venir une charette ; et, lorsque nous eûmes fait nos adieux à sa révérence, l'on nous mit dessus tous les quatre, l'on nous ramena au logis, où chacun s'endormit, et ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvrit les yeux, je faillis tomber à la renverse, lorsque je vis le révérendissime père Jean entrer tout à coup dans la chambre. " L'ami, me dit-il avec transport, je viens d'enfoncer la prison, et je me sauve. Prends garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamarre de l'Espagnol. Je vais prendre quelque argent, et je pars pour Paris. Si j'arrive à bon port, je serai logé à l'hôtel d'Enghien, rue du Champ-fleuri. Adieu. " En disant ces mots, il tira quelques guinées de la bourse commune, et disparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illusion occasionnée par le trouble où mes sens étaient encore. Cependant j'éveillai le Compère, Vitulos et Diégo, auxquels je contai ce que je venais de voir ou de croire voir. Les deux premiers se moquèrent de moi : Diégo soutint que l'on avait sans dans doute avancé l'heure de l'exécution, et que c'était l'âme du père Jean qui m'était venu dire adieu ; tellement que je ne fus certain du fait qu'environ quatre heures après qu'il vint six sergents visiter la maison, et nous demander si nous ne savions aucunes nouvelles de notre camarade qui s'était évadé, ainsi que tous les autres prisonniers qui avaient été à portée de passer par le trou qu'il avait fait.[1]

[1] Quelque lecteur un peu difficile me demandera avec quel instrument père Jean a pu faire ce trou, etc. Je répondrai que je n'en sais

Lorsque ces sergents furent partis, je demandai au Compère que, si son cher oncle avait le bonheur d'arriver en France, il croirait encore que tout fût mal ? " Pourquoi non, me répondit-il ? n'as-tu pas entendu que ces sergents ont dit que tous les prisonniers qui avaient été à portée de passer par le trou que mon oncle avait fait, s'étaient échappés ? Il y a sans doute quelques assassins parmi ces derniers, qui éviteront la peine due à leurs forfaits, et qui recommenceront leur ancien train de vie sur de nouveau frais. — Avouez du moins, répliquai-je, que, s'il y a du mal dans le monde, il y a aussi quelque bien : car si cette aventure va mettre le crime à l'abri de sa punition, l'innocence va se trouver à celui de l'injustice. " Le Compère ne répondit rien : il me tourna le dos pour écouter Diégo, qui prêchait sur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.

CHAPITRE XLIII

CHANGEMENT DE MATIÈRE.

Environ six jours après nous reçûmes une lettre, par laquelle nous apprîmes que père Jean était arrivé sain et sauf à Calais. Cette nouvelle nous causa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'instant même, et nous nous mîmes en route pour Paris. L'attachement que j'avais pour mes amis, le désir que j'avais de rejoindre le révérend, l'emportèrent sur l'aversion que j'avais conçue contre le pays où règne le catholicisme : peut-être que ce que je venais de voir dans le pays où règne le protestantisme, y contribua un peu aussi.

Lorsque nous fûmes arrivés à Paris, nous trouvâmes effectivement le révérend là où il nous avait dit ; et notre

rien, et que ce lecteur difficile devrait se contenter de savoir que père Jean s'évada, et rien de plus. Un auteur n'aurait jamais fini s'il voulait contenter tout le monde.

joie, en le revoyant, ne fut pas moindre que celle de notre réunion à Londres.

Notre premier soin, après cela, fut de chercher un logement : nous en trouvâmes un dans la vieille rue du Temple, chez un sculpteur, ami du Compère dès notre premier séjour en cette ville. Alors chacun de nous reprit son train de vie ordinaire : le compère Mathieu se mit à écrire, père Jean à boire, Vitulos à se divertir, Diégo à prier, et moi à méditer.

Lorsque le Compère eut fini son *traité du manichéisme*, il nous le lut. Père Jean et Vitulos le trouvèrent fort bien écrit, et beaucoup moins dangereux qu'ils se l'étaient imaginé : pour moi je n'en jugeai point de même ; je trouvai cet ouvrage malin, pernicieux, et capable de faire les plus fortes impressions sur l'esprit des jeunes gens : il était rempli de fades plaisanteries, à la vérité, de pointes, d'hyperboles et de beaucoup de polissonneries ; mais c'était particulièrement par là que je jugeais de l'effet qu'il pourrait faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes Français est dépravé, disais-je en moi-même ; leur goût est bizarre : or, ce livre contient précisément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudissements imaginables : et c'est à la faveur de l'espèce d'enthousiasme où il va jeter ses lecteurs idiots, que le venin qu'il contient fera l'effet le plus funeste. Si cet ouvrage était un traité en règle du manichéisme, le Compère ne pourrait y dire que ce que l'on a dit avant lui sur ce point ; et les objections que l'on aurait à y opposer se trouveraient toutes faites : mais les meilleures répliques ne tiennent guère contre une plaisanterie favorablement reçue. Le tort se range ordinairement du côté de celui qui a raison, tandis que le plaisant a tous les droits du monde. Un sophisme, un raisonnement mal fondé ne tiennent point vis-à-vis un homme d'esprit ; mais une plaisanterie le déconcerte : aussi est-ce à l'abri de cette dernière que les incrédules du jour se sont retranchés ; c'est de là qu'ils lancent leurs traits empoisonnés contre les dogmes les plus respectables. Ayant vu quelques grands hommes, qui, persuadés

que les raisonnements les plus solides ne peuvent rien contre l'erreur et la superstition, ont pris le parti de les tourner en ridicule, ils ont voulu faire de même ; mais, au lieu de s'en tenir à l'erreur seule, ils ont attaqué la vérité, et qui plus est, la source même de la vérité.

Je pris donc la liberté de dire au Compère mon sentiment sur son livre : mais le Compère, au lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il aurait le front d'oser présenter un tel manuscrit à un libraire. “ Pourquoi non, me répondit-il ? Je ne trouve rien dans mon ouvrage qui répugne à la vérité ; or, je ne dois point rougir à le publier. Quand même mon livre serait rempli d'erreurs et d'abominations, il n'en serait que mieux reçu de messieurs de la librairie. La plupart de ces gens-là se soucient fort peu qu'un livre soit bon ou mauvais, lorsqu'ils voient leur profit à l'imprimer. L'intérêt est la religion des libraires, et l'argent est leur dieu. Les peines les plus sévères, les menaces les plus terribles ne peuvent les empêcher de sacrifier à son autel. Comme il importe fort peu aux apothicaires que les malades crèvent, moyennant qu'ils se défassent de leurs drogues, il n'importe pas davantage aux libraires d'empoisonner la société entière, pourvu qu'ils vendent leurs livres. Si tu écoutais ces animaux raisonner entre eux lorsqu'ils ont fait l'acquisition de quelque ouvrage pernicieux, tu leur entendrais dire : *Voilà un excellent livre ; il va se vendre comme pain. Mais prenons bien garde de nous laisser pincer en le vendant ; cachons-le dans notre grenier ; et, quoique nous en ayons mille exemplaires, disons toujours aux gens qui en souhaitent, que c'est le dernier, et faisons-le bien payer.*

“ Il n'y a point de tours que ces messieurs n'inventent pour tromper la police, le public, pour se tromper les uns et les autres. S'ils ont à imprimer un ouvrage dont ils craignent quelques suites fâcheuses, ils le feront sur du papier et avec des caractères étrangers, et y mettront le premier nom de ville et d'imprimeur qui leur viendra dans la tête. S'ils envoient quelques livres prohibés dans certains pays, ils ont toujours le suisse, ou le valet de chambre de quelque grand

seigneur qui reçoivent les ballots, sous l'adresse de leur maître, et les font passer chez celui pour qui ils sont destinés. S'ils proposent cinq cents exemplaires d'un ouvrage en souscription, ils en tireront mille. S'ils font le catalogue de quelque vente, et qu'il y ait un livre rare d'une telle date, ils y mettront celle d'une édition moins recherchée, pour désorienter les étrangers qui pourraient en faire hausser le prix, et ils ont le livre pour rien : si la tricherie est découverte, la fausse date passe pour une faute d'impression ; j'en ai vu qui rendaient en ce cas un ouvrage imparfait, pour l'acheter à bon compte, et le recompléter ensuite. Si six de ces messieurs s'entendent dans une vente, et qu'ils aient envie de six cents numéros qui soient les mêmes, ils ne hausseront point l'un sur l'autre ; ils achèteront ce nombre entr'eux ; ils le partageront et boiront encore, par-dessus le marché, à la santé du propriétaire qu'ils auront volé ; estimant qu'il vaut mieux faire un grand profit sur cent exemplaires, qu'un petit profit sur six cents : ou bien ils établiront une société permanente, et feront en sorte d'avoir à vil prix la plupart des livres d'une vente, pour les revendre à profit commun dans une autre comme font en Hollande le libraire Rarissime et ses associés. Ils ne sont pas plus scrupuleux dans les commissions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs confrères, soit étranger ou autre, imprime un ouvrage, par exemple, en quatre volumes *in*-8, ils le contreferont en trois volumes *in*-12, pour le donner à quelques sous de moins, et couper l'herbe à leur camarade. Il est vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occasion. S'ils voient de ne pas trouver leur compte dans une contrefaction en moins de volumes que l'édition originale, ils en feront une, soi-disant augmentée de quelques notes qui n'ont point le sens commun, ou d'une mauvaise table, griffonnée par quelque chétif auteur qu'ils ne manquent point d'avoir à leurs ordres ; ou ils l'enrichiront de quelques mauvaises figures gravées par quelques apprentis de Paris, par quelque graveur de Hollande, ou par tel autre original du calibre de l'habile homme qui égratigne les planches des journaux

anglais. Enfin, si je voulais faire une énumération de toutes les subtilités de ces messieurs-là, il y aurait de quoi faire un livre aussi gros que celui qui contient les tours de maître Gonin, et je ferais voir à toute la terre que les avocats et les procureurs portent à tort le titre glorieux de *premiers fripons de l'univers.*

" Mais quels que soient les libraires, continua le Compère, je ne laisserai point de me servir de leur ministère pour publier mon ouvrage, ainsi que Dieu, si l'on en croit la *légende*, s'est servi quelquefois du ministère du diable pour publier la vérité."

Je ne répliquai rien à mon cher Compère ; car il était homme à continuer sa litanie jusqu'au lendemain. Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos sur ce qu'il venait de me dire, et de rendre justice au fond de mon âme aux libraires honnêtes gens que j'avais connus dans le cours de mes voyages.

CHAPITRE XLIV

ÉVÉNEMENT FUNESTE

Trois mois après notre arrivée à Paris, le livre de mon cher Compère parut. Les idiots reçurent cet ouvrage avec avidité, parce qu'il les faisait rire : mais les connaisseurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenait, et l'apprécièrent à sa valeur, tellement que le bruit qu'il fit flatta infiniment l'amour-propre de son auteur ; car il aimait que ses ouvrages fissent du bruit. Mais la joie du pauvre Compère fut troublée par la maladie qui l'attaqua un soir à la sortie de table.

Le révérendissime père Jean, en sa qualité de médecin, ordonna d'abord quelques remèdes qui parurent faire un très bon effet. Mais le lendemain le mal du Compère redoubla, de façon que son cher oncle trouva à propos de faire venir deux autres médecins, pour consulter ensemble sur la

nature et l'état de cette maladie. La consultation finie, ces messieurs convinrent du traitement et du régime que le malade devait observer, et père Jean se chargea de la cure.

Quelques soins que le révérendissime se donnât, il ne put arrêter les progrès du mal de mon cher Compère. En trois jours de temps il se trouva dans un tel état, que l'on désespéra de sa vie. Vitulos fut donc rechercher les mêmes médecins; et il se tint une nouvelle consultation; l'on y conclut qu'il fallait que le malade partît, et père Jean se chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorsque ces messieurs furent sortis, le révérend s'approcha du lit de son neveu, et lui dit tout uniment que quand Hypocrate, Gallien et Boerhaave reviendraient sur la terre, ils ne pourraient lui sauver la vie. Tout ce que je te recommande, continua-t-il, c'est de ne point faire ici le sot : il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'âme, avec cette fermeté d'esprit dont je t'ai donné l'exemple dans les prisons de Londres, d'où je ne croyais sortir que pour aller faire un saut sur rien. Tu t'es plaint toute ta vie d'un mal qu'il y a dans le monde : or, ce mal ne va être plus rien pour toi. Je te le répète, meurs donc d'une mort digne de toi.

Lorsque père Jean eut fini son compliment, il nous dit de donner à son neveu tout ce qu'il désirerait, et s'en alla au cabaret.

Le révérendissime étant parti, je m'approchai du lit du Compère, et je le trouvai comme pétrifié par la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il gisait immobile ; la rougeur que la fièvre lui occasionnait, avait fait place à une pâleur mortelle ; ses yeux étaient fermés.... ; il ne les ouvrit enfin que pour jeter un regard vers le ciel, en s'écriant :

Affreuse image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avait fardée !
Surprenantes horreurs ! épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas !
Que l'on vous connaît mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement !

Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément ;
Mais que la grandeur du courage
Devient d'un difficile usage
Quand on touche au dernier moment !

Je fus surpris de voir le Compère dans cette situation d'esprit. Je m'attendais à le voir mourir avec cette fermeté d'âme qu'il avait fait paraître toute sa vie, lorsqu'il parlait de son dernier moment : mais cette vaine philosophie dont il avait fait tant de bruit, ne put seulement lui procurer le courage de faire quelque contenance, ni de dissimuler un instant.

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher Compère venait de l'idée horrible que la plupart des hommes se forment de la mort ; mais je m'aperçus bientôt que cette frayeur avait une toute autre cause. Des remords cruels le dévoraient... Hélas ! ils l'avaient dévoré toute sa vie ! l'humeur atrabilaire et insupportable où il se trouvait quelquefois, était sans doute l'effet du trouble de son âme. Les différents systèmes qu'il forgeait à tout moment, et qu'il soutenait l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté, étaient comme des forts où il croyait se mettre à l'abri des reproches de sa conscience. Son esprit l'avait égaré, et l'amour-propre l'empêchait de se redresser : il fuyait de précipice en précipice, et partout les remords portés sur les ailes de la vérité, venaient l'assaillir...

Je ne saurais exprimer combien l'état de mon pauvre Compère me toucha : je saisis le premier instant favorable pour le consoler : " Si votre vie, lui dis-je, fut un tissu d'égarements criminels, les frayeurs qui vous agitent en ce moment sont extravagantes. Vous passez d'une extrémité à l'autre. S'il vous reste assez d'esprit pour reconnaître vos fautes, il doit vous rester assez de raison pour savoir que celui que vous avez accusé d'impuissance, et peut-être d'injustice, est toujours votre père. Si votre âme est encore susceptible de quelque affection, ce ne doit point être de cette frayeur désespérante que vous témoignez ; ce doit être d'un repentir

sincère de vos péchés. Le désespoir d'un pécheur fait injure à la Divinité, et l'irrite ; un retour véritable, une tendre confiance, une soumission entière l'apaisent. Si Dieu est bon, il est miséricordieux ; mais pour que nous sentions les effets de sa miséricorde, nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre dignes : si nous retournons à Dieu, il revient à nous ; il ne nous demande rien au-delà de nos forces, et des moyens de réconciliation qui nous sont donnés ; mais il veut absolument l'emploi de ces forces et de ces moyens ; sa bonté fait le reste... — Ah ! mon cher Jérôme, s'écria le Compère, ces remords effroyables dont je suis bourrelé sont les avant-coureurs des supplices qui me sont destinés.... — Il ne put continuer, les sanglots et les larmes lui coupèrent la parole, et il ne recouvra de calme que pour entrer dans une espèce de léthargie, qui dura plus de quatre heures."

Je ne pus m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes sur la nature de l'esprit humain. — Il faut, dis-je en moi-même, que l'orgueil, la vanité, la présomption aient un empire bien absolu sur l'homme, pour que, malgré les égarements criminels et funestes où il sait qu'il se plonge, il puisse tenir toute sa vie contre le cri de la conscience et la voix de la religion. Il n'est point étonnant qu'un homme plongé dans la débauche et la crapule, tel que le redoutable père Jean, puisse parvenir à un tel point d'endurcissement, que son âme, autant féroce que courageuse, devienne insensible à la crainte et aux remords ; mais qu'un homme éclairé, qui voit, qui connaît ses erreurs, auquel la conscience reproche sans cesse ses fautes, qu'un tel homme, dis-je, puisse tenir sa vie entière contre des motifs si puissants, c'est ce que je ne puis comprendre. Le trouble et l'effroi furent de tout temps le partage des superstitieux, et leur bourreau : hélas ! lis ne feraient point le supplice d'un philosophe à sa mort, s'il avait écouté le premier remords qu'il sentit dans le cours de sa vie. Mais quelle extravagance ! quel aveuglement ! de mépriser par orgueil, ou plutôt de fuir comme un tourment ce qui n'est qu'un motif destiné à nous ramener à la résipis-

cence, dans la voie de la vérité et de la vertu. *Les remords*, dit un savant homme, *sont les huissiers de la Divinité. Ils nous avertissent de nos égarements : ils nous citent sans cesse devant le tribunal de celui que nous avons offensé : nous fuyons, nous croyons que c'est pour y être jugés et condamnés... Hélas ! ce n'est que pour y reconnaître notre tort, que pour éprouver les effets de la miséricorde de notre père commun, et nous faire rentrer dans le sentier où il veut que nous marchions.*

J'allais pousser mes réflexions plus loin, mais les lamentations que l'Espagnol faisait sur la mort prochaine de son maître, et qui augmentaient de moment à autre, m'en empêchèrent. Tantôt il criait, gémissait ou beuglait comme un taureau ; tantôt il parlait à Dieu, à la Vierge, à tous les saints, et puis au Compère, qui ne l'entendait pas. " Vous allez mourir, se mit-il à dire à ce dernier, et je ne vous verrai plus ! Vous allez mourir sans confession, sans absolution, sans viatique et sans extrême-onction ; car vous ne parlez plus, vous ne voyez plus, vous n'entendez plus ! et quand même vous parleriez, que vous verriez et que vous entendriez encore, voici mon camarade Jérôme qui, tout dévot qu'il est, ne veut point que je cherche le moindre prêtre pour vous consoler dans ce dernier moment, pour vous absoudre de vos fautes, et vous ouvrir la porte du paradis. D'ailleurs, nous n'avons ici, ni cierge béni, ni eau bénite, ni reliques qui puissent tenir l'ennemi de votre âme éloigné de ces lieux. J'avais autrefois un morceau de la tunique de S. François, je l'ai perdu ; j'avais un *Agnus Dei*, on me l'a volé ; j'avais un rameau de la Pâque fleurie, le redoutable l'a brûlé.... Bienheureux S. Anacréon ! qui avez succédé à S. Lin dans le siège de Rome, je ne suis qu'un misérable pécheur, qu'un chétif Espagnol... qu'un pauvre gentilhomme né du commerce illégitime du sous-gardien des cordeliers de Bilbao, avec la sacristine des carmélites de la même ville ; je n'ose parfois élever ma voix indigne jusqu'au ciel : priez, s'il vous plaît, le glorieux S. Michel archange, et toujours vierge, de descendre ici bas avec sa rondache, sa pertuisane et son corselet; de se placer à côté du lit de mon doux maître, de le garder

des embûches de Satan à son heure dernière, et de conduire son âme saine et sauve en paradis, lorsqu'elle quittera son corps ; sans quoi c'est fait de lui. La philosophie est quelque chose d'admirable tandis que l'on vit, mais elle ne sert de rien à la mort. Il faut des secours d'un autre genre à mon cher maître ; ceux des hommes lui manquent : il ne peut en recevoir que d'en haut... Peut-être, hélas ! n'aura-t-il point le temps de se repentir de ses fautes, mais je m'en repens pour lui...

" Mais que vois-je ? mon doux maître va passer... Bienheureuse Vierge Marie ! quelles grimaces il fait : voyez donc comme il roule les yeux... Ah ! mon cher maître, dites votre *in manus* : c'est fait de vous !... c'est fait de vous !... c'est fait de vous !... mais il ne peut plus parler... Mon cher Vitulos, dites-le pour lui, ou donnez-lui du moins une cuillerée de bouillon. Ayons de la charité pour nos semblables, si nous voulons qu'on en ait pour nous... C'est la faute de ce maudit Jérôme, si mon maître meurt. Mon maître avait une santé de fer, il aurait vécu autant qu'un patriarche ; mais depuis quelque temps il le contredit en tout. Il l'accuse de je ne sais quel manichéisme, comme s'il y avait du manichéisme à croire que si Dieu fait pour quatre sous de bien, le diable en fait pour six de mal. Dieu voudrait sauver tous les hommes ; hélas ! Satan lui en escamote au moins quatre-vingt-dix-neuf sur cent. Ce vilain animal a plus de pouvoir qu'on ne pense ; il en a tant qu'il a été la cause de la mort de son maître même.

" Mais mon doux maître n'est point encore trépassé ; il ouvre les yeux... il me regarde... Ah ! philosophe incomparable, si tu reviens de cette maladie, je promets à S. Roch, un cierge quinze fois plus gros que celui que je donnai à S. Dominique, lorsqu'il nous tira de la misère par le canal du marquis de Barjolac qui vient d'être tué d'un coup de fusil dans la rue de Fromenteau, ainsi que je l'ai appris du portier des quinze-vingts..." Diégo allait continuer, mais la présence du révérendissime père Jean de Domfront, qui rentra en ce moment, le fit taire.

Lorsque le révérend se fut aperçu que le Compère respirait encore, il dit : “ Ma foi je croyais mon neveu déjà dans les espaces imaginaires. Si j'avais su cela, je ne serais point rentré sitôt. Je n'aime point à troubler les gens qui n'ont plus rien à faire en ce monde qu'à mourir. Aussi longtemps qu'il y a quelque espoir de guérison chez un malade, je suis homme à me mettre en quatre pour le secourir ; après cela je le laisse; une femmelette suffit près de lui, pour lui rafraîchir la langue et le gosier avec quelque sirop propre à cela. Ces cris, ces pleurs, ces remontrances que l'on fait à un mourant, l'étourdissent, cette foule de spectateurs l'étouffent et l'éblouissent. Un homme qui meurt a assez de besogne en lui-même sans l'accabler de fadaises, de sornettes et d'un vain attirail. S'il meurt volontiers, s'il est détaché de tout ce qu'il laisse en ce monde, il est insensé de lui en rappeler le souvenir par des pleurs inutiles. S'il regrette la vie, sa famille, ses parents, ses amis, les cris et les gémissements de ceux qui lui sont chers feront qu'il les regrettera davantage. Toutes ces prédications, ces propos, ces regrets, ces exhortations sont aussi hors de saison. Un homme qui a vécu un certain nombre d'années, doit savoir mourir un quart d'heure, comme disait Montmorency au cordelier qui le prêchait ; et la foule des spectateurs ne peut comme je l'ai dit, que rendre l'agonie d'un mourant plus douloureuse. Il y a de l'inhumanité à faire souffrir un homme, pour se procurer la singulière satisfaction de le voir expirer ; qui en a vu un, en a vu mille : vouloir en voir davantage est une curiosité barbare, qui ressemble à celle de ceux qui ne peuvent être assez près de l'échafaud toutes les fois qu'on roue quelque malheureux.”

CHAPITRE XLV

SUITE DE LA MALADIE DU COMPÈRE.

Père Jean parlait encore, lorsque le Compère sortit de sa léthargie. Comme cet état l'avait fatigué extraordinairement,

on lui donna à boire, et le révérend jugea à propos de ne lui dire mot. Mais le Compère rompit lui-même ce silence : il demanda à son oncle s'il ne croyait pas qu'il pût en échapper. Celui-ci répondit que non, et qu'il devait s'attendre à partir de ce monde avant vingt-quatre heures.

" Est-il possible, s'écria le Compère, que personne ne puisse me sauver la vie, ou du moins me la prolonger de quelques jours ? Ah ! mon cher oncle, que vais-je devenir ? je suis un homme perdu. Je sors d'un assoupissement funeste, pendant lequel mon esprit s'est représenté des choses horribles. J'ai vu l'enfer ouvert, et les supplices effroyables que l'on y fait souffrir à ceux qui, comme moi, n'ont suivi dans leur vie que ce que la perversité de leur âme leur inspirait. Qu'il va m'en coûter pour la vaine satisfaction que j'ai eue de me singulariser par mes opinions criminelles ! Je vous ai trompés, mes amis, et je me suis trompé moi-même. — Mon cher maître, dit l'Espagnol, s'il était permis à votre serviteur Diégo de la Plata de vous donner quelque petit conseil, je vous dirais que les lamentations que vous faites sont excellentes, mais qu'il conviendrait plutôt que vous employassiez cet intervalle de connaissance que le ciel vous envoie, pour examiner votre conscience, et vous confesser ensuite. Je connais le R. P. Anselme, récollet, qui a assisté Louis-Dominique Cartouche à la mort ; il a reçu de Rome le pouvoir d'absoudre tous les cas réservés ; je vais le chercher. — Hélas ! mon cher Diégo, dit le Compère, crois-tu qu'il y ait encore du pardon pour moi ? — Oui-dà, mon doux maître, reprit l'Espagnol ; il y en a bien eu pour S. Longin, qui avait percé le côté de Notre-Seigneur. — Va donc, dit le Compère, cours, et reviens au plus vite avec cet homme de Dieu... — Ventrebleu, s'écria père Jean, si quelque frocard a l'audace d'entrer ici, je l'étripe, et je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher confrère, dit Vitulos, si vous aimez votre neveu, laissez-lui la satisfaction de mourir comme il veut. Les mourants sont comme les enfants ; ils ont des fantaisies ; il faut s'y prêter. Que ce soit un moine ou un autre qui assiste le Compère dans ce

moment, peu importe, moyennant qu'il se tranquillise, et qu'il avale la pilule sans faire la grimace. — Je ne suis point de ce sentiment-là, dis-je à mon tour : ce moment est trop précieux pour abandonner un homme à lui-même, ou entre les mains de quelque béat, qui est plus capable de lui faire tourner la tête, que de lui procurer des secours solides et nécessaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaises et de puérilités la cervelle d'un malade ; il s'agit de lui donner une idée sublime et majestueuse de l'auteur de la nature, une idée nette et distincte de la religion, et d'affermir sa foi sur tous les dogmes qu'elle prescrit ; il s'agit ensuite de lui rappeler ses fautes, de lui inculquer un repentir sincère, un ferme propos de s'amender, s'il retourne en santé, ainsi qu'une confiance solide en la miséricorde de celui qu'il a offensé. Je me charge de m'acquitter, autant qu'il me sera possible, de toutes ces choses envers le Compère, et je le prie de m'écouter..." J'allais continuer, mais le Compère me témoigna que je lui ferais plaisir de me taire, et pria derechef l'Espagnol d'aller lui chercher un confesseur.

Père Jean voyant cela, dit à son neveu de mourir de la façon qu'il l'entendrait, et sortit.

CHAPITRE XLVI

SUITE DE CETTE AVENTURE.

Diégo partit donc, ainsi qu'il en avait été requis, et ne tarda guère à amener son père Anselme.

Lorsque ce religieux fut entré, il nous fit tous sortir de la chambre, et se mit en devoir de confesser le Compère. Comme il n'y avait qu'une cloison entre cette chambre et le cabinet où nous nous étions retirés, et qu'ils parlaient assez haut l'un et l'autre, nous entendîmes tout ce qu'ils dirent. Le Compère, baigné de larmes, se confessa d'abord de tout ce que le récollet voulut. Alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique, qu'il accompagna de peintures si ridicules

de l'enfer, d'un tableau si dégoûtant du paradis, que je faillis plusieurs fois d'aller prendre le moine par le collet et de le jeter en bas de l'escalier.

Enfin, le récollet finit par dire au malade qu'il n'y avait point de pardon pour lui, s'il ne donnait un tiers de son bien aux pauvres, un tiers aux âmes du purgatoire, et le reste à l'église ; ce que le Compère promit de faire. Mais comme l'effet valait mieux que la promesse, le religieux insista, et le malade nous fit appeler pour lui remettre sa part de la bourse commune : mais on lui répondit que père Jean avait la clef de la cassette. En attendant qu'il fût de retour, le père Anselme ordonna au Compère de jeûner au pain et à l'eau pendant six ans, s'il revenait de sa maladie, et d'entrer au bout de ce temps-là, dans le tiers-ordre de S. François. Le Compère promit non seulement toutes ces choses, mais il demanda, en outre, s'il ne serait point plus sûr pour lui de mourir dans l'habit de cet ordre. Le récollet répondit que oui ; mais comme il ne lui était point possible de lui fournir cet habit dans le moment, il ajouta que son capuchon suffirait ; en conséquence de quoi il encapuchonna le Compère, et lui ceignit le cordon séraphique autour des reins. Le Compère, ainsi accoutré, commença à envisager la mort avec courage et résignation. " Mes chers amis, nous dit-il, je sens en ce moment une satisfaction que je n'avais point encore éprouvée. Joignez vos pières aux miennes, pour demander à Dieu que les marques vénérables dont je suis revêtu, soient les instruments de mon triomphe sur Satan, et les preuves les plus complètes de mon humilité."

Comme Diégo était sorti aussitôt qu'il eut introduit le récollet, il rentra en ce moment avec un carme qu'il avait été chercher ; et un jacobin, qu'il avait vraisemblablement été prier de venir aussi, arriva presque en même temps.

Lorsque ces nouveaux venus virent le récollet, et qu'ils se virent l'un et l'autre, ils demandèrent à l'Espagnol s'il se moquait d'eux ; mais le récollet leur demanda à son tour si ce n'était pas plutôt de lui qu'ils se moquaient ; de sorte que, de propos à autres, les moines s'échauffèrent et se mirent à

faire un carillon si épouvantable, que la maison en trembla. Bref, ils allaient en venir aux mains, lorsque père Jean rentra.

Le révérend ne sut d'abord s'il rêvait ou s'il veillait. La vue de ces trois moines en dispute, celle du Compère en capuchon, le firent reculer d'étonnement ; mais ayant repris ses esprits, il saisait un manche à balai, tomba sur cette monacaille, et les allait assommer tous, si Vitulos et moi n'y eussions mis le holà. Les trois religeux prirent d'abord le révérend pour le diable. Le carme effrayé se sauva sous le lit, le jacobin se mit à crier miséricorde, et le récollet se mit à l'exorciser. D'un autre côté, Diégo était tombé évanoui ; le Compère se démenait sur son lit, un chien que nous avions aboyait à tout rompre, et le chat, épouvanté, était grimpé aux vitres, où il poussait des miaulements effroyables.

Lorsque la colère de père Jean fut un peu apaisée, il fit sortir la carme de son réduit ; et il ordonna aux trois moines de s'embrasser. " Or çà, cafards, de par tous les diables, dit-il, qui faites le métier de réconcilier les pécheurs avec Dieu, réconciliez-vous tout à l'heure les uns avec les autres, ou je vous arrache la fressure. — Hélas! monsieur, dit le Jacobin, ne savez-vous pas que nous ne nous réconcilions jamais avec personne ? Ces bons pères ont la gloire de leur ordre à soutenir, et moi j'ai celle du mien. *Défressurez-nous*, si vous le voulez, vous ne nous ferez faire aucune bassesse. — Sors donc d'ici, race de vipère, reprit père Jean, et va vider ton différend dans la rue avec ces deux coquins-là. — Et mon capuchon, dit le récollet ? — Sors d'ici au plutôt, ou je t'anéantis. " En même temps le révérend sauta à son sabre qui était pendu contre la muraille, et les trois moines faillirent à se casser le cou en dégringolant l'escalier.

Lorsque cette monacaille fut disparue, je dis à père Jean : "Votre révérence vient de faire encore un bel exploit : voici bien une autre affaire que votre querelle de Londres ; là vous n'aviez affaire qu'à un lord ; ici ce sera au corps entier des ecclésiastiques. — Eh ! que peut-il m'arriver de pis qu'à Londres, répondit le révérend ? le lord y a voulu me faire

assassiner et la justice me faire pendre. Je suis si accoutumé à vivre parmi les dangers, que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelque égard pour l'état de votre neveu. — Et cette race infernale en avait-elle, elle-même, des égards pour mon neveu ? Si je n'étais venu mettre ces originaux à la raison, le charivari qu'ils faisaient aurait duré jusqu'au soir. Au reste, peu importe que la mort de mon neveu soit avancée ou reculée de quelques moments, puisqu'il faut qu'il parte...

"Or ça, notre ami, continua le révérend en s'adressant au Compère, te voilà pas mal accoutré avec ton capuchon : je me suis toujours bien douté que tu ferais quelque folie à l'heure de la mort, mais je ne croyais pas que ç'aurait été celle de mourir encapuchonné. Tu t'es fait gloire toute ta vie d'être le martyr de la plus sublime philosophie, et tu finis par être celui de la plus vile superstition : fin vraiment glorieuse et digne de ceux qui, comme toi, n'ont jamais raisonné qu'au hasard et sans principes, mais plutôt par envie de faire du bruit, que par celle d'instruire les hommes. Va, je te renie pour mon neveu, et je ne veux plus te voir. Il y a des sottises qui sont dignes de pitié, mais les tiennes sont dignes de mépris. Adieu." En finissant ces mots, le révérend prit son havresac, et fut se loger deux ou trois maisons au-dessus de celle où nous étions ; et quelques instances que Vitulos et moi lui fîmes, nous ne pûmes le retenir.

CHAPITRE XLVII

MORT DU COMPÈRE MATHIEU

Le Compère ne prêta guère d'attention, ni à ce que son cher oncle lui dit, ni à son départ. La scène qui venait de se passer lui avait causé une émotion si considérable, qu'il avait perdu les trois quarts du bon sens qui lui restait. Enfin, il entra dans une seconde léthargie que nous crûmes être la

dernière ; mais au bout de deux heures il reprit ses sens, et redemanda son récollet ; on lui dit qu'il reviendrait plus tard ; mais, comme cela ne le contentait pas, je pris le parti d'aller prier notre hôte le sculpteur de chercher quelque ecclésiastique.

Le sculpteur revint un moment après avec un prêtre séculier. Celui-ci était un vénérable vieillard qui faisait tout uniment son métier, qui n'avait peut-être point parlé deux fois en sa vie de la *constitution*, et qui n'avait jamais lu les *nouvelles ecclésiastiques*. Il aborda le Compère d'un air ouvert et affable ; et après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtât son capuchon, parce que cela devait le gêner ; ce que le compère permit.

Lorsque ce prêtre eut appris que le malade s'était confessé, il lui dit : " Mon cher enfant, il me paraît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de misères cette vie est remplie, et à savoir que la mort d'un vrai chrétien est la fin de ses misères. Envisagez donc votre dernier moment comme un port assuré, où vous serez à l'abri de toutes les tempêtes. Mettez votre confiance en la miséricorde du père commun de tous les hommes. Si vous avez négligé de marcher dans les voies de la justice, repentez-vous de tout votre cœur, et demandez-lui pardon de vos égarements. Si vous n'avez pas eu toute la foi que la religion auguste exige, ayez maintenant cette foi ferme et sincère, et croyez tout ce qu'elle prescrit. Les disputes et les déréglements qui déshonorent le sanctuaire, l'exemple des esprits forts du siècle, la corruption de notre nature vous auront peut-être fait secouer le joug de la religion de vos pères ; ils vous auront conduit à cette espèce d'incrédulité qui est malheureusement si commune aujourd'hui ; rentrez donc dans cette religion ; croyez que Dieu a envoyé son fils sur la terre pour éclairer les hommes, et pour les tirer de l'esclavage où la chute de leur premier père les avait plongés ; croyez que ce fils de Dieu est Dieu lui-même ; croyez, en un mot, tous les dogmes et les mystères que l'évangile contient, et que l'on vous a vraisemblablement enseignés

dans votre jeunesse. Des mystères augustes, quelque impénétrables qu'ils soient, n'en sont pas moins dignes de notre foi et de notre vénération. Si vous jetez les yeux sur l'histoire de l'église, vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués sans motif d'intérêts, de vengeance ou d'ambition. Si les mêmes passions ont régné quelquefois chez ceux qui étaient faits pour être les défenseurs de la pureté de la religion, il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'évangile par les hommes qui le prêchent sans le pratiquer : nous devons juger de l'évangile par l'évangile même, et par les discours de ceux qui, en le prêchant, se conforment à ce qu'il prescrit.

"Je n'entrerai point ici dans des discussions trop étendues, continua l'ecclésiastique ; les circonstances ne me le permettent pas. Je n'occuperai pas non plus vos derniers moments de cent propos inutiles qui ne servent qu'à jeter un malade dans le trouble et l'effroi, ou dans une superstition odieuse et criminelle ; il me suffit de savoir si vous avez un repentir sincère de vos fautes, une ferme confiance en Dieu et aux mérites de Jésus-Christ."

Le Compère ayant répondu que *oui*, le prêtre continua ses exhortations, et dit des choses si touchantes, que le malade, Vitulos et moi fondîmes en larmes. Enfin le bon vieillard se disposait à chercher le viatique, lorsque le Compère entra tout-à-coup en agonie et expira. Quelques heures plutôt il serait mort comme un sot, et il mourut comme un saint.

Le lecteur me dispensera de lui exprimer la douleur où cette mort me plongea ; il doit en juger par l'attachement tendre et sincère que j'avais pour mon cher Compère.

La fureur qu'il avait de philosopher, l'avait conduit d'erreurs en erreurs, et lui avait attiré ainsi qu'à moi, bien des peines et des traverses ; ce qui l'avait rendu farouche sur la fin de sa vie ; d'ailleurs, il avait le cœur bon, il était humain et compatissant. Ces vertus seules feraient son éloge. S'il fit des folies, ce ne fut pas plus par envie d'en faire que par haine pour celles des autres.

Cette mort acheva de troubler l'esprit du pauvre Espagnol. Le Compère fut à peine expiré, qu'il fallut l'emmener hors du logis pour le vacarme qu'il faisait, et trois jours après on fut obligé de le conduire aux petites maisons. Nous ne restions plus que trois, père Jean, Vitulos et moi, mais nous nous séparâmes bientôt. Le révérend se fit capitaine de dragons ; son confrère retourna chez les capucins, et moi je demeurai à Paris.

Le prêtre respectable qui avait assisté le Compère dans ses derniers moments, fut dorénavant ma seule compagnie. Il me permit de prendre un logement chez lui. Sa douceur, sa charité, sa piété m'attachèrent à lui pour jamais. Ses discours, ses instructions, ses lumières et son zèle me ramenèrent à mon ancienne croyance : il me démontra, par des arguments invincibles, la vérité des dogmes que j'avais rejetés si légèrement ; et je compris enfin que, si les passions et la mauvaise foi peuvent entraîner les hommes dans des erreurs dangereuses en matière de foi, toute la sincérité possible peut nous entraîner de même, lorsqu'en pareil cas nous ne voulons nous en rapporter qu'à nos faibles lumières.



TABLE

PQ Dulaurens, Henri Joseph
1981 Le compère Mathieu
D75A66
1911

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

